

**N° d'ordre : TBD**

**N° attribué par la bibliothèque : TBD**

**UNIVERSITÉ DE BORDEAUX**

**THÈSE**

*présentée le 17 Décembre 2018 pour obtenir le grade de*

**Docteur en Physique**

**de l'Université de Bordeaux**

**Spécialité : Astrophysique**

par Anthony CALDAS

**Etude des biais observationnels  
induits par le caractère tridimensionnel  
des atmosphères d'exoplanètes**

Membres du jury :

Mme. Magali DELEUIL	Rapportrice
Mme. Giovanna TINETTI	Rapportrice
Mme. Sandrine GUERLET	Examinateuse
M. Pascal BORDÉ	Directeur de thèse
M. Franck SELSIS	Directeur de thèse
M. Jérémie LECONTE	Encadrant de thèse

Thèse préparée au sein du  
Laboratoire d'Astrophysique de Bordeaux  
Université de Bordeaux, CNRS



# Contents

<b>1</b>	<b>Introduction</b>	<b>3</b>
<b>2</b>	<b>Simulation d'observables à partir de modèles atmosphériques 3D</b>	<b>7</b>
2.1	La détection atmosphérique en transmission, chaîne observationnelle et la place de Pytmosph3R . . . . .	10
2.1.1	Des astres trop éloignés de nous, la solution de la simulation . . . . .	10
2.1.2	Les hypothèses limitantes du traitement du signal dans la caractérisation des exoplanètes . . . . .	11
2.1.3	Utilisation des simulations atmosphériques comme terrain d'étude . . . . .	12
2.1.4	Méthodes de génération des observables et originalité de Pytmosph3R . . . . .	12
2.2	Exploitation des données d'une simulation atmosphérique 3D et restructuration dans la géométrie adaptée . . . . .	14
2.2.1	D'une simulation 1D à une simulation 3D . . . . .	14
	Expression de la profondeur optique et de l'aire opaque d'une exoplanète et de son atmosphère . . . . .	14
	Calcul des profondeurs optiques à hauteur d'échelle constante au sein des couches . . . . .	16
	Calcul des profondeurs optiques en tenant compte de l'évolution de la gravité au sein des couches . . . . .	17
	Calcul des profondeurs optiques en tenant compte de l'évolution de tous les paramètres . . . . .	17
2.2.2	Refonte des sorties d'une simulation GCM et création du maillage cylindrique . . . . .	18
	Passage d'une grille sphérique en pression à une grille sphérique en altitude . . . . .	18
	Construction de la grille sphérique régulière de référence . . . . .	21
2.2.3	Maillage cylindrique semi-régulier . . . . .	23
2.2.4	Préparation aux calculs de profondeurs optiques . . . . .	25
	Structure le grille atmosphériques de référence . . . . .	25
	Les rayons peuvent être tirés comme nous le souhaitons . . . . .	25
	Sous-parcours, correspondances . . . . .	26
	Sous-parcours, distances . . . . .	27
2.2.5	Rotation, inclinaison et obliquité . . . . .	29
2.2.6	Profondeur optique discrète ou semi-intégrée . . . . .	31
2.3	Résolution du transfert radiatif au sein du maillage . . . . .	33

2.3.1	Optimisation du calcul des opacités . . . . .	33
2.3.2	Absorption moléculaire . . . . .	33
Base de donnée des sections efficaces, EXOMOL . . . . .	34	
Base de donnée des coefficients en k distribution . . . . .	34	
Profondeur optique moléculaire . . . . .	34	
2.3.3	Absorption continuum . . . . .	34
2.3.4	La diffusion Rayleigh . . . . .	34
La diffusion Rayleigh comme une absorption . . . . .	34	
Calcul des sections efficaces de diffusion Rayleigh . . . . .	36	
Profondeur optique de diffusion . . . . .	37	
2.4	Génération des spectres en transmission . . . . .	38
2.4.1	Cartes de transmittance . . . . .	38
2.4.2	Intensité lumineuse uniforme . . . . .	38
Méthode des aires . . . . .	38	
Intégration . . . . .	40	
Méthodes numériques . . . . .	41	
2.4.3	Intensité lumineuse non uniforme . . . . .	41
Assombrissement centre-bord et déplacement de l'exoplanète . . . . .	44	
Autres types d'inhomogénéités . . . . .	45	
2.4.4	Courbes de lumière . . . . .	46
2.4.5	Pour aller plus loin . . . . .	46
<b>3</b>	<b>Validation du générateur de spectres et discussions</b>	<b>49</b>
3.1	Le transfert radiatif et solution analytique . . . . .	52
3.2	Impact du profil vertical . . . . .	53
3.2.1	Tau-REX . . . . .	54
3.2.2	Adaptation entre les deux codes . . . . .	54
3.2.3	Des codes aux générateurs de profils différents . . . . .	57
3.2.4	Discrétisation ou intégration du chemin optique en densité . . . . .	59
3.3	Validation azymutale, les aspects tridimensionnels . . . . .	62
3.4	Validation de la génération des sections efficaces . . . . .	64
3.4.1	Interpolation de l'absorption moléculaire . . . . .	64
3.4.2	Vérification de la diffusion Rayleigh et du continuum . . . . .	65
3.4.3	Cas particulier de la diffusion de Mie . . . . .	65
3.5	Validation globale de Pytmosph3R . . . . .	65
3.6	Validation de spectres dérivant de simulations 3D et évaluation des biais propres . . . . .	68
3.6.1	Performance du générateur de spectre . . . . .	68
3.6.2	Facteurs d'influence sur la qualité des spectres . . . . .	68
3.7	Les autres aspects à ne pas négliger . . . . .	68
<b>4</b>	<b>Mise en évidence des biais observationnels liés aux hétérogénéités atmosphériques</b>	<b>71</b>

4.1	GJ 1214 b comme objet d'étude . . . . .	75
4.1.1	L'exoplanète GJ 1214 b . . . . .	75
4.1.2	Les hétérogénéités de températures et de compositions d'une simulation de GJ 1214 b . . . . .	76
4.2	Effets des hétérogénéités sur les spectres en transmission . . . . .	81
4.2.1	Techniques classiques de génération de spectre . . . . .	82
	Spectre 1D à partir d'un profil moyen du terminateur . . . . .	82
	Moyenne des spectres 1D obtenus pour chaque colonne du terminateur . . . . .	85
4.2.2	Effets azimutaux et horizontaux pour le CO <sub>2</sub> et NH <sub>3</sub> . . . . .	87
4.2.3	Effets horizontaux des aérosols . . . . .	88
4.3	Résultats de l'inversion de la simulation de GJ 1214 b . . . . .	89
4.3.1	Paramétrisation de TauREx . . . . .	90
4.3.2	Interprétation des spectres et des distributions <i>a posteriori</i> . . . . .	91
	Spectre solution et spectre d'entrée, comparaisons et prédictions . . . . .	91
	Commentaires généraux sur les distributions <i>a posteriori</i> . . . . .	94
4.3.3	Equivalent 1D, isotherme et homogène d'une simulation 3D . . . . .	96
4.3.4	Température globale et température moléculaire . . . . .	100
4.3.5	Quelques remarques . . . . .	102
4.4	Influence de la méthode de génération de spectre et de la paramétrisation de TauREx sur l'inversion . . . . .	102
4.4.1	Impact de la paramétrisation de TauREx sur la contrainte des paramètres libres . . . . .	102
	Effets du changement de gamme spectrale . . . . .	104
	Inversion en fixant l'abondance en espèce inactive, N <sub>2</sub> . . . . .	107
4.4.2	Un effet d'hétérogénéités horizontale en composition sur l'inversion . . . . .	108
<b>5</b>	<b>Etude de l'impact des hétérogénéités de nature thermique sur les observations et leurs inversions</b>	<b>115</b>
5.1	Isolation des effets thermiques horizontaux dans les atmosphères d'exoplanètes . . . . .	118
5.1.1	Discussions sur les hétérogénéités horizontales . . . . .	118
	Les biais induits par les différents types d'hétérogénéités . . . . .	118
	Les angles d'ouverture et de pénétration comme indicateurs de l'expression des effets horizontaux . . . . .	120
	La simulation GJ 1214 b ne laisse pas les hétérogénéités horizontales thermiques s'exprimer . . . . .	121
5.1.2	Structure des atmosphères synthétiques . . . . .	122
	Les atmosphères aux colonnes isothermes . . . . .	123
	Les atmosphères aux colonnes à deux températures . . . . .	124
5.1.3	Paramétrisation de TauREx . . . . .	128
	Système de paramètre et distribution <i>a priori</i> . . . . .	128
	Discussion sur le choix des données moléculaires . . . . .	132
	Calcul du bruit et des barres d'erreur associés aux spectres d'entrée . . . . .	133

5.2	Impact sur les spectres en transmission . . . . .	133
5.2.1	Cas de la mini-Neptune . . . . .	133
Les spectres en transmission et leurs différences . . . . .	133	
Des spectres qui convergent au-delà d'un angle de convergence . . . . .	136	
Effets directs de la couche isotherme sur les spectres . . . . .	137	
Effets indirects de la couche isotherme sur les spectres . . . . .	137	
5.2.2	Cas de la géante gazeuse . . . . .	138
5.3	Impact sur le retrieval . . . . .	141
5.3.1	Critère de vraisemblance et remarques associées . . . . .	142
5.3.2	Atmosphères à colonnes isothermes . . . . .	144
Une moitié d'atmosphère et compensations entre paramètres libres . . . . .	144	
Evolution des distributions <i>a posteriori</i> avec l'angle de contraste et convergence . . . . .	146	
Vélocité de la convergence en fonction des paramètres planétaires et atmosphériques . . . . .	148	
Conclusions sur les biais thermiques en l'absence d'hétérogénéités verticales . . . . .	149	
5.3.3	Atmosphères à deux températures . . . . .	150
Effets indirects de la couche isotherme sur les distribution <i>a posteriori</i> . . . . .	152	
Effets directs de la couche isotherme, interaction avec des biais verticaux . . . . .	153	
Conclusions sur les biais thermiques en présence d'hétérogénéités verticales . . . . .	154	
5.3.4	Approche analytique en soutien de nos conclusions . . . . .	155
Cas champignons, en l'absence de pollution directe par la couche isotherme . . . . .	155	
Cas champignons, en l'absence de pollution directe par la couche isotherme . . . . .	157	
5.3.5	Impact du set de la résolution et du mode de fonctionnement de TauREx . . . . .	158
Inversion à la résolution et dans la gamme spectrale du JWST . . . . .	158	
Inversion par un autre mode de fonctionnement . . . . .	162	
5.4	Retour sur la simulation 3D de GJ 1214 b, des biais thermiques dissimulés . . . . .	162
5.4.1	Discussion sur structures atmosphériques les plus représentatives . . . . .	163
5.4.2	Des biais thermiques amoindris par les hétérogénéités de composition . . . . .	164
5.4.3	Des biais thermiques qui se compensent par les effets azimutaux . . . . .	165
Un hémisphère Ouest beaucoup plus chaud . . . . .	166	
Un hémisphère Est beaucoup plus froid . . . . .	168	
<b>A</b>	<b>Angles d'ouverture et angles de pénétration</b>	<b>175</b>
A.1	Angle d'ouverture $\psi_o$ . . . . .	175
A.2	Angles de pénétration $\psi_p$ . . . . .	176
A.3	Description de la figure Figure A.2 . . . . .	177
A.4	Application à une simulation atmosphérique . . . . .	179
<b>B</b>	<b>Interprétation des angles de pénétration dans la simulation de GJ 1214 b</b>	<b>183</b>
B.1	Des valeurs cohérentes avec l'étude homogène . . . . .	183
B.2	Des hétérogénéités en composition qui renforcent les effets de la dissymétrie thermique . . . . .	186

B.2.1	CO <sub>2</sub> à 4,28 μm . . . . .	186
B.2.2	CO <sub>2</sub> mixé à d'autres molécules, 2,7 - 2,9 μm et 2,02 μm . . . . .	188
B.3	Les hétérogénéités qui compensent ou surpassent les effets thermiques . . . . .	190
B.3.1	CH <sub>4</sub> aux multiples hétérogénéités . . . . .	190
B.3.2	Les compétitions moléculaires du méthane avec ... . . . . .	190
	... le dioxyde de carbone . . . . .	190
	... l'ammoniac . . . . .	191
C	<b>Angles de pénétration des atmosphères synthétiques</b>	<b>195</b>
D	<b>Calcul analytique des profondeurs optiques pour des exoplanètes à gradient de température Jour/Nuit</b>	<b>209</b>
D.1	Atmosphère à deux températures, cas champignon . . . . .	209
D.1.1	$z_t > z_{T_i}$ . . . . .	210
D.1.2	$z_t < z_{T_i}$ . . . . .	211
D.1.3	Illustration avec les atmosphères champignons de Chapitre 5 . . . . .	211
	<b>Bibliography</b>	<b>215</b>



# **Remerciements**

merci, merci, merci beaucoup



# Chapter 1

## Introduction

**"Parmi** les thèmes en plein essor de l'astronomie contemporaine, la recherche de planètes extrasolaires soulève un enthousiasme qui dépasse largement la communauté des astro-physiciens". Vingt-trois ans après la découverte de la première d'entre elles (?), plus de 4000 exoplanètes ont été découvertes. De la phase de détection qui a connu un succès magistral sur la dernière décennie grâce au télescope Kepler, nous entrons depuis quelques années dans une nouvelle ère tout aussi prometteuse, celle de la caractérisation de ces astres, et tout particulièrement, de leurs atmosphères.

La technologie actuelle ne permet que l'étude des exoplanètes les plus massives et les plus chaudes parmi les centaines de cibles envisageables. C'est sur les doigts d'une main que se comptent ses bienheureuses grâce ...

Grace à sa large surface collectrice, sa grande couverture spectrale et ses différents modes d'observations spectroscopiques et coronographique, le James Webb Space Telescope (JWST), télescope spatial de la NASA, va être un acteur clef pour la caractérisation des exoplanètes. Ce programme vise à connaître, à partir d'observations spectroscopiques ou coronographiques, l'atmosphère des exoplanètes (profile température - pression, composition moléculaire, présence de nuages ou d'aérosols, ...) et à mettre en évidence les mécanismes physiques et chimiques prépondérants (convection, instabilités chimiques, chimie hors équilibre,...) pour des exoplanètes qui n'ont pas d'équivalent dans notre système solaire (Jupiter chauds, Super-Terres, exoplanètes situées à des centaines d'unités astronomiques de leurs étoiles hôtes ...). Il permettra l'étude des exoplanètes détectées par la méthode des transits comme celles par imagerie directe.

La réduction des données est difficile, tout comme la déduction de l'information atmosphérique à partir des spectres que l'instrument nous fournira. La méthode la plus efficace permettant de contraindre les propriétés, la structure et la composition chimique d'une atmosphère d'exoplanète consiste à en inverser le spectre d'absorption, c'est-à-dire, à le comparer à une grande quantité de spectres obtenus à partir de simulations atmosphériques. C'est une approche statistique de laquelle va émerger la ou les solutions les plus probables et qui reproduiront au mieux les observations. Et si la démarche semble évidente, une atmosphère est un objet physique et chimique d'une très grande singularité. La dynamique singulière qui l'anime, les structures thermiques qu'elle peut adopter, la grande quantité de gaz ou d'aérosols la constituant et la variété de leurs distributions spatiales impliquent un nombre et un espace de paramètres beaucoup trop important pour que cette méthode soit efficace, voire même réalisable. Nous devons alors formuler un certain nombre d'hypothèses sur les atmosphères que nous générerons pour ainsi réduire drastiquement cet espace de paramètre à couvrir et ainsi espérer tirer, dans des temps raisonnables, le

maximum d'information de ses observations.

C'est dans cette optique que des algorithmes de traitement du signal ont été développés, comme Tau-REx (Tau Retrieval for Exoplanets) par l'University College London. L'hypothèse névralgique de ces outils repose sur le caractère isotrope des atmosphères qu'ils produisent pour ensuite en comparer les spectres avec celui issu des observations. Et si elle permet effectivement de contraindre très rapidement les paramètres atmosphériques, elle induit nécessairement des biais systématiques que l'on se doit d'identifier et de caractériser ...

Le meilleur moyen de percevoir les biais systématiques induits par la simplification des atmosphères que ses algorithmes génèrent seraient de les appliquer à des cas concrets, autrement dit, à des planètes dont nous avons une connaissance précise de la composition chimique et de sa structure. Aucun des deux astres transitant devant le Soleil, que sont Mercure et Vénus, n'offrent malheureusement pas la possibilité de réaliser ses études. La première ne présente pas d'atmosphère, soufflée et échappée de l'attraction de sa planète depuis longtemps, tandis que la deuxième a une atmosphère beaucoup trop dense en aérosols. L'épaisse couche de nuage qui la recouvre écrante littéralement l'information moléculaire. A défaut de pouvoir travailler avec des objets réels, nous pouvons raisonner à partir de simulation atmosphériques plus abouties dont on a déjà éprouvé le réalisme à maintes reprises.

Le laboratoire de Météorologie Dynamique (LMD) a développé sur cette dernière décennie un Modèle de Circulation Globale (GCM), initialement dans le but de reproduire le climat de la Terre. Ce même modèle a par la suite été rendu le plus générique possible avoir pour objectif de pouvoir simuler une large diversité d'atmosphères pour une variété toute aussi large de planètes, ou d'exoplanètes. Ses simulations ont ainsi été réalisées, entre autres, pour Vénus, Mars et Titan, reproduisant leurs climats avec une impressionnante fidélité. Si cet outil est capable d'offrir des atmosphères réalistes, nous pouvons alors l'utiliser pour éprouver les algorithmes de traitement du signal, identifier et caractériser les biais systématiques qu'ils induisent, et à termes, permettre à ses derniers d'interpréter, de manière pertinente, les spectres des atmosphères réelles sans que cela nécessite d'en complexifier les modèles atmosphériques.

Si nous avons d'un côté un modèle dynamique 3D d'atmosphères d'exoplanètes et de l'autre le code traitement du signal qui interprète les spectres en transmission, il nous faut créer le lien entre ces deux maillons de la chaîne observationnelle avec un algorithme capable de générer les spectres qui découleraient de l'observation de ses dites simulations par un instrument réel. Dans le meilleur des cas, les études utilisant des modèles 3D d'atmosphère génèrent leurs spectres associés en utilisant les colonnes du terminateur, la ligne fictive qui sépare les faces éclairées et non éclairées d'une planète, et donc sur la seule base du cercle dont le plan est perpendiculaire au plan de l'écliptique. Cela permet de tenir compte des hétérogénéités radiales et azimutales mais oublie totalement celles portées par la ligne de visée, sur le chemin optique des rayons lumineux qui traversent les atmosphères de l'hémisphère jour à l'hémisphère nuit. La justification première de cette approche repose sur l'apparent constat que l'essentiellement de l'absorption atmosphérique, et donc de l'information spectroscopique, est contenue dans cette région.

C'est autour de cette question que s'est articulée ce travail de thèse : cette hypothèse est-elle pertinente en toutes circonstances, peut-on réellement négliger les hétérogénéités horizontales, portées par la ligne de visée, lors de la génération des spectres en transmission ? N'existe-t-il pas des cas, comme des exoplanètes en rotation synchrone très chaudes avec un fort contraste jour/nuit, pour lesquels nous n'introduisons pas un biais supplémentaire à l'étape de la génération des observables ? Sommes-nous certains que les investigations menées jusqu'ici visant à éprouver les capacités des algorithmes de traitement du signal à contraindre convenablement ses observables, que la préparation des observations fu-

---

tures, n'est pas amputée d'un biais que l'on écarte inconsciemment ?

Afin de répondre à ces questions, nous avons développé un générateur de spectre dont la vocation est de tenir compte de l'intégralité de l'information qu'une simulation atmosphérique GCM fournie. Baptisé Pytmosph3R, il résous le transfert radiatif et produit la carte de transmittance des limbes à toutes les longueurs d'onde qu'il intègre ensuite pour produire un spectre en transmission. Un gros travail a été réalisé lors de sa conception pour en faire un outil générique, structuré en 3 blocs indépendants de façon à permettre des compatibilités futures avec d'autres modèles de circulation que le GCM, comme avec d'autres algorithmes de traitement du signal que Tau-REx. Un effort tout particulier a été fait pour le rendre sa prise en main la plus facile possible et il a fait l'objet d'un travail de validation rigoureux. Les options actuelles de Pytmosph3R sont conditionnées par la nécessité de minimiser les biais systématiques qu'introduisent tous les intermédiaires entre deux maillons de la chaîne observationnelle et d'assurer la robustesse comme la performance de l'ensemble du schéma scientifique. Nous avons utilisé ensuite ces 3 éléments réunis (GCM/Pytmosph3R/Tau-REx) pour tenter de mettre à jour des biais systématiques naissant des hétérogénéités horizontales en température ou en composition et le cas échéant, de les caractériser.

Ce manuscrit est découpé en quatre chapitres. Les deux premiers cprésenterons dans un premier temps Pytmosph3R, sa structure, la manière dont il résous le transfert radiatif, comment sa géométrie a été choisie, les sources d'absorption dont il tient compte, les options disponibles en fonction des besoins de son utilisateur, les intermédiaires qu'il génère avant de proposer des spectres et la manière dont nous pouvons les exploiter, le champ de possibilité qu'il offre en somme et une discussion sur les améliorations dont il devra faire l'objet. Nous exposerons ensuite de quelle manière il a été validé, le niveau de compatibilité atteint vis-à-vis de Tau-REx et les points à retenir en vue d'une compatibilité future avec d'autres algorithmes. Nous justifierons les choix qui ont été fait dans le but de s'assurer que les biais que nous chasserons sur des simulations atmosphériques prendre bien naissance de la dite simulation, et pas de l'étape de génération de son spectre.

Dans le troisième chapitre nous appliquerons Pytmosph3R à une simulation dynamique 3D de l'atmosphère de l'exoplanète GJ 1214 b décrite dans [Charnay et al. \(2015\)](#). Nous appliquerons ensuite Tau-REx sur le spectre généré comme s'il s'agissait d'une observation réelle et nous discuterons des résultats obtenus, des biais identifiés, de leurs natures et notamment de ceux naissant des hétérogénéités horizontales négligées jusque-là. Ce chapitre se veut à la fois le guide d'utilisation du schéma scientifique (GCM/Pytmosph3R/Tau-REx) et à la fois le prélude à la caractérisation des biais systématiques horizontaux.

Dans le quatrième et dernier chapitre, nous nous intéresserons à l'impact des hétérogénéités de température horizontales sur les observations (spectres en transmission) et sur leurs inversions (distributions *a posteriori*). Nous verrons que les biais qu'elles peuvent générer dépendent à la fois du type d'exoplanète et du type d'atmosphère, et que dans certains cas, ils ne sont pas du tout négligeables. Nous utiliserons les résultats obtenus pour finaliser l'interprétation de l'inversion du spectre de GJ 1214 b et conclure sur la manière dont les différents types de biais, notamment les thermiques, s'expriment sur le spectre solution proposé par Tau-REx et sur les distributions *a posteriori* des paramètres d'inversion.

Nous avons mis en annexe des calculs, des figures ou des études un peu plus détaillées qui serviront à supporter notre argumentation mais qui aurait rendu la lecture du manuscrit moins agréable. Les points qu'elles abordent sont néanmoins essentiels, en particulier tout le travail réalisé sur les angles de pénétration, à la bonne compréhension de notre raisonnement.



---

## Chapter 2

# Simulation d'observables à partir de modèles atmosphériques 3D

*The heavenly motions... are nothing but a continuous song for several voices,  
perceived not by the ear but by the intellect,  
a figured music which sets landmarks  
in the immeasurable flow of time.*

John Banville

## Contents

---

<b>2.1</b>	<b>La détection atmosphérique en transmission, chaîne observationnelle et la place de Pytmosph3R</b>	<b>10</b>
2.1.1	Des astres trop éloignés de nous, la solution de la simulation	10
2.1.2	Les hypothèses limitantes du traitement du signal dans la caractérisation des exoplanètes	11
2.1.3	Utilisation des simulations atmosphériques comme terrain d'étude	12
2.1.4	Méthodes de génération des observables et originalité de Pytmosph3R	12
<b>2.2</b>	<b>Exploitation des données d'une simulation atmosphérique 3D et restructuration dans la géométrie adaptée</b>	<b>14</b>
2.2.1	D'une simulation 1D à une simulation 3D	14
2.2.2	Refonte des sorties d'une simulation GCM et création du maillage cylindrique	18
2.2.3	Maillage cylindrique semi-régulier	23
2.2.4	Préparation aux calculs de profondeurs optiques	25
2.2.5	Rotation, inclinaison et obliquité	29
2.2.6	Profondeur optique discrète ou semi-intégrée	31

<b>2.3 Résolution du transfert radiatif au sein du maillage . . . . .</b>	<b>33</b>
2.3.1 Optimisation du calcul des opacités . . . . .	33
2.3.2 Absorption moléculaire . . . . .	33
2.3.3 Absorption continuum . . . . .	34
2.3.4 La diffusion Rayleigh . . . . .	34
<b>2.4 Génération des spectres en transmission . . . . .</b>	<b>38</b>
2.4.1 Cartes de transmittance . . . . .	38
2.4.2 Intensité lumineuse uniforme . . . . .	38
2.4.3 Intensité lumineuse non uniforme . . . . .	41
2.4.4 Courbes de lumière . . . . .	46
2.4.5 Pour aller plus loin . . . . .	46

---

Dans ce chapitre, nous allons dans un premier temps introduire le contexte scientifique spécifique à ce domaine qu'est l'observation des atmosphères d'exoplanètes. Bien saisir les démarches scientifiques adoptées jusqu'alors par la communauté physicienne c'est aussi bien saisir la place et l'enjeu de cette thèse dans une discipline en plein essor qui devrait vivre ses premières grandes révolutions dans les années à venir.

Ce positionnement entre les théoriciens qui génèrent des outils subtils, reposant sur une géométrie et une physique complexes et très développées, et les observateurs qui raffinent la précision de leurs mesures utilisent des méthodes et modèles de plus en plus performants qui leur permettront d'en extraire des informations le plus rapidement possible est en soi un challenge. Sans pour autant atteindre le degré de maîtrise de chacun des corps, il permet la communication entre deux aspects de la science qui peuvent parfois éprouver des difficultés à s'accorder tant les modes de raisonnement peuvent diverger. L'outil Pytmosph3R développé durant ce travail de recherche a pour vocation de créer cette liaison au plus proche de deux de ces maillons essentiels, le Global Circulation Model (GCM) développé par le Laboratoire de Météorologie Dynamique (LMD) de Paris, et le Tau Retrieval for Exoplanets (TauREx, [Waldmann et al. \(2015\)](#)) développé par l'University College London (UCL). Il permet de générer des observables (spectres en transmission, courbes de lumière, cartes de transmittance) à partir des modélisations atmosphériques réalistes du GCM et ensuite en permettre l'inversion par TauREx. De cette collaboration doit naître l'inspiration vers une génération d'algorithmes compatibles avec n'importe quel type de simulation ou comme n'importe quelle méthode de traitement du signal.

Nous nous concentrerons ici sur la démarche, la géométrie, la physique adoptée et prise en compte et la chimie dans cet algorithme tout en présentant les possibilités qu'il peut offrir. Nous soulignerons également ses limites et les améliorations dont il pourra bénéficier dans versions futures ou lors du développement d'outils similaires. Petit à petit, nous mettrons aussi l'accent sur les limites propres aux deux maillons précités mais nous ne développerons nos propos que dans le Chapitre 3 car c'est dans la validation du code que les divergences philosophiques sont mises en exergue.

**A** l'heure actuelle, les quelques observations à faibles résolutions effectuées par les télescopes spatiaux Hubble ou Spitzer ne sont pas en mesure de nous apporter le recul nécessaire pour appréhender une discipline aussi large et sensible aux nombreux paramètres physiques. (citations). Les études en question concernent essentiellement des Jupiters chauds car ce sont les astres les plus faciles à étudier. En effet, les fluctuations du flux lumineux stellaire qu'elles engendrent sont tellement intenses que nous arrivons à avoir le niveau de précision nécessaire pour détecter une signature spectroscopique. La communauté a ainsi été capable de mettre en évidence la présence de certaines molécules dans les atmosphères, comme c'est le cas pour l'eau dans l'atmosphère de HD 209458 b ([Beaulieu et al. \(2008\)](#), [Tinetti et al. \(2007\)](#)), ou encore la probable détection de nuages de chlorure de potassium et de sulfure de zinc dans l'atmosphère de GJ1214 b ([?](#), [Charnay et al. \(2015\)](#)). La résolution et la précision des instruments actuelle, tel que le Hubble Space Telescope à l'origine des observations majeures dans le domaine, deviennent insuffisantes pour des caractérisations plus fines de ses atmosphères, et ne permettent pas l'étude de plus petites dimensions ou moins chauds. La nouvelle génération de télescope, incarnée en premier lieu par le James Webb Space Telescope (JWST) du côté de la NASA, puis dans un autre temps par ARIEL du côté de l'ESA, seront plus ou moins dédiés à la caractérisation de ses atmosphères d'exoplanètes. Ce travail s'inscrit donc dans un contexte d'essor et en prévision des nouvelles opportunités que ces télescopes offriront aux astrophysiciens, mais pas seulement. Nous allons certes faire un pas de géant dans ce domaine de recherche, mais la route sera encore longue, et nous verrons au fil de cette étude qu'elle sera probablement semée d'embûches.

En attendant cette nouvelle ère, nous devons préparer les outils qui permettront d'exploiter au mieux les observations à venir. Nous allons expliquer en quoi Pytmosph3R, le générateur de spectre à partir de simulation dynamique 3D, est un des chainons manquant du schéma scientifique, essentiel, s'inscrivant dans une démarche de soutien aux dits outils qui auront pour tâche de traduire les observations en informations atmosphériques.

## 2.1 La détection atmosphérique en transmission, chaîne observationnelle et la place de Pytmosph3R

### 2.1.1 Des astres trop éloignés de nous, la solution de la simulation

Les exoplanètes sont des objets lointains et inaccessibles à ce jour, comme probablement pour longtemps. Nous n'avons pour seules informations les concernant que la lumière qu'elles émettent, réfléchissent ou laissent passer au niveau de leurs atmosphères pour en imprégner leurs signatures. Durant les deux dernières décennies, le nombre d'exoplanètes détectées a progressivement permis d'établir des statistiques qui nous ont montré à quel point ces objets pouvaient être variés. Cette diversité a dépassé de loin notre état de connaissance qui reposait sur celle de notre propre système planétaire. Les missions lancées dans le but d'étudier les planètes ou les satellites de notre système solaire ont d'ors-et-déjà mis en

évidence une toute aussi grande diversité de structures et de compositions atmosphériques. Nous nous attendons à constater une multiplicité aussi impressionnante des types d'atmosphère d'exoplanète.

Comme pour la plupart des domaines de l'astrophysique, il est rare de pouvoir collecter des données directes des astres que nous observons permettant de les caractériser et de valider d'une certaine manière nos méthodes de modélisation et de détection. Produire des observables à partir de simulations atmosphériques offre donc l'opportunité à la fois de vérifier la pertinence de ces dites simulations face aux observations, mais aussi de compenser l'absence de données directes dans le but d'éprouver nos techniques de traitement du signal.

Le Global Circulation Model (GCM) est un de ces modèles dynamiques permettant la simulation tridimensionnelle d'atmosphères. Son objectif fut dans un premier temps de reproduire le climat terrestre, l'utiliser en vue de prédire des phénomènes météorologiques, puis d'étudier les atmosphères primitives de la planète. Il a par la suite été modifié dans sa version LMDZ GCM rendue générique pour permettre la modélisation des atmosphères d'autres planètes. Les résultats obtenus pour Mars, Vénus et Titan étaient très fidèles en comparaison avec ce que nous savions de ses atmosphères à travers les différentes missions dédiées, ce qui a ouvert la voie vers la modélisation des atmosphères d'exoplanètes.

## **2.1.2 Les hypothèses limitantes du traitement du signal dans la caractérisation des exoplanètes**

Intuitivement, nous pourrions imaginer utiliser le LMDZ GCM comme modèle de fond pour les algorithmes de traitement du signal. Ces derniers reposent sur la méthode dite inverse consistant à comparer des observations, un spectre en transmission dans notre cas, à des spectres obtenus à partir de simulations atmosphériques. En parcourant l'espace des paramètres de manière intelligente (MCMC, *multinesting* ...) ils établissent des distributions de probabilité, dites distributions *a posteriori*, sur les paramètres libres ayant permis la génération des simulations. Toutefois, l'état de l'art ne permet pas d'explorer un espace des paramètres trop complexe et même avec un nombre de paramètres réduit, cette méthode nécessite de produire une très grande quantité d'atmosphères et de spectres pour converger vers des solutions vraisemblables.

Les simulations GCM mettent des heures, des journées, voire beaucoup plus à converger vers des climats stables et reposent sur un espace de paramètres gigantesque. Nous aurions alors beaucoup plus d'atmosphères à générer avec un modèle très lent et nous n'arriverions à établir des distributions *a posteriori* que sur des temps déraisonnables (en supposant que nous ayons les ressources pour que cela soit possible). À défaut, nous utilisons des modèles beaucoup plus simples, ne nécessitant que quelques fractions de seconde pour produire un spectre et en effectuer la comparaison à celui d'entrée. L'hypothèse principale réduisant de manière drastique les temps de calcul, mais aussi le réalisme des simulations atmosphériques, est de les considérer isotropes. C'est ce que nous appelons des modèles atmosphériques 1D. Ils ne contiennent d'information que celle d'une colonne verticale, obtenue avec des concepts impliquant plus ou moins de physique ou de chimie, et qui est généralisée à toutes les directions. C'est comme si nous prenions la colonne atmosphérique de Bordeaux et que nous disions que quel que soit l'endroit où nous sommes sur Terre, la colonne atmosphérique serait la même, et donc que le climat serait le même que Bordeaux. Nous gagnons un facteur technique incommensurable, mais nous perdons le caractère tridimensionnel de nos atmosphères, ce qui nous amène à comparer des structures 1D à des atmosphères réelles qui sont, elles, bel et bien en 3 dimensions.

En l'absence de spectre en transmission sur des astres dont nous avons une assez bonne connaissance de la structure et de la composition atmosphérique (les transits de Vénus et Mercure par exemple

qui ne permettent pas de faire de la spectroscopie de transmission), nous n'avons qu'un recul limité quant aux biais systématiques introduis par l'hypothèse d'une atmosphère 1D.

### 2.1.3 Utilisation des simulations atmosphériques comme terrain d'étude

Si le LMDZ GCM est capable, au moins pour un certain nombre d'exoplanètes, de simuler des atmosphères de manière réaliste, nous pouvons donc imaginer utiliser ce fabuleux outil dans une chaîne observationnelle visant à apporter aux algorithmes de traitement du signal les informations manquantes quant aux inversions qu'ils réalisent sur les observations. Elle aurait également pour objectif d'acquérir le recul nécessaire à l'identification des forces, mais aussi et surtout des faiblesses, de ces algorithmes. Nous préparons et consolidons ainsi notre capacité à interpréter les résultats qu'ils nous proposeront et à en extraire les informations pertinentes de celles qui seront très dépendantes des hypothèses qui en ont permis la contrainte.

Cette chaîne observationnelle est composée :

- de l'astre en premier lieu, dont on a simulé l'atmosphère 3D au moyen du GCM,
- de l'instrument qui en effectue l'observation et qui collecte donc les photons imprégnés de la signature spectroscopique et en génère le spectre à inverser,
- enfin des algorithmes de traitement des spectres observés.

Nous travaillerons avec Tau-REx (Tau Retrieval for Exoplanets), développé par l'UCL ([Waldmann et al. \(2015\)](#), [Waldmann et al. \(2015\)](#)), comme troisième maillon de la chaîne. C'est grâce à l'étroite collaboration avec l'équipe de Giovanna Tinetti que nous serons capable de tirer les conclusions de cette étude. Il ne manque alors plus que le maillon qui fait le lien entre les simulations et le traitement du signal. L'instrument est remplacé par un générateur d'observables, et donc de spectres, qui exploite les données du GCM tout en adaptant sa méthode de résolution du transfert radiatif à Tau-REx dans le but de limiter les biais systématiques propres à la chaîne et à ses différentes parties.

La méthode à présent serait donc de produire un grand nombre de simulations présentant des originalités potentiellement difficiles à inverser par Tau-REx et ainsi, petit à petit, éprouver sa capacité à contraindre des spectres issus d'atmosphères très loin d'être isotropes, et à termes, de déduire de la seule appréciation des résultats de Tau-REx la présence d'originalités dans l'atmosphère de l'exoplanète observée. Ces originalités peuvent être des hétérogénéités de température, d'abondance en molécules ou en aérosols, ou tout autre phénomène climatique qui ne serait pas décrit par des modèles 1D.

### 2.1.4 Méthodes de génération des observables et originalité de Pytmosph3R

Dans la littérature, il a été déjà été fait mention de simulations atmosphériques dont on aurait générées des spectres en transmission afin de les comparer aux observations. Cependant, dans le meilleur des cas, ils ne retiennent de leurs modèles que le terminateur (plan formé par l'interface jour/nuit et perpendiculaire au plan écliptique) et produisent un spectre pour chacune des colonnes qui le constitue, que l'on peut qualifier de 1D puisqu'il n'exploite qu'une colonne atmosphérique. Ils moyennent ensuite ces spectres pour reproduire le spectre total associé à la modélisation.

La communauté argumente ce choix en indiquant que l'essentiel de l'information est contenue dans cet anneau, qu'on appelle le limbe, puisqu'il correspond à la région de plus forte densité moléculaire,

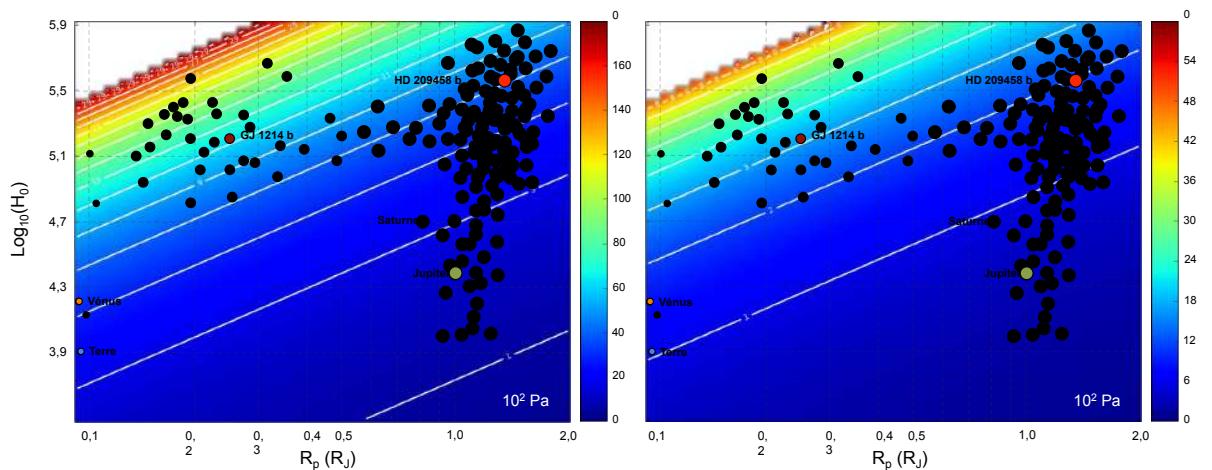


Figure 2.1: À gauche : Angle d'ouverture en fonction de la hauteur d'échelle et du rayon planétaire pour un toit à  $10^{-4}$  Pa et une pression de surface de  $10^6$  Pa. À droite : Angle de pénétration en fonction de la hauteur d'échelle et du rayon planétaire pour une pression de surface de  $10^6$  Pa. La gravité de surface est prise à  $9 \text{ m/s}^2$ . Nous avons placé quelques exemples précis d'exoplanètes connues et qui ont ou feront l'objet d'observations en spectroscopie, ainsi que des exemples moins concrets (cercles noirs) qui donne une idée de la population exoplanétaire.

et donc, à la région la plus absorbante de l'atmosphère. Ils considèrent alors que même si l'atmosphère présente des hétérogénéités fortes le long de la ligne visée, comme :

- une violente augmentation de la température du côté irradié,
- ou inversement, une chute spectaculaire de température du côté nuit,
- ou encore un appauvrissement drastique du terminateur en une espèce de molécule qui referait son apparition plus profondément dans l'hémisphère ensoleillé ou le côté nuit,

elles n'impacteraient pas suffisamment le transfert radiatif du fait de la décroissance exponentielle de la densité moléculaire. Elles peuvent donc être négligées. Les seules études s'intéressant vraiment à l'impact de ces parties de l'atmosphère n'étudient finalement que l'effet d'une répartition hétérogène des nuages dans les simulations, les aérosols étant réputés pour être absorbant du moment où les rayons lumineux les traversent.

Nous nous sommes interrogés sur la pertinence de cette hypothèse en tentant d'estimer la région imprégnant son information spectroscopique dans une atmosphère homogène. Cela revient effectivement à quantifier l'angle, de part et d'autre du terminateur, contenant effectivement l'essentiel de l'absorption sans générer une différence détectable par un instrument. Cette approche est détaillée dans l'Annexe A. Nous l'appelons l'angle de pénétration, symétrique dans le cas d'une atmosphère homogène, et nous le distinguons de l'angle d'ouverture qui correspond à la région totale traversée. Quel que soit le type d'absorption, l'angle de pénétration ne dépend que du niveau sondé et du rapport  $R_p/H_0$  de l'exoplanète et de son atmosphère. Ce rapport régit la rapidité de l'évolution de la densité moléculaire au niveau considéré avec la distance au terminateur.

Comme nous pouvons le constater sur la Figure 2.1, cet angle augmente lorsque le rapport  $R_p/H_0$  diminue. Il dépend également du niveaux que nous sondons dans l'atmosphère, sa dépendance n'étant pas linéaire du fait de la variation de la gravité avec l'altitude. Il évolue entre des angles très faibles jusqu'à

30° dans les cas les plus extrêmes. Dans Charnay et al. (2015) par exemple qui nous servira d'exemple tout au long de notre raisonnement, ils ne se focalise que sur le terminateur. Or si nous plaçons la simulation dans ces cartes, elle serait associée à un angle de pénétration total de l'ordre de 18°, soit 9° de par et d'autre du terminateur. À la résolution de la simulation de l'article, cela représente 3 colonnes, celle du terminateur et les deux adjacentes (indépendamment de la structure atmosphérique). Nous sommes typiquement dans un cas de figure où en l'absence de tout autre effet lié aux hétérogénéités atmosphérique, le terminateur n'est probablement pas représentatif de l'intégralité de la simulation.

Pytmosph3R, que nous avons développé dans le cadre de cette étude, se propose d'aller plus loin en ne faisant aucune hypothèse sur le poids des différentes parties de l'atmosphère dans le transfert radiatif. Il le réussit sur l'intégralité des chemins optiques, en partant de l'entrée du rayon dans l'atmosphère côté étoile, jusqu'à sa sortie du côté observateur. Dans les paragraphes qui suivent, nous présenterons la structure de l'algorithme, la méthode adoptée pour exploiter les données de la simulation, les absorptions prises en compte et enfin de quelle manière l'utiliser, ce qu'on peut faire à partir des cartes de transmittance ou des intermédiaires qu'il génère. Le code peut se diviser en 3 blocs indépendants les uns des autres :

- le bloc de préparation de la maille et de transposition de la simulation 3D (§ 2.2),
- le bloc de calcul des sections efficaces et de résolution du transfert radiatif,
- l'utilisation des données précédemment calculées pour générer un spectre.

Dans l'optique de faire de ce chapitre également un guide d'utilisation de Pytmosph3R, la plupart des formules de ce chapitre seront exprimées avec des indices. Notons que l'algorithme étant écrit en langage python, pour être cohérent les indices partent toujours de 0.

## 2.2 Exploitation des données d'une simulation atmosphérique 3D et restructuration dans la géométrie adaptée

Nous avons modélisé une atmosphère dynamique 3D en utilisant le LMDZ GCM et nous avons les données caractérisant. La multiplicité des profils thermiques dont il faut tenir compte demande une réelle réflexion en termes de géométrie à adopter mais aussi en termes de structure du code lui-même pour gérer au mieux la quantité d'information. La modélisation est structurée en niveaux de pression, et nous allons voir que cela va nécessiter de les restructurer afin de pouvoir résoudre le transfert radiatif dans de bonnes conditions.

### 2.2.1 D'une simulation 1D à une simulation 3D

Rappelons dans un premier temps comment nous traitons les simulations unidimensionnelle avant d'expliquer de quelle manière nous allons passer au tridimensionnel dans Pytmosph3R.

#### Expression de la profondeur optique et de l'aire opaque d'une exoplanète et de son atmosphère

Pour une simulation unidimensionnelle, ne comportant donc qu'un unique profil généralisable à toute l'atmosphère, la résolution bidimensionnelle du problème sur une tranche atmosphérique est suffisante. La dite simulation est appliquée à une exoplanète et une atmosphère dont les grandeurs caractéristiques sont :

- Le rayon planétaire  $R_p$ , pris comme le rayon à 10 Bar pour des planètes gazeuses.
- Une masse planétaire  $M_p$ , dont on en déduit la gravité de surface  $g_0$ .
- La pression de surface  $P_s$ , ramenée à 10 Bar pour les planètes gazeuses.
- Un toit atmosphérique  $h$  correspondant à l'épaisseur de l'atmosphère.
- Ce toit est associé à une pression de toit  $P_h$ .
- Un découpage régulier en log-pression en  $N$  couches, de pas  $\Delta(\log(P))$ .
- La structure atmosphérique est caractérisée par son profil thermique  $T(P)$  et son profil en composition  $\chi_e(P)$ .
- De sa structure nous en déduisons également le profil vertical du poids moléculaire moyen  $\mu(P)$ .

Nous calculons la fonction de profondeur optique  $\tau(P)$  en résolvant le transfert radiatif sur le chemin optique des rayons stellaires pour chaque couche du découpage. Si nous ne tenons compte que de l'absorption moléculaire pour illustrer notre approche, si nous notons  $\sigma_e(T,P)$  la section efficace de la molécule d'indice  $e$ ,  $N_e$  le nombre de molécules participant au transfert radiatif et  $x$  la distance au terminateur, elle se calcule comme :

$$\tau(P) = \int_{-D}^D n(x(P)) \sum_e^{N_e} \sigma_e dx(P) \quad (2.1)$$

En intégrant cette profondeur optique sur la surface de l'exoplanète et de son atmosphère, nous déterminons l'aire opaque de l'ensemble qui permettra ensuite de la comparer à celle de l'étoile hôte et de calculer un flux relatif. Plusieurs méthodes d'intégration permettent de résoudre ce problème, toutes convergeant vers le même résultat lorsque l'épaisseur de couche tend vers 0, mais dont les différences vont dépendre du découpage et du nombre de couches considéré. L'écriture la plus générale de cette intégration est la suivante, avec  $\rho$  la distance au centre de l'exoplanète et  $z$  l'altitude ( $\rho = R_p + z$ ) (voir la Figure 2.2) :

$$\delta = \int_0^{2\pi} \int_0^{R_p+h} (1 - \exp(-\tau(P(\rho)))) d\rho d\theta \quad (2.2)$$

En supposant que l'exoplanète est parfaitement opaque et en négligeant son émission, ainsi que celle de son atmosphère, nous pouvons réécrire cette expression comme une somme de contribution sur les  $N$  couches atmosphériques :

$$\delta = 2\pi \sum_{i=0}^N (1 - \exp(-\tau_i)) \Delta z_i + 2\pi R_p \quad (2.3)$$

Lorsque le découpage de l'atmosphère est effectué en niveaux d'altitude, l'épaisseur de couche est constante et égale à  $\Delta z$ . Si le découpage s'effectue en niveaux de pression, l'altitude des niveaux et des milieux de couche se déterminent à partir de la loi hydrostatique :

$$\frac{dP}{dz} = -\frac{\mu g}{k_B T} \quad (2.4)$$

Ici réside la plus grosse source d'écart entre les différents modèles atmosphériques. La loi hydrostatique peut en effet être intégrée au sein d'une couche :

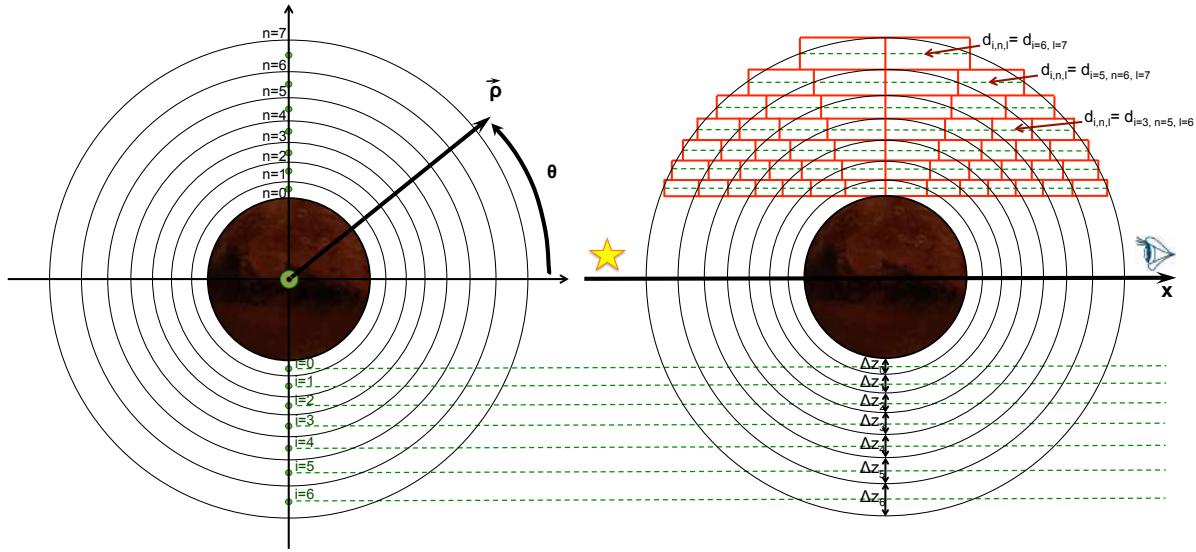


Figure 2.2: À gauche : Projection dans le plan du terminateur. À droite : Projection dans le plan porté par la ligne de visée. Les indice  $i$  des couches, les indices  $n$  des niveaux, les épaisseurs de couche  $\Delta z_i$ , ainsi que quelques exemples des distances intervenant dans le calcul de la profondeur optique  $d_{i,n,l}$ .

- en considérant que la température  $T_i$ , le poids moléculaire  $\mu_i$  et la gravité  $g_i$  sont constants, dans quel cas nous travaillons à hauteur d'échelle  $H_i = k_B T_i / \mu_i g_i$  constante et l'intégration est simple (Eq. (2.5)).
- en considérant que la température  $T_i$  et le poids moléculaire  $\mu_i$  sont constants mais en tenant compte de l'évolution de la gravité au sein de la couche avec la distance au centre de l'astre (Eq. (2.10)).
- en tenant compte du gradient de température et du poids moléculaire au sein de la couche ainsi que de l'évolution de la gravié (Eq. (2.12)).

### Calcul des profondeurs optiques à hauteur d'échelle constante au sein des couches

Dans le premier cas, lorsque nous travaillons à hauteur d'échelle constante, si  $i$  est l'indice de la couche,  $n$  l'indice du niveau bas qui la délimite, et  $n+1$  l'indice du niveau haut qui la délimite (ainsi  $z_{n=0} = 0$  et  $z_{n=N+1} = h$ ), alors l'épaisseur de cette couche se calcule comme :

$$\Delta z_i = z_{n+1} - z_n = \frac{k_B T_i}{\mu_i g_i} \ln \left( \frac{P_n}{P_{n+1}} \right) \quad (2.5)$$

De la détermination de ce  $\Delta z_i$  nous en déduisons l'altitude des niveaux ou des milieux de couches. Cette manière de construire spatialement la structure atmosphérique a l'avantage d'être rapide et simple à appliquer. Toutefois, on comprend bien que les altitudes  $z_i$  sont dépendantes de l'estimation de l'accélération de la pesanteur au niveau inférieur  $g_n$ , recalculé après estimation du  $\Delta z_{i-1}$  comme :

$$g_n = \frac{GM_p}{(R_p + z_n + \Delta z_{i-1})^2} = g_0 \left( \frac{1}{1 + \frac{z_n + \Delta z_{i-1}}{R_p}} \right) \quad (2.6)$$

avec  $g_0$  la gravité de surface qui correspond au premier niveau ( $n = 0$ ). Les erreurs sur chaque couche se cumulent et lorsque le nombre de couches est faible, les altitudes obtenues peuvent être très éloignées de l'intégration propre de Eq. (A.1). Si on considère à présent un rayon lumineux traversant l'atmosphère et passant au milieu de la couche  $i$ ,  $d_{i,n,l}$  est définie comme la distance parcourue entre les niveaux  $n$  et  $l$ , et donc au sein de la couche d'indice  $n$  :

$$d_{i,n,l} = \sqrt{(R_p + z_i)^2 - (R_p + z_l)^2} - \sqrt{(R_p + z_i)^2 - (R_p + z_n)^2} \quad (2.7)$$

avec  $z_i = (z_{n+1} + z_n)/2$ . Nous en déduisons la profondeur optique  $\tau_i$  :

$$\tau_i = 2 \sum_n^N \sum_e^{N_e} \sigma_e(P_n, T_n) \chi_{e,n} d_{i,n,l=n+1} \quad (2.8)$$

Nous n'avons plus alors qu'à utiliser l'équation Eq. (2.3) pour déterminer l'aire effective opaque de l'exoplanète et de son atmosphère  $\delta$ .

### Calcul des profondeurs optiques en tenant compte de l'évolution de la gravité au sein des couches

Effectuons ce même travail, mais cette fois-ci en tenant compte de l'évolution de la gravité au sein des couches, les autres paramètres  $T_i$  et  $\mu_i$  restant constants. Repartons de la loi hydrostatique que nous réécrivons de manière à mettre en évidence la dépendance avec l'altitude de l'accélération de la pesanteur :

$$\frac{dP}{dz} = -\frac{\mu g_0}{k_B T} \left( \frac{1}{1 + \frac{z}{R_p}} \right)^2 \quad (2.9)$$

En intégrant Eq. (2.9) par rapport à  $z$  au sein de la couche d'indice  $i$ , nous pouvons réexprimer  $\Delta z_i$  tel que :

$$\Delta z_i = z_{n+1} - z_n = \alpha_i \left( \frac{1 + z_n/R_p}{1 - \alpha_i/R_p} \right) \quad (2.10)$$

Avec :

$$\alpha_i = \left( 1 + \frac{z_n}{R_p} \right) \frac{k_B T_n}{\mu_n g_0} \ln \left( \frac{P_n}{P_{n+1}} \right) \quad (2.11)$$

De ces  $\Delta z_i$  nous en déduisons les altitudes des niveaux, puis celle du milieu de couche et nous pouvons appliquer les équations Eqs. (2.7) et (2.8) pour calculer les profondeurs optique et  $\delta$ . Notons qu'avec ce méthode de calcul, nous ne sommes plus dépendant du choix de l'accélération de la pesanteur représentative de la couche.

### Calcul des profondeurs optiques en tenant compte de l'évolution de tous les paramètres

Enfin, nous pouvons également tenir compte du fait que la température varie entre le niveau inférieur et le niveau supérieur qui délimitent une couche. Le plus simple ici est de considérer une évolution linéaire avec la pression. L'épaisseur de la couche s'exprime comme :

$$\alpha_i = \left( 1 + \frac{z_n}{R_p} \right) \frac{k_B}{\mu_n g_0} \frac{(T_{n+1} - T_n)}{\ln(T_{n+1}/T_n)} \ln \left( \frac{P_n}{P_{n+1}} \right) \quad (2.12)$$

Dans Eq. (2.10) comme dans Eq. (2.12) nous pourrions aussi bien remplacer  $T_n$  et  $\mu_n$  par la moyenne en température entre les deux niveaux  $(T_{n+1} + T_n)/2$  et la moyenne des poids moléculaires  $(\mu_{n+1} + \mu_n)/2$ . Comme pour les autres méthodes de calcul, le résultat est ensuite intégré circulairement et nous en déduisons l'aire opaque associée à l'atmosphère de l'exoplanète considérée.

Tout cela n'est rendu possible que parce que le calcul de la profondeur optique est équivalente quelle que soit la tranche atmosphérique considérée puisqu'elle est isotrope. Le problème se complexifie lorsque nous passons au tridimensionnel. Chaque point de latitude et de longitude possède son propre profil thermique, toujours construit en niveau de pression. De ce fait, nous brisons la symétrie qu'offrait le caractère isotrope des simulations 1D. Les profils thermiques varient également dans l'axe d'observation, et nous ne pouvons donc pas non plus utiliser les méthodes 1D pour résoudre le transfert radiatif pour chaque azimut (angle  $\theta$ ). Nous allons devoir restructurer les données du GCM dans une géométrie plus adaptée. Nous allons voir que nous récupérerons la symétrie que nous venons de perdre en passant du 1D au 3D en utilisant un découpage en niveaux d'altitude plutôt qu'en niveaux de pression.

## 2.2.2 Refonte des sorties d'une simulation GCM et création du maillage cylindrique

Les sorties du GCM fournissent un ensemble d'informations et de tableaux permettant l'étude et la visualisation de leurs simulations. Ces données sont établies dans une grille sphérique dont le découpage vertical est en pression (log-pression plus précisément) comme pour les atmosphères 1D. Figure 2.3 montre une coupe transversale sur l'axe polaire de l'exoplanète de l'atmosphère d'une simulation 3D ainsi qu'une coupe au terminateur. Comme nous pouvons le constater, les extensions spatiales des colonnes du GCM sont toutes différentes les unes des autres, et notre atmosphère n'a plus du tout une forme sphérique mais irrégulière, compliquée à exploiter. Il devient alors délicat de tirer des rayons au travers d'une grille en altitude qui perd ses éléments de symétrie. Où doit-on les tirer, au milieu des cellules du terminateur ? Comment calcule-t-on les distances parcourues au sein de chaque cellule alors qu'elles sont déformées ? N'y a-t-il pas un moyen de refondre cette atmosphère sans perdre d'informations mais en nous simplifiant grandement la tâche ?

Une des solutions consiste à reconstruire l'exoplanète et son environnement à partir des informations générales (rayon planétaire, rayon stellaire, gravité de surface, résolution en longitude, latitude et niveaux de pression ...) et d'effectuer un nouveau découpage de notre atmosphère, plus adapté à la résolution du transfert radiatif et à sa géométrie. Un découpage en altitude nous permettrait de simplifier tous les calculs intermédiaires (les  $\Delta z$ , les  $d_{i,n,l}$ ,  $g$  ...) et de permettre une visualisation spatiale de l'atmosphère plus claire. Contrairement au cas 1D, chaque tranche atmosphérique étudiée est unique et doit faire l'objet d'un calcul spécifique. Nous devons donc structurer nos calculs de manière à traiter au mieux tous les azimuts. Nous devrons également tenir compte de la longitude et de la latitude de la colonne atmosphérique par laquelle un rayon lumineux pourrait passer, ce qui n'était pas le cas pour les atmosphères 1D. Lorsqu'un observateur étudie l'exoplanète entourée de son atmosphère, il étudie finalement la transmittance d'un anneau entourant le cercle formé par l'exoplanète. La géométrie la plus adaptée en conséquence est une géométrie cylindrique.

### Passage d'une grille sphérique en pression à une grille sphérique en altitude

Pour ce faire, nous transformons les sorties d'une simulation GCM en une grille sphérique spatiale caractérisée par les coordonnées  $(r, \varphi, \lambda)$ , où  $r$  est la distance au centre de l'exoplanète,  $\varphi$  est la latitude et  $\lambda$  la longitude, ce qui revient à calculer pour chaque point de latitude et de longitude les altitudes associées à chaque niveau de pression. Ces altitudes, déduites des épaisseurs de couches, s'obtiennent

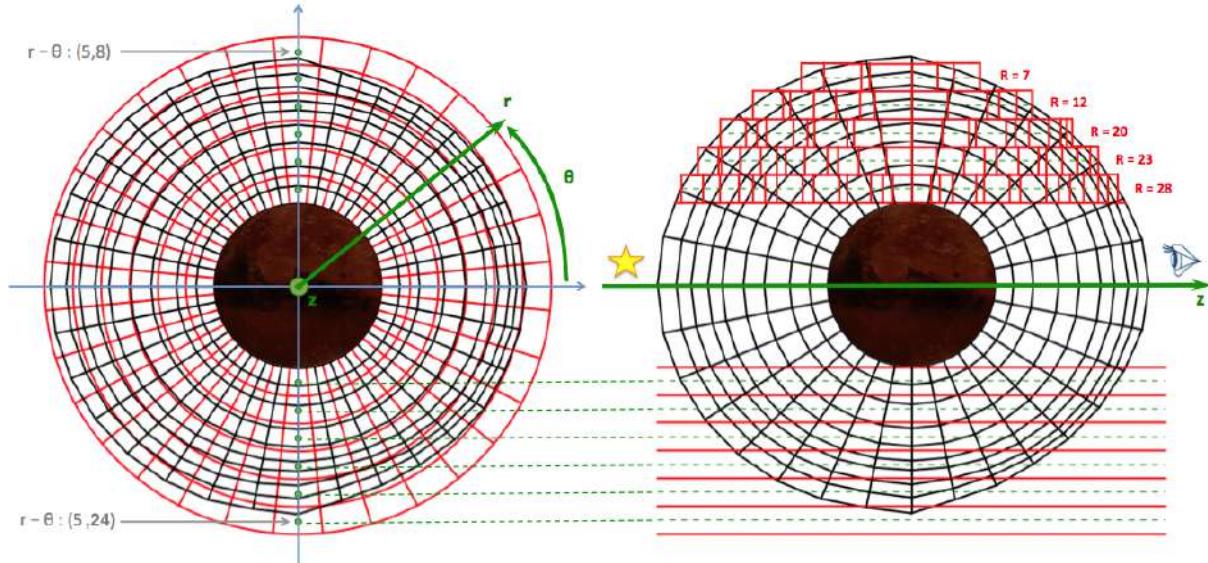


Figure 2.3: La figure de gauche montre la projection cylindrique transversale pour une simulation GCM. Celle de droite illustre le système de coordonnées adopté pour effectuer la projection. La résolution en  $r$  dépend du nombre de couches ou de l'épaisseur choisie. La résolution en  $\theta$  s'identifie à la résolution en latitude de la simulation. La résolution en  $z$  est adaptative, elle adopte localement la valeur résultant du nombre de sous-parcours effectués par les rayons traversant l'atmosphère au milieu des couches au terminateur. On comprend que

comme précédemment en intégrant la loi hydrostatique (Eq. (2.5), Eq. (2.10) et Eq. (2.12) suivant la méthode adoptée). Le code laisse la possibilité d'utiliser l'une ou l'autre des méthodes de calcul dans le but de suivre la philosophie de l'utilisateur ou des logiciels auxquels il aurait été couplé. Si la dynamique du modèle atmosphérique est résolue à partir de distances calculées au moyen de l'équation Eq. (2.5) par exemple, nous utiliserons cette méthode pour convertir ses sorties et ainsi rester cohérent. Cela dit, rien n'empêche l'utilisateur de lui préférer une version plus précise de l'estimation des altitudes. Quatre types de tableaux en pression sont disponibles dans les sorties d'une simulation GCM, leurs appellations pouvant varier avec la version utilisée :

- "p" : tableaux aux dimensions  $(N_t, N_\rho, N_\varphi, N_\lambda)$  avec  $(N_t$  le nombre de points en temps retenus,  $N_\rho$  le nombre de couches,  $N_\varphi$  la résolution en points de latitude, et  $N_\lambda$  la résolution en points de longitude. Ces pressions sont calculées à partir des pressions hybrides ci-dessous au milieu des couches. Lorsque ce tableau n'est pas disponible, nous utilisons les pressions hybrides pour retrouver soit les pressions aux niveaux soit les pressions en milieu de couche.
- "ps" : tableaux aux dimensions  $(N_t, N_\varphi, N_\lambda)$  qui indiquent la pression de surface en tout point et tout temps de la simulation. Lorsque ce tableau n'est pas disponible, la pression de surface est réévaluée à partir de la pression de la première couche ou à partir des pressions hybrides.
- "ap" et "bp" : tableaux aux dimensions  $(N_t, N_\rho, N_\varphi, N_\lambda)$  sont les pressions hybrides à partir desquels nous pouvons retrouver la pression de n'importe quel niveau :

$$P_n = ap_n + bp_n P_s \quad (2.13)$$

- "aps" et "bps" : tableaux aux dimensions  $(N_t, N_\rho, N_\varphi, N_\lambda)$  sont les pressions hybrides à partir

desquels nous pouvons retrouver la pression au milieu des couches :

$$P_i = ap_i + bp_i P_s \quad (2.14)$$

La simulation fournit les tableaux pour la température et les fraction massiques des éventuels aérosols ou particules solides comme fluides. À partir des données de température, nous évaluons la hauteur d'échelle locale et nous pouvons commencer à construire la grille spatiale. Cette dernière dépendant également du poids moléculaire moyen, nous devons définir la composition de chaque cellule de la simulation. Suivant les versions du GCM, la chimie est plus ou moins implantée, raison pour laquelle nous n'avons pas fait mention de tableaux déclinant la composition moléculaire.

Dans les versions du code que nous avons utilisé, les fractions molaires de chaque espèce présente se déterminent à partir de grilles d'équilibre thermodynamique. Cet équilibre est pré-calculé pour un échantillon de pressions et de températures données. Pour obtenir ses abondances, le GCM interpole la grille de composition linéairement par rapport à la température et par rapport au logarithme de la pression. Ceci permet de soulager le code des longs calculs dont les réseaux chimiques résolvant la cinétique et la thermodynamique ont besoin, mais d'un autre côté, présupposer que toutes les cellules de l'atmosphère sont à l'équilibre thermodynamique peut s'avérer discutable, en particulier lorsque les temps caractéristiques des mélanges, aux températures considérées, sont plus courts que les temps thermodynamiques.

Pytmosph3R exploite les entrées et les sorties du GCM, et en l'absence de chimie, il calcule la composition atmosphérique de la même manière. Ces tables ne fournissant les abondances que des molécules actives, nous déduisons de l'interpolation de ces dernières, le cas échéant, celles des molécules inactives (qui ne contribuent pas à l'absorption moléculaire mais à d'autres types d'absorption) comme le dihydrogène et l'hélium. Il nous faut cela dit avoir connaissance du ratio  $x_{\text{He}/\text{H}_2}$  qui les lie :

$$\chi_{\text{H}_2} = (1 - \sum_e^{\text{N}_e} \chi_e) \frac{1}{1 + x_{\text{He}/\text{H}_2}} \quad (2.15)$$

$$\chi_{\text{He}} = (1 - \sum_e^{\text{N}_e} \chi_e) \frac{x_{\text{He}/\text{H}_2}}{1 + x_{\text{He}/\text{H}_2}} \quad (2.16)$$

Il se peut que l'atmosphère ne présente que du dihydrogène ou de l'hélium, il suffit alors dans ces cas de figurer de modifier le ratio  $x_{\text{He}/\text{H}_2}$ . En le fixant à 0, l'atmosphère est exempt d'hélium, et en le fixant à une valeur très grande ( $\infty$ ) nous ramenons le dihydrogène à une fraction molaire nulle. Il se peut également que ces espèces ne soient pas présentes du tout, dans quel cas une option permet de ramener ces quantités à 0, tout en vérifiant que l'interpolation respecte bien la conservation de la matière et que la somme des fractions molaires est bien égale à 1. Le cas échéant, une correction est appliquée consistant simplement à diviser l'ensemble des fractions molaires par leur somme, ce qui permet d'en conserver les proportions.

Enfin, certaines simulations ne sont pas associées à une table d'équilibre chimique, notamment lorsqu'il y a peu de molécules dans l'atmosphère. Le GCM retrouve les abondances par l'intermédiaire d'un traceur moléculaire dont on connaît la fraction massique en tout point de la simulation. La connaissance des ratios d'abondance entre les autres espèces permet de retrouver toutes les fractions molaires. À titre d'exemple, si nous considérons une atmosphère de dioxyde de carbone, d'eau et de méthane pour laquelle l'eau serait le traceur moléculaire, et pour un ratio  $x_{\text{CO}_2/\text{CH}_4}$  serait connu. Par définition, la fraction massique  $w$  d'une espèce se définit comme :

$$w_{\text{H}_2\text{O}} = \frac{m_{\text{H}_2\text{O}}}{m_{\text{air}}} = \frac{x_{\text{H}_2\text{O}} \mu_{\text{H}_2\text{O}}}{m_{\text{air}}} = \frac{x_{\text{H}_2\text{O}} \mu_{\text{H}_2\text{O}}}{\sum_e x_e \mu_e} \quad (2.17)$$

et dans notre exemple :

$$\begin{aligned} m_{air} &= x_{H_2O}\mu_{H_2O} + x_{CO_2}\mu_{CO_2} + x_{CH_4}\mu_{CH_4} \\ 1 - x_{H_2O} &= x_{CO_2} + x_{CH_4} = x_{CO_2}(1 + x_{CO_2/CH_4}) \\ x_{CO_2} &= \frac{1 - x_{H_2O}}{1 + x_{CO_2/CH_4}} \end{aligned} \quad (2.18)$$

$$x_{CH_4} = \frac{(1 - x_{H_2O})x_{CO_2/CH_4}}{1 + x_{CO_2/CH_4}} \quad (2.19)$$

$$\begin{aligned} m_{air} &= x_{H_2O}\mu_{H_2O} + \frac{1 - x_{H_2O}}{1 + x_{CO_2/CH_4}}\mu_{CO_2} + \frac{(1 - x_{H_2O})x_{CO_2/CH_4}}{1 + x_{CO_2/CH_4}}\mu_{CH_4} \\ &= x_{H_2O} \left( \mu_{H_2O} - \frac{\mu_{CO_2}}{1 + x_{CO_2/CH_4}} - \frac{\mu_{CH_4}x_{CO_2/CH_4}}{1 + x_{CO_2/CH_4}} \right) + \frac{\mu_{CO_2}}{1 + x_{CO_2/CH_4}} + \frac{\mu_{CH_4}x_{CO_2/CH_4}}{1 + x_{CO_2/CH_4}} \end{aligned} \quad (2.20)$$

En remplaçant dans Eq. (2.17) l'expression de la masse d'un kilogramme d'air donnée par Eq. (2.20), nous pouvons isoler la fraction molaire en eau et l'exprimer en fonction des poids moléculaires, des abondances relatives et de la fraction massique en traceur :

$$x_{H_2O} = \frac{w_{H_2O}(\mu_{CO_2} + \mu_{CH_4}x_{CO_2/CH_4})}{\mu_{H_2O}(1 + x_{CO_2/CH_4}) + w_{H_2O}(\mu_{CO_2} + \mu_{CH_4}x_{CO_2/CH_4} - 1)} \quad (2.21)$$

Eq. (2.18) et Eq. (2.19) permettent de calculer les fractions molaires manquantes. Cette méthode est tout à fait adaptée aux atmosphères chimiquement inertes ou à la composition relativement homogène comme c'est le cas pour l'atmosphère terrestre par exemple (on remplacerait alors le dioxyde de carbone et le méthane par du diazote et du dioxygène). Il est encore plus simple lorsqu'il n'y a que deux molécules dans l'atmosphère. Lorsque la chimie est vive ou que la composition est très variable, les rapports d'abondance peuvent évoluer fortement entre deux points de la simulation, et nous devons : soit connaître en tout point ses ratios ; soit être capable de les déduire de la température et de la pression (dans une grille d'interpolation par exemple). Le poids moléculaire moyen  $\mu$  est ensuite calculé à partir de ces fractions molaires.

### Construction de la grille sphérique régulière de référence

Une fois ses sorties extraites et les altitudes déterminées, nous obtenons notre grille sphérique spatiale équivalente à la grille sphérique en pression du GCM. Nous construisons à partir de là une nouvelle grille sphérique régulière qui servira de référence finale pour la résolution du transfert radiatif. Pour que les correspondances entre le maillage cylindrique qui sera réservé à la résolution du transfert radiatif et la grille de données sphérique soient optimales, et pour que les calculs soient moins fastidieux, nous définissons un découpage en couches d'égales épaisseurs. Pour ce faire, nous prenons l'altitude la plus élevée de la grille spatiale irrégulière et nous la posons comme toit de notre grille régulière  $h$ . Le nombre de couches déterminera la résolution du maillage cylindrique. Le code fonctionne sur plusieurs modes possibles :

- $N$  fixé : le nombre de couches est imposé à partir de la connaissance de l'altitude maximale. Cette même altitude peut être réduite si par exemple il a été montré que les dernières couches du modèle n'avaient pas d'influence sur le spectre et que l'on pouvait s'en séparer.
- Epaisseur de couche fixée : nous pouvons aussi imposer l'épaisseur, dans ce cas leur nombre est déduit de l'altitude maximale  $h$ , qui est ensuite réévaluée pour correspondre à un multiple de cette épaisseur.

Plutôt qu'une altitude maximale, l'algorithme peut également découper le modèle à partir d'une pression de toit ( $P_t$ ). Il se peut qu'elle soit inférieure aux pressions du GCM, dans ce cas nous effectuons une extrapolation de la haute atmosphère. Il est déjà nécessaire d'extrapoler la plupart des colonnes du modèle dans une grille régulière en altitude puisque, le toit étant défini comme l'altitude maximale que le modèle peut atteindre, toutes les colonnes des autres points de longitude et de latitude sont en conséquence plus basses et quelques couches ne sont probablement pas représentées par les données du GCM. Pour tous les points tels que  $h_m < z < h$  où  $h_m$  est le toit de la colonne considérée, nous effectuons une extrapolation isotherme. La température du dernier niveau de la simulation sert donc à estimer la pression et la composition des couches manquantes. Ainsi, si  $n_g$  est l'indice de la dernière couche représentée par les données de la simulation à la latitude  $\varphi$  et longitude  $\lambda$  :

$$P_{n_g+i,\varphi,\lambda} = P_{n_g} \exp \left( -\frac{1}{H_{g,\varphi,\lambda}} \left( \frac{1}{1 + i \frac{\Delta z}{R_p}} \right) \right) \quad (2.22)$$

$$H_{g,\varphi,\lambda} = \frac{k_B T_{g,\varphi,\lambda}}{\mu_{g,\varphi,\lambda} g_{g,\varphi,\lambda}} \quad (2.23)$$

où  $g_g$ ,  $T_g$  et  $\mu_g$  sont respectivement l'accélération de la pesanteur, la température et le poids moléculaire moyen de la dernière couche représentée. Les abondances sont déduites de la grille d'interpolation, en faisant bien attention à respecter la conservation de la matière avec Eq. (2.15). Les fractions massiques des aérosols sont identifiées, comme la température, à celles de la dernière couche représentée. Elles peuvent également être ramenées à 0 dans le cas où ces quantités seraient trop importantes, ce qui peut se produire pour des simulations qui ne seraient pas descendues assez bas en pression et qui comporteraient encore des nuages sur leurs derniers niveaux.

Dans le cas de figure où la pression de toit serait inférieure à celle de la simulation, nous extrapolons la haute atmosphère de la même manière, ou nous spécifions une fonction de température pour aider le code. En l'état, tous les modes disponibles reposent sur des isothermes ou des isothermes moyens. Cette extrapolation est réalisée une fois que l'épaisseur finale de l'atmosphère dans la grille de référence est obtenue à partir de la pression de toit. Elle peut être définie comme :

- la pression minimale que l'on souhaite sonder dans l'atmosphère. Nous voulons que toutes les pressions de la dernière couche soient inférieures ou égales à cette pression, dans ce cas nous prenons la hauteur d'échelle  $H_{max}$  la plus élevée de la dernière couche et nous l'utilisons pour estimer l'altitude supplémentaire nécessaire pour atteindre cette pression. Si  $h$  est le toit du modèle et  $P_h$  la pression associée à la cellule de température, alors :

$$z_t = h + \Delta z = z_t + \alpha \left( \frac{1 + h/R_p}{1 - \alpha/R_p} \right) \quad (2.24)$$

avec :

$$\alpha = \left( 1 + \frac{h}{R_p} \right) \frac{1}{H_{max}} \ln \left( \frac{P_h}{P_t} \right) \quad (2.25)$$

- la pression minimale observable, toutes les pressions de la dernière couche doivent être supérieures ou égales. Pour cela il suffit de remplacer  $H_{max}$  dans Eq. (2.24) par  $H_{min}$  qui est donc la hauteur d'échelle la plus faible du toit.
- une pression moyenne, nous calculons la hauteur d'échelle moyenne du toit et nous calculons l'altitude en remplaçant  $H_{max}$  par  $H_{moy}$  dans Eq. (2.24).

Une fois que le toit de la grille est fixé, suivant le mode utilisé le code recalcule l'épaisseur des couches en conservant le nombre de couches désiré ou en rajoute jusqu'à être au plus près de l'altitude souhaitée. Chaque cellule supplémentaire est extrapolée et nous allons pouvoir commencer à résoudre le transfert radiatif.

### 2.2.3 Maillage cylindrique semi-régulier

Comme l'illustrent Figure 2.3 et Figure ??, on définit donc un repère cylindrique tel que l'axe  $x$  correspond à l'axe astre-observateur, dirigé vers l'observateur.  $\rho$  n'est autre que la distance du point considéré à l'axe  $x$  et l'angle  $\theta$  est défini comme l'angle formé par le vecteur  $\rho = \rho \mathbf{u}_\rho$  et l'axe équatorial. Ainsi le point de coordonnée  $(R_p, 0, 0)$  est associé à la surface à l'équateur droit, le point  $(R_p, \frac{\pi}{2}, 0)$  à la surface au pôle Nord (en supposant l'absence d'obliquité), et ainsi de suite. On remarquera que la nouvelle grille atmosphérique est beaucoup bien adaptée à notre maillage. Elle posera d'ailleurs beaucoup moins de problèmes lorsque nous ajouterons l'inclinaison et l'obliquité.

La résolution radiale, donc en  $\rho$ , est régulière, c'est-à-dire que les cylindres creux dans lesquels nous allons résoudre le transfert radiatif seront d'égale épaisseur. Sa valeur dépend du découpage que l'on souhaite faire de la simulation, mais pour produire un spectre en perdant le moins d'information possible, il est préférable de prévoir au moins autant de couches que dans le GCM. Comme la plupart du temps, les dernières couches de la simulation sont aussi celles qui imposent la signature spectrale de l'atmosphère, il est important qu'elles soient correctement résolues. Pour s'assurer de la participation de toutes les couches de la grille sphérique, il est même judicieux de doubler cette résolution. Ainsi les premières couches moins épaisses que celles de la grille cylindrique, puisqu'à résolution égale un découpage en pression induit aussi un découpage en altitude croissant, sont elles aussi résolues.

La résolution azimutale, donc en  $\theta$ , est aussi régulière. Le pas angulaire est calculé de manière à s'identifier à la résolution en latitude de la simulation. Si nous pouvons augmenter cette résolution, il se trouve que cela n'apporterait pas chose dans la génération du spectre si ce n'est la multiplication du temps de calcul. Une simulation à 49 points de latitude sera donc projetée dans une maille cylindrique de résolution azimutale de 96. L'origine et donc l'ensemble des rayons de coordonnée  $\theta = 0$  coincident avec l'équateur droit lorsque l'on est observateur.

La résolution tangente, donc en  $x$ , est quant à elle adaptative. Figure 2.4 illustre cela pour une coupe transversale de l'atmosphère sur la figure de droite. Si on tire un rayon de telle manière à ce qu'il passe par le milieu de la cellule au terminateur, il traverse un ensemble de cellules de la grille de latitudes, de longitudes et d'altitudes différentes. Chaque fois que l'une de ces coordonnées change, la résolution est augmentée de 1. Nous subdivisons ainsi le trajet optique du rayon en sous-parcours dans lesquels nous avons pleine connaissance des propriétés atmosphériques. Sur l'exemple illustré, le trajet du rayon rasant voit 10 changements d'altitude, 10 changement de latitude et 1 changement de longitude au terminateur, il est donc subdivisé en 22 parcours (21 + 1 initial) et la résolution de la ligne visée ( $\rho = 0, \theta = 0$ ) est de 22. Il peut arriver que des changements surviennent en même temps, dans ce cas le code n'en considère qu'un seul (le changement d'altitude étant numériquement le plus simple à utiliser il le favorisera le cas échéant).

Le maillage sur la dimension  $x$  nécessite d'être révisé si l'exoplanète présente une inclinaison par rapport au plan écliptique et/ou une obliquité. Nous discutons de ce point en détails en § 2.2.4.

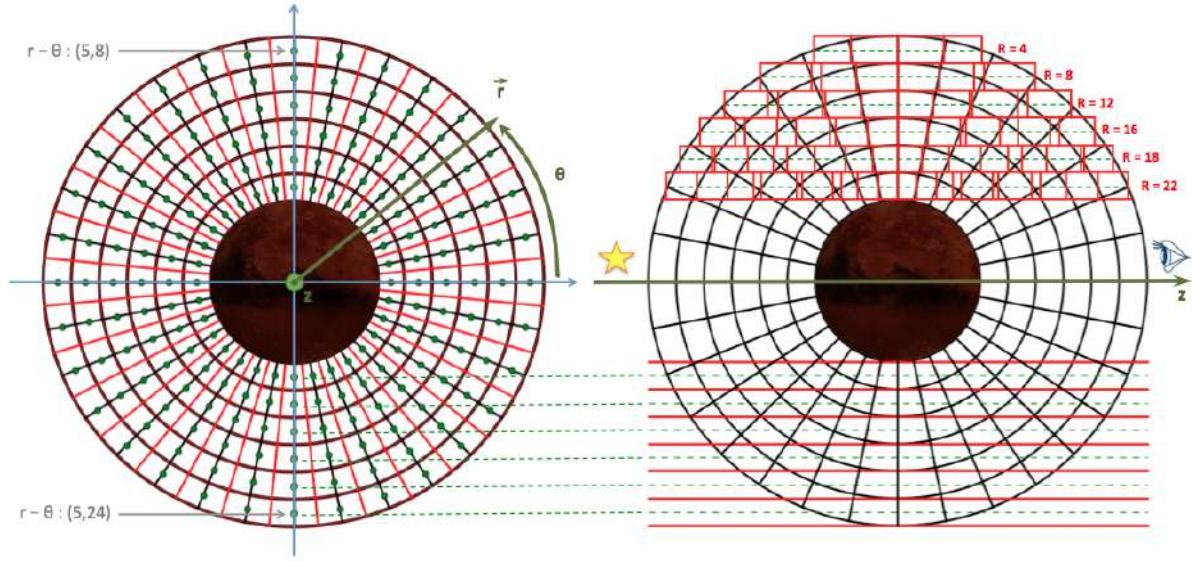


Figure 2.4: Maillage pour un tirage en milieu de couche.

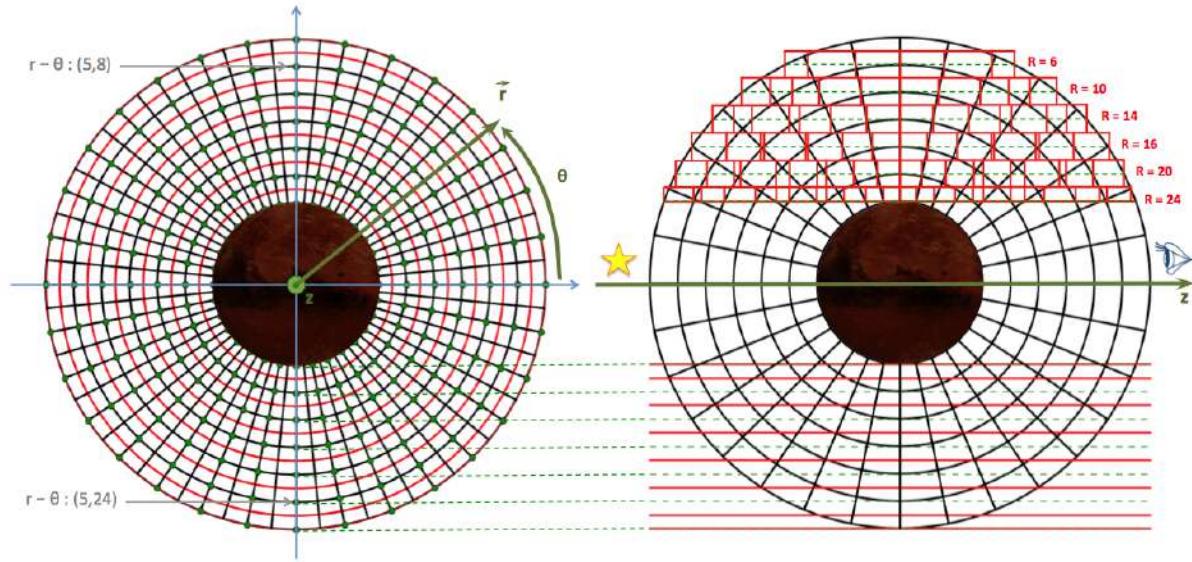


Figure 2.5: Maillage pour un tirage sur les niveaux.

Figure 2.6: Ces figures illustrent la même projection que pour Figure 2.3, mais cette fois-ci avec la grille en altitude construite à partir de la simulation GCM. Les résolutions en  $\rho$  et  $\theta$  sont les mêmes, tandis que la résolution en  $x$  gagne en symétrie et les distances au sein des sous-parcours deviennent nettement plus simple à calculer. Figure 2.4 permet de visualiser le maillage dans le cas où nous tirons les rayons de telle sorte qu'ils passent par le milieu des couches au terminateur. Figure 2.5 quant à elle concerne le cas où nous tirons les rayons de telle sorte qu'ils passent par les niveaux et non plus les milieux de couche. On remarquera que dans ce cas de figure, la première enveloppe est une demi-enveloppe et que le dernier niveau n'est pas représenté puisque le rayon passe au niveau du toit.

## 2.2.4 Préparation aux calculs de profondeurs optiques

### Structure le grille atmosphériques de référence

La maille cylindrique précédemment définie va permettre une correspondance rapide avec la grille atmosphérique de par les choix qui ont été faits ici. Comme nous le développerons dans la section suivante, le code peut effectuer la résolution du transfert radiatif de manière discrète, en considérant que l'atmosphère est homogène au sein d'un sous-parcours, ou de manière semi-intégrale en tenant compte de l'évolution de la densité moléculaire avec l'altitude. Le tableau contenant l'ensemble des informations de la grille atmosphérique finale, les *data convert* dans le code, adopte une structure en conséquence stricte :

- Ce sont des tableaux de dimension  $(n, n_t, n_l, n_\phi, n_\lambda)$  où  $n$  est le nombre de variables qui nous seront utiles : 1 pour chaque molécule entrant dans la composition atmosphérique, 1 pour la pression, 1 pour la température, 1 pour chaque aérosol ou particule fluide, 1 pour le traceur si nous utilisons les mêmes opacités que le GCM, et 1 pour la masse molaire.  $n_t$  est le nombre d'instants  $t$  contenus dans la simulation,  $n_l$  est égale au nombre de couches augmenté de 2 pour un tirage en milieu de couche et de 1 pour un tirage aux niveaux,  $n_\phi$  est la résolution en latitude de la simulation et  $n_\lambda$  celle en longitude.
- Les données sont toujours rangées dans l'ordre suivant : l'indice  $i_n = 0$  est toujours la pression en Pa, l'indice  $i_n = 1$  est toujours la température. Si la simulation utilisait un traceur, alors  $i_n = 2$  correspondra à la fraction massique de ce traceur. Les indices suivants sont réservés aux aérosols et aux particules, s'ils sont au nombre de  $n_a$  alors nous retrouvons leurs quantités aux indices  $i_n = 3$  jusqu'à  $i_n = 3 + n_a$ . Si l'atmosphère est composée de  $n_e$  espèces, alors les indices  $i_n = 4 + n_a$  à  $i_n = 4 + n_a + n_e$  correspondent à leurs fractions molaires. Le premier indice correspond toujours à l'abondance en dihydrogène et le deuxième à l'hélium. Quand les simulations ne présentent pas l'un et/ou l'autre, ces indices comportent des tableaux de 0. Le dernier indice  $i_n = n - 1$  correspond à la masse molaire ou au poids moléculaire.
- $n_l$  est pris égal à  $N + 2$  pour un tirage en milieu de couche car le premier point d'indice  $i_{n_l} = 0$  va correspondre aux caractéristiques de surface de l'atmosphère tandis que le dernier point  $i_{n_l} = n_l - 1$  nous informe sur les propriétés du toit. Pour un tirage sur les niveaux, leur nombre n'est autre que  $N + 1$  d'où  $n_l = N + 1$ .
- Toutes les quantités (pression, température ...) associées à des indices différents de  $i_{n_l} = 0$  et  $i_{n_l} = n_l - 1$  (respectivement les quantités de surface et les quantités du toit) sont interpolées/extrapolées en milieu de cellule.

### Les rayons peuvent être tirés comme nous le souhaitons

Ce que nous appelons tirage n'est autre que la traversée des rayons stellaires dans l'atmosphère. Le maillage prédétermine la manière dont il est effectué de par la définition de  $\rho$ . Jusque-là nous n'avions illustré que le cas de figure où le découpage en cylindre creux était régulier, ce qui sous-entendait un tirage tel que chaque rayon d'échantillonnage de la carte de transmittance, représentés par les points verts Figure 2.4, passait par le milieu de couche au terminateur. Par défaut c'est en effet le choix effectué par Pytmosph3R, mais nous pouvons également imaginer n'importe quel découpage en fonction de là où nous souhaitons tirer nos rayons. Ainsi, la Figure 2.5 illustre l'autre cas de figure que l'on peut couramment rencontrer et qui consiste à faire en sorte que les rayons passent par les niveaux au terminateur, incluant la surface et le toit. Ici les données sont donc calculées pour les niveaux et non plus pour les

milieux de couche, et le premier et le dernier anneau ne sont plus que des demi-anneaux. On considère donc que les propriétés atmosphériques sont homogènes entre deux milieux de couche successifs alors que dans le découpage précédent, elles l'étaient entre deux niveaux successifs.

Au-delà de ces deux options intuitives, toutes les autres possibilités intermédiaires sont réalisables. On note  $\omega$  la position du rayon d'échantillonnage par rapport aux niveaux tel que :

- si  $\omega = 0$ , alors le tirage s'effectue sur les niveaux, avec toutes les conséquences sur le maillage et la refonte des sorties de la simulation,
- si  $\omega = 0,5$  alors le tirage s'effectue au milieu des couches.

En précisant ce paramètre à Pytmosph3R, il peut générer alors des maillages adaptés. Par exemple nous pouvons imaginer un tirage en milieu de couche mais en pression cette fois-ci, et non plus en altitude. En faisant l'approximation qu'entre deux niveaux l'accélération de la pesanteur est constante et que la hauteur d'échelle l'est également, cela revient à effectuer un tirage à  $\omega = 0,37$ , nous repassons à une structure  $n_l = N + 2$  et hormis le premier et le dernier point, tous les autres sont calculés à  $(i + 0,37)\Delta x$ ,  $i$  allant de 0 à  $N - 1$ . Le premier et le dernier anneau voient également leurs contributions changer, ce qu'il ne faudra pas oublier lors de l'intégration qui permettra l'estimation de la part opaque de l'atmosphère.

### Sous-parcours, correspondances

Quel que soit le mode de tirage, une fois la refonte des sorties du GCM effectuée, extrapolée ou non, et une fois le maillage posé, nous assignons à la maille une grille de correspondance de manière à identifier les cellules auxquelles peuvent s'identifier les propriétés atmosphériques. Elle permet de travailler non plus avec l'ensemble des paramètres atmosphériques de l'atmosphère, mais exclusivement avec des indices de tableau, et donc des entiers. Il est alors très simple et rapide de stocker une très grande quantité d'information dans un tableau aux dimensions raisonnables. Cette étape précède le calcul des distances au sein de chaque sous-parcours. En l'absence d'inclinaison ou d'obliquité, à la conjonction avec l'étoile hôte, le point sub-stellaire se situe au niveau de l'équateur et les équations de correspondance sont :

$$r = \sqrt{\rho^2 + x^2} \quad (2.26)$$

$$\lambda = \arctan\left(\frac{\rho \cos \theta}{x}\right) \quad (2.27)$$

$$\varphi = \arcsin\left(\frac{r \sin \theta}{r}\right) \quad (2.28)$$

où  $\lambda$  est la longitude en radian du point de coordonnées  $(\rho, \theta, x)$  et  $\varphi$  sa latitude. Pour obtenir la correspondance avec la cellule de la grille atmosphérique, il suffit de retrouver les indices  $i_{n_l}$ ,  $i_{n_\varphi}$  et  $i_{n_\lambda}$  correspondant à ce système de coordonnées. Comme nous l'expliquions dans le paragraphe précédent, la résolution en  $x$  de la maille est adaptative car elle dépend du nombre de sous-parcours effectués par les rayons d'échantillonnage. Elle est donc déterminée à cette étape du traitement de la simulation. Pour déterminer cette résolution, calculer les distances parcourues et assigner les indices correspondant, nous posons pour critère que le rayon change :

- de champ de longitude lorsqu'il intercepte le demi-disque caractérisé par la longitude  $\lambda_i = (i_\lambda + 0,5)\Delta\lambda$ ,

- de champ de latitude lorsqu'il intercepte le cône de demi-angle égale à  $\varphi_i = -\pi/2 + (i_\varphi + 0,5)\Delta\varphi$
- de couche lorsqu'il intercepte la sphère de rayon  $z = i_n \Delta\rho$ .

Avec un paramètre de tirage  $\omega$ , et une simulation de résolutions  $(n_l, n_\varphi, n_\lambda)$ , les pas associés sont donc  $\Delta\rho = \Delta x$ ,  $\Delta\lambda = \frac{2\pi}{n_\lambda}$  et  $\Delta\varphi = \frac{\pi}{n_\varphi}$ . Ainsi, nous pouvons aussi écrire  $\rho - R_p = (i_\rho + \omega)\Delta\rho$ ,  $\theta = i_\theta\Delta\theta$  et :

$$i_{n_l} = \frac{\rho - R_p}{\Delta\rho} - (\rho - R_p) \bmod \Delta\rho + \left( 1 - \delta(\omega = 0) + \delta \left( (\rho - R_p) \bmod \Delta\rho > \frac{\Delta\rho}{2} \right) \right) \quad (2.29)$$

$$i_{n_\lambda} = \frac{\lambda}{\Delta\lambda} - \lambda \bmod \Delta\lambda + \delta \left( \lambda \bmod \Delta\lambda > \frac{\Delta\lambda}{2} \right) \quad (2.30)$$

$$i_{n_\varphi} = \frac{\varphi}{\Delta\varphi} - \varphi \bmod \Delta\varphi + \delta \left( \varphi \bmod \Delta\varphi > \frac{\Delta\varphi}{2} \right) \quad (2.31)$$

Dans tous les autres cas, nous devons résoudre ce système d'équations dans la maille orientée par la position du point observateur et résoudre un système d'équation plus exhaustif.

### Sous-parcours, distances

Nous pouvons commencer le calcul des distances mises en jeu au sein de chaque sous-parcours en utilisant soit  $\rho$ ,  $\lambda$  et  $\varphi$ . Pour cela, nous devons établir le jeu d'équation qui permettra la détermination de l'ensemble des positions théoriques x associées à ces changements de cellule dans la grille sphérique. Nous définissons  $(X, Y, Z)$  le repère géographique de l'exoplanète et O son centre. La longitude  $\lambda$  est définie dans ce repère comme étant l'angle formé par la projection du vecteur OM, M étant un point quelconque, dans le plan XOY, et l'axe OX. La latitude  $\varphi$  est quant à elle définie comme l'angle formé entre cette même projection et le vecteur OM. L'axe x de la maille cylindrique est porté par un vecteur unitaire noté  $u_{obs}$  de coordonnées :

$$\begin{aligned} u_{obs}^X &= \cos \varphi_{obs} \cos \lambda_{obs} \\ u_{obs}^Y &= \cos \varphi_{obs} \sin \lambda_{obs} \\ u_{obs}^Z &= \sin \varphi_{obs} \end{aligned} \quad (2.32)$$

Si M est un point d'un rayon d'échantillonnage à la position x, alors nous pouvons décomposer le vecteur OM comme  $OR + xu_{obs}$  où OR n'est autre que  $OR = \rho u_\rho$ . Il nous faut donc dans un premier temps déterminer pour chaque rayon d'échantillonnage les coordonnées de ce vecteur OR dans la base  $(X, Y, Z)$  afin de remonter à celles de OM, nous les noterons  $X_o$ ,  $Y_o$  et  $Z_o$ . OR et  $u_{obs}$  étant orthogonaux entre eux :

$$u_{obs} \cdot OR = X_o \cos \varphi_{obs} \cos \lambda_{obs} + Y_o \cos \varphi_{obs} \sin \lambda_{obs} + Z_o \sin \varphi_{obs} \quad (2.33)$$

Nous connaissons également la norme du vecteur OR, par conséquent :

$$\|OR\| = \rho = \sqrt{X_o^2 + Y_o^2 + Z_o^2} \quad (2.34)$$

Enfin, si nous définissons le vecteur  $u_z$  dans le plan perpendiculaire à  $u_{obs}$ , complémentaire du repère formé en premier lieu x, et  $Z_z$  la projection de l'axe OZ porté par le vecteur unitaire  $u_Z$  :

$$Z_z u_z = u_Z - (u_Z \cdot u_{obs}) u_{obs} = u_Z - \sin \varphi_{obs} u_{obs} \quad (2.35)$$

$$\begin{aligned} \|Z_z u_z\| &= \sqrt{u_z \cdot u_z} = Z \sqrt{u_{obs}^{X^2} \sin^2 \varphi_{obs} + u_{obs}^{Y^2} \sin^2 \varphi_{obs} + (1 - \sin^2 \varphi_{obs} u_{obs}^Z)^2} \\ &= \sqrt{\sin^2 \varphi_{obs} - 2 \sin^2 \varphi_{obs} + 1} = \cos \varphi_{obs} \end{aligned} \quad (2.36)$$

Nous pouvons alors isoler la composante  $Z_o$  de OR grâce à ce vecteur  $Z_z u_z$  :

$$Z_z u_z \cdot OR = u_z \cdot R - \sin \varphi_{obs} u_{obs} \cdot OR = u_z \cdot R = Z_o = \|u_z\| \cdot \|OR\| \cos \theta = \rho \cos \theta \cos \varphi_{obs} \quad (2.37)$$

puisque l'angle  $\theta$  est défini par rapport à cet axe porté par  $u_z$ . À partir de Eq. (2.33), Eq. (2.34) et de Eq. (2.37), nous pouvons résoudre ce système de 3 équations à 3 inconnues et déterminer  $Y_o$ , et  $X_o$  :

$$X_o = -\frac{\rho \sin \varphi_{obs} \cos \theta + Y_o \sin \lambda_{obs}}{\cos \lambda_{obs}} \quad (2.38)$$

$$X_o^2 = \rho^2 \cos^2 \theta \frac{\sin^2 \varphi_{obs}}{\cos^2 \lambda_{obs}} + 2\rho Y_o \sin \varphi_{obs} \cos \theta \frac{\tan \lambda_{obs}}{\cos \lambda_{obs}} + Y_o^2 \tan^2 \lambda_{obs} \quad (2.39)$$

Nous remplaçons dans Eq. (2.34)  $X_o$  et  $Z_o$  de façon à isoler  $Y_o$  et finir la résolution de ces équations :

$$\begin{aligned} \rho^2 \cos^2 \theta \frac{\sin^2 \varphi_{obs}}{\cos^2 \lambda_{obs}} + 2\rho Y_o \sin \varphi_{obs} \cos \theta \frac{\tan \lambda_{obs}}{\cos \lambda_{obs}} + Y_o^2 (1 + \tan^2 \lambda_{obs}) + \rho^2 \cos^2 \theta \cos^2 \varphi_{obs} - \rho^2 &= 0 \\ Y_o^2 + Y_o (2\rho \cos \theta \sin \varphi_{obs} \sin \lambda_{obs}) + \rho^2 (\cos^2 \theta (\sin^2 \varphi_{obs} + \cos^2 \varphi_{obs} \cos^2 \lambda_{obs}) - \cos^2 \lambda_{obs}) &= 0 \end{aligned} \quad (2.40)$$

Cette équation propose deux solutions pour  $Y_o$ . Dans la moitié de plan pour lequel  $\theta < 0$ , c'est la racine positive qui est solution, dans l'autre moitié  $\theta > 0$ , c'est la racine négative. Eq. (2.38) nous permet d'en déduire la solution associée pour  $X_o$  et Eq. (2.37) nous donnait déjà  $Z_o$ . À noter qu'en l'absence de toute rotation, et en supposant que l'observateur est à  $\varphi_{obs} = 0$  et  $\lambda_{obs} = 0$ , les coordonnées du vecteur OR ne sont autres que :

$$\begin{aligned} X_o &= 0 \\ Y_o &= -\rho \sin \theta \\ Z_o &= \rho \cos \theta \end{aligned} \quad (2.41)$$

ce qui correspond au comportement attendu de OR.

Les surfaces traduisant du passage d'une couche d'altitude à une autre sont des sphères caractérisées par  $r = \sqrt{\rho^2 + x^2}$ , on peut en déduire immédiatement la position  $x_{i_r, i_{n_l} - i_{n_l} + 1}$  sur la ligne de visée caractérisée par la coordonnée  $\rho = i_\rho \Delta \rho$ , l'angle  $\theta$  n'ayant pas d'influence étant donné la symétrie :

$$x_{i_r, i_{n_l} - i_{n_l} + 1} = \sqrt{r^2 - \rho^2} \quad (2.42)$$

$$\begin{aligned} &= \sqrt{(R_p + i_{n_l} \Delta \rho)^2 - (R_p + (i_\rho + \omega) \Delta \rho)^2} \\ &= \sqrt{2R_p \Delta \rho (i_{n_l} - i_\rho - \omega) + \Delta \rho^2 (i_{n_l}^2 - (i_\rho + \omega)^2)} \end{aligned} \quad (2.43)$$

$x_{i_r, i_{n_l} - i_{n_l} + 1}$  est une grandeur positive de par son écriture, elle est néanmoins rendue négative si nous n'avons pas encore dépassé le terminateur et que nous sommes du côté étoile, et inversement. Si cette distance correspond au premier changement d'indice dans la simulation atmosphérique et que le toit du modèle est à l'altitude  $h$ , la distance parcourue par le rayon lumineux dans ce sous-parcours est donc :

$$\begin{aligned} \Delta x &= x_h - x_{i_r, i_{n_l} - i_{n_l} + 1} \\ &= \sqrt{(R_p + h)^2 - (R_p + (i_r + \omega) \Delta r)^2} - \sqrt{2R_p \Delta r (i_{n_l} - i_r - \omega) + \Delta r^2 (i_{n_l}^2 - (i_r + \omega)^2)} \end{aligned} \quad (2.44)$$

Le changement de la longitude lors d'un parcours n'étant autre que l'intersection de la ligne de visée et du méridien intermédiaire, le code détermine tous les méridiens présentant une solution sur une

position  $x$  telle que  $|x| < R_p + h$  sauf lorsque le rayon est dans son plan, ce qui est le cas par exemple pour les rayons  $\theta = 0$  ou  $\theta = \pi$  en l'absence de rotation, puisque sur la moitié de leurs trajets ils évoluent dans la longitude  $\lambda = \pi$ , puis dans la longitude  $\lambda = 0$  sur l'autre moitié.

$$\begin{aligned} \tan \lambda_i &= \frac{OM^Y}{OM^X} = \frac{Y_o + x_i \cos \varphi_{obs} \sin \lambda_{obs}}{X_o + x \cos \varphi_{obs} \cos \lambda_{obs}} \\ x_i &= \frac{Y_o - X_o \tan \lambda_i}{\cos \varphi_{obs} (\cos \lambda_{obs} \tan \lambda_i - \sin \lambda_{obs})} \end{aligned} \quad (2.45)$$

Le changement de la latitude lors d'un parcours n'étant que l'intersection de la ligne de visée et du cône de latitude intermédiaire, le code détermine pour chaque cône l'existence ou non de positions solutions  $x$ . Les équations ci-dessous sont écartées dans le cas de figure où le rayon évolue sur une même latitude, ce qui se produit notamment en l'absence de rotation pour les rayons  $\theta = \pi/2$  et  $\theta = 3\pi/2$ .

$$\begin{aligned} \sin \varphi_i &= \frac{OM^Z}{r} = \frac{Z_o + x_i \sin \varphi_{obs}}{\sqrt{\rho^2 + x_i^2}} \\ x_i^2 (\sin^2 \varphi_i - \sin^2 \varphi_{obs}) - x_i (2Z_o \sin \varphi_{obs}) + (\rho^2 \sin^2 \varphi_i - Z_o^2) &= 0 \end{aligned} \quad (2.46)$$

Comme la latitude est symétrique par rapport à l'axe OZ, les deux solutions  $x_i$  sont retenues et associées à  $\varphi_i$ . La racine négative correspondra à la première intersection et la racine positive à la deuxième intersection.

Une fois l'ensemble des  $x$  établis pour un rayon  $(\rho, \theta)$ , ces distances sont rangées dans l'ordre croissant, et les distances des sous-parcours correspondent alors la différence entre deux  $x$  solutions successifs. Lorsque ces distances sont identiques parce que le rayon a intercepté une arête ou un coin de cellule, seul l'un des changements est retenu. Comme il est finalement délicat de tout le temps retrouver les indices  $i_{n_l}$ ,  $i_{n_\varphi}$ , et  $i_{n_\lambda}$ , en particulier lorsque  $\varphi_{obs}$  est grand, nous les évaluons juste avant les intersections à partir de Eq. (2.42), Eq. (2.45) et de Eq. (2.46).

## 2.2.5 Rotation, inclinaison et obliquité

Les simulations GCM tournent indépendamment de la position de l'observateur, les grandeurs essentielles permettant de retrouver cette position ne sont autres que les coordonnées du point sub-stellaire. En effet ce point contient l'information de l'orientation de l'exoplanète par rapport au plan écliptique, autrement dit l'obliquité de l'exoplanète et l'angle de rotation propre. Il ne contient pas en revanche l'information sur l'inclinaison ou l'angle de phase. Il nous faut donc dans un premier temps définir un instant de référence  $t_c$ , une simulation en particulier qui correspondra temporellement au cas de figure où l'exoplanète est en conjonction avec son étoile du point de vue de l'observateur. La connaissance des coordonnées du point sub-stellaire à cet instant nous renseigne donc sur l'état de la rotation propre et sur l'obliquité. En l'absence d'inclinaison et pour un angle de phase nul, à la conjonction parfaite, l'observateur est donc parfaitement à l'opposé du point sub-stellaire et nous pouvons résoudre le transfert radiatif dans un cylindrique porté par la direction étoile/observateur.

Lorsque l'on n'est pas à la conjonction, la position du point sub-stellaire change dans le temps du fait de la rotation propre de l'exoplanète et de sa rotation autour de l'étoile. Comme nous travaillerons sur une unique simulation au sein d'un même transit, faisant l'hypothèse que sur l'échelle de temps considérée le climat change peu, et en définissant  $t_0$  comme l'instant pour lequel l'étoile est à son périastre

et  $L^*$  la longitude de l'étoile dans le plan orbital à cet instant précis, nous pouvons établir à tout moment  $t$  la longitude du point sub-stellaire  $\lambda^*$  par la connaissance de sa vitesse de rotation orbitale  $\omega_{rot}$  :

$$\lambda^* = L^* - \omega_{rot}(t - t_0) \quad (2.47)$$

De la même manière, la longitude de l'observateur  $\lambda_{obs}$  se déduit de la longitude  $L_{obs}$  dans le plan orbital comme :

$$\lambda_{obs} = L_{obs} - \omega_{rot}(t - t_0) \quad (2.48)$$

La combinaison de ces deux équations montrent que :

$$\lambda_{obs} = L_{obs} - L^* + \lambda^* \quad (2.49)$$

Si nous exprimons cette longitude à partir de la longitude de conjonction et non plus  $L_{obs}$  :

$$\lambda_{obs} = \pi + \lambda_c^* - \omega_{rot}(t - t_c) \quad (2.50)$$

avec  $\lambda_c^*$  la longitude du point sub-stellaire à la conjonction. Cette expression de la longitude de l'observateur ne tient pas compte de l'obliquité. Si le système est incliné maintenant, une correction est alors à effectuer sur la latitude de l'observateur pour en tenir compte. Si  $b$  est le paramètre d'impact, soit la distance entre les centres des deux astres, qui les éloignent donc de la conjonction parfaite et  $a$  le demi-grand axe de l'orbite, alors l'inclinaison  $i$  n'est autre que :

$$i = \arccos\left(\frac{b}{a}\right) \quad (2.51)$$

La correction sur la latitude observateur est donc de  $\pi/2 - i$ .

Enfin, en ce qui concerne l'obliquité, cette dernière est la composition d'une rotation d'angle  $\lambda_o$  et  $\varphi_o$ . Ces deux composantes s'identifient  $\lambda_c^*$  et de  $\varphi_c^*$  à la conjonction donc. Nous avons pris le parti de minimiser les rotations lors de la transposition de la maille cylindrique et pour ce faire, la grille sphérique obtenue lors de l'étape précédente subit la rotation longitudinale totale, c'est-à-dire comprenant la rotation propre, le mouvement orbital et l'obliquité, comme un multiple du pas de longitude. De cette manière, nous travaillons avec des angles faibles et nous pouvons faire abstraction d'un ensemble de difficultés qui seront rencontrées lors de la résolution du transfert radiatif (voir § 2.2.4). Il est plus délicat d'effectuer une rotation en latitude directement sur la grille sphérique étant donné sa géométrie. Au final, avec l'ensemble de ces paramètres, la position de l'observateur dans la nouvelle grille atmosphérique devient :

$$\lambda_{obs} = \pi + \lambda_{c,corr}^* - \omega_{rot}(t - t_c) \quad (2.52)$$

$$\varphi_{obs} = \pi/2 - i - \varphi^* \quad (2.53)$$

où  $\lambda_{c,corr}^*$  est la longitude résiduelle du point sub-stellaire (inférieure à un pas) après applications de la rotation propre et de la composante  $\lambda_o$ . L'axe x de la maillage cylindrique est alors portée par la droite qui relie le centre de l'exoplanète et le point observateur.

## 2.2.6 Profondeur optique discrète ou semi-intégré

De ces quantités précédemment déterminées, nous pouvons en déduire également les altitudes  $z$  associée en retournant Eq. (??) puisque  $z = \rho - R_p$  :

$$z_{i_\rho, i_{n_l} - i_{n_\lambda} + 1} = \rho - R_p = (i_\rho + \omega)\Delta\rho \quad (2.54)$$

$$z_{i_\rho, i_\theta, i_{n_\lambda} - i_{n_\lambda} + 1} = \rho \left( 1 + \left( \frac{\cos \theta}{\tan \left( \frac{\lambda_{i_{n_\lambda}} + \lambda_{i_{n_\lambda}+1}}{2} \right)} \right)^2 \right) - R_p \quad (2.55)$$

$$\begin{aligned} z_{i_\rho, i_\theta, i_{n_\varphi} - i_{n_\varphi} + 1} &= \rho \left( 1 + \left( \frac{\cos(i_\theta \Delta\theta)}{\tan \left( \frac{(2i_{n_\lambda}+1)\pi}{2n_\lambda} - \pi \right)} \right)^2 \right) - R_p \\ &= (R_p + (i_\rho + \omega)\Delta\rho) \left( \frac{\sin \theta}{\sin \left( \frac{\alpha_{i_{n_\varphi}} + \alpha_{i_{n_\varphi}+1}}{2} - \frac{\pi}{2} \right)} \right) \\ &= (R_p + (i_\rho + \omega)\Delta\rho) \left( \frac{\sin(i_\theta \Delta\theta)}{\sin \left( \frac{(2i_{n_\lambda}+1)\pi}{2n_\varphi} - \frac{\pi}{2} \right)} \right) \end{aligned} \quad (2.56)$$

Le transfert radiatif, qui consiste à calculer pour chaque rayon d'échantillonnage la profondeur optique sur l'ensemble de son parcours puis d'en déduire la transmittance, peut être traité de manière discrète ou de manière intégrale, ou du moins partiellement. Ces deux options sont offertes par le code en fonction du niveau de précision souhaité sur les spectres à générer. La méthode discrète considère que la portion d'atmosphère traversée dans chaque sous-parcours est parfaitement homogène. La pression, la température, les abondances et donc le poids moléculaire moyen, ainsi que les sources d'opacité sont constantes. Tous ces paramètres prenant les valeurs de la cellule, nous les récupérons par le biais des indices  $i_{n_l}$ ,  $i_{n_\lambda}$  et  $i_{n_\varphi}$  :

$$\tau_{i_x} = \sum_{i_e}^{N_e} \sigma_{i_e}(T, P) n(P, T) \chi_{i_e}(T) \Delta x + \tau_0 \quad (2.57)$$

La méthode intégrale consiste quant à elle à être un peu plus précise sur le calcul de la profondeur optique pour un sous-parcours donné. En effet, par définition :

$$\tau_{i_x} = \sum_{i_{spe}}^{N_{spe}} \int_{x_1}^{x_2} \sigma_{i_{spe}}(T, P) n(P, T) \chi_{i_{spe}}(T) dx + \tau_0 \quad (2.58)$$

où  $x_1$  et  $x_2$  correspondent aux positions lors des changements de coordonnées à l'origine du sous-parcours que l'on étudie.  $\sigma_{i_{nspe}}$  contient les informations sur l'absorption moléculaire uniquement tandis que les autres sources d'opacité sont concentrées dans  $\tau_0$  et seront discutées dans le paragraphe suivant. En toute rigueur, nous devrions intégrer numériquement par petits pas cette expression et à chaque pas donner une estimation de la densité moléculaire connaissant l'évolution de la pression et de la température avec  $x$ . Concernant la température nous pourrions imaginer une fonction complexe qui l'interpolerait en tout point de la cellule par la connaissance de la température en son centre et de celles des cellules adjacentes. Nous contrôlerions également ainsi l'évolution de la pression par la résolution locale de la loi hydrostatique :

- nous connaissons l'altitude donc nous pouvons calculer l'accélération de la pesanteur en tout point
- les grilles d'équilibre thermodynamique nous permettent de connaître l'abondance  $\chi_{ispe}$  pour chaque espèce
- les abondances nous donnent le poids moléculaire moyen  $\mu$
- nous pouvons donc localement calculer la hauteur d'échelle  $H = k_B T / \mu g$  et en déduire la pression
- la connaissance de la pression et de la température permet également par interpolation d'en déduire la section efficace  $\sigma_{ispe}$

Il se trouve qu'aux résolutions auxquelles nous travaillerons, cette approche pose plus de soucis techniques que d'apport physique. Les variations de température ou de pression ne sont pas assez fortes pour engendrer des différences fondamentales sur la section efficace d'absorption et peuvent donc être négligées. Les abondances non plus ne sont pas affectées au point d'en justifier la prise en compte dans l'intégration. Le parti qui a été pris ici est de trouver le facteur le plus déterminant sur les spectres générés, et il s'avère que nous pouvons nous approcher au mieux de l'intégration rigoureuse de Eq. (2.77) en ne tenant compte que de la dépendance de  $n$  avec  $x$ . On considère donc que les sections efficaces et les fractions molaires sont effectivement homogènes sur tout le parcours, ce qui se traduit par :

$$\tau_{i_x} = \sum_{ispe}^{N_{spe}} \sigma_{i_x, ispe} \chi_{i_x, ispe} \int_{x_1}^{x_2} n(P, T) dx + \tau_0 \quad (2.59)$$

$$= \sum_{ispe}^{N_{spe}} \sigma_{i_x, ispe} \chi_{i_x, ispe} \int_{x_1}^{x_2} \frac{P(x)}{k_B T} dx + \tau_0 \quad (2.60)$$

où nous pouvons effectuer un changement de variable afin d'exprimer cette intégrale en fonction de l'altitude  $z$  :

$$\begin{aligned} \tau_{i_x} &= \sum_{ispe}^{N_{spe}} \sigma_{i_x, ispe} \chi_{i_x, ispe} \int_{z_1}^{z_2} \frac{P(z)}{k_B T_{i_x}} \frac{(R_p + z) dz}{\sqrt{(R_p + z)^2 - (R_p + r)^2}} + \tau_0 \\ &= \sum_{ispe}^{N_{spe}} \sigma_{i_x, ispe} \chi_{i_x, ispe} \int_{z_1}^{z_2} \frac{P_1 \exp\left(-\frac{\mu g_1}{k_B T_{i_x}} \left(\frac{z-z_1}{1+\frac{z-z_1}{R_p+z_1}}\right)\right)}{k_B T_{i_x}} \frac{(R_p + z) dz}{\sqrt{(R_p + z)^2 - (R_p + \rho)^2}} + \tau_0 \\ &= \sum_{ispe}^{N_{spe}} \sigma_{i_x, ispe} \chi_{i_x, ispe} \int_0^{z_2-z_1} \frac{P_1 \exp\left(-\frac{\mu g_1}{k_B T_{i_x}} \left(\frac{z}{1+\frac{z}{R_p+z_1}}\right)\right)}{k_B T_{i_x}} \frac{(R_p + z + z_1) dz}{\sqrt{(R_p + z + z_1)^2 - (R_p + \rho)^2}} + \tau_0 \end{aligned} \quad (2.61)$$

où  $P_1$  est la pression au début du sous-parcours, estimée à partir de la pression au centre de la cellule limitrophe,  $g_1$  l'accélération de la pesanteur et  $z_1$  l'altitude à cette même position. L'indice 2 indique la fin de parcours. La température  $T_{i_x}$  est choisie comme étant celle du centre de la cellule qui est traversée. Dans certains cas de figure, notamment lorsque les altitudes  $z_1$  et  $z_2$  sont très proches, cette intégrale diverge. Lorsque c'est le cas, le résultat qui est égal à l'infini est remplacé par le calcul discret pour le sous-parcours concerné. Ceci se traduit par une légère surestimation de la profondeur optique sur le parcours du rayon échantillon mais qui n'engendre pas de variation remarquable tant que ces sous-parcours problématiques ne sont pas nombreux. Ils ont rarement été plus de deux pour un même rayon.

## 2.3 Résolution du transfert radiatif au sein du maillage

### 2.3.1 Optimisation du calcul des opacités

Le code dans sa forme actuelle prend en compte dans le transfert radiatif :

- l'absorption moléculaire
- le continuum résultant des collisions entre certaines espèces de moléculaires et/ou atomiques
- la diffusion Rayleigh
- la diffusion de Mie pour les aérosols et particules

Il ne tient donc pas compte d'autres effets insidieux et qui ne sont pas forcément négligeables. Ainsi nous négligeons ici l'effet de la réfraction par exemple, qui est la déviation des rayons stellaires à l'interface avec l'atmosphère puis à l'intérieur de celle-ci du fait des variations de l'indice optique. Comme les chemins optiques des rayons émergents ne seraient plus les mêmes que dans notre approche où ils se propagent en ligne droite, la profondeur optique et donc la transmittance de l'atmosphère ne serait également plus la même. Nous ne calculons pas non plus l'émission, cela nécessiterait un module supplémentaire qui estimerait cette part pour chaque position  $(r, \theta)$ , une ébauche de ce travail a été réalisé mais pas encore rendu fonctionnel et inspiré de [Waldmann et al. \(2015\)](#).

Si résoudre le transfert radiatif consiste en effet à effectuer les calculs de Eq. (2.57) ou Eq. (2.61), ainsi que l'estimation de la section efficace associée à toutes les autres sources d'absorption pour chaque sous-parcours, le réaliser localement au cas par cas n'est pas optimal. Nous n'avons ni les outils ni la puissance de calcul nécessaire pour effectuer un calcul rigoureux des sections efficaces associées à chacune de ces sources, en particulier l'absorption moléculaire ou le continuum. Par conséquent, comme dans le GCM, à l'exception de la diffusion Rayleigh, ces sections efficaces sont pré-calculées pour des échantillons de pressions et de températures, et il s'agit donc d'effectuer une interpolation de ces données. Pour alléger numériquement cette tâche, l'interpolation est réalisée une fois le maillage et la transposition terminée, et avant le calcul des profondeurs optiques. Nous collectons tous les couples  $(T, P)$  représentés dans la maille cylindrique et nous effectuons les interpolations nécessaires pour chacun d'entre eux avant de ranger judicieusement les informations générées et ainsi pouvoir les retrouver rapidement lorsque nous arrivons au calcul de  $\tau$ . D'un point de vue technique, cette méthode permet de gagner un temps non négligeable sur cette étape, pour une centaine de couches cela représente un facteur 10 d'amélioration de temps de calcul sur les boucles qui estiment les profondeurs optiques et ce pour deux raisons : nous travaillons avec des tableaux plus petits et en calculant tout d'un coup, nous pouvons utiliser les opérations les plus rapides.

Nous allons présenter et détailler plus précisément les différentes sources d'opacité et la manière dont elles sont calculées ou interpolées.

### 2.3.2 Absorption moléculaire

Lorsque le rayonnement traverse une couche atmosphérique, il entre en collision avec les molécules présentes dans l'atmosphère et peut être en totalité ou en partie absorbé. Dans ce dernier cas, l'énergie du rayonnement est transférée aux molécules avec lesquelles il est entré en collision. Ayant perdu de l'énergie, c'est en ce sens que le rayonnement subit une atténuation dans sa direction de propagation et que l'on parle d'absorption moléculaire. Cette absorption est possible par le changement d'état quantique

des molécules et leurs transitions d'un niveau bas à un niveau de plus haute énergie. Suivant l'énergie portée par ce dernier, et donc la longueur d'onde, nous déterminons l'intensité de cette absorption par la connaissance de la structure énergétique d'une molécule donnée qui dépend évidemment de sa nature, mais aussi des conditions dans lesquelles elle se trouve. Dans la gamme de l'UV-Visible, nous toucherons davantage les transitions électroniques, tandis que dans l'infra-rouge nous serons dans la gamme des transitions vibrationnelles.

L'absorption moléculaire peut être traitée de deux manières :

- par l'utilisation d'une base de donnée de type *line by line*, c'est-à-dire que pour chaque molécule nous avons les données pour des longueurs d'onde spécifiques et que nous appliquons Eq. (2.57) ou Eq. (2.61)
- par l'utilisation des coefficients en k distribution exploités par les GCM, ce qui revient à travailler sur des bandes pour des mélanges spécifiques.

Le premier permet la génération de spectres haute résolution, tandis que le deuxième permet soit de rester cohérent avec la physique du rayonnement des simulations, soit de se calquer sur la résolution et les bandes d'observation d'un instrument. Si nous travaillons avec des algorithmes produits spécifiquement pour traiter des observations effectuées par un instrument spécifique, la deuxième option est recommandée. Pour avoir un aperçu plus fin du spectre en transmission de la simulation atmosphérique, c'est la première qui sera la plus adaptée.

### **Base de donnée des sections efficaces, EXOMOL**

### **Base de donnée des coefficients en k distribution**

### **Profondeur optique moléculaire**

#### **2.3.3 Absorption continuum**

#### **2.3.4 La diffusion Rayleigh**

La diffusion de Rayleigh est due aux molécules et atomes gazeux présents dans l'atmosphère ou aux fines particules de poussière. Elle se produit lorsque la taille des molécules diffusantes est très inférieure à la longueur d'onde du rayonnement ce qui concerne en conséquence essentiellement la gamme UV/Visible et le très proche infra-rouge.

#### **La diffusion Rayleigh comme une absorption**

Lorsqu'une onde électromagnétique rencontre le diffuseur, elle génère un dipôle électrostatique de moment  $\vec{P} = \alpha \vec{E}$ , où  $\vec{E}$  est le champ électrique incident et  $\alpha$  la polarisabilité du diffusant. Ce dipôle va rayonner une onde de même fréquence dans toutes les directions, cependant, l'intensité et la polarisation de l'onde rayonnée vont dépendre de l'angle de diffusion par rapport à la direction de propagation de l'onde incidente et de la longueur d'onde. De l'écriture du champ électrique du dipôle diffusant, nous en

déduisons la puissance rayonnée en fonction de la longueur d'onde :

$$E = \frac{\mu_0}{r} \sin(\theta) \omega^2 p_0 \cos\left(\frac{2\pi r}{\lambda} - \omega t\right) \quad (2.62)$$

$$||\vec{\Pi}|| = \frac{EB}{\mu_0} = \frac{\mu_0 \sin^2(\theta)}{16\pi^2 c} \frac{\omega^4 p_0^2 \alpha^2}{r^2} \cos^2\left(\frac{2\pi r}{\lambda} - \omega t\right) \quad (2.63)$$

$$\langle P \rangle = \int_{\theta=0}^{\pi} \int_{\phi=0}^{2\pi} \langle ||\vec{\Pi}|| \rangle d^2 S = \frac{\mu_0 \alpha^2}{12\pi c} \omega^4 p_0^2 \quad (2.64)$$

où  $r$  est la distance au dipôle,  $\mu_0$  est la perméabilité du vide,  $\omega$  la pulsation de l'onde incidence,  $k$  son vecteur d'onde et  $p_0$  l'amplitude de la polarisation.

L'expression de la puissance moyenne diffusée montre la dépendance en  $1/\lambda^4$  puisque  $\omega = 2\pi\mu = 2\pi c/\lambda$ . La fonction de phase de la puissance rayonnée est quant à elle proportionnelle à  $1 + \cos^2(\theta)$ , ce qui indique que la diffusion est optimale dans la direction de propagation du rayon incident et qu'elle est de même intensité dans le plan perpendiculaire au dipôle. Dans un milieu de propagation qui n'est plus le vide, les propriétés diélectriques du milieu modifie cette puissance par la dépendance avec l'indice. Le fait de répartir dans l'espace le rayonnement induit une perte d'énergie dans la direction de propagation qui est en somme celle qui nous intéresse dans la résolution du transfert radiatif. Cette perte d'énergie que l'on assimile à une section efficace d'absorption traduit de l'atténuation du rayonnement sur son parcours par la diffusion des particules. L'expression de cette section efficace est décrite dans [Strutt \(1899\)](#) bien qu'elle ait fait l'objet de corrections tenant compte de l'effet Lorentz-Lorentz (décrit dans [Jackson \(1999\)](#)) et de l'effet de dépolarisation dû à la non-sphéricité des molécules, analysé et quantifié par King et qui prend donc naturellement le nom de facteur de correction de King ([King 1923](#)) :

$$\sigma = \frac{32\pi^3}{3N^2\lambda^4} (n - 1)^2 \quad (2.65)$$

$$\sigma = \frac{128\pi^5}{3\lambda^4} \alpha_{LL}^2 F_k(\lambda) \quad (2.66)$$

où  $N$  est la densité moléculaire et  $n_\lambda$  est l'indice de réfraction de la molécule à la longueur d'onde  $\lambda$  à la densité moléculaire  $N$ . L'expression Eq. (2.66) met en évidence la prise en compte des deux corrections précitées : la correction de non-sphéricité des molécules est traduite par la fonction  $F_k(\lambda)$ , qui dépend essentiellement de la longueur d'onde, et l'effet de dépolarisation par la redéfinition de la polarisabilité  $\alpha_{LL}$  tel que :

$$\alpha_{LL} = \frac{3}{4\pi N} \left( \frac{n_\lambda^2 - 1}{n_\lambda^2 + 2} \right) \quad (2.67)$$

On peut donc réécrire la section efficace comme :

$$\sigma = \frac{24\pi^3}{N^2\lambda^4} \left( \frac{n_\lambda^2 - 1}{n_\lambda^2 + 2} \right)^2 F_k(\lambda) \quad (2.68)$$

Le tout est donc de pouvoir calculer l'indice de réfraction pour chaque molécule et à toute les longueurs d'onde, ainsi que d'avoir une expression du facteur de correction de King. Ces informations sont tabulées, vérifiées et/ou corrigés par l'expérimentation.

Table 2.1: Valeurs pour les coefficients de Eq. (2.69).

Gaz	$\lambda (\mu m)$	A	B	C	Références
<i>He</i>	<i>toutes</i>	$2,283.10^3$	$2,283.10^5$	$1,532.10^2$	<a href="#">Thalman et al. (2014)</a>
<i>N<sub>2</sub></i>	$\lambda > 0,460$	$6,498.10^3$	$3,0740.10^6$	$1,44.10^2$	<a href="#">Thalman et al. (2014)</a>
	$0,460 > \lambda > 0,254$	$6,677.10^3$	$3,1882.10^6$	$1,44.10^2$	<a href="#">Bates (1984)</a>
<i>O<sub>2</sub></i>	$\lambda < 0,254$	$6,999.10^3$	$3,2336.10^6$	$1,44.10^2$	
	$\lambda > 0,546$	$2,1351.10^4$	$2,18567.10^5$	$4,09.10^1$	<a href="#">Thalman et al. (2014)</a>
	$0,546 > \lambda > 0,288$	$2,0564.10^4$	$2,48090.10^5$	$4,09.10^1$	<a href="#">Bates (1984)</a>
<i>CO</i>	$0,288 > \lambda > 0,221$	$2,21204.10^4$	$2,03187.10^5$	$4,09.10^1$	<a href="#">Sneep and Ubachs (2005)</a>
	$\lambda < 0,221$	$2,37967.10^4$	$2,68988.10^5$	$4,09.10^1$	
<i>Ar</i>	<i>toutes</i>	$2,2851.10^4$	$4,56.10^4$	$5,1018.10^1$	<a href="#">Sneep and Ubachs (2005)</a>
<i>Ar</i>	<i>toutes</i>	$6,432135.10^3$	$2,8606.10^4$	$14,4.10^1$	<a href="#">Thalman et al. (2014)</a>

Table 2.2: Valeurs pour les coefficients de Eq. (2.69).

Gas	Facteur de King $F_k$	References
<i>N<sub>2</sub></i>	$1,034 + 3,17.10^{-4}/\lambda^2$	<a href="#">Bates (1984)</a>
<i>O<sub>2</sub></i>	$1,096 + 1,385.10^{-3}/\lambda^2 + 1,448.10^{-4}/\lambda^4$	<a href="#">Bates (1984)</a>
<i>CO</i>	1,016	<a href="#">Sneep and Ubachs (2005)</a>
<i>CO<sub>2</sub></i>	$1,1364 + 2,53.10^{-3}/\lambda^2$	<a href="#">Sneep and Ubachs (2005)</a>
<i>H<sub>2</sub>O</i>	1,35343	<a href="#">Marshall and Smith (1990)</a>

### Calcul des sections efficaces de diffusion Rayleigh

Nous utilisons les données les plus récentes référencées dans la littérature expérimentale. De manière générale, l'indice de réfraction d'une molécule suit l'expression suivante :

$$(n - 1)10^8 = A + \frac{B}{C - 1/\lambda^2} \quad (2.69)$$

dont les valeurs des coefficients  $A$ ,  $B$  et  $C$  sont précisés dans le tableau Table 2.1, les deux derniers étant exprimés en  $\mu m^{-2}$  si la longueur d'onde  $\lambda$  est elle-même exprimée en  $\mu m$ . La convention dans le domaine des atmosphères est de travailler préférentiellement avec des nombres d'onde  $v = 1/\lambda$  en  $cm^{-1}$ , mais nous avons pris le parti de ne travailler qu'avec des longueurs d'onde, et dans notre discipline, il est plus simple de raisonner en microns qu'en  $cm^{-1}$ . Le passage d'une unité à l'autre consiste seulement à ajuster les coefficients  $B$  et  $C$  d'un facteur  $10^8$ . La dépendance avec la longueur du facteur de correction de King est précisée dans Table 2.2, qui, comme on peut le voir, est égal à 1 pour les gaz monoatomiques et sont calculés *ab initio* pour les gaz diatomiques comme cela est décrit dans ([Bates 1984](#)). Pour les molécules et atomes de l'atmosphère, Eq. (2.69) est suffisante, les autres nécessitent une description moins générale. Pour le *CO<sub>2</sub>* ([Sneep and Ubachs \(2005\)](#)) :

$$\left( \frac{n_v^2 - 1}{n_v^2 + 2} \right) 10^8 = 1,1427.10^{14} \left( \frac{5,79925.10^{-5}}{1,66175.10^2 - 1/\lambda^2} + \frac{1,2005.10^{-6}}{7,9608.10^1 - 1/\lambda^2} \right. \\ \left. + \frac{5,3334.10^{-8}}{5,6306.10^1 - 1/\lambda^2} + \frac{4,3244.10^{-8}}{4,619.10^1 - 1/\lambda^2} + \frac{1,2181.10^{-13}}{5,8474.10^{-2} - 1/\lambda^2} \right) \quad (2.70)$$

Pour le méthane ([Sneep and Ubachs \(2005\)](#)) :

$$(n_\lambda - 1) = 4,6662.10^{-4} + \frac{4,02.10^{-6}}{\lambda^2} \quad (2.71)$$

Pour l'eau, si  $\lambda > 0,23\mu m$  :

$$(n_\lambda - 1) = \frac{4,92303 \cdot 10^{-2}}{2,380185 \cdot 10^2 - 1/\lambda^2} + \frac{1,42723 \cdot 10^{-3}}{5,73262 \cdot 10^1 - 1/\lambda^2} \quad (2.72)$$

Pour l'hydrogène moléculaire, nous calculons la section efficace de diffusion directement, comme cela est décrit dans [Dalgarno and Williams \(1962\)](#), si  $\lambda > 30\mu m$

$$\sigma_s(\lambda) = \frac{8,49 \cdot 10^{-29}}{\lambda^4} \quad (2.73)$$

et si  $\lambda < 30\mu m$

$$\sigma_s(\lambda) = \frac{8,14 \cdot 10^{-29}}{\lambda^4} + \frac{1,28 \cdot 10^{-22}}{\lambda^6} + \frac{1,61 \cdot 10^{-16}}{\lambda^8} \quad (2.74)$$

Pour le moment, seules ces neuf molécules/atomes sont prises en compte pour la diffusion Rayleigh, ce sont aussi les espèces les plus fréquentes dans les simulations atmosphériques en quantités non négligeables. Il est cependant très simple de rajouter d'autres espèces, il suffit pour cela d'avoir une bonne connaissance de l'évolution de l'indice de réfraction avec la longueur d'onde.

### Profondeur optique de diffusion

Maintenant que les sections efficaces ont été calculées, il ne reste plus qu'à en déduire la profondeur optique associée. Pour un point caractérisé par une pression  $P_i$ , une température  $T_i$ , une composition de  $N_{spe}$  espèces avec des fractions molaires  $\chi_{i,spe}$  et donc un poids moléculaire  $\mu_i$  :

$$\sigma_s(P_i, T_i, \lambda) = \sum_{spe}^{N_{spe}} \sigma_{s,spe}(P_i, T_i, \lambda) \chi_{i,spe} \quad (2.75)$$

où  $\sigma_{s,i}$  la section efficace totale liée à la diffusion Rayleigh. Par conséquent, sur le parcours d'un rayon d'échantillonnage caractérisé par ses coordonnées  $(\rho, \theta)$ , la profondeur optique n'est autre que la somme des contributions de chaque sous-parcours :

$$\tau_{s,\rho,\theta}(\lambda) = \sum_{i_x=0}^{N_x} \sigma_{s,i_x}(P_{i_x}, T_{i_x}, \lambda) N(P_{i_x}, T_{i_x}) \Delta x_{i_x} = \sum_{i_x=0}^{N_x} \sum_{spe}^{N_{spe}} \sigma_{s,i_x,spe}(P_{i_x}, T_{i_x}, \lambda) \frac{P_{i_x}}{k_B T_{i_x}} \chi_{i_x,spe} \Delta x_{i_x} \quad (2.76)$$

La méthode intégrale consiste quant à elle à être un peu plus précise sur le calcul de la profondeur optique pour un sous-parcours donné. En effet, par définition :

$$\begin{aligned} \tau_{s,\rho,\theta}(\lambda) &= \sum_{i_x=0}^{N_x} \int_{x_x}^{x_{i_x+1}} \sigma_{s,i_x}(P_{i_x}, T_{i_x}, \lambda) N(x, T_{i_x}) dx = \sum_{i_x=0}^{N_x} \sum_{spe}^{N_{spe}} \int_{x_{i_x}}^{x_{i_x+1}} \sigma_{s,i_x,spe}(P_{i_x}, T_{i_x}, \lambda) \frac{P(x)}{k_B T_{i_x}} \chi_{i_x,spe} dx \\ &= \sum_{i_x=0}^{N_x} \sum_{i_{spe}}^{N_{spe}} \sigma_{s,i_x,i_{spe}}(P_{i_x}, T_{i_x}, \lambda) \chi_{i_x,i_{spe}} \frac{P_{1,i_x}}{k_B T_{i_x}} \times \end{aligned} \quad (2.77)$$

$$\times \int_0^{z_{2,i_x} - z_{1,i_x}} \exp \left( -\frac{\mu_{i_x} g_{1,i_x}}{k_B T_{i_x}} \left( \frac{z}{1 + \frac{z}{R_p + z_{1,i_x}}} \right) \right) \frac{(R_p + z + z_{1,i_x}) dz}{\sqrt{(R_p + z + z_{1,i_x})^2 - (R_p + \rho)^2}} \quad (2.78)$$

où toutes grandeurs indexées de  $i_x$  correspondent à celle du centre de la cellule traversé lors du sous-parcours d'indice  $i_x$ ,  $P_{1,i_x}$ ,  $g_{1,i_x}$  et  $z_{1,i_x}$  sont respectivement la pression, l'accélération de la pesanteur et

l'altitude au début du sous-parcours, représenté par l'indice 1, et  $z_{2,i_x}$  l'altitude en fin de sous-parcours représenté par l'indice 2.

La contribution sur chaque rayon parcours est additionnée avec toutes les autres. Le Rayleigh va avoir de l'impact sur les spectres essentiellement dans le visible et le proche IR étant donné sa dépendance en  $1/\lambda^4$ . Il ne concerne donc qu'une toute petite partie du spectre d'observation du JWST (NIR-spec principalement). Toutefois, nous gardons à l'esprit que si les instruments de caractérisation des atmosphères d'exoplanètes se concentreront sur l'infra-rouge dans le but d'atteindre la signature moléculaire de celles-ci, ils peuvent être soutenus par d'autres instruments opérant dans le visible. La diffusion Rayleigh servirait alors de support à la contrainte des compositions atmosphériques par la détermination de la pente caractéristique qu'elle implique dans cette gamme de longueur d'onde. Elle est également très utile lorsqu'il s'agit de lever les dégénérescences des résultats obtenus lors de la résolution du problème inverse puisqu'elle est très sensible quantitativement aux abondances des diffuseurs. À titre d'exemple, si nous étudions une atmosphère dominée par un mélange  $H_2/He$  présentant quelques absorbants forts comme le  $CH_4$  ou  $H_2O$ , si quantitativement le dihydrogène est clairement le diffuseur dominant, son abondance est directement corrélée avec celle des absorbants précités et le spectre dans la gamme du visible s'en voit fortement altéré à la moindre de ses variations. Qui plus est, contrairement à l'absorption moléculaire qui peut présenter de fortes dégénérescences avec la hauteur d'échelle par de simples effets de compensation entre les abondances et le rayon de surface de l'exoplanète si nous effectuons une inversion exclusivement dans la gamme des infra-rouges où cette absorption est dominante, la diffusion Rayleigh quant à elle la constraint beaucoup mieux dans sa gamme puisque sa dépendance avec la température et la pression est linéaire par la présence de la densité moléculaire  $N$  dans Eq. (2.68).

## 2.4 Génération des spectres en transmission

### 2.4.1 Cartes de transmittance

Une carte de transmittance n'est autre que la représentation 2D de l'intensité lumineuse transmise en tout point  $(\rho, \theta)$  de notre maille cylindrique. La transmittance est liée à la profondeur optique en ces points par l'expression :

$$I_{r,\theta} = \exp(-\tau_{\rho,\theta}) \quad (2.79)$$

Elle permet de pondérer le rayonnement provenant de l'étoile et traversant l'atmosphère, l'exoplanète étant considérée comme parfaitement opaque. À tout instant du transit, tenant compte des paramètres d'obliquité, d'inclinaison et de rotation, nous pouvons générer la carte correspondante et la positionner devant l'étoile pour chaque longueur d'onde. C'est ainsi que l'on est capable de produire des spectres dans le temps des simulations GCM.

### 2.4.2 Intensité lumineuse uniforme

#### Méthode des aires

Dans l'hypothèse où l'intensité lumineuse de l'étoile est uniforme, le passage de ces cartes à des spectres est alors très simple puisque nous n'avons qu'à estimer l'aire représentative d'un faisceau  $(\rho, \theta)$  donné et de l'affecter de la transmittance associée. Cette aire dépend de la résolution de notre maillage

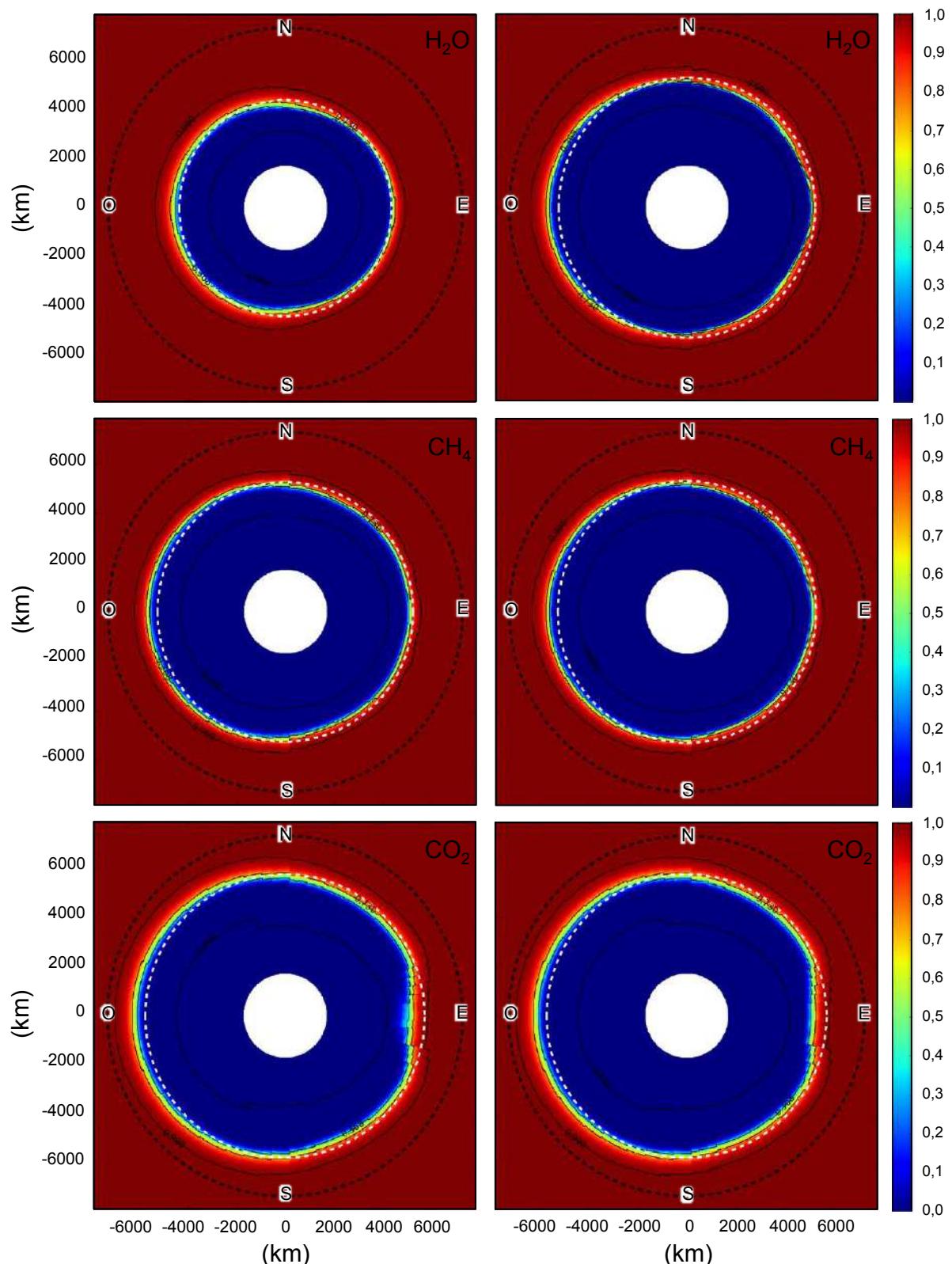


Figure 2.7: Cartes de transmittance d'une simulation atmosphérique de GJ 1214 b ([Charnay et al. 2015](#)) pour 3 longueurs d'onde respectivement associées à une bande d'absorption de H<sub>2</sub>O, CH<sub>4</sub> et CO<sub>2</sub> (0,95 μm, 2,31 μm et 4,28 μm. À gauche : en ne tenant pas compte de la diffusion de Mie par les aérosols. À droite : en tenant compte de la diffusion de Mie.

par rapport à  $\rho$  et  $\theta$  évidemment, mais aussi du paramètre de tirage  $\omega$  :

$$A_{i_\rho} = \frac{\pi(R_p + (i_\rho + 0,5 + \omega)\Delta r)^2 - \pi(R_p + (i_\rho - 0,5 + \omega)\Delta r)^2}{N_\theta} \quad (2.80)$$

si  $i_\rho \neq 0$ , dans le cas contraire :

$$A_{i_\rho} = \frac{\pi(R_p + (i_\rho + 0,5 + \omega)\Delta r)^2 - \pi(R_p)^2}{N_\theta} \quad (2.81)$$

De par la géométrie cylindrique adoptée pour notre maillage, ces aires sont indépendantes de  $\theta$ . Dans le cas de figure où les rayons ne sont pas tirés au milieu des couches, soit lorsque  $\omega \neq 0,5$ , nous perdons un petit peu d'information pour le dernier cylindre concentrique. Cela n'a pas d'influence sur les spectres si cette partie de l'atmosphère est transparente, ce qui est le cas lorsque le toit du modèle (en pression ou en altitude) a été choisi convenablement. Comme la transmittance est comprise entre 0 (atmosphère opaque) et 1 (atmosphère transparente), on comprend que la portion de surface à ajouter à la section de l'exoplanète n'est autre que :

$$\delta_{i_\rho, i_\theta} = \frac{A_{i_\rho}(1 - I_{i_\rho, i_\theta})}{\pi R_s^2} \quad (2.82)$$

Nous en déduisons le flux relatif  $\frac{\Delta F}{F}(\lambda)$  pour chaque longueur d'onde et nous produisons un spectre en flux :

$$\frac{\Delta F}{F}(\lambda) = \left(\frac{R_p}{R_s}\right)^2 + \sum_{i_r=0}^{N_l} \sum_{i_\theta=0}^{N_\theta} \delta_{i_\rho, i_\theta}(\lambda) = \left(\frac{R_p}{R_s}\right)^2 + \sum_{i_\rho=0}^{N_l} \sum_{i_\theta=0}^{N_\theta} \frac{A_{i_\rho}(1 - I_{i_\rho, i_\theta}(\lambda))}{\pi R_s^2} \quad (2.83)$$

où  $\Delta F$  est la profondeur du transit à la longueur d'onde considérée,  $F$  le flux hors transit de l'étoile et rappelons-le  $N_l$  est le nombre de couches et  $N_\theta$  la résolution en  $\theta$ . Du rayon stellaire nous pouvons également remonter au rayon effectif  $R_{eff}$  qui est par définition le rayon qui serait observé pour chaque longueur d'onde. On produit alors un spectre en rayon effectif :

$$R_{eff}(\lambda) = \sqrt{\frac{\Delta F}{F}(\lambda)} R_s = \sqrt{R_p^2 + \sum_{i_\rho=0}^{N_l} \sum_{i_\theta=0}^{N_\theta} A_{i_\rho}(1 - I_{i_\rho, i_\theta}(\lambda))} \quad (2.84)$$

## Intégration

Une autre manière de raisonner et de calculer les spectres est de repartir de la définition intégrale de  $\frac{\Delta F}{F}(\lambda)$ , qui est le raisonnement adopté dans l'algorithme Tau-REx (CITATION) :

$$\frac{\Delta F}{F}(\lambda) = \frac{1}{\pi R_s^2} \int_0^{2\pi} \int_0^{R_p+h} \left(1 - e^{(-\tau(\rho, \lambda))}\right) \rho d\rho d\theta = \frac{1}{\pi R_s^2} \int_0^{2\pi} \int_0^{R_p+h} (1 - I(\rho, \lambda)) \rho d\rho d\theta \quad (2.85)$$

$$= \left(\frac{R_p}{R_s}\right)^2 + \frac{1}{\pi R_s^2} \int_0^{2\pi} \int_{R_p}^{R_p+h} (1 - I(\rho, \lambda)) \rho d\rho d\theta \quad (2.86)$$

$$\approx \left(\frac{R_p}{R_s}\right)^2 + \sum_{i_\theta=0}^{N_\theta} \left( \frac{2}{N_\theta R_s^2} \sum_{i_\rho=0}^{N_l} (R_p + i_\rho \Delta \rho) (1 - I_{i_\rho, i_\theta}(\lambda)) \Delta \rho \right) \quad (2.87)$$

Cette expression du flux relatif s'identifie à un décalage près à celle obtenue par la méthode des aires. En développant Eq. (2.83) :

$$\frac{\Delta F}{F}(\lambda) = \left( \frac{R_p}{R_s} \right)^2 + \sum_{i_\rho=0}^{N_l} \sum_{i_\theta=0}^{N_\theta} \frac{2\pi\Delta\rho(Rp + \Delta\rho(i_\rho + \omega))(1 - I_{i_\rho,i_\theta}(\lambda))}{\pi N_\theta R_s^2} \quad (2.88)$$

$$= \left( \frac{R_p}{R_s} \right)^2 + \sum_{i_\theta=0}^{N_\theta} \left( \frac{2}{N_\theta R_s^2} \sum_{i_\rho=0}^{N_l} (Rp + (i_\rho + \omega)\Delta\rho)(1 - I_{i_\rho,i_\theta}(\lambda))\Delta\rho \right) \quad (2.89)$$

L'écart entre les deux approches est contenu dans la présence du paramètre de tirage  $\omega$ . Dans le cas d'un tirage sur les niveaux, ces deux expressions sont parfaitement identiques, dans tous les autres cas, il faut garder à l'esprit l'existence de cette petite sous-estimation du spectre par l'approche intégrale. Étant donné que les outils de Tau-REx utilisent ce formalisme pour calculer leurs flux relatifs, il était important de souligner la divergence de méthode, et surtout de proposer une adaptation générique de cette étape qui peut générer des biais de l'ordre de quelques ppm.

### Méthodes numériques

De la même manière que précédemment, on peut trouver dans certains générateurs de spectres (Citations pour NEMESIS et puis la version 1D de mon propre code) des fonctions proposées par des bibliothèques Python comme Numpy ou Astropy qui permettent d'intégrer nos cartes de transmittance pour ensuite nous proposer un spectre. La fonction `integ.trapz` de Numpy par exemple offre la possibilité d'intégrer sur un angle  $\theta$  la fonction :

$$f(z, \theta) = \int_0^{\frac{2\pi}{N_\theta}} \int_{R_p}^{R_p+h} (1 - I(\rho, \lambda))\rho d\rho d\theta = \int_0^{\frac{2\pi}{N_\theta}} \int_0^h (1 - I(\rho, \lambda))\rho d\rho d\theta \quad (2.90)$$

Ce module effectue une interpolation trapézoïdale de  $I(\rho, \lambda)$  par rapport à  $\rho$ . Entre chaque niveau d'altitude, elle génère une fonction  $I(\rho, \lambda)$  linéaire en  $\rho$  à partir de la connaissance des transmittances à ces niveaux, respectivement  $I_{i_\rho, i_\theta}$  et  $I_{i_\rho+1, i_\theta}$ . Cette même interpolation peut être effectuée par rapport à  $\theta$ . Cette méthode crée des tendances internes dans la transmittance et est donc à manipuler avec précaution. Elle s'adapte cependant parfaitement aux modes de tirages variables. Pour qu'elle soit la plus générique possible, il suffit d'agrandir les tableaux afin d'avoir un point représentatif de la surface et un autre pour le toit. La transmittance à la surface est assimilée à celle des points  $i_\rho = 0$ , et ce pour chaque  $\theta$ , chaque longueur d'onde  $\lambda$  et pour chaque contribution. Nous détaillerons dans la section (SECTION) les écarts que peut engendrer l'utilisation d'une de ces méthodes plutôt qu'une autre. Le plus important est de choisir la technique la plus proche de celle de l'algorithme qui traitera le spectre comme une observation.

#### 2.4.3 Intensité lumineuse non uniforme

Le cas d'une luminosité uniforme n'est pas un cas réaliste. Elle décroît déjà lorsqu'on se rapproche des bords par l'effet d'assombrissement centre-bord, et une étoile présente à sa surface des hétérogénéités de température et de composition qui créent des facules, des tâches ou de la granulation (CITATION). Toutes ces variations de la luminosité d'une étoile viennent donc modifier le spectre en transmission de l'exoplanète. Contrairement à la situation précédente, la position de l'exoplanète et de son atmosphère dans le champ de l'étoile hôte devient importante.

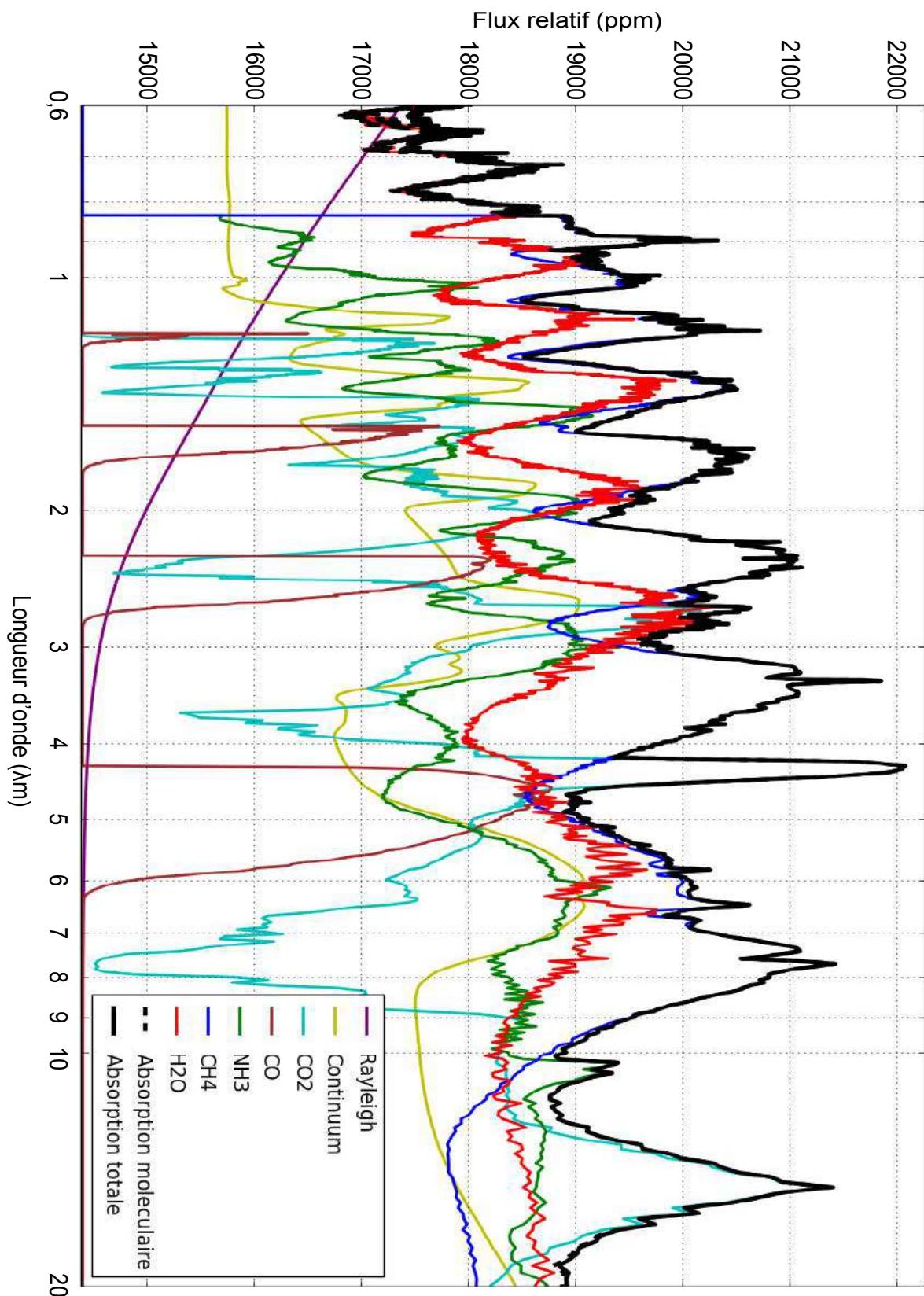


Figure 2.8: Spectre en transmission d'une simulation atmosphérique dynamique 3D. Nous ne tenons pas compte de la diffusion de Mie des aérosols.

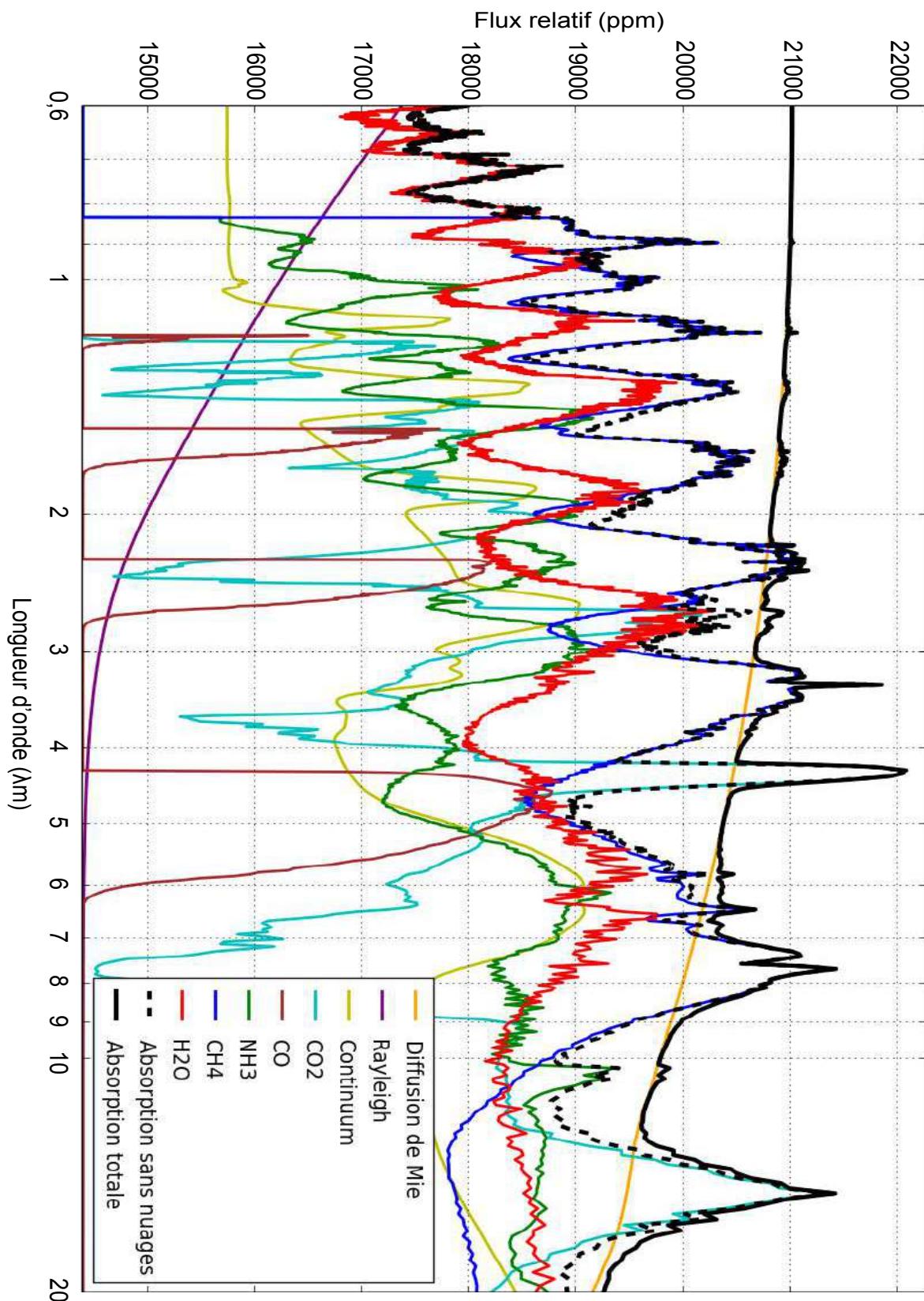


Figure 2.9: Spectre en transmission d'une simulation atmosphérique dynamique 3D en présence de nuage. Nous tenons compte de la diffusion de Mie des aérosols.

### Assombrissement centre-bord et déplacement de l'exoplanète

L'atténuation de la luminosité de l'étoile dépend de sa température effective  $T_{eff}$ , de sa gravité à la photosphère  $\log g$  et de sa métallicité  $[M/H]$  (CITATION : Sing et al 2010). Nous pouvons l'exprimer suivant une loi quadratique comme :

$$\frac{I_s(\mu)}{I_s(0)} = 1 - a(1 - \mu) - b(1 - \mu)^2 \quad (2.91)$$

où  $\mu = \cos \phi$  avec  $\phi$  l'angle ...,  $a$  et  $b$  sont les coefficients quadratiques d'assombrissement centre-bord, ou suivant une loi non linéaire plus exhaustive du type :

$$\frac{I_s(\mu)}{I_s(0)} = 1 - c_1(1 - \mu^{1/2}) - c_2(1 - \mu) - c_3(1 - \mu^{3/2}) - c_4(1 - \mu^2) \quad (2.92)$$

où cette fois-ci  $c_1$ ,  $c_2$ ,  $c_3$  et  $c_4$  sont les coefficients non-linéaires d'assombrissement centre-bord. L'argument de Sing est d'éliminer le terme en  $\mu^{1/2}$  car il n'influe que pour les très petites valeurs de  $\mu$  et que la contrainte des coefficients est plus simple. À partir de cette expression qui ne compte plus que 3 coefficients, ils ont produit des tables sur un large échantillon d'étoiles qui dépendent donc de  $T_{eff}$ ,  $\log g$  et  $[M/H]$ .

Pytmosph3R exploite ces tables et résout les équations du mouvement de l'exoplanète pour tenir compte de cet effet. Si nous connaissons l'excentricité  $e$  de l'orbite de la planète, la position du périastre  $\omega_p$ , son inclinaison  $i$ , sa période de rotation  $T$ , ainsi que les paramètres que l'étude de ses transits permet de contraindre avec plus ou moins de précision (notamment en ce qui concerne l'excentricité et la position du périastre), nous sommes capables de déterminer à tout moment la position du centre de l'exoplanète par rapport au centre de l'étoile et donc, de connaître celles des rayons d'échantillonnage de la maille cylindrique. Tout d'abord, nous déduisons du rayon et de la masse stellaire et de la période orbitale le demi-grand axe normalisé :

$$a = G \frac{T^2}{R_s} \frac{M_s}{4\pi^2}^{1/3} \quad (2.93)$$

Nous introduisons par ailleurs le paramètre  $r_h = \frac{R_p + h}{R_s}$  comme le rayon totale de la grille sphérique, toujours normalisé par rapport au rayon de l'étoile. La phase orbitale est obtenue à partir de la période orbitale et de la connaissance du temps de référence  $t_0$  qui n'est autre que l'instant correspondant au premier transit :

$$\chi = 2\pi \left( \frac{t - t_0}{T} \right) \quad (2.94)$$

La distance projetée  $\rho_{se}$  entre le centre de l'étoile à un instant  $t$  donné et le centre de l'exoplanète se détermine donc comme :

$$\rho_{se} = a \sqrt{u^2 + v^2} \left( \frac{1 - e^2}{1 - e \sin(\chi - \omega_p)} \right) \quad (2.95)$$

avec

$$u = -\cos i \cos \chi \quad (2.96)$$

$$v = \sin \chi \quad (2.97)$$

En conséquence, si nous notons  $x_{i_\rho, i_\theta}$  et  $y_{i_\rho, i_\theta}$  les coordonnées des rayons d'échantillonnage dans le repère cartésien centré sur l'exoplanète :

$$x_{i_\rho, i_\theta} = \left( \frac{R_p}{R_s} + (i_\rho + \omega) \frac{\Delta\rho}{R_s} \right) \cos(i_\theta \Delta\theta) \quad (2.98)$$

$$y_{i_\rho, i_\theta} = \left( \frac{R_p}{R_s} + (i_\rho + \omega) \frac{\Delta\rho}{R_s} \right) \sin(i_\theta \Delta\theta) \quad (2.99)$$

$$\mu_{i_\rho, i_\theta} = \cos \left( \sqrt{(\rho_{se} + x_{i_\rho, i_\theta})^2 + y_{i_\rho, i_\theta}^2} \right) \quad (2.100)$$

À présent nous effectuons le produit matriciel entre la carte de transmittance atmosphérique  $I$  et la carte de luminosité stellaire  $I_s$  que nous produisons à partir des  $I_s(\mu_{i_\rho, i_\theta})$ . Le spectre est réaliste quelle que soit la position de l'exoplanète dans le champ de l'étoile, toutefois on générera comme spectre de "référence" celui correspondant la position centrale de l'exoplanète. Notons que le module qui gère la génération des observables tient compte du fait que pour des positions extrêmes de l'exoplanète, certains rayons d'échantillonnage sont en dehors du champ de l'étoile. Dans ce cas de figure, ces points sont exclus et n'interviennent plus dans le calcul du flux relatif, et pour ce faire, il suffit de ramener à 0 la contribution surfacique  $A_{i_\rho, i_\theta}$  associée. L'obscurcissement atmosphérique est donc :

$$\eta_a = \sum_{i_\theta=0}^{N_\theta} \sum_{i_\rho=0}^{N_l} I_s(\mu_{i_\rho, i_\theta}) A_{i_\rho, i_\theta} \quad (2.101)$$

C'est exactement le même travail qui est réalisé avec la surface rocheuse de la planète :

- nous définissons une résolution interne pour découper en anneaux l'aire projetée de la planète,
- nous conservons la résolution angulaire pour optimiser les calculs,
- nous collectons ainsi  $I_s(\mu_{i'_\rho, i_\theta})$  et  $A_{i'_\rho, i_\theta}$ ,
- lorsque l'on est en dehors du champ de l'étoile,  $A_{i'_\rho, i_\theta} = 0$ ,
- en conséquence l'obscurcissement planétaire n'est autre que :

$$\eta_p = \sum_{i_\theta=0}^{N_\theta} \sum_{i'_\rho=0}^{N'_l} I_s(\mu_{i'_\rho, i_\theta}) A_{i'_\rho, i_\theta} \quad (2.102)$$

(CITATION : Mandel et al (2002), Bordé, thèse 2003, Seager et al (?), Gimenez et al (2006)) Pour établir le flux hors-transit, nous intégrons  $I_s(\mu)$  sur l'aire de l'étoile, ce qui nous amène à calculer une aire pondérée de l'étoile qui serait égale à  $\pi R_s^2$  si sa luminosité était uniforme :

$$\eta_s = \int_0^{2\pi} \int_0^1 I_s(\mu) \mu d\mu d\phi \approx \sum_{i_s=0}^{N_s} \pi (\mu_{i_s+1}^2 - \mu_{i_s}^2) R_s^2 I_s(\mu_{i_s}) \quad (2.103)$$

où  $N_s$  est le nombre de pas en  $\mu$  pour décomposer l'intégrale. Le flux relatif à l'instant  $t$  et à la longueur d'onde  $\lambda$  considérée est donc :

$$\frac{\Delta F}{F}(t, \lambda) = \left( \frac{\eta_p(t, \lambda) + \eta_a(t, \lambda)}{\eta_s(t, \lambda)} \right) \quad (2.104)$$

### Autres types d'inhomogénéités

Nous avons tenté de coupler un générateur de granulation ([Chiavassa et al. 2017](#)) avec la routine de génération des courbes de lumière. Initialement prévu pour des exoplanètes dépourvues d'atmosphère,

la granulation est décrite comme une distribution spatiale des variations de luminosité de l'étoile, par conséquent, il est aisément de les prendre en compte dans  $I_s(\mu_{i_\rho, i_\theta})$  connaissant la position de l'exoplanète et de l'échantillonnage de la maille. De la même manière, nous n'avons besoin que d'une description matricielle de la luminosité stellaire, fixe et ou évoluant dans le temps, pour ajouter tous les autres effets d'hétérogénéités. Les tâches et les facules par exemple demanderont évidemment la prise en compte de la rotation propre de l'étoile. Pytmosph3R ne génère aucunement ces matrices, d'autres codes de physique stellaire doivent être en appui, il ne fait qu'exploiter leurs résultats pour les intégrer dans le générateur de spectre.

#### 2.4.4 Courbes de lumière

Si nous sommes capables à tout moment de calculer un flux, la représentation dans le temps n'est autre que la courbe de lumière du système étudié. La routine permet de connaître avec précision la position du centre de l'exoplanète, ce qui a un double intérêt : (1) le premier est évident puisque nous l'avons déjà montré, cela nous permet de tenir compte des hétérogénéités de luminosité de l'étoile, (2) entre le moment où l'exoplanète arrive dans le champ de son étoile hôte, et le moment où elle en sort, elle a tourné sur elle-même, mais aussi autour de l'étoile, et nous devons en tenir compte. Dans ce sens, à chaque instant la phase orbitale ainsi que la connaissance de la période rotation propre de l'exoplanète permet d'assigner un angle de rotation global. D'un autre côté, le paramètre d'impact est réévalué et l'inclinaison résultante modifiée dans les entrées de Pytmosph3R. Ceci nous permet de générer les cartes de transmittance cohérentes avec les instants étudiés. C'est en conséquence un processus long car pour chaque instant, le code doit résoudre à nouveau le transfert radiatif. Si les différents instants choisis correspondent à des simulations GCM distinctes, la position du point substellaire permet de remonter à tous les paramètres nécessaires, et nous pouvons les traiter de manière optimale en amont pour n'avoir que les cartes de transmittance à manipuler lors de la génération des courbes de lumière.

#### 2.4.5 Pour aller plus loin

Un certain nombre de paramètres sont déjà implémentés dans Pytmosph3R, mais le code fera probablement l'objet de bon nombre d'amélioration dans le temps afin d'être de plus en plus fiable et de plus en plus exhaustif. Son écriture ne permet pas en l'état la détermination simple des effets de la réfraction, tout simplement parce que la géométrie de la maille est adaptée à des rayons en propagation rectiligne. La refonte du mode tirage des rayons serait donc nécessaire, avec toutes les conséquences que cela engendrerait. Toutefois, la seconde partie du code qui calcule les sections efficaces et résout le transfert radiatif est écrite de manière à s'adapter avec très peu de modifications à des trajectoires courbes des rayons d'échantillonnage puisque les calculs n'utilisent que des indices rangés dans des tableaux aux dimensions du maillage (et est donc totalement indépendant de sa géométrie). Il en va de même pour la diffusion multiple qui n'est pas prise en compte dans le code et qui mériterait une réflexion plus profonde les techniques actuellement adoptées dans la littérature pour la quantifier ([Bétrémieux and Kaltenegger \(2014\)](#), [Bétrémieux and Kaltenegger \(2015\)](#)).

Les cartes de transmittance que produit Pytmosph3R doivent être complétées par l'émission planétaire et atmosphérique des simulations. Les données GCM sont compliquées à exploiter, du moins dans des directions qui nous intéressent qui sont celles de notre maille. Une amélioration considérable est donc à envisager sur ce point. Toujours au-delà de la transmission, des modèles en émission et réflexion peuvent parfaitement se coupler à la routine de génération de courbes de lumière pour ajouter la modulation temporelle du flux totale émis par le système étoile/exoplanète, principalement sur la partie hors-transit. Il suffirait donc de coller d'une certaine manière le transit produit par la routine de Pytmosph3R à la

courbe de phase et de renormaliser le flux stellaire à chaque pas de temps lors du transit pour prendre en compte la petite part réfléchie par le croissant de planète sur l'entrée et la sortie de l'exoplanète.

La nouvelle version du GCM qui change de maillage, baptisé Dynamico ([Dubos et al. \(2015\)](#), [Dubos et al. \(2017\)](#)) ne seront plus compatibles avec Pytmosph3R, toutefois, les modifications ne concernent qu'une librairie sur les 8 nécessaires pour faire fonctionner le code. L'adaptation à un maillage autre qu'un repère sphérique ne devrait pas être trop compliqué. Comme nous l'avons déjà souligné, une bonne partie de l'algorithme est indépendant de la géométrie du maillage adoptée, et n'est donc pas à adapter. Le plus délicat sera de remplacer toutes les formules permettant d'associer les coordonnées cylindriques aux coordonnées propres aux simulations Dynamico. Il existe d'autres simulateurs atmosphériques 3D (CITATION), et la compatibilité reste là encore une question de philosophie adoptée, que ce soit sur la géométrie de la maille, ou la manière de résoudre les équations physiques.

Un module prévoit la possibilité d'ajouter une option de relief, comme c'est déjà le cas dans les simulations GCM. Il consiste à remplacer le rayon planétaire par un tableau aux dimensions de la grille sphérique, le module résout alors les équations fluides pour permettre de retrouver l'équivalent en grille d'altitude. La difficulté principale ici concerne les massifs les plus imposants et qui pourraient croiser plusieurs couches dans la maille cylindrique, que ce soit à l'échelle du calcul de pression locale, ou que ce soit en terme de transfert radiatif : comment dans le cas d'une maille cylindrique comme celle de Pytmosph3R, traduire la part obscurcie par un massif au terminateur, et la part qui passe quand même ? Sachant que nos rayons d'échantillonnage peuvent l'intercepter, avec le problème donc d'avoir un "trou" dans le sous-parcours le plus important en termes de signature spectrale, et celui de l'estimation de la pression aux abords du dit relief. Comment rendre ce parcours représentatif ? Le module fonctionne bien en l'état pour des altitudes inférieures à celle du premier rayon d'échantillonnage au terminateur  $\omega\Delta\rho$  mais est à repenser dans les autres cas.

**Pour conclure sur ce chapitre**, nous complétons le schéma scientifique que nous voulons mettre en place en développant un algorithme capable de produire des spectres en transmission à partir de simulations dynamiques 3D tels que des GCM pour ensuite en permettre l'inversion par un algorithme de traitement du signal tel que Tau-REx. Nous sommes entrés dans le détail de la structure, des méthodes adoptées et du fonctionnement de ce code, baptisé Pytmosph3R, permettant ainsi une meilleure prise en main et facilitant son utilisation et ses mises à jour, dans le cadre de cette étude comme par-delà.

Nous avons fourni un effort tout particulier à rendre Pytmosph3R le plus générique possible vis-à-vis des simulations GCM dont nous souhaiterions obtenir un spectre en transmission. Son optimisation et son découpage ont grandement amélioré ses performances et la possibilité de l'intégrer aisément dans d'autres chaînes observationnelles. Les différents modules qui le constituent gèrent indépendamment les aspects atmosphériques, l'application des paramètres orbitaux, le calcul des opacités et l'exploitation des cartes de transmittance en vue de la génération des spectres. Nous pouvons aisément isoler chacune des contributions (moléculaire, continuum, diffusion Rayleigh et diffusion de Mie) et compléter la simulation d'un ensemble d'informations le plus exhaustif possible et optimiser la phase d'interprétation des spectres, mais aussi de leurs inversions.

Nous avions à cœur de conserver le maximum d'intermédiaires de calculs lors de la génération des spectres. Ces mêmes intermédiaires peuvent être réutilisés pour interpréter l'impact de la structure atmosphérique sur le spectre final et c'est notamment ce qui sera effectué dans les Chapitres ?? et 5. La conservation des profondeurs optiques et des caractéristiques de la maille cylindrique permettra de donner une estimation, à tout azimut et à toute longueur d'onde, de l'angle d'ouverture et des angles de pénétration (voir Annexe A). Ces mêmes données intermédiaires permettront de calculer des abondances et des températures moyennes tenant compte du poids radiatif des cellules de la maille cylindrique. Enfin, les cartes de transmittance sont probablement l'outil le plus puissant généré par Pytmosph3R car au-delà de leurs rôles dans la génération des spectres, elles s'ouvrent sur un champ d'étude plus large (courbes de lumière, entrée et sortie du transit primaire, modulation de l'intensité stellaire ...).

Avant d'être directement appliqué sur des simulations, nous avons validé Pytmosph3R et établi l'environnement optimal quant à l'exploitation de la chaîne observationnelle et de celles à venir.

## Chapter 3

# Validation du générateur de spectres et discussions

*The heavenly motions... are nothing but a continuous song for several voices,  
perceived not by the ear but by the intellect,  
a figured music which sets landmarks  
in the immeasurable flow of time.*

John Banville

## Contents

<b>3.1</b>	<b>Le transfert radiatif et solution analytique</b>	52
<b>3.2</b>	<b>Impact du profil vertical</b>	53
3.2.1	Tau-REX	54
3.2.2	Adaptation entre les deux codes	54
3.2.3	Des codes aux générateurs de profils différents	57
3.2.4	Discrétisation ou intégration du chemin optique en densité	59
<b>3.3</b>	<b>Validation azymutale, les aspects tridimensionnels</b>	62
<b>3.4</b>	<b>Validation de la génération des sections efficaces</b>	64
3.4.1	Interpolation de l'absorption moléculaire	64
3.4.2	Vérification de la diffusion Rayleigh et du continuum	65
3.4.3	Cas particulier de la diffusion de Mie	65
<b>3.5</b>	<b>Validation globale de Pytmosph3R</b>	65
<b>3.6</b>	<b>Validation de spectres dérivant de simulations 3D et évaluation des biais propres</b>	68
3.6.1	Performance du générateur de spectre	68

---

3.6.2	Facteurs d'influence sur la qualité des spectres	68
3.7	Les autres aspects à ne pas négliger	68

---

Le plus délicat lorsque nous proposons un algorithme de la consistance de Pytmosph3R, c'est de réussir à le valider avec les outils qui sont à notre disposition. La contrainte de l'efficacité et de la performance du code, du fait de sa singularité, a nécessité d'adopter une démarche rigoureuse dans le but d'isoler tous les biais qui lui sont propres de ceux liés à d'éventuels dysfonctionnements. Ce fut un travail de longue haleine, probablement le plus important, le plus nécessaire et qui aura demandé le plus d'investissement durant cette thèse.

Ce ne sera qu'au bout de plusieurs vagues de chasses aux erreurs de tout types fondues telles des aiguilles dans une botte de foin que Pytmosph3R a véritablement vu le jour en passant avec brio toutes les étapes de la validation que nous allons développer ci-dessous sans pour autant entrer dans le détail. Ce chapitre n'a pas pour vocation de pointer les malfaçons passées de Pytmosph3R et d'en expliquer les causes ou les conséquences, mais plutôt de détailler la méthode adoptée lors de la validation pour en assurer le bon fonctionnement et souligner l'ensemble des facteurs qui peuvent introduire des biais entre l'étape de génération du spectre et celle de son traitement. La philosophie adoptée par le code, aussi proche puisse-t-elle être de celle de l'algorithme de traitement du signal, peut malgré tout être à l'origine de petits écarts, se traduisant eux-mêmes par des effets sur les distributions *a posteriori* issues de son inversion. Quantifier ces écarts tout en assurant la nature systématique permet de mieux interpréter les futurs résultats obtenus à partir de la chaîne observationnelle que nous cherchons à compléter et de se prémunir de ses faiblesses.

Cette étape essentielle permet également de discuter d'autres considérations à ne pas négliger : l'importance des choix faits aux étapes antérieures à celle de Pytmosph3R, notamment le toit du modèle notamment, les résolutions des simulations et des maillages pour lesquels nous limitons les biais systématiques sans corrompre en termes de temps de calcul les algorithmes de traitement du signal, ou encore les cas où la prise en compte des structures horizontales (le long de la ligne de visée portée ou l'axe *Ox*) sont absolument nécessaires, là où Pytmosph3R n'apporte plus une plus-value détectable.

Ce chapitre veut installer l'environnement propice à l'utilisation de notre schéma numérique, ses exigences et rompre avec des habitudes parfois un peu rapides quant à l'exploitation des simulations atmosphériques.

# Développer

un générateur de spectre 1D peut être très rapide et tenir sur quelques centaines de lignes de code. Pytmosph3R repose sur 6 bibliothèques interdépendantes de plusieurs milliers de lignes pour extraire les données des simulations et traduire le passage de l'exoplanète devant son étoile. Pour valider le code, nous nous sommes reposés sur ce que nous contrôlions, à savoir l'expérience unidimensionnelle de la résolution du transfert radiatif. Si Pytmosph3R est capable de reproduire le spectre d'un générateur 1D appliqué à une atmosphère 1D, alors nous pouvons considérer qu'il fonctionne. Là où l'inclinaison, l'obliquité, l'angle  $\theta$  considéré, la rotation propre ou la phase orbitale n'avaient aucune importance, ils deviennent essentiels avec une atmosphère hétérogène. Là également où une résolution verticale raisonnable permettait d'effectuer rapidement les calculs et de proposer un spectre à très grande vitesse, la quantité de données et de calculs, ainsi que l'adaptation qui en découle pour ne pas saturer les machines créent tout autant d'opportunité de provoquer des erreurs. Pytmosph3R pouvant se diviser en trois blocs distincts :

- le bloc de préparation de la maille et de transposition de la simulation,
- le bloc de calcul des sections efficaces,
- l'utilisation des données précédemment calculées pour générer un spectre.

Nous avons procédé de manière à valider les blocs les uns après les autres. L'outil de référence lorsque le problème que l'on posera ne proposera pas une solution analytique sera le générateur de spectre 1D de Tau-REx ([Waldmann et al. \(2015\)](#) et [Waldmann et al. \(2015\)](#)), et nos arguments de précision reposeront sur des niveaux de bruits calculés sur ceux attendus avec le JWST ([Cowan et al. \(2015\)](#))

## 3.1 Le transfert radiatif et solution analytique

Nous nous plaçons dans la configuration la plus simple possible pour éprouver dans un premier temps les modules de génération du spectre, le troisième bloc en somme. Il est fondamental de le valider en premier pour pouvoir ensuite éprouver les autres blocs. Nous supposons une exoplanète et son atmosphère avec les propriétés et hypothèses suivantes :

- un rayon  $R_p$ , une masse  $M_p$ , et donc une gravité de surface  $g_0$
- présentant une atmosphère homogène
- dominée par un mélange  $H_2/He$  de ratio,  $x_{H_2/He}$
- avec une quantité d'un absorbant tel que  $H_2O$ , à une quantité fixe  $\chi_{H_2O} = 0,05$  par exemple,
- isotherme à une température  $T_0$
- nous considérons que le mélange a une section efficace indépendante de la pression et de la température égale à  $\sigma_0$

- la pression de surface est fixée à  $10^6$  Pa
- l'étoile hôte a un rayon  $R_s$ , une masse  $M_s$ , et une température effective  $T_{eff}$

Comme cela est décrit par Guillot (2010), du moment où le rapport entre l'épaisseur de l'atmosphère et le rayon planétaire est très petit ( $h/R_p \ll 1$ ), nous pouvons exprimer analytiquement la transmittance en fonction de l'altitude et donc le rayon effectif de l'exoplanète. Nous choisissons donc une température, une pression de toit  $P_h$  et une section efficace de telle sorte que l'atmosphère soit rapidement transparente au rayonnement, tout en nous assurant que les premières couches soient opaques. Si nous notons  $\tau_{ch}$  la profondeur optique de corde c'est-à-dire sur la ligne de visée et  $\tau(\rho)$  la profondeur optique verticale, les deux sont liées par la relation :

$$\tau_{ch} = \tau(\rho) \exp\left(\frac{-h}{H_0}\right) \left(\frac{2\pi\rho}{H_0}\right)^{(1/2)} \quad (3.1)$$

où  $\rho$  est la distance au centre de l'exoplanète,  $H_0$  est la hauteur d'échelle, constante puisque la température, le poids moléculaire et la gravité le sont eux-mêmes. En se plaçant dans le cadre de l'approximation ( $h/R_p \ll 1$ ), le terme  $\exp(\frac{-h}{H_0})$  est quasiment égal à 1. À partir de Eq. (3.1) nous pouvons estimer les flux entrant et sortant, respectivement  $F_-$  et  $F_+$ , et en déduire la profondeur de transit  $\delta_G$  :

$$F_- = \int_0^\infty I \rho d\rho d\theta = \pi R_s^2 I \quad (3.2)$$

$$F_+ = \int_0^\infty I \exp(-\tau(\rho)) \rho d\rho d\theta = 2\pi I \int_0^\infty \exp(-\tau(\rho)) \rho d\rho \quad (3.3)$$

$$\delta = \frac{F_+ - F_-}{F_+} = \frac{2}{R_s^2} \int_0^\infty \left( 1 - \exp\left(-\frac{\kappa P_s}{M g_0} \exp\left(-\frac{\rho - R_p}{H_0}\right) \sqrt{\frac{2\pi\rho}{H_0}}\right) \right) \rho d\rho,$$

avec  $\kappa$  le coefficient d'extinction, lié à la section efficace comme  $\kappa = \frac{\sigma}{M}$ . Par itération, ce résultat est donc toujours vrai entre deux niveaux successifs, de même que Eq. (3.1) nous permet de reconstruire couche après couche la transmittance de l'atmosphère. De notre côté, nous utilisons les tableaux intermédiaires de Tau-REx pour substituer les deux premiers blocs du code, et nous appliquons les modules de génération de spectre sur eux. Rappelons que cette partie que nous cherchons à valider est indépendante de la géométrie de la maille, et donc aussi du caractère unidimensionnel ou tridimensionnel de notre approche. Nous nous rapprochons des résultats attendus en réduisant le pas d'itération et donc en augmentant le nombre de couche. Nous avons répété ces essais pour une variété de paramètres planétaires représentatifs (entre  $0,5 R_T$  et  $2 R_J$ ) et tant que nos hypothèses sont respectées, nous approchons des concordances remarquables frôlant la précision numérique lorsque nous excédons 5000 couches. Les résultats sont moins bons pour un nombre de couches inférieur tout simplement parce que nous comparons un résultat analytique à un calcul discret. Plus nous augmentons le nombre de couches, et moins la discrétisation des calculs de la profondeur optique puis du flux relatif se ressentent.

Cette première approche montre que les fonctions chargées de calculer les transmittances puis le flux relatif à une longueur d'onde donnée fournissent d'excellents résultats. Nous avons à l'occasion simulé la structure polychromatique des données que peut exploiter ce module, et nous avons obtenus des spectres qui concordaient parfaitement avec les prévisions analytiques. On peut donc considérer que cette partie dans sa globalité rempli son rôle et que les différents effets dont nous discuterons un peu plus tard découlent essentiellement des philosophies propres aux deux autres blocs.

## 3.2 Impact du profil vertical

Nous sortons légèrement du cadre de l'expérience précédente, et permettons l'évolution de la gravité avec l'altitude. L'approche de Guillot (2010) ne fonctionne alors plus et nous n'avons plus de solution

analytique. En conséquence, nous utilisons les outils de Tau-REX pour générer les résultats de référence. Dans le chapitre précédent (§ ??), nous avons présenté les différentes manières de construire le profil verticale d'une atmosphère 1D. Deux philosophies principales s'opposent alors.

### 3.2.1 Tau-REX

Tau-REX opte pour un découpage en iso-log-pression, les pressions des niveaux sont établies dès le départ et l'écart sur le logarithme de la pression est alors maintenu constant. Dans le cas des atmosphères 1D, la symétrie des simulations le permet aisément, les iso-altitudes et isobares étant des sphères concentriques. Dans le cas particulier de cet algorithme, l'accélération de la pesanteur est d'abord calculée au niveau inférieur d'une couche, puis la loi hydrostatique est intégrée entre les pressions des deux niveaux qui délimitent la couche. La hauteur d'échelle y est considérée comme constante (et donc le poids moléculaire moyen, la température et l'accélération de la pesanteur aussi). Il en déduit l'épaisseur de la couche et réitère jusqu'à atteindre le dernier niveau. Le choix adopté par les concepteurs est ensuite de pré-calculer la densité moléculaire homogène de chaque couche à partir de la pression moyenne  $\log(P_m) = (\log(P_{i_p}) + \log(P_{i_p+1}))/2$ . D'un autre côté, le module qui effectue le calcul de la profondeur optique pour chaque ligne de visée utilise les altitudes en milieu de couche  $z_m = (z_{i_p} + z_{i_p+1})/2$ , et tirent donc leurs rayons de manière à ce qu'ils passent par le milieu des couches, en altitude, au terminateur. Ceci prête en soit à la discussion puisque la densité moléculaire à l'isobare moyen n'est pas la même que celle à l'altitude moyenne. Il aurait pu s'agir d'une volonté de corriger la densité moléculaire et traduire du fait que dans les sous-parcours, les rayons traversent en réalité des milieux qui décroissent exponentiellement en densité. Néanmoins, le résultat de ces choix conduit à l'inverse et donc à une surestimation encore plus marquée de cette densité puisque la compensation devrait mener à une densité plus faible de la couche.

Concernant la génération de spectre, la version intégrale présentée dans le chapitre précédent a été choisie, dont nous rappelons l'expression :

$$\frac{\Delta F}{F}(\lambda) = \left( \frac{R_p}{R_s} \right)^2 + \left( \frac{2}{R_s^2} \sum_{i_p=0}^{N_l} (R_p + i_p \Delta \rho) (1 - I_{i_p}(\lambda)) \Delta \rho \right) \quad (3.4)$$

où le terme lié à l'angle n'a pas lieu d'être puisque le profil en transmittance est généralisé à tous les angles  $\theta$ , et le terme  $\omega$ , paramètre de tirage dans Pytmosph3R n'existe pas. Les altitudes utilisées pour effectuer ce calcul sont les niveaux et non celles des milieux de couche. Nous avons utilisé que la version isotherme du générateur ce qui nous suffisait dans l'exemple que l'on a choisi, la composition moléculaire y est aussi homogène. Pour que le code nous retourne un flux relatif avec une section efficace constante nous devons générer en amont des données fictives avec une section efficace unique à toutes les températures et toutes les pressions, calquées sur la structure des fichiers pré-existants.

### 3.2.2 Adaptation entre les deux codes

La volonté ici étant d'éviter de créer des écarts sur des divergences de philosophie au niveau des équations, une version "Tau-REX" de Pytmosph3R a été créée dans le premier bloc du code. Nous appliquons donc Pytmosph3R, la simulation qu'on utilise est donc celle produite par Tau-REX, et nous la traitons comme s'il s'agissait d'une simulation GCM pour laquelle tous les profils seraient identiques. Pytmosph3R ne peut pas traiter facilement et efficacement les atmosphères hétérogènes parce que dans ce cas de figure, les isobares et les iso-altitudes ne sont plus des sphères concentriques mais des sphères déformées par les variations de la hauteur d'échelle. En conséquence, l'algorithme refont la simulation

pour en produire un équivalent mais avec un découpage en altitude (voir SECTION). Lors de ce découpage, nous adoptons exactement la même méthode que Tau-REx quant au calcul de l'accélération de la pesanteur et des épaisseurs de couche. Nous tirons également nos rayons avec un paramètre de tirage  $\omega = 0,5$ , et nous assignons une densité moléculaire homogène à partir des isobares moyens. Nous limitons l'étude à un seul azimut  $\theta$  pour être sûr de ne pas ajouter d'autres effets.

La Figure 3.1 montre l'écart entre les deux codes pour plusieurs résolutions verticales. Nous avons effectué les calculs pour différents rapports  $R_p/H_0$  traduisant d'atmosphères de plus en plus froides et/ou de plus en plus denses. Pour cette étude, nous nous sommes dans un premier temps volontairement placés dans un cas extrême mettant en scène une exoplanète de grande dimension,  $R_p = R_J$  orbitant autour d'une petite étoile ( $R_s = 0,2R_\star$ ). Le même travail a ensuite été effectué pour  $R_p = 0,5R_J$ ,  $R_p = 0,2R_J$  et  $R_p = 0,1R_J$ . L'intérêt de la démarche ici est de montrer que l'écart entre les deux approches est directement impacté par le rapport  $R_p/R_s$ . Si nous augmentons ce rapport la différence augmente d'à peu près le même facteur au carré. À rayon planétaire constant, ces résultats sont donc amoindris d'un facteur  $(R_s/(0,2R_\star))^2$  lorsqu'on modifie les dimensions de l'étoile, cette dernière n'intervenant que lors du calcul de la profondeur du transit et non lors de l'évaluation du rayon effectif de l'exoplanète. La même proportionnalité n'est plus tout à fait respectée lorsqu'on joue sur le rayon planétaire à rayon stellaire constant, est mise en cause l'effet supplémentaire du rayon de courbure des couches traversées. Pour les plus petites exoplanètes, comme les rayons traversent les couches sur de plus petites distances, le profil de transmittance est légèrement plus sensible aux variations du profil en pression et la différence entre les deux est un peu moins bonne que si nous appliquions le facteur  $(R_p/R_{ref})^2$ , où  $R_{ref}$  serait l'un des rayons de la Figure 3.1.

Ces figures montrent des différences au maximum de l'ordre de quelques dizaines de ppm pour les résolutions les plus basses, mais dans le même temps, une convergence rapide et systématique, en particulier à très grande résolution. Dans le cas  $R_p = 1R_J$ , ces écarts peuvent être particulièrement élevés pour un nombre de couches inférieur à 50, de l'ordre de 100 ppm pour des rapports  $R_p/H_0$  autour de 100. Des objets de ces dimensions avec une hauteur d'échelle aussi importante nécessiteraient dans le meilleur des cas, c'est-à-dire avec une atmosphère dominée par  $H_2$ , une température moyenne aux alentours de 2000 K, ce qui ne concerne que certains Jupiters chauds. Cette température évolue linéairement avec le poids moléculaire moyen de l'exoplanète, et pourrait facilement atteindre les 3000 - 4000 K. Ce cas est donc plutôt improbable, et le plus gourmand en résolution. Les autres rapport  $R_p/H_0$  sont plus représentatifs des objets que l'on pourrait rencontrer avec ce genre de rayon planétaire. Par exemple, à 180, avec un rayon légèrement plus élevé ( $R_p \approx 1,4R_J$ ) on retrouverait HD 209458b, et à 300 HD 189733 b (Moses et al. 2011). Pour les rapports plus élevés, nous passons progressivement des Jupiters tempérées au cas d'un Jupiter à 2800. Pour tous ces types d'objets, nous devrions réussir à atteindre un maximum de 1 ppm de différence avec des résolutions inférieures à 150 couches (tout en pensant à multiplier ce résultat par  $(R_p/0,2R_\star)^2$ ). Cette tendance se vérifie pour tous les autres rayons testés, et déjà à partir de  $R_p = 0,5R_J$ , nous pouvons aisément atteindre le ppm de différence avec une centaine de couches avec les astres les plus chauds. Pour les plus petites exoplanètes, dès 50 couches nous convergeons à 0,1 ppm dans le pire des cas. Par exemple, pour  $R_p/H_0 = 750$  et  $R_p = 0,1R_J$ , qui correspond au cas de la Terre, nous obtenons une différence d'environ  $2.10^{-3}$  ppm à 50 couches, que l'on divise par 5<sup>2</sup>, soit de l'ordre de  $10^{-4}$  ppm. Sachant que l'atmosphère terrestre ne pèserait que pour à peu près 0,1 ppm dans la profondeur relative du transit de notre planète, nous avons une précision entre les deux codes 1000 à 10000 (à 50 ou 100 couches) plus petite, ce qui est amplement suffisant pour ne pas introduire de biais. La résolution verticale des simulations GCM et la résolution nominale de Tau-REx se situe toujours entre 30 et 150 couches. Ces différences sont dans presque tous les cas, au pire, raisonnables, au mieux, sans influence sur le spectre ou son interprétation. Cela est vrai même à rapports  $R_p/H_0$  faibles, et en particulier lorsque ces astres orbitent autour d'étoiles plus brillantes ( $R_s > 0,2R_\star$ , WASP-12b (Kreidberg et al. 2015) et

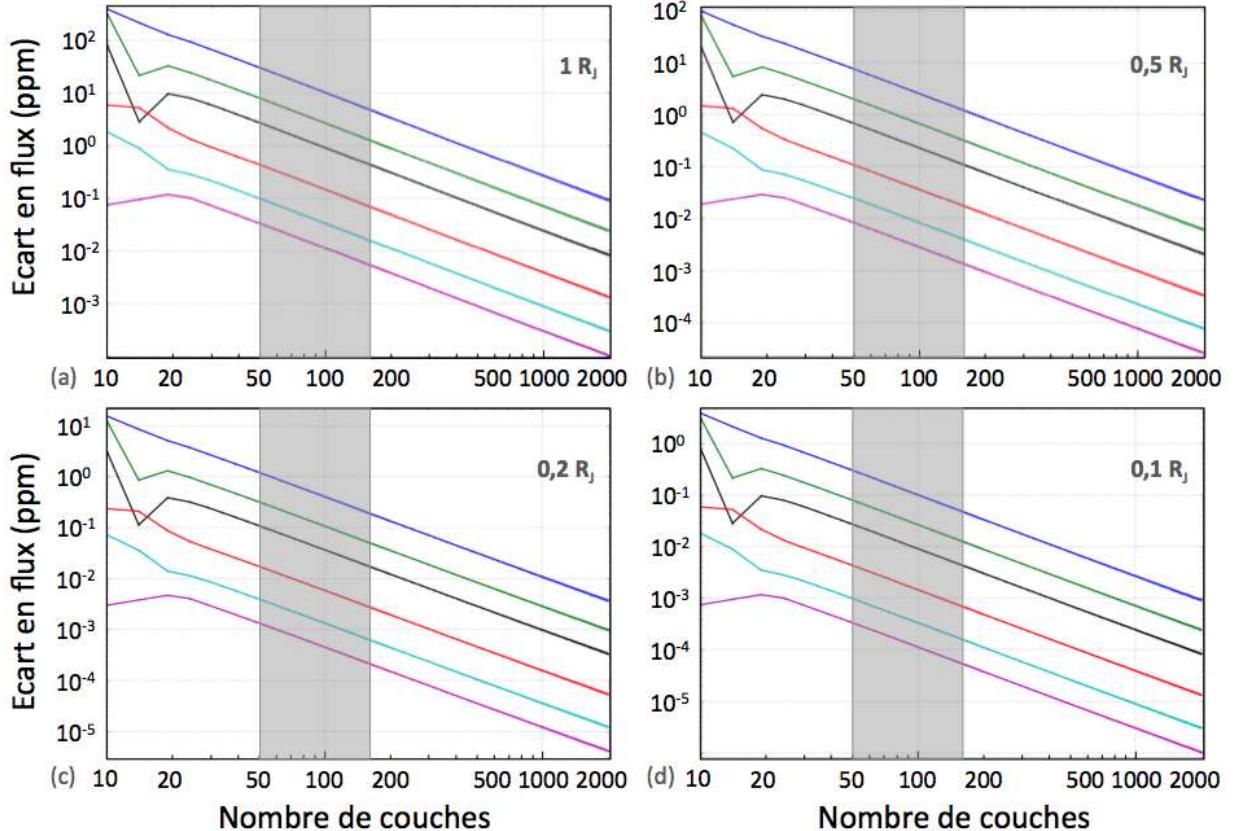


Figure 3.1: Ces figures montrent la différence sur le calcul du flux relatif entre l'outil 1D Tau-REx et le premier azimut ( $\theta = 0^\circ$ ) de Pytmosph3R. Comme indiqué sur la figure, les essais ont été effectués sur des exoplanètes de dimensions décroissantes : (a)  $R_p = 1 R_J$ , (b)  $R_p = 0,5 R_J$ , (c)  $R_p = 0,2 R_J$ , (d)  $R_p = 0,1 R_J$ . Les différentes courbes représentent des essais similaires mais avec des rapports  $R_p/H_0$  de : 100 en bleu, 180 en vert, 300 en noir, 750 en rouge, 1600 en cyan et 2500 en magenta. Si les allures de ces courbes sont quasiment identiques, les ordres de grandeur ne sont pas les mêmes. Le rayon stellaire choisi étant de  $R_s = 0,2 R_\star$ , nous reproduisons ces courbes pour chaque rayon planétaire ou rapport  $R_p/H_0$  en multipliant les résultats par  $(R_s/(0,2 R_\star))^2$ . La zone grisée correspond quant à elle à l'intervalle nominal en nombre de couches des deux algorithmes.

Kepler-7b (Demory et al. 2011) (Roman and Rauscher 2017) par exemple).

Les disparités remarquées sont en fait directement liées à la manière donc la courbe de transmittance est décrite dans l'atmosphère. Les deux codes tournant avec le même nombre de couches, la seule chose qui les distingue est le poids que nous accordons à chaque couche dans la zone qui impose la signature spectrale. Pour un découpage en niveaux de pression, les premières couches sont plus fines que dans un découpage en niveaux d'altitude, et inversement pour les dernières. Par conséquent, si le passage d'une atmosphère opaque à une atmosphère transparente, et donc d'une transmittance  $I_\rho = 0$  à  $I_\rho = 1$  s'effectue sur le premier tiers des couches ou sur le dernier, nous ne tirons pas les rayons aux mêmes points de  $I_\rho$ , et nous ne leur accordons pas la même pondération lors de la génération du spectre (les anneaux n'ayant pas les mêmes aires). Typiquement, Pytmosph3R résout mieux les fonctions  $I_\rho$  lorsque l'inversion intervient sur le dernier tiers des couches, et donc pour les longueurs d'onde où l'absorption est la plus intense, alors que Tau-REx convergera plus vite lorsqu'elle interviendra sur le premier tiers, là où l'atmosphère absorbe moins. Lorsque nous augmentons le rayon de l'exoplanète, nous limitons par la même occasion l'évolution de l'accélération de la pesanteur, et le découpage tend à s'identifier entre les deux codes. Les différences ont alors tendance à diminuer mais cela n'intervient que pour des très grands rayons et de grands rapport  $R_p/H_0$ . La diminution de l'écart avec le rapport  $R_p/H_0$  est aussi un effet de celle du rayon effectif, puisque les couches sont comprimées, cependant, par le calcul, on peut montrer que si  $i_{\rho,\tau}$  est le nombre de couches correspondant approximativement à  $R_{\text{eff}} - R_p$  alors :

$$\left( \frac{R_p + i_{\rho,\tau} \Delta \rho}{R_s} \right)^2 = \left( \frac{R_p}{R_s} \right)^2 + \frac{2 R_p i_{\rho,\tau} \Delta \rho}{R_s^2} + \left( \frac{i_{\rho,\tau} \Delta \rho}{R_s} \right)^2 \quad (3.5)$$

$$\left( \frac{R_p + i_{\rho,\tau} \Delta \rho'}{R_s} \right)^2 = \left( \frac{R_p + i_{\rho,\tau} \Delta r \frac{H_0'}{H_0}}{R_s} \right)^2 = \left( \frac{R_p + i_{\rho,\tau} \Delta \rho + \Theta}{R_s} \right)^2 \quad (3.6)$$

$$= \left( \frac{R_p + i\rho_{,\tau}\Delta\rho}{R_s} \right)^2 + \frac{2\Theta}{R_s^2} (R_p + i\rho_{,\tau}\Delta\rho) + \left( \frac{\Theta}{R_p} \right)^2 \quad (3.7)$$

avec  $\Theta = \left( \frac{H_0'}{H_0} - 1 \right) i_{\rho, \tau} \Delta \rho$ . Le deuxième terme de la différence pouvant se négliger puisque  $\Theta \ll R_p$  :

$$\Delta\delta = \frac{2\Theta}{R_s^2} \left( R_p + i_{\rho,\tau} \Delta r + \frac{\Theta}{2} \right) \approx \frac{2\Theta}{R_s^2} (R_p + i_{\rho,\tau} \Delta\rho) \quad (3.8)$$

La variation de flux associée à une dilatation devrait donc subir une influence en  $H_0'/H_0$ , ce qui n'est pas le cas, elle diminue encore plus vite du fait de l'identification progressive entre les épaisseurs de couches des deux approches. A TERMINER

Un travail similaire de vérification a été effectué à gravité constante, dans quels cas les deux approches amènent à des découpages identiques. Nous trouvons alors des spectres identiques à la résolution numérique près. Le fait que dans toutes situations, l'augmentation du nombre de couches tend à la convergence entre les deux spectres montre bien que le bloc de reconfiguration de la simulation d'entrée fonctionne correctement, au moins à composition moléculaire homogène et dans le cas isotherme.

### 3.2.3 Des codes aux générateurs de profils différents

Montrer qu'en utilisant la même physique que l'algorithme référence nous reproduisons ses résultats nous mène tout de même à nous poser la question de savoir ce qu'il se passerait si nous n'avions pas cherché à nous adapter à cet outil. Comme nous l'avons présenté dans le chapitre précédent, Pytmosph3R

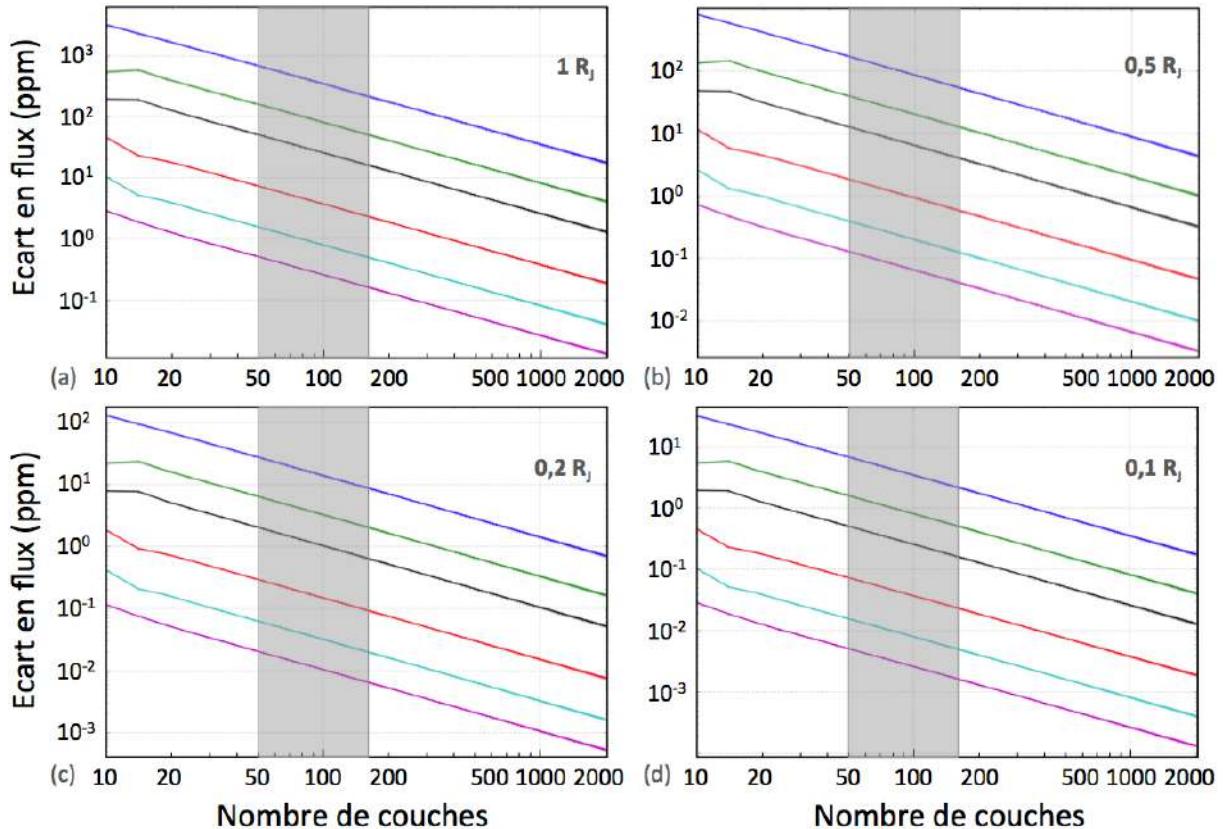


Figure 3.2: Ces figures montrent la différence sur le calcul du flux relatif entre entre l'outil 1D Tau-REx et le premier azimut  $\theta = 0^\circ$  de Pytmosph3R dans sa version la plus générale (et qui n'a donc pas subit d'adaptation particulière vis-à-vis de Tau-REx). Comme indiqué sur la figure, les essais ont été effectués sur des exoplanètes de dimensions décroissantes : (a)  $R_p = 1R_J$ , (b)  $R_p = 0,5R_J$ , (c)  $R_p = 0,2R_J$ , (d) $R_p = 0,1R_J$ . Les différentes courbes représentent des essais similaires mais avec des rapport  $R_p/H_0$  de : 100 en bleu, 180 en vert, 300 en noir, 750 en rouge, 1600 en cyan et 2500 en magenta. Le rayon stellaire choisi étant de  $R_s = 0,2R_\star$ , nous reproduisons ces courbes pour chaque rayon planétaire ou rapport  $R_p/H_0$  en multipliant les résultats par  $(R_s/(0,2R_\star))^2$ . La zone grisée correspond quant à elle à l'intervalle nominal en nombre de couches de Pytmosph3R et Tau-REx.

peut calculer ces grilles sphériques en altitude de plusieurs manières possibles : en tenant compte ou pas de l'évolution de la gravité au sein de la couche, en tenant compte de l'évolution de la température ou du poids moléculaire moyen entre les deux niveaux qui la délimite, ou en tenant compte dans les cas extrême de la masse atmosphérique. Les équations sont certes plus raffinées, mais mènent à de nouvelles estimations de l'épaisseur des couches, et par conséquent, à une nouvelle version du profil vertical. Dans le cas homogène qui nous intéresse, seule la prise en compte de l'évolution de la gravité au sein de la couche peut être testée, nous travaillons donc à partir de Eq. (2.11) plutôt que Eq. (2.5).

La Figure 3.2 montre la même étude que dans le paragraphe précédent (§ 3.2.2), mais en confrontant cette fois Tau-REx et cet autre choix de reconstruction du profil en altitude (prise en compte de l'évolution de la gravité). Comme nous pouvons le remarquer, les différences sont nettement supérieures, et la convergence entre les deux approches nécessite, dans les mêmes conditions que précédemment, des résolutions nettement plus élevées. À titre d'exemple, pour  $R_p = 0,2R_J$ , avec un rapport  $R_p/H_0 = 100$ , nous obtenions une différence inférieure au ppm entre Pytmosph3R et Tau-REx à partir de 60 couches, il nous en faut désormais plus de 1200 pour atteindre ce même niveau de convergence, soit un facteur 20 sur la résolution verticale. À une précision donnée, mettons 1 ppm, dans le cas  $R_p = 0,2R_J$  par exemple, si nous augmentons le rapport  $R_p/H_0$ , et donc diminuons l'extension spatiale de l'atmosphère, nous passons pour les 3 premiers cas des résolutions 60 (comme nous l'avons déjà spécifié), 28 et 12 à respectivement 1200, 300 et 100. Donc nous devons les multiplier par 20, 11 et 8 pour obtenir des écarts similaires. Ces facteurs suivent toujours cette décroissance avec  $R_p/H_0$ , mais s'accroissent dans le même temps avec le niveau de précision désiré. Ainsi pour une précision de 0,1 ppm, toujours pour  $R_p = 0,2R_J$ , nous passons de 230, 100 et 50 à 19000, 4000, et 1000, soit des facteurs en résolution de 83, 40 et 20.

Ceci s'explique tout d'abord par le fait que les deux simulations n'ont plus le même toit de modèle en altitude. L'écart engendré par la manière dont la gravité est prise en compte se cumule de couche en couche. La méthode de Tau-REx surestime à chaque itération la gravité qui règne au sein de sa couche, et son toit est en conséquence plus important. L'effet s'accentue toujours pour les mêmes raisons que précédemment avec des rapport  $R_p/H_0$  élevés, mais s'amoindrit lorsque nous augmentons le rayon planétaire. Puisqu'il s'agit d'un effet de  $g(z)$ , moins il évolue entre la surface et le toit, et moins ce choix prends de l'importance.

#### A COMPLETER

Un choix est donc à faire lors de l'utilisation de Pytmosph3R en fonction de ce que l'on souhaite en faire. Si nous ne cherchons qu'à produire des spectres associés à des simulations, il est préférable d'utilisation la méthode la plus proche de la physique et donc celle qui intègre de la manière la plus réaliste le profil. Nous pouvons également l'adapter de manière à ce qu'il soit cohérent avec les choix faits dans le GCM lui-même. Si nous comptons utiliser ces spectres pour en étudier les distributions a posteriori obtenues de leurs inversions, il est préférable d'adopter la philosophie de l'algorithme de traitement, nous limitons ainsi les biais qui en résultent et l'interprétation des résultats en devient plus pertinente.

### 3.2.4 Discrétisation ou intégration du chemin optique en densité

Nous avons également cherché à valider les deux modes de calcul des profondeurs optiques proposés par Pytmosph3R. La méthode dite discrète consiste à considérer les propriétés atmosphériques constantes au sein des sous-parcours, y compris la pression et donc, la densité moléculaire. La deuxième méthode dite intégrale veut intégrer la densité moléculaire sur les sous-parcours pour palier à la surestimation des profondeurs optiques. Ces deux méthodes sont censées se rejoindre lorsque nous augmentons

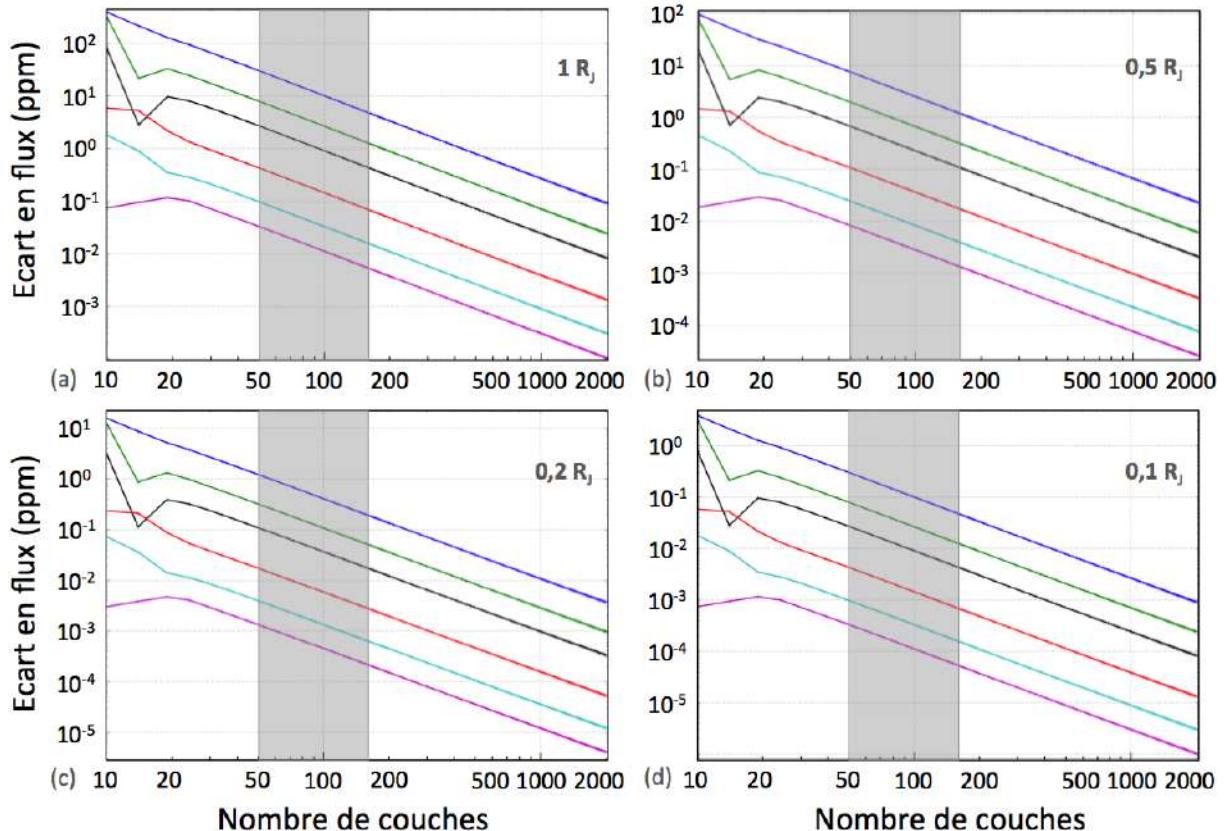


Figure 3.3: Ces figures montrent la différence sur le calcul du flux relatif entre Pytmosph3R sur sa version discrétisée et sur sa version intégrée. Comme indiqué sur la figure, les essais ont été effectués sur des exoplanètes de dimensions décroissantes : (a)  $R_p = 1R_J$ , (b)  $R_p = 0,5R_J$ , (c)  $R_p = 0,2R_J$ , (d) $R_p = 0,1R_J$ . Les différentes courbes représentent des essais similaires mais avec des rapport  $R_p/H_0$  de : 100 en bleu, 180 en vert, 300 en noir, 750 en rouge, 1600 en cyan et 2500 en magenta. Le rayon stellaire choisi étant de  $R_s = 0,2R_\star$ , nous reproduisons ces courbes pour chaque rayon planétaire ou rapport  $R_p/H_0$  en multipliant les résultats par  $(R_s/(0,2R_\star))^2$ . La zone grisée correspond quant à elle à l'intervalle nominal en nombre de couches de Pytmosph3R et Tau-REx.

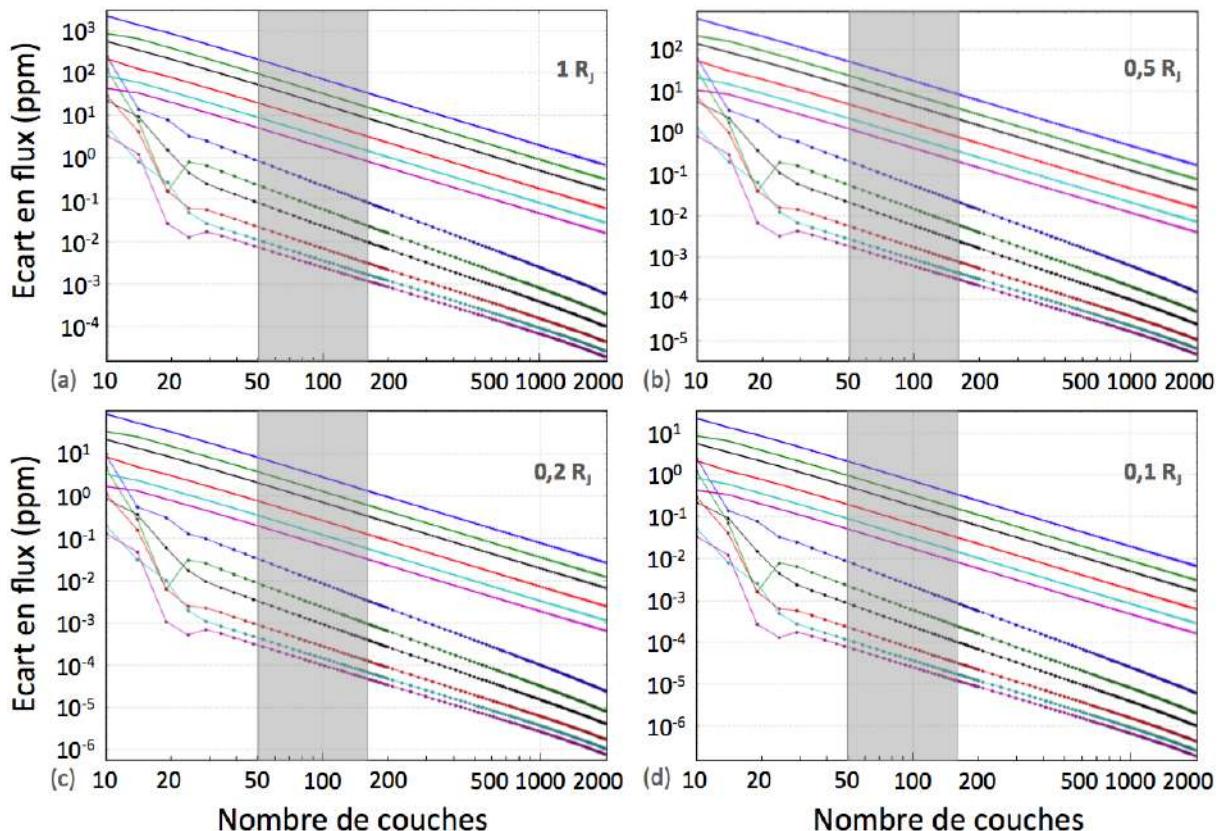


Figure 3.4: Ces figures montrent la différence sur le calcul du flux relatif entre Pytmosph3R sur sa version discréétisée, sur sa version intégrée et la valeur de flux attendue. Comme indiqué sur la figure, les essais ont été effectués sur des exoplanètes de dimensions décroissantes : (a)  $R_p = 1R_J$ , (b)  $R_p = 0,5R_J$ , (c)  $R_p = 0,2R_J$ , (d) $R_p = 0,1R_J$ . Les différentes courbes représentent des essais similaires mais avec des rapport  $R_p/H_0$  de : 100 en bleu, 180 en vert, 300 en noir, 750 en rouge, 1600 en cyan et 2500 en magenta. Le rayon stellaire choisi étant de  $R_s = 0,2R_\star$ , nous reproduisons ces courbes pour chaque rayon planétaire ou rapport  $R_p/H_0$  en multipliant les résultats par  $(R_s/(0,2R_\star))^2$ . La zone grisée correspond quant à elle à l'intervalle nominal en nombre de couches de Pytmosph3R et Tau-REx.

la résolution verticale, soit lorsque nous approchons la limite quand  $\Delta\rho - > 0$ . Le même genre d'essais que ceux réalisés jusqu'ici ont été effectués pour comparer les deux méthodes. Nous nous plaçons dans les mêmes conditions mais cette fois-ci, nous comparons leurs résultats à une valeur de flux relatif correspondant à une simulation Tau-Rex effectuée sur 50000 couches, gageant que nous atteignons dans ces conditions la valeur réellement attendue. Nous n'atteignons pas encore la précision numérique avec autant de couches mais aller au-delà saturerait la mémoire vive des coeurs (limitation de l'algorithme courant). Comme le montre la Figure 3.4, la convergence entre les deux approches peut être tardive lorsque le rapport  $R_p/H_0$  est faible. Ceci s'explique tout simplement par le fait qu'à résolution constante, augmenter la hauteur d'échelle revient à augmenter l'épaisseur des couches et donc de s'éloigner de la limite  $\Delta\rho - > 0$ . Elle montre également que pour rapport  $R_p/H_0$  plus élevés, comme ceux attendus pour les Jupiter chauds et tempérés, nous obtenons des différences inférieures à 1 ppm pour un nombre de couches inférieur à 150. Nous sommes donc dans la gamme nominale de Tau-Rex et de Pytmosph3R.

Outre les différences entre les deux approches, cette figure met en évidence une question de convergence que nous n'avions pas traitée jusque-là. En effet, nous n'avons fait que comparer les algorithmes entre eux, sans se demander s'ils proposaient des valeurs à la convergence du flux relatif. Si nous nous concentrons sur la gamme de résolution verticale qui nous intéresse, entre 50 et 150 couches, seuls les cas : A DETAILLER peuvent éventuellement être légèrement éloignés (DONNER LES VALEURS) de la valeur attendue. Nos arguments dépendent essentiellement de la précision que l'on souhaite atteindre sur nos spectres, ou sur la proximité entre les deux codes. Des résultats de cette étude ne s'appliquent que si nous cherchons à produire un spectre au plus proche de ce qu'il devrait être, en dépit de tous les facteurs qui n'ont pas été pris en compte. Dans le cas discret, en supposant que la précision attendue est de quelques dizaines de ppm maximum, alors tourner les deux codes à 100 couches est raisonnable dans tous les cas. Pour des précisions plus faibles, de l'ordre du ppm, les exoplanètes présentant un rapport  $R_p/H_0$  inférieur à PRECISER poseront plus de problèmes et demanderont un effort supplémentaire. Dans tous les cas, la version intégrale, bien qu'instable sur des résolutions inférieures à 50 couches, converge beaucoup plus rapidement vers les valeurs attendues et ne nécessite dans aucun cas un nombre de couches supérieur à 100.

Concernant le choix entre les deux méthodes, là encore cela dépendra de ce que nous voulons faire avec nos spectres. Dans la suite de ce travail, nous allons chercher à mettre en évidence des biais propres aux structures tridimensionnelles des atmosphères, par conséquent, nous avons tout intérêt à atteindre la cohérence entre Pytmosph3R et Tau-Rex de manière à limiter au maximum les biais propres à la méthode de génération de spectre. Dans ce cas nous utiliserons systématiquement la version discrète puisque les outils de Tau-Rex utilisent cette philosophie. A contrario, si nous sommes dans un cas où la convergence est lente et que nous voulions produire un spectre au plus proche des observations qu'on en ferait (toujours en l'absence des effets qui ne sont pas pris en compte), alors nous avons plutôt intérêt à utiliser la version intégrale.

### 3.3 Validation azymutale, les aspects tridimensionnels

Il peut arriver parfois que la difficulté soit d'origine numérique. Jusqu'ici nous avons travaillé exclusivement sur le premier angle  $\theta$  et ignoré les autres en le généralisant. Comme la latitude ne varie jamais dans le plan équatorial et que la longitude varie peu, c'est en quelque sorte l'angle le moins exposé aux défauts du code ou aux problèmes numériques. Sa validation avec Tau-Rex permet de l'utiliser comme référence pour vérifier que tous les autres degrés de liberté fonctionnent aussi bien. Ici la source principale de contrariétés repose sur deux points :

- la difficulté de définir convenablement les angles avec lesquels nous appliquons les équations

géométriques permettant de calculer les longueurs de sous-parcours et les altitudes associées à leurs extrémités. Ceci concerne donc essentiellement les changements de latitude ou de longitude.

- la difficulté à tenir compte des rotations du repère géographique traduisant de la position réelle de l'exoplanète devant son étoile hôte, du point de vue de l'observateur, et à un instant  $t$  qui peut ne pas être à la conjonction. La notion d'observateur n'existe pas dans le GCM, seule celle de l'étoile est pertinente, et il n'est pas aisément de numériquement tenir compte des corrections à effectuer, en connaissance de la position du point substellaire, sur les coordonnées sphériques.

Le premier point soulève un certain nombre de problèmes numériques. La précision des modules permettant d'appliquer les fonctions trigonométriques sur les différents paramètres qui entrent en jeu peut générer des divergences lorsque leurs applications se répètent. Ainsi, dans un cas particulier où le cosinus appliqué à un angle devrait donner parfaitement 1, il se peut qu'un chiffre au  $n$ ième rang après la virgule, un artefact de l'imprécision numérique, fasse son apparition et nous nous retrouvons avec une valeur impossible à gérer par la suite. Les cas de figure pouvant entraîner ce genre de problèmes sont donc systématiquement écartés, et les modules ne sont alors plus appliqués. Nous précisons dans ces cas les résultats attendus. L'intégrale de la densité moléculaire dans la version intégrée du code diverge également lorsque le  $\Delta z$  du sous-parcours tend vers 0. Cette divergence survient essentiellement lorsque le rayon croise une arête de cellule ou un coin, ce qui se traduit par des changements d'indices brusques. Nous ne parlons pas ici d'un changement de coordonnées simultané, dans quel cas nous n'appliquons les formules que pour un changement (l'autre donnant exactement le même résultat, nous l'ignorons), mais bien de deux changements distincts, nous avons donc un sous-parcours sur une très petite distance. Ce sous-parcours peut générer un  $\Delta z$  typiquement quasiment nul. Le cas échéant, le code a pour instruction de ne pas effectuer l'intégration et d'appliquer le calcul discret.

Comme nous pouvons le voir sur Figure 3.5, la stabilité des  $\theta$  par rapport à celui de référence est très bonne, les écarts générés sont négligeables, et ce quel que soit le rayon de l'exoplanète ou la hauteur d'échelle de son atmosphère. Ils n'excèdent que dans de très rares occasions, pour les plus grandes exoplanètes et les plus grandes hauteur d'échelle, le décimètre de différence. La version intégrale du code est encore plus stable que la version discrète puisqu'elle adoucit les discontinuités de densité moléculaire. Les angles présentant les plus fortes variations sont ceux comptant le plus de sous-parcours non intégrables. La densité étant surestimée dans ces exceptions, il est normal que le flux relatif soit également un peu plus important, et donc le rayon effectif. Comme ceci ne concerne que des parcelles minuscules des chemins optiques, nous ne générerons pas de variations significatives et nous restons toujours autour du mm de différence. Les angles autour de  $90^\circ$  et de  $260^\circ$  sont particulièrement sujets à ces situations de divergence, ce qui explique la déstabilisation que l'on peut remarquer. Il est possible que ces écarts soient plus marqués lorsque la résolution du maillage cylindrique est beaucoup plus importante en  $\rho$  ou  $\theta$  que celle de la grille sphérique, et également lorsqu'on augmente la résolution de la simulation puisque nous multiplions par la même occasion la probabilité de croiser des bords de cellule.

Enfin, cette étude montre les différences lorsque nous généralisons une direction privilégiée  $\theta$  à toutes les directions, par conséquent, les effets précédemment cités contribuent en  $1/N_\theta$  pour chaque  $\theta$ . Appliquée à une atmosphère homogène, dans le cas discret, ils se compensent, et ce de telle sorte que le flux relatif global est assimilable au flux relatif que l'on obtiendrait sans la prise en compte des changements de latitude et de longitude. Dans le cas intégral, ce sont les pôles qui présentent les instabilités les plus prononcées, mais elles restent tellement faibles que l'impact sur le flux relatif est imperceptible et plusieurs ordres de grandeur en deçà des niveaux de bruit les plus optimistes.

Au vu de ces résultats, nous validons la partie géométrique du code.

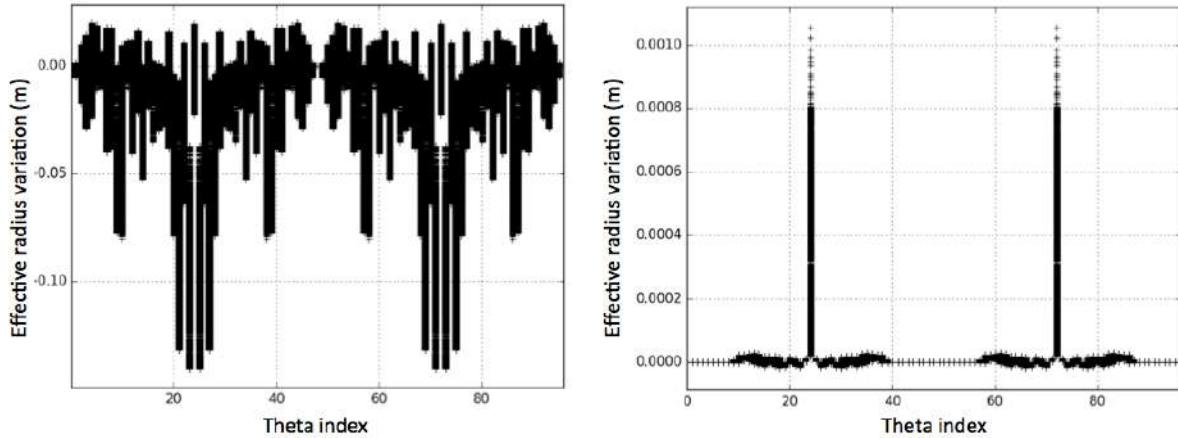


Figure 3.5: Différences en m sur les rayons effectifs obtenus à partir d'atmosphère isothermes sur une large gamme de rayons planétaires (entre  $0,2$  et  $20 R_T$ ) pour chaque angle  $\theta$  comparé à celui obtenu pour  $\theta = 0^\circ$ . La figure de gauche illustre ces différences lorsque le code tourne dans sa version discrète, celle de droite lorsque le code tourne dans sa version intégrale. L'étoile hôte est prise à un rayon solaire, le rayon effectif étant proportionnel au rayon stellaire, les valeurs affichées le sont également, ainsi multiplier ou diviser d'un facteur le rayon de l'étoile hôte revient à multiplier ou diviser l'écart par ce même facteur.

### 3.4 Validation de la génération des sections efficaces

Nous avions travaillé jusqu'ici en monochromatique, et qui plus est, avec des sections efficaces qui ne dépendaient ni de la pression, ni de la température. Nous levons cette condition désormais pour commencer à valider le deuxième bloc qui a pour charge de pré-estimer pour chaque longueur d'onde et pour chaque couple de ( $T, P$ ) les sections efficaces ou les coefficients d'extinction pour toutes les contributions. Les méthodes d'estimation n'étant pas les mêmes, des tests différents ont été appliqués pour chacune d'entre elle. Le bloc a été vérifié en monochromatique, puis en polychromatique pour éprouver la consistance des modules d'optimisation des calculs (qui ne sont pas les mêmes si on travaille à une ou plusieurs longueurs d'onde).

#### 3.4.1 Interpolation de l'absorption moléculaire

La contribution moléculaire est calculée à partir d'une interpolation effectuée dans une grille réalisée pour plusieurs températures et plusieurs pressions. Comme nous l'avons vu dans la partie précédente, si nous travaillons en raie par raie, nous effectuons une double interpolation : une première sur le logarithme de la pression et une deuxième par rapport à la température, soit linéaire, soit suivant une loi spécifique. L'outil de référence restant Tau-REx, nous avons confronté les spectres obtenus par les deux codes pour plusieurs mélanges. Si nous considérons une atmosphère de  $H_2/He/H_2O$  et que l'on ne représente que la contribution moléculaire pour  $\chi_{H_2O} = 0,05$  par exemple, comme nous pouvons le voir sur la figure (FIGURE), nous obtenons des spectres ayant la même allure, avec un écart plus ou moins important en fonction de la température de l'atmosphère et de son rayon. Cet écart peut être dû à un défaut dans l'interpolation ou au profil vertical comme nous l'avons déjà montré dans le paragraphe précédent. Pour s'en assurer, nous avons donc substitué le premier bloc par les données intermédiaires de Tau-REx, fournissant ainsi tous les couples ( $P, T$ ) et en n'utilisant que les modules du deuxième bloc pour en sortir des sections efficaces. La figure (FIGURE) montre le résultat de cette substitution dans les

mêmes cas traités précédemment. La précision sur les spectres est de l'ordre de grandeur de la précision numérique, et ce en monochromatique comme en polychromatique.

Ce qui est intéressant de remarquer dans la figure (FIGURE), c'est qu'on retrouve bien au sein même d'un spectre un écart qui dépend de l'opacité de l'atmosphère. Les longueurs d'onde les plus affectées sont bien celles correspondant aux bandes d'absorption de l'eau mais aussi celle où elle absorbe très peu. Dans les autres cas, la concordance est bonne entre les spectres. Là encore, les écarts ne sont significatifs que pour des  $R_p/H_0$  faibles.

Concernant l'utilisation des coefficients en k distribution, la validation est plus délicate car Tau-REx s'est converti à ce mode de calcul des opacités moléculaires qu'assez tardivement, à un moment où la structure de base du code était écrite pour se conformer aux méthodes appliquées dans le GCM. Typiquement, les coefficients proposés par Tau-REx n'utilisent pas les mêmes pondérations, et donc pas le même découpage de ses distributions et ne sont donc pas compatibles avec Pytmosph3R. Les sources utilisées ne sont également pas les mêmes.

A REFAIRE

### 3.4.2 Vérification de la diffusion Rayleigh et du continuum

Dans le cas de la diffusion Rayleigh, nous avons produit les contributions associées à nos exemples précédents, et comme nous pouvons le voir dans la figure (FIGURE), les spectres sont parfaitement identiques. Concernant ces contributions, comme elles sont dépendantes des variations de l'indice optique, que l'on peut trouver dans la littérature, la mise à jour des équations ou l'utilisation de sources différentes peuvent évidemment mener à des écarts. Dans le GCM, ... alors que Pytmosph3R s'est aligné avec les références Tau-REx, notamment concernant le calcul de l'indice de réfraction pour H<sub>2</sub> et H<sub>2</sub>O.

Tau-REx ne prenant en compte que le continuum H<sub>2</sub>/He et H<sub>2</sub>/H<sub>2</sub>, nous n'avons effectué les tests et validé que les fonctions d'interpolation pour ces deux sources. Nous obtenons là encore pour les deux cas des résultats parfaitement similaire dans la mesure où ne faisons pas appel au premier bloc du code.

### 3.4.3 Cas particulier de la diffusion de Mie

A FAIRE, regarder exactement comme les nuages sont traités dans Tau-REx

### 3.5 Validation globale de Pytmosph3R

Nous avons validé indépendamment les 3 parties de Pytmosph3R, maintenant nous utilisons le code dans sa globalité. Chacun des blocs peut apporter son lot de biais systématique et se répercuter les uns sur les autres. Un décalage sur le profil thermique a une incidence sur la composition le profil en composition, et donc de par sa double dépendance, sur le calcul des sections efficaces. Il était donc important de vérifier l'importance de ce biais en balayant un large espace des paramètres. Nous nous plaçons dans les mêmes conditions que jusqu'alors soit une atmosphère isotherme et homogène avec l'eau pour absorbant. Nous avons travaillé en polychromatique sur le set de section efficace 10wno et générés les spectres associés à des atmosphères telles que :

- la température évolue entre 200 et 2600 K
  - le rapport  $R_p/H_0$  compris entre 40 et 260

Nous nous plaçons dans le cas d'une exoplanète de rayon  $R_p = R_J$  en transit autour d'une étoile de type solaire. Afin de quantifier les différences obtenues entre les spectres de Pytmosph3R et ceux de TauREx, nous avons calculé pour chaque couple  $(T, R_p/H_0)$  un coefficient du type  $\chi^2$  réduit. Pour ce faire, nous avons évalué le bruit de photon de l'étoile en admettant qu'elle émettait comme un corps noir pour chaque longueur d'onde de la gamme du set 10<sub>wno</sub>. Ce bruit se calcule aisément à partir de la formule :

$$\sigma_{obs,\lambda} = \frac{1}{\sqrt{N_{obs,\lambda}}} \quad (3.9)$$

$$N_{obs,\lambda} = \frac{\pi \tau_\lambda c \Delta t R_s^2 A}{2d^2} \int_{\lambda_{wl}}^{\lambda_{wl+1}} \frac{d\lambda}{\lambda^4 \left( \exp\left(\frac{hpc}{k_B T_s \lambda}\right) - 1 \right)} \quad (3.10)$$

où  $\sigma_{obs,\lambda}$  est le bruit de photon de l'étoile,  $N_{obs,\lambda}$  est le nombre de photons collectés à une longueur d'onde donnée,  $\tau_\lambda$  le rendement de photon de l'instrument (ici identifié à celui des instruments du JWST),  $A$  est la surface de captation de ce dernier (également prise à  $25 m^2$  comme le JWST),  $\Delta t$  le temps d'intégration que nous avons établi à 1 heure,  $d$  la distance de l'étoile ici à 100 années lumière et  $T_s$  sa température effective. Cette dernière permet de calculer la densité spectrale de l'étoile assimilée à un corps noir de cette température, comme nous avons considéré une étoile solaire nous l'avons fixée à 5470 K. Si  $\delta_{3D,\lambda}$  est le flux relatif à la longueur d'onde  $\lambda$  obtenu à partir de Pytmosph3R, et  $\delta_{1D,\lambda}$  est celui obtenu à partir de TauREx, alors nous calculons le coefficient  $chi^2$  comme :

$$\chi^2 = \sum_{\lambda}^{N_\lambda} \frac{(\delta_{3D,\lambda} - \delta_{1D,\lambda})^2}{\sigma_{obs,\lambda}^2} \frac{1}{N_\lambda} \quad (3.11)$$

Lorsque ce coefficient est inférieur ou égal à 1, nous considérons que le biais entre la version 3D et la version 1D est au pire acceptable et au mieux négligeable. La Figure 3.6 illustre les résultats obtenus dans l'espace des paramètres que nous avons exploré. L'expérience a été réalisé pour 50, 100, 200 et 500 couches. Les isocontours noirs délimitent les domaines pour lesquels nous obtenons des  $\chi^2$  inférieurs ou supérieurs à 1. Comme nous pouvions nous en douter, le biais diminue avec le nombre de couche que nous utilisons pour générer le profil vertical, avec le rapport  $R_p/H_0$  et lorsque la température diminue. Concernant la température, nous pouvons tout de même noter une inversion de la tendance aux alentours de 700 K qui est très probablement due à la forte sensibilité des sections efficaces entre 200 et 1000 K suivant. S'il est encore possible d'imaginer des exoplanètes pour lesquelles les biais seraient trop importants à 50 couches, elles deviennent peu probables à 100 couches et improbables à partir de 200 couches. Nous revenons donc à ce que nous préconisons, à savoir des modélisations avec 100 à 200 couches. Notons tout de même que ce coefficient dépend de  $\sigma_{obs,\lambda}$  et qu'en multipliant le temps d'intégration par 2 par exemple, nous multiplions également le  $\chi^2$  par cette même valeur. En divisant par 2 la distance à l'étoile, on multiplie par 4 le  $\chi^2$ , et ainsi de suite. Nous évaluerons systématiquement ce coefficient pour les atmosphères synthétiques ou issues de modèles tridimensionnels afin de quantifier le biais systématique purement lié à la compatibilité entre Pytmosph3R et le modèle utilisé par l'algorithme d'inversion (ici Tau-REx).

Nous n'avons pas exploré les plus grands rapport  $R_p/H_0$  puisqu'entre 100 et 200 couches, nous obtenons un coefficient suffisamment faible pour considérer que dans tous les autres cas, le biais entre les deux modèles est au moins acceptable.

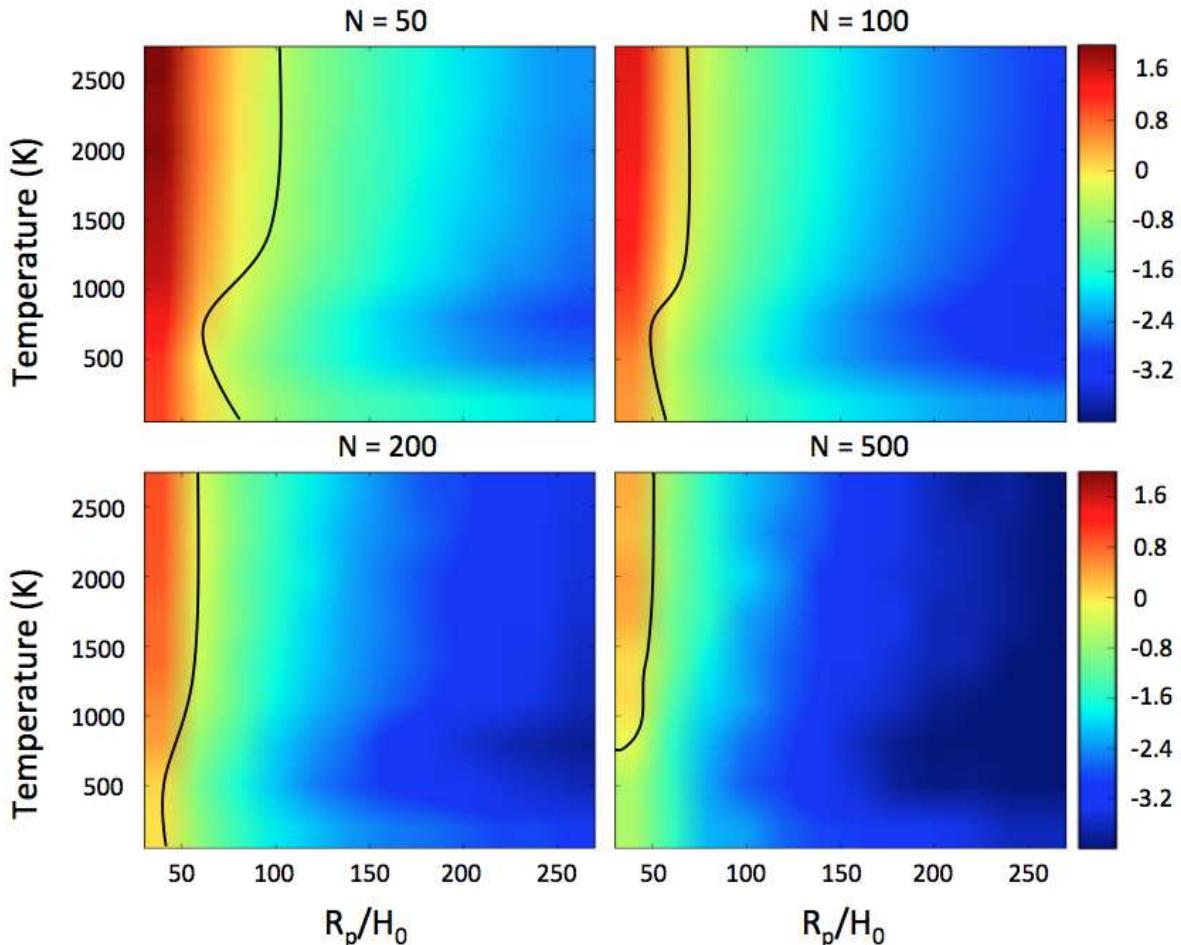


Figure 3.6: La figure donne le coefficient  $\chi^2$  réduit sur le rayon effectif entre les spectres produits par Pytmosph3R et le générateur de spectres de TauREx sur toute la gamme spectrale du set 10wno. Ces coefficients sont calculés pour des atmosphères isothermes de températures comprises entre 200 et 2600 K et pour des rapports  $R_p/H_0$  compris entre 40 et 260, le rayon planétaire de l'exoplanète est égal à  $R_J$ . Les lignes noires indiquent lorsque le  $\chi^2$  est égal à 1, soit lorsque la différence entre les deux spectres est proche du bruit de photon de l'étoile. Nous avons considéré un bruit calculé pour une étoile de type solaire, à 100 années lumière de nous et sur une durée d'intégration d'1 heure. Les caractéristiques instrumentales ont été identifiées à celles du JWST. Nous avons réitéré les calculs pour des résolutions verticales de 50, 100, 200 et 500 couches.

### 3.6 Validation de spectres dérivant de simulations 3D et évaluation des biais propres

#### 3.6.1 Performance du générateur de spectre

Pour finaliser la validation du code, il nous fallait aller un peu plus loin que les cas de figure que nous lui avons proposé jusqu'ici. Nous partons toujours d'une atmosphère de type H<sub>2</sub>/He/H<sub>2</sub>O, mais cette fois-ci, nous donnons à Tau-REx un profil vertical un peu plus complexe, et donc présentant des variations de température (voir FIGURE). La composition reste homogène, et il s'agit toujours d'une simulation 1D. Nous donnons donc ce même profil à Pytmosph3R, qui a alors pour instruction de le généraliser en tout point. Les tests sont effectués pour plusieurs shifts en température et donc plusieurs hauteurs d'échelle ainsi que pour plusieurs rayons planétaires. Nous représentons le cas moyen sur la figure (Figure) et nous remarquons que les spectres ne sont quasiment pas discernables. Pour que les performances du code soit plus lisibles, nous avons représenté l'écart pour chaque longueur d'onde entre les deux spectres (en valeur absolue) pour les différentes températures atmosphériques et les différents rayons planétaires (voir FIGURE).

#### 3.6.2 Facteurs d'influence sur la qualité des spectres

### 3.7 Les autres aspects à ne pas négliger

**Pour conclure sur ce chapitre**, nous avons validé Pytmosph3R au moyen des outils qui étaient à notre disposition et nous avons mis en évidence comment sa structure pouvait en simplifier la réécriture si nous souhaitons l'utiliser avec d'autres maillons que le GCM ([Dubos et al. 2015](#)) ou Tau-REx (?). Nous utiliserons cet atout dans le Chapitre 5 lorsque nous délaisserons les simulations dynamiques 3D pour des atmosphères synthétiques beaucoup moins complexes.

Le travail de compatibilité entre le générateur de spectre et l'algorithme de traitement du signal est une étape cruciale. Les effets que nous chercherons à mettre en évidence ne doivent pas être noyés dans des systématiques qui ne reposeraient que sur une divergence de méthode. Nous nous devons de laisser la possibilité à Pytmosph3R d'adapter son approche, notamment lors des étapes de génération des profils verticaux, lors de l'interpolation des sections efficaces (en pression ou en logarithme de cette pression) ou même de par le jeu de constantes ou de références utilisées pour calculer les opacités (on pense notamment au Rayleigh).

Nous avons subi chacun de ses problèmes de compatibilité lors de cette étude, ce qui nous a amené à proposer l'option 'Tau-REx' du code. Cette adaptation a permise de réduire les systématiques au niveau le plus bas. Ne subsiste alors que les biais dérivant de la géométrie adoptée par les deux codes, Pytmosph3R résolvant le transfert radiatif sur une grille en altitude et Tau-REx sur une grille en pression. À l'issue de ce chapitre, nous avons établi les conditions dans lesquelles ses biais n'auront aucune influence sur l'inversion, qui dépendent du rapport  $R_p/H_0$  et du découpage vertical, sans que cela ne soit prohibitif en termes de ressources ou de temps de calculs.

Soulignons que l'algorithme existe dans une version optimisée et parallélisée. Il a également été rendu le plus générique et le plus accessible possible.



## Chapter 4

# Mise en évidence des biais observationnels liés aux hétérogénéités atmosphériques

*The heavenly motions... are nothing but a continuous song for several voices, perceived not by the ear but by the intellect, a figured music which sets landmarks in the immeasurable flow of time.*

John Banville

## Contents

<b>4.1 GJ 1214 b comme objet d'étude</b>	75
4.1.1 L'exoplanète GJ 1214 b	75
4.1.2 Les hétérogénéités de températures et de compositions d'une simulation de GJ 1214 b	76
<b>4.2 Effets des hétérogénéités sur les spectres en transmission</b>	81
4.2.1 Techniques classiques de génération de spectre	82
4.2.2 Effets azimutaux et horizontaux pour le CO <sub>2</sub> et NH <sub>3</sub>	87
4.2.3 Effets horizontaux des aérosols	88
<b>4.3 Résultats de l'inversion de la simulation de GJ 1214 b</b>	89
4.3.1 Paramétrisation de TauREx	90
4.3.2 Interprétation des spectres et des distributions <i>a posteriori</i>	91
4.3.3 Equivalent 1D, isotherme et homogène d'une simulation 3D	96
4.3.4 Température globale et température moléculaire	100
4.3.5 Quelques remarques	102

<b>4.4 Influence de la méthode de génération de spectre et de la paramétrisation de Tau-REx sur l'inversion . . . . .</b>	<b>102</b>
4.4.1 Impact de la paramétrisation de TauREx sur la contrainte des paramètres libres . . . . .	102
4.4.2 Un effet d'hétérogénéités horizontale en composition sur l'inversion . . . . .	108

---



À présent que Pytmosph3R est mis au point et qu'il existe sous une version stable et générique, nous pouvons produire les spectres et tous les intermédiaires de calcul (profondeurs optiques de chaque contribution, cartes de transmittance, courbes de lumière ...) à partir de n'importe quelle simulation tridimensionnelle. Nous cherchons dans ce chapitre à souligner d'un côté l'apport du logiciel dans la chaîne scientifique, et d'un autre, à mettre en évidence les limites de la science actuelle quant à la caractérisation des atmosphères d'exoplanètes. Lorsque nous effectuons une observation, l'atmosphère de l'astre observé nous est parfaitement inconnue et nous la caractérisons par l'empreinte qu'elle laisse sur la lumière de son étoile. L'utilisation des algorithmes résolvant le problème inverse sur les spectres ainsi obtenus n'est pas optimale pour des instruments à faibles résolutions ou effectuant leurs mesures sur des gammes spectrales très restreintes. Nous caractérisons en conséquence le spectre en résolvant le problème de manière directe, soit en proposant des simulations atmosphériques compatibles avec les observations. Nous avons donc finalement peu de recul sur la pertinence des outils qui seront employés lors du traitement des observations effectuées par les instruments à venir, à partir desquelles nous pouvons avoir recours aux méthodes d'inversion. Le meilleur moyen de les éprouver resterait encore de les utiliser sur des exoplanètes pour lesquelles nous avons toute l'information sur leurs atmosphères. Comme cela n'est pas possible avec de vrais objets, l'astuce consiste à les remplacer par des simulations atmosphériques.

Les algorithmes actuels mis au point en prévision des observations futures, tel que TauREx, sont validés à partir de simulations 1D, dont nous généralisons l'utilisation sur des objets ou des modèles tridimensionnels. L'expérience dans ce chapitre va consister à remplacer une exoplanète ayant déjà fait l'objet d'un grand nombre d'observations et d'études par une de ses simulations compatibles et ainsi pouvoir la comparer avec les résultats obtenus lors de son inversion. Pytmosph3R génère les observables associées et fait l'intermédiaire entre TauREx et le GCM. L'ensemble des réflexions détaillées lors des chapitres précédents nous ont permis de limiter les biais observationnels découlant d'approches divergentes dans la physique ou le transfert radiatif, et grâce à cela, nous allons donc pouvoir relier ceux subsistants aux propriétés et/ou particularités atmosphériques, et uniquement à elles.

Ces biais découlent essentiellement du caractère hétérogène des atmosphères. Nous allons dans ce sens redéfinir les différents types d'hétérogénéités rencontrées et tenter de les associer à des biais spécifiques. Nous effectuerons ce travail sur les observables elle-mêmes, et donc sur les spectres en transmission, puis sur les résultats de l'inversion par TauREx. Nous appliquerons notre démarche sur une simulation dynamique 3D de l'atmosphère de l'exoplanète GJ 1214 b, obtenue à partir d'un GCM, dont nous discuterons de la pertinence, de la manière dont elle a été utilisée jusque-là et de la manière dont nous avons appliqué les différentes parties de la chaîne observationnelle. Les hétérogénéités thermiques et de composition seront au centre de notre étude, et nous appuierons tout particulièrement sur les hétérogénéités horizontales très largement sous-estimées par la communauté astrophysique et pour lesquelles Pytmosph3R apporte une plus-value intéressante.

Ce chapitre n'est que l'introduction d'une dernière partie plus technique visant davantage à servir d'exemple sur une manière d'utiliser ces trois logiciels et d'en tirer des informations importantes pour les observations futures. C'est une prise de recul nécessaire à l'aube d'une ère prometteuse, mais aussi ambitieuse, et qui aidera très certainement à porter un regard plus critique sur les résultats qui en découleront.

La chaîne observationnelle est complète, nous avons d'un côté le simulateur atmosphérique tridimensionnel qu'est le GCM ; le logiciel permettant de générer des spectres en transmission à partir de ses simulations, Pytmsoph3R ; et enfin l'algorithme de traitement du signal dédié à l'inversion des spectres dans le but de caractériser les atmosphères d'exoplanète, à savoir TauREx. Posséder en local l'ensemble de ces outils a permis les études présentées et discutées dans les paragraphes à venir. Au-delà des résultats scientifiques qui en découlent, nous allons avoir l'occasion de souligner l'apport de Pytmsoph3R dans cette chaîne déjà existante, et c'est aussi dans cette optique que nous nous sommes focalisés sur des effets que seul un générateur de spectre complet comme celui-ci peut mettre en évidence. Si les précédents chapitres se concentraient sur la conception, le fonctionnement et la validation de l'algorithme, celui-ci peut faire office de guide pour les études qui suivront ce travail de thèse et les publications associées. Nous aboutirons à une conclusion forte et une perspective très ouverte étant donné la somme d'études ou d'informations que nous pourrions envisager sur la base de notre approche.

## 4.1 GJ 1214 b comme objet d'étude

Afin de représenter la diversité des objets cibles des prochaines missions spatiales, nous avons concentré notre étude sur deux exoplanètes type que sont : GJ 1214 b et HD 209458 b. Des observations soutenues sont d'ores-et-déjà programmées pour ces astres et ils ont également déjà fait l'objet d'études très poussées (REFERENCES). Nous couvrons ainsi deux des grandes gammes de rapport  $Rp/H_0$  ainsi que deux des grands types d'exoplanètes, à savoir les planètes intermédiaires pouvant à la fois être des planètes gazeuses ou des planètes de type super-Terre, et les géantes gazeuses chaudes (les Jupiter chauds). Nous avons finalement écarté le cas des planètes telluriques, sur lesquelles nous avons fourni un gros travail dans le cadre de la caractérisation de leurs atmosphères (système de Trappist 1) car nous ne sommes pas entrés dans le tridimensionnel, ce qui sort du cadre du sujet de thèse. Les conclusions de cette étude peuvent être consulté dans [Grimm et al. \(2018\)](#) et [Turbet et al. \(2018\)](#). Ce chapitre sera consacré à GJ 1214 b en collaboration avec Benjamin Charnay qui a mis à notre disposition une des simulations discutée dans [Charnay et al. \(2015\)](#).

### 4.1.1 L'exoplanète GJ 1214 b

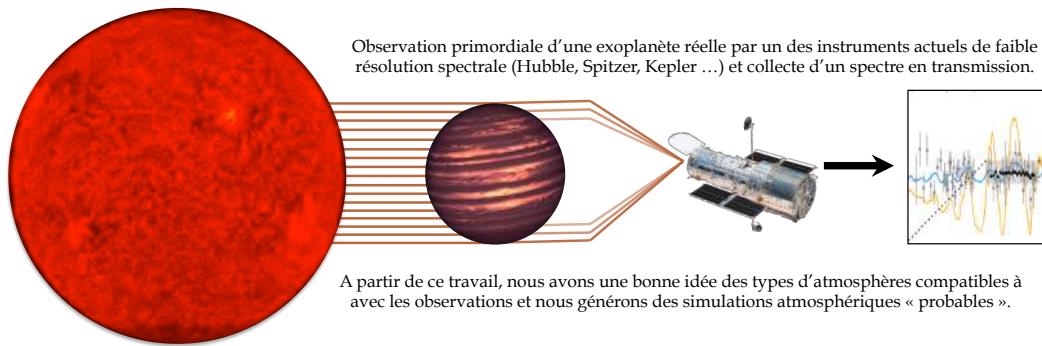
GJ 1214 b est une planète extrasolaire de type super-Terre en orbite autour de l'étoile Gliese 1214 dans la constellation de l'Orphiculus. Elle est située à environ 42,5 années-lumière de notre système et a été découverte en 2009 via le projet MEarth, un observatoire robotique ayant pour objectif de détecter des planètes par la méthode des transits autour de naines rouges. Son diamètre est 2,6 fois supérieur à la Terre et sa masse mesurée par le télescope HARPS serait entre 5,5 et 7,5 fois supérieure. Cet objet à la frontière entre les planètes telluriques et les planètes gazeuses a suscité un vif intérêt de par la dégénérescence structurelle et atmosphérique. En effet, étant donné sa masse et son rayon, il pourrait tout aussi bien

Table 4.1: Caractéristiques de GJ 1214 b et de son étoile.

Paramètres	$R_p$	$M_p$	$g_0$	$R_s$	$M_s$	$T_s$	$d_\star$
Unités	$R_J$	$M_J$	$m/s^2$	$R_\star$	$M_\star$	K	a.l.
	0,2432	0,0206	9,029	0,2065	0,157	3000	42,5

s’agir d’une planète au cœur dense, composé d’un mélange de fer et de nickel, recouvert par une épaisse atmosphère essentiellement dominée par du dihydrogène et de l’hélium, que d’une planète tellurique mais moins dense, constituée de glace par exemple, et recouverte d’eau liquide et gazeuse. GJ 1214 b serait donc, dans le deuxième cas, une planète dite océan, et aurait une atmosphère de vapeur d’eau. Cette dégénérescence devrait pouvoir être levée par la caractérisation de son atmosphère en déterminant la quantité d’eau. Est-ce un constituant majeur ou non ? C’est dans ce but que l’exoplanète a fait l’objet de plusieurs observations au cours des 10 dernières années et d’autant de discussions dans la littérature. (CITATIONS) Dans les études à venir, nous nous sommes focalisés sur les atmosphères dominées par un mélange d’hydrogène et d’hélium et nous avons travaillé avec la simulation GCM de Benjamin Charnay discutée dans [Charnay et al. \(2015\)](#). Les hétérogénéités constatées dans les cartes de température et de composition publiées sont à l’origine de nos questionnements au sujet de leurs influences sur le spectre en transmission et sur la manière dont elles étaient prises en compte par la communauté. La mise au point des algorithmes comme TauREx et l’implication de l’équipe dans la mission M4 ARIEL de l’ESA ont par la suite orienté nos interrogations sur la manière dont ces hétérogénéités pouvaient être lisibles dans les résultats qu’ils allaient offrir sur des observations réelles et à quel point ces derniers pouvaient s’en voir biaisés.

GJ 1214 b était le candidat parfait pour débuter les études que nous allons présenter dans les paragraphes à venir. Sa place de choix parmi les objets d’intérêt, ses dimensions et les outils à notre disposition nous permet aussi d’approfondir les nombreuses discussions dont elle a pu faire l’objet.



#### 4.1.2 Les hétérogénéités de températures et de compositions d’une simulation de GJ 1214 b

Nous rappelons que la simulation de [Charnay et al. \(2015\)](#) propose une exoplanète dont l’atmosphère serait dominée par du dihydrogène et de l’hélium. Ci-dessous nous rappelons également les caractéristiques principales utilisées par Pytmosph3R pour en produire les observables :

- Le rayon planétaire fixé par la simulation est de  $R_p = 1,7 \cdot 10^7$  m, soit  $R_p = 0,243166 R_J$ .
- La simulation comprend 8 molécules : H<sub>2</sub>, He, H<sub>2</sub>O, CH<sub>4</sub>, NH<sub>3</sub>, N<sub>2</sub>, CO<sub>2</sub> et CO, les abondances sont déterminées en nous plaçant à l’équilibre thermodynamique.

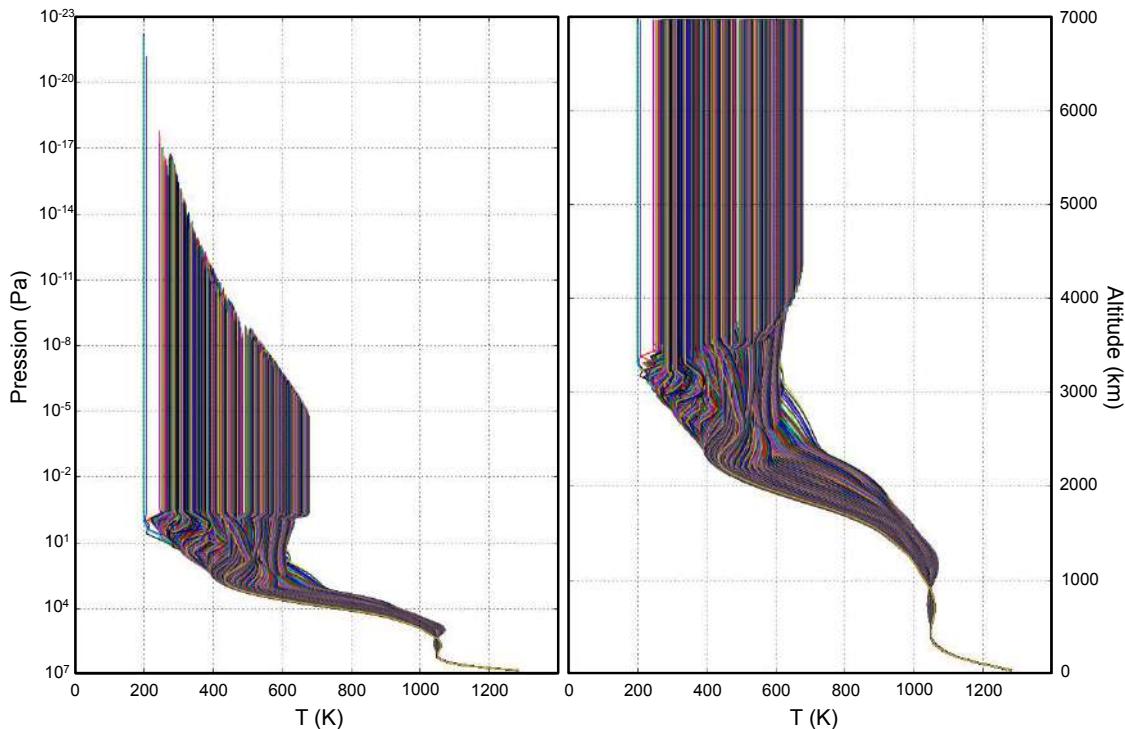


Figure 4.1: Profils en température des colonnes de la simulation atmosphérique de GJ 1214 b. À gauche nous proposons une représentation classique du diagramme  $P_c = f(T)$ , la pression étant exprimée en Pascal (Pa), et à droite une représentation en altitude  $z = f(T)$ , l'altitude étant exprimée en kilomètres (km).

- Le ratio He/H<sub>2</sub> est assimilé à celui d'une étoile de type solaire, à savoir 0,17647.
- La gravité de surface à 10 Bars est déduite de la masse de GJ 1214 b et de son rayon, soit  $g_0 = 8,93 \text{ m/s}^2$ .
- La pression du toit atmosphérique est proche de  $10^{-1}$  Pa dans la simulation, et est fixée à  $10^{-6}$  Pa dans le but d'être sûr d'atteindre la convergence des spectres.
- La simulation comporte une cinquantaine de couches, en choisissant un nombre de couches égal à 100, les 60 premières re-découpent les sorties du GCM, bien que cela dépende de la colonne considérée, et les 40 autres sont issues de son extrapolation.
- Elle compte deux espèces d'aérosols, des particules de chlorure de potassium KCl et des particules de sulfure de zinc ZnS.
- Nous utilisons la version discrète du transfert radiatif.
- Nous utilisons le set de section efficace  $10_{w_{\text{no}}}$  à résolution variable et de  $\Delta\sigma = 10 \text{ cm}^{-1}$  constant.

Outre le fait d'être une atmosphère dominée par du dihydrogène et de l'hélium, les abondances sont, comme précisé, déterminées en supposant l'équilibre thermodynamique. Une hypothèse discutable étant donné les températures mises en jeu, mais dans le cadre de cette étude, nous ne discuterons que brièvement de cet aspect. La composition chimique est donc contrôlée exclusivement par la température et la pression. La conséquence principale de ce choix est que l'ensemble des hétérogénéités qui seront

constatées dans cette atmosphère découlera directement ou indirectement des effets thermiques. La figure Figure 4.1 est une représentation des profils verticaux superposés de toutes les colonnes atmosphériques de la dite simulation, et comme nous pouvons le constater, elle peut présenter entre deux points de coordonnées ( $\lambda, \varphi$ ) des écarts de quelques centaines de degrés pour un même niveau (en pression ou en altitude). Ces différences de température, naissant tout d'abord de la rotation synchrone de l'exoplanète, et donc du contraste jour/nuit qui en découle, mais aussi des vents et des circulations dans les régions de rencontre des masses d'air, déforment la couche atmosphérique. Dans la figure Figure 4.2, à gauche est représentée une coupe méridionale au terminateur. Nous pouvons y observer l'évolution de la pression, et nous avons coupé l'atmosphère au niveau du toit de la simulation. La zone blanche centrale correspond donc au cœur supposé solide de l'exoplanète, réduit dans un souci de visibilité à un dixième de ses vraies dimensions, tandis que la zone blanche délimitée par des tirets noirs correspond à la région extrapolée de l'atmosphère par Pytmosph3R. À droite cette fois-ci, la coupe équatoriale qui met encore mieux en évidence cette déformation. Le côté jour y apparaît enflé par les températures plus élevées tandis que le côté nuit est plus contracté. Sur cette même figure Figure 4.2, nous avons ajouté les coupes en température. Les iso-contours superposés à la coupe méridionale correspondent aux niveaux à partir desquels la transmittance est inférieure à  $\exp(-1)$  (ou une profondeur optique totale égale à 1) pour 3 bandes d'absorption : l'une associée au méthane à 1,17 microns qui, on pourra le constater, est la molécule la plus représentée dans le spectre en transmission ; et les deux bandes principales du dioxyde de carbone centrées sur 4,27 et 14,3 microns. Comme nous pouvons le voir, ces trois bandes d'absorption sont très proches ou au-dessus du toit de la simulation, ce qui rejoint les remarques formulées dans le chapitre précédent concernant l'importance de son choix du point de vue du transfert radiatif. *A posteriori*, un toit à  $10^{-6}$  Pa est largement au-delà de la convergence des spectres et, finalement, les 80 premières couches sont tout à fait suffisantes. Avec une épaisseur de couche de 69 615 m, cela veut dire que notre atmosphère a une épaisseur totale de 5 569 km (pour 80 couches) ou 6 961 km (pour 100 couches), soit à peu près le tiers du rayon planétaire.

L'atmosphère présente deux types d'hétérogénéités :

- Celles purement thermiques comme cela peut se voir sur les coupes méridionale et équatoriale en température.
- Celles compositionnelles qui découleraient d'un appauvrissement ou d'une accumulation d'une espèce moléculaire ou d'un aérosol dans une région précise de l'atmosphère.

Les variations de températures comme les variations d'abondances (en fraction molaire ou massique) ont toutes deux un effet évident sur l'extension spatiale locale de l'atmosphère puisque la hauteur d'échelle est une fonction de  $T$  et du poids moléculaire moyen  $\mu$ . Dans ce cas précis, les quantités impliquées, en dehors de  $H_2$  et  $He$ , sont finalement toujours faibles et ne représentent au total qu'au maximum un dixième de la quantité de matière totale. Par conséquent, le poids moléculaire moyen varie peu et ne subit entre deux valeurs extrêmes qu'une déviation de 2%. C'est donc bien la température qui est maîtresse de l'évolution de la hauteur d'échelle dans cette atmosphère. Nous nous attendons à un effet sur les spectres lié à ces hétérogénéités que l'on pourrait qualifier de thermo-spatiales. Mais se superposera à lui toutes les étapes faisant intervenir des processus physiques dépendant de la température, et en particulier le transfert radiatif.

Les spectres résultant d'une atmosphère hétérogène vont ainsi être altérés de plusieurs manières :

- Par les effets thermo-spatiaux précités, le rayon effectif calculé diffère pour chaque angle  $\theta$  et le spectre final est une moyenne de ces angles, on parlera donc d'un effet azimuthal. Cette première al-

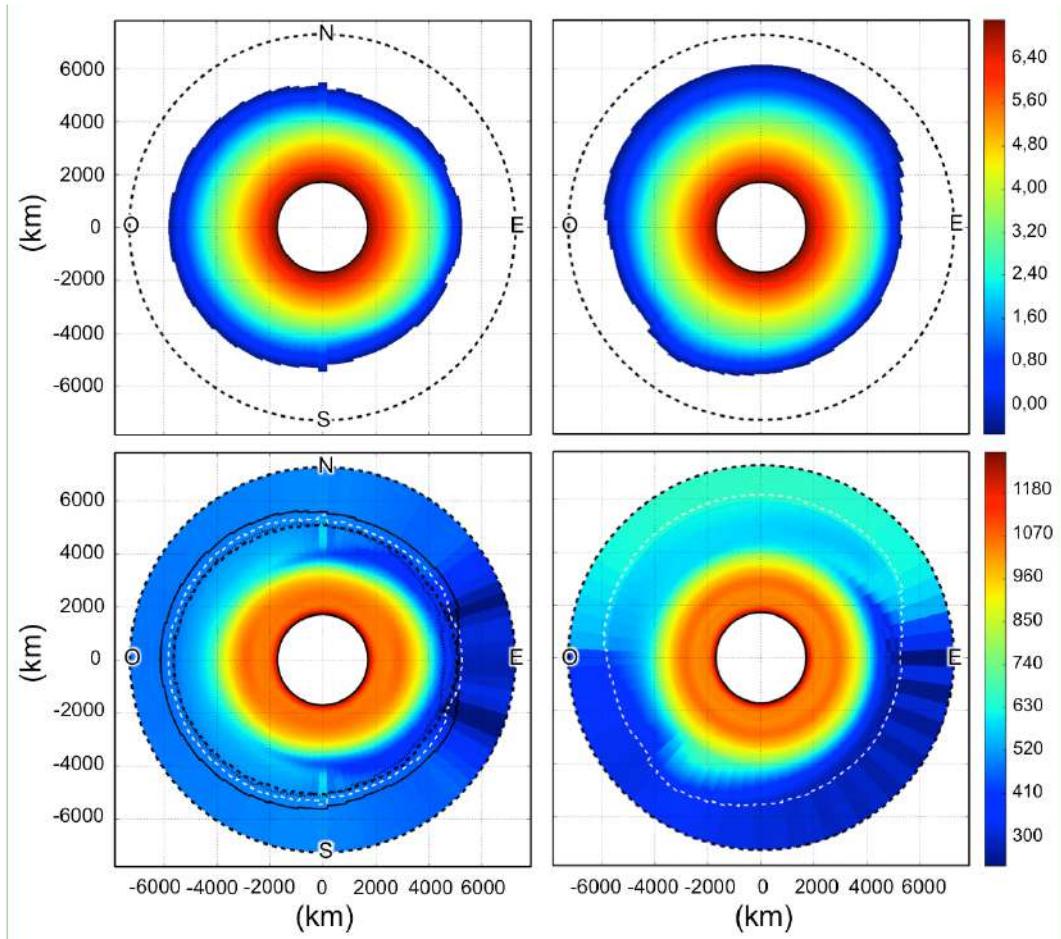


Figure 4.2: Coupe méridionale au terminateur et équatorial de la simulation de GJ1214 b, en haut la pression (puissance de 10 et exprimée en Pa), en bas la température (exprimée en K). Les tirets noirs indiquent le toit du modèle dans la maille de Pytmosph3R et les tirets blanc au toit de la simulation elle-même. Les iso-contours noirs sur la coupe méridionale en température indiquent les niveaux pour lesquels la transmittance de l'atmosphère devient supérieure à  $e^{-1}$  aux longueurs d'onde : 1,17 (tirets), 4,27 (trait plein), 14,3 (pointillés) microns. Dans un souci de lecture, le rayon planétaire est réduit sur ces représentations d'un facteur 10 et nous ne représentons que les 80 premières couches.

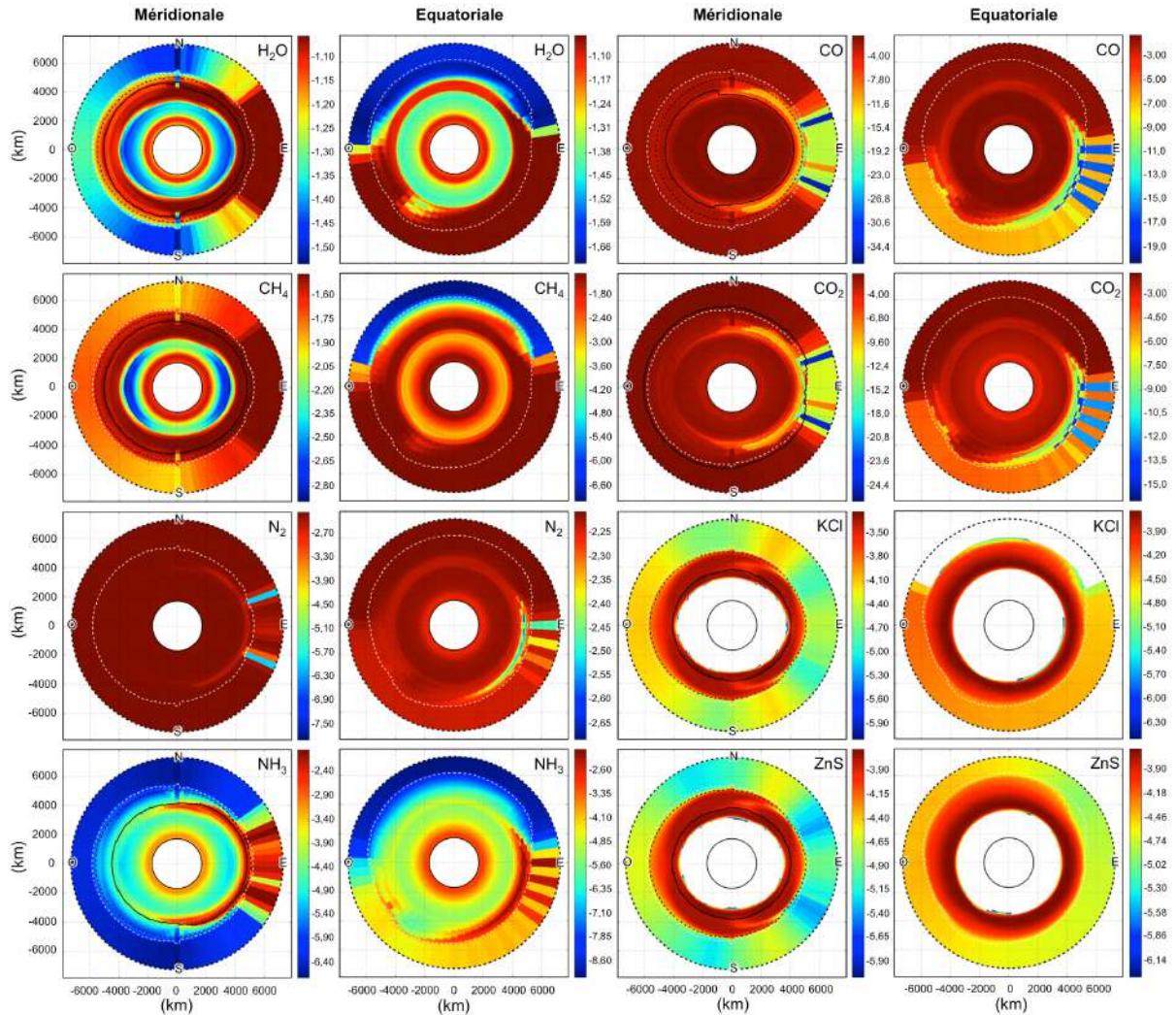


Figure 4.3: Coupe mérisionale au terminateur et équatorial de la simulation de GJ1214 b des abondances en nombre des molécules et des fractions massiques en aerosols (sans H<sub>2</sub> et He). L'échelle de couleur est en puissance de 10. Les tirets noirs indiquent le toit du modèle dans la maille de Pytmosph3R et les tirets blanc au toit de la simulation elle-même. Les iso-contours en traits continus noirs indiquent les niveaux pour lesquels la transmittance de l'atmosphère devient supérieure à  $e^{-1}$  pour des longueurs correspondant à des pics d'absorption propres à la molécule concernée et pour lesquelles ils constituent l'unique contribution au spectre total en l'absence de diffusion de Mie : 2,502 (H<sub>2</sub>O), 1,171 (CH<sub>4</sub>), 1,515 (NH<sub>3</sub>), 4,608 (CO, non dominant), 4,273 (CO<sub>2</sub>) et 1,082 (ZnS et KCl) microns. Les iso-contours en pointillés noirs correspondent à ces mêmes niveaux mais en tenant compte de la diffusion de Mie. Dans un souci de lecture, le rayon planétaire est réduit sur ces représentations d'un facteur 10 et nous ne représentons que les 80 premières couches. En ce qui concerne les aérosols, les régions blanches dans l'atmosphère correspondent à des fractions massiques négligeables ou nulles que nous avons écartées pour mieux visualiser la répartition dans les zones denses.

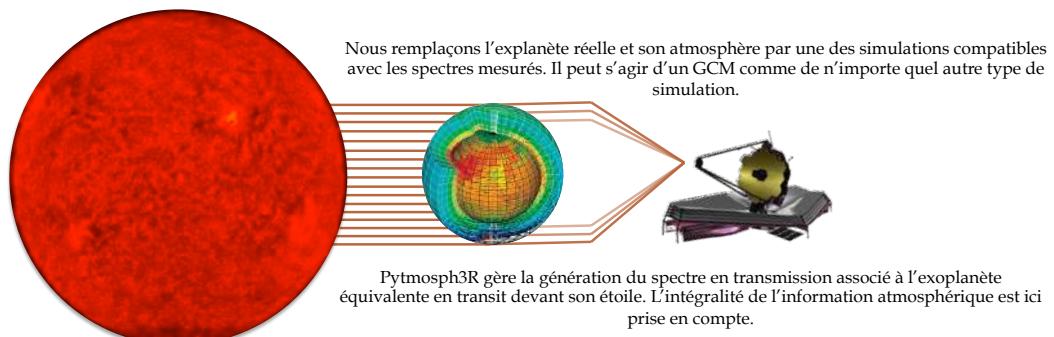
tération est achromatique au premier ordre, puisqu'elle ne repose que sur des aspects géométriques, mais elle est aussi accompagnée de son lot de conséquences.

- Par la dépendance en  $T$  de l'absorption moléculaire, de la diffusion Rayleigh et du continuum qui va, dans la plupart des cas, accentuer les effets précédents puisque les opacités ont tendance à croître avec la température. C'est une altération chromatique puisque les différentes sources d'absorption n'évoluent pas de la même manière avec la température.
- Par les répartitions moléculaires, uniquement dépendantes ou non, de la température (équilibre ou non). C'est un effet qui sera donc spécifique aux hétérogénéités propres à chaque molécule et n'affectera les spectres qu'aux gammes correspondant à leurs bandes d'absorption.
- Que ce soit d'un point de vue thermique ou compositionnel, la structure des colonnes atmosphériques ont un effet que l'on qualifiera de vertical, et la variété de ces profils rencontrés par les rayons stellaires le long de la ligne de visée va également en modifier le transfert radiatif, par opposition à une atmosphère homogène, et c'est ce qu'on appellera un effet horizontal.

Dans notre cas d'étude, les fortes variations de température vont avoir un impact parfois très important sur l'équilibre thermodynamique, et donc sur la composition moléculaire. La figure Figure 4.3 illustre cela en proposant les mêmes coupes que pour la température et la pression, mais cette fois-ci pour toutes les molécules de l'atmosphère. Si la plupart reste relativement peu sensible à ses variations, comme  $H_2O$ ,  $N_2$ ,  $NH_3$  et bien sûr  $H_2$  et  $He$ , les molécules carbonées, elles, le sont davantage ( $CH_4$ ,  $CO$  et  $CO_2$ ). On notera tout particulièrement l'appauvrissement sur l'équateur droit du dioxyde de carbone et du monoxyde de carbone. Dans cette région de l'atmosphère, les courants d'air frais s'enfoncent par delà le terminateur avant d'être réchauffés, et à ces couples pression/température, les abondances en  $CO_2$  et en  $CO$  s'effondrent sur plusieurs ordres de grandeur, au profit du  $CH_4$ .

## 4.2 Effets des hétérogénéités sur les spectres en transmission

Maintenant que nous avons une simulation, nous la faisons transiter devant l'étoile du système, à savoir GJ 1214, et nous appliquons Pytmosph3R pour en générer les observables. Nous n'utiliserons que les cartes de transmittance et les spectres en transmission pour étayer notre étude et notre argumentation. Durant cette première étape, nous allons déjà formulé un certain nombre de critiques vis-à-vis des techniques classiques dans la génération des spectres, et ainsi mettre l'accent sur l'apport de Pytmosph3R lorsque nous sommes en présence de certains types d'hétérogénéités. Nous tenterons ensuite de dégager des prédictions sur l'inversion.



### 4.2.1 Techniques classiques de génération de spectre

Visualisons à présent les effets que l'on s'attend à observer, comme soulignés dans la section précédente sur les spectres de GJ 1214 b (voir § 4.1.2). Nous travaillerons d'abord en l'absence de nuages puis nous montrerons en quoi ces derniers peuvent gommer certains d'entre eux. Nous allons dans un premier temps mettre en évidence l'impact concret du caractère hétérogène de l'atmosphère sur la génération d'un spectre en transmission. Les deux méthodes les plus fréquemment rencontrées pour produire des observables à partir d'une simulation atmosphérique 3D consiste à se focaliser sur le terminateur. L'argument ici consiste à dire que finalement l'essentiel de l'absorption le long d'un rayon échantillon se produit dans la région de l'atmosphère qui est la plus dense et la plus opaque, autrement dit autour du terminateur. À partir de là, seules les colonnes  $(\lambda, \phi)$  associées sont nécessaires et nous cherchons un spectre moyennant les hétérogénéités de la simulation. Les deux techniques se distinguent par l'étape à laquelle cette moyenne est effectuée :

- La première méthode consiste à simuler un profil moyen à partir de l'ensemble des profils du terminateur. Avec Pytmosph3R, il est très facile de générer une colonne moyenne puisque la maille est spatiale. Tout repose finalement sur la manière d'effectuer cette moyenne, notamment en ce qui concerne la pression et les abundances. Nous ne pouvons pas juste établir un profil thermique moyen puis en déduire les fractions molaires à partir de l'équilibre thermodynamique car alors nous gommons les très fortes hétérogénéités de composition ou nous les surestimas (ou sous-estimas) en fonction des températures moyennes obtenues. Nous avons fait le choix de moyenner brutalement les logarithmes de la pression et des fractions molaires, puis de corriger ces dernières pour qu'elles respectent la conservation de la matière. Nous avons conscience toutefois que ce profil ne respecte plus ni l'équilibre hydrostatique, ni l'équilibre thermodynamique, mais gardons aussi à l'esprit que ce profil moyen n'a pas de valeur physique, seulement une valeur spectroscopique.
- La deuxième méthode, plus fréquente et que l'on peut retrouver dans l'utilisation de SMART dans Charnay et al. (2015), consiste à produire un spectre 1D pour chacune de ces colonnes. Une fois ces spectres générés, nous en moyennons les flux relatifs ou les rayons effectifs (au carré). Un des modules de Pytmosph3R réalise cette opération pour ensuite le comparer à celui qu'il produit de son côté.

#### Spectre 1D à partir d'un profil moyen du terminateur

La figure Figure 4.4 illustre les spectres obtenus au moyen de la première méthode, avec ou sans nuages, ainsi que les différences en ppm avec le spectre global généré par Pytmosph3R. Sur ces différences est proposé le bruit de photon approximatif de GJ 1214 avec les instruments du JWST. Nous adoptons la plus petite résolution de ces derniers, à savoir  $R = 100$  pour donner une idée du meilleur niveau de bruit attendu. L'intégration est faite pour la durée d'1,5 transit de GJ 1214 b, soit environ 8600 secondes. En somme, tout ce qui sera largement en dessous de cette courbe disparaîtra dans le bruit lors d'une observation, et tout ce qui s'en rapproche ou est au-dessus peut être détectable (en tout cas à moins de 10  $\mu\text{m}$ , par la suite le bruit instrumental fera exploser ce bruit). Les spectres obtenus par cette approche ont des allures similaires à ceux produits par Pytmosph3R, mais des différences affectent toutes les bandes d'observation, et tout particulièrement celles des molécules les plus hétérogènes : le CO<sub>2</sub> et le CH<sub>4</sub>. Non seulement elles sont presque tout le temps proches ou supérieures au niveau de bruit stellaire, mais elles peuvent excéder des centaines, voire le millier de ppm pour les bandes du CO<sub>2</sub>. Les longueurs d'onde les plus affectées ne correspondent pas aux maximums des bandes mais à leurs ailes. Les longueurs d'onde proches du pic d'absorption sont en effet beaucoup plus sensibles aux températures, mais aussi à la pres-

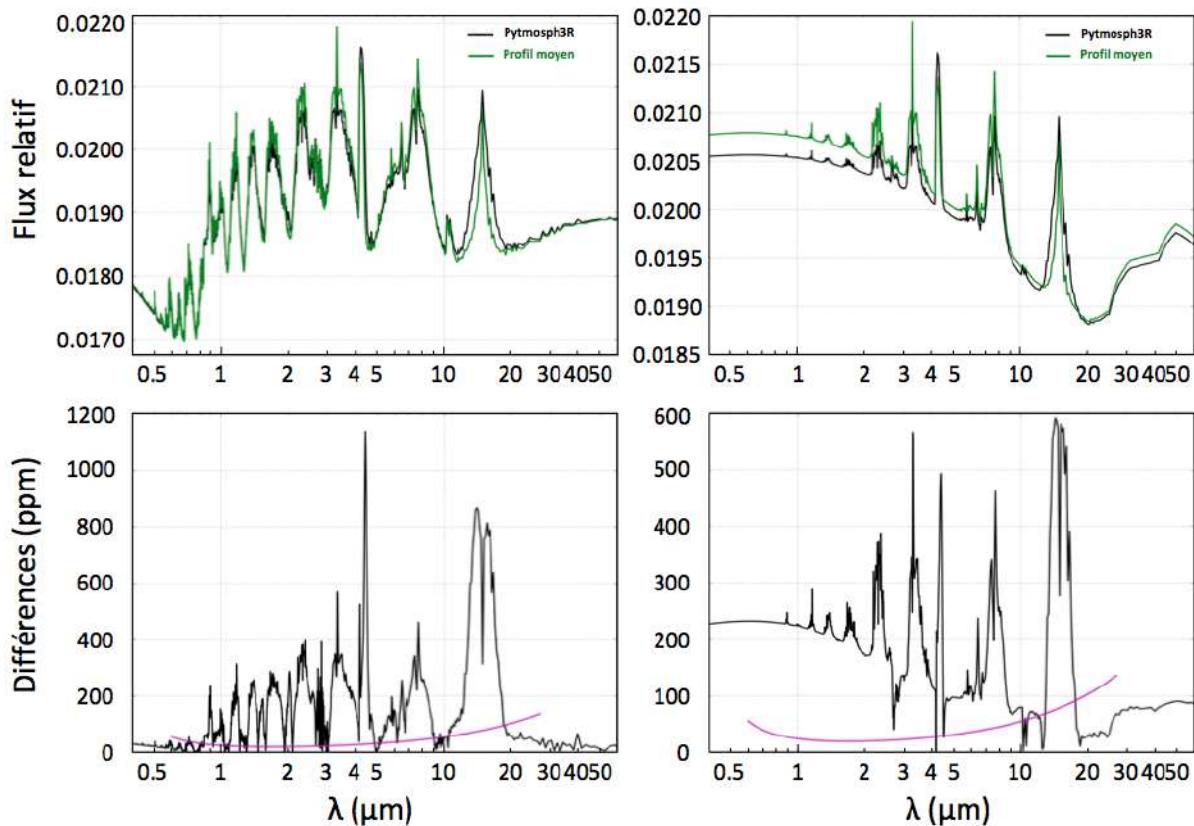


Figure 4.4: Comparaison entre la méthode du profil moyen et les spectres Pytmosph3R. À gauche : en haut : superposition du spectre en transmission obtenu par la méthode (en vert) et du spectre Pytmosph3R (en noir) à partir de la simulation de GJ1214 b en l'absence de diffusion de Mie ; en bas : différences entre les spectres exprimées en ppm. À droite : en haut : superposition du spectre en transmission obtenu par la méthode (en vert) et du spectre Pytmosph3R (en noir) à partir de la simulation de GJ 1214 b en tenant compte de la diffusion de Mie des nuages de KCl et de ZnS ; en bas : différences entre les spectres exprimées en ppm. Les courbes magenta donnent l'ordre de grandeur en fonction de la longueur d'onde du bruit de photon de GJ 1214 pour 1h30 d'intégration, des instruments semblables à ceux du JWST et une résolution  $R = 100$ .

sion que le pic lui-même, et leurs déformations sur le spectre trahissent l'absence d'un fort mixage en couples ( $P, T$ ). Le spectre de Pytmosph3R est le résultat de la contribution de chaque cellule traversée par les rayons stellaires qui ne sont pas totalement absorbés et est issu d'une grande diversité de couples ( $P, T$ ) aux contributions variables, tandis que le spectre obtenu à partir moyenne des profils souffre d'une variété beaucoup plus faible et ne repose finalement que sur une dizaine d'entre eux, contre au moins autant mais multiplié par le  $N_\theta$ . Cette méthode n'est pas adaptée à la génération d'observables fiables dans le cas d'une atmosphère présentant des hétérogénéités azimutales ou horizontales non négligeables.

Les mêmes remarques peuvent être formulées en présence de nuages, ces derniers étant eux-aussi très affectés dans le visible, le très proche infra-rouge et les infra-rouges lointains. L'essentiel des différences constatées dans le visible et le proche infra-rouge découlent de la position non représentative des nuages lorsque nous moyennons nos profils. Nous retrouvons dans l'infra-rouge, seule gamme dans laquelle il peut s'exprimer, les différences liées au moléculaire. Toutefois, elles sont amoindries par rapport à la comparaison que nous avions effectuée en l'absence de diffusion de Mie. Pour reprendre notre

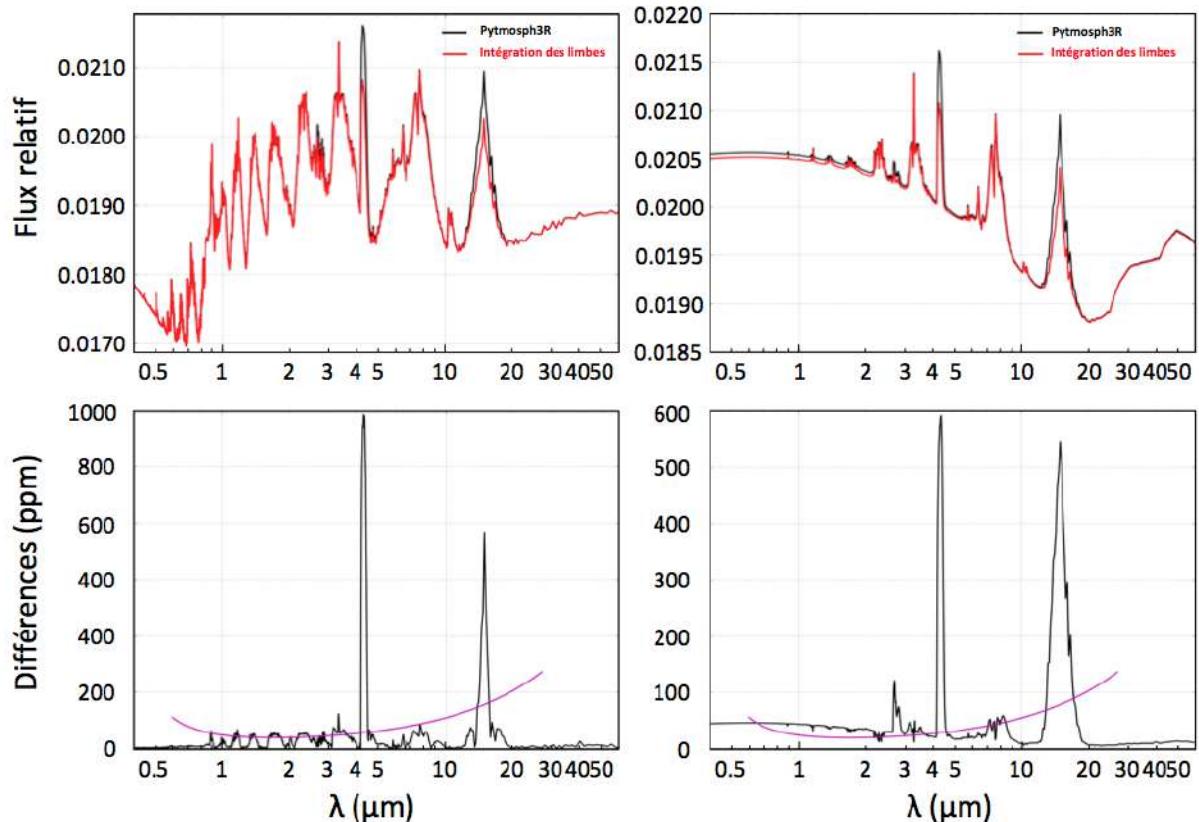


Figure 4.5: Comparaison entre la méthode d'intégration des spectres 1D obtenus à partir des profils aux limbes et les spectres Pytmosph3R. À gauche : en haut : superposition du spectre en transmission obtenu par la méthode (en rouge) et du spectre Pytmosph3R (en noir) à partir de la simulation de GJ 1214 b en l'absence de diffusion de Mie ; en bas : différences entre les spectres exprimées en ppm. À droite : en haut, superposition du spectre en transmission obtenu par la méthode (en rouge) et du spectre Pytmosph3R (en noir) à partir de la simulation de GJ 1214 b en tenant compte de la diffusion de Mie des nuages de KCl et de ZnS, en bas, différences entre les spectres exprimées en ppm. Les courbes magenta donnent l'ordre de grandeur en fonction de la longueur d'onde du bruit de photon de GJ 1214 pour 1h30 d'intégration, des instruments semblables à ceux du JWST et une résolution  $R = 100$ .

exemple, les ailes des bandes d'absorption, et tout particulièrement celles du CO<sub>2</sub>, étant de plus faibles amplitudes, le poids de la contribution de Mie sur leurs intensités s'en voit aussi plus important. Par conséquent, à diffusion de Mie assimilable dans les gammes de ces deux bandes, les ailes sont plus fortement ré-haussées dans le cas moyenné, car plus serrées, que dans le cas Pytmosph3R, et les différences s'en voient plus faibles. Si on regarde les pics eux-mêmes, les nuages n'ont aucune influence sur eux puisque les contributions de Mie y sont négligeables (à quelques ppm près). Quelle que soit la gamme spectrale, les écarts entre les deux spectres sont beaucoup trop importantes pour ne pas être détectables lors de l'inversion.

La qualité médiocre des spectres générés à partir d'un profil moyen résulte de la présence d'hétérogénéités azimutales et/ou horizontales, et étant donné les objets que nous allons étudier, nous ne pouvons pas nous en satisfaire. Nous déconseillons donc cette méthode génération des spectres lorsque la simulation GCM est particulièrement hétérogène (de manière azimutale et horizontale), et notamment pour des simulations d'exoplanètes tempérées ou chaudes et en rotation synchrone.

### Moyenne des spectres 1D obtenus pour chaque colonne du terminateur

La figure Figure 4.7 illustre quant à elle les spectres obtenus au moyen de la deuxième méthode, avec ou sans nuage toujours, ainsi que les différences en ppm avec le spectre généré par Pytmosph3R. Ce qui est frappant ce sont les allures très proches entre les deux courbes. Il ne fait aucun doute que dans ce cas de figure, cette technique est beaucoup plus fidèle et efficace que la précédente. Sur l'ensemble de la gamme spectrale, et au vue du set de sections efficaces utilisé, les deux spectres sont presque assimilables car 97% des points ont une différence inférieure au bruit de photon de GJ 1214 (contre seulement 15% avec la technique précédente). Les 3% restant ne sont pas à négliger pour autant car ils ne sont pas anodins et une fois de plus, concernent essentiellement le dioxyde de carbone. Cette technique est excellente pour tenir compte des hétérogénéités azimutales et rendre compte par exemple de l'appauvrissement en CO<sub>2</sub> du côté Est de la simulation (voir Figure 4.3) ou de l'enrichissement en CH<sub>4</sub> découlant de l'équilibre thermodynamique. Néanmoins, de par son approche, elle ignore complètement les hétérogénéités horizontales plus évidentes à percevoir sur les coupes équatoriales de Figure 4.3. Ce sont tout de même des différences de plusieurs centaines de ppm, 600 pour la bande à 4,27 μm et presque 1000 ppm pour celle à 14,7 μm. Et même si elles sont légèrement atténuées en tenant compte de la diffusion de Mie, elles restent proches de 500 - 600 ppm. De tels écarts auront très probablement des conséquences sur l'inversion de ces spectres, ce que nous mettrons en évidence dans le prochain paragraphe (§ 4.3).

Outre les écarts les plus spectaculaires, si les spectres en l'absence de diffusion de Mie sont relativement représentatifs, ils le sont beaucoup moins du moment où nous introduisons l'absorption des aérosols. Nous passons de 97 % des points en dessous du bruit de photon à 17 % seulement, même si 91 % d'entre eux restent à moins 2 fois ce bruit. Toute la gamme 0,6 - 3,7 μm, absolument essentielle lors de l'inversion, en particulier avec le set 10wno pour lequel la résolution est proportionnelle au nombre d'onde, n'est plus identifiable au spectre global de Pytmosph3R. TauREx n'est actuellement pas capable de prendre en compte efficacement la diffusion de Mie par les aérosols, nous n'aurons donc pas l'occasion de souligner ce point dans les paragraphes à venir. Il faudra toutefois le garder à l'esprit pour les prochaines mises à jour qui devraient permettre l'implémentation de la physique des nuages.

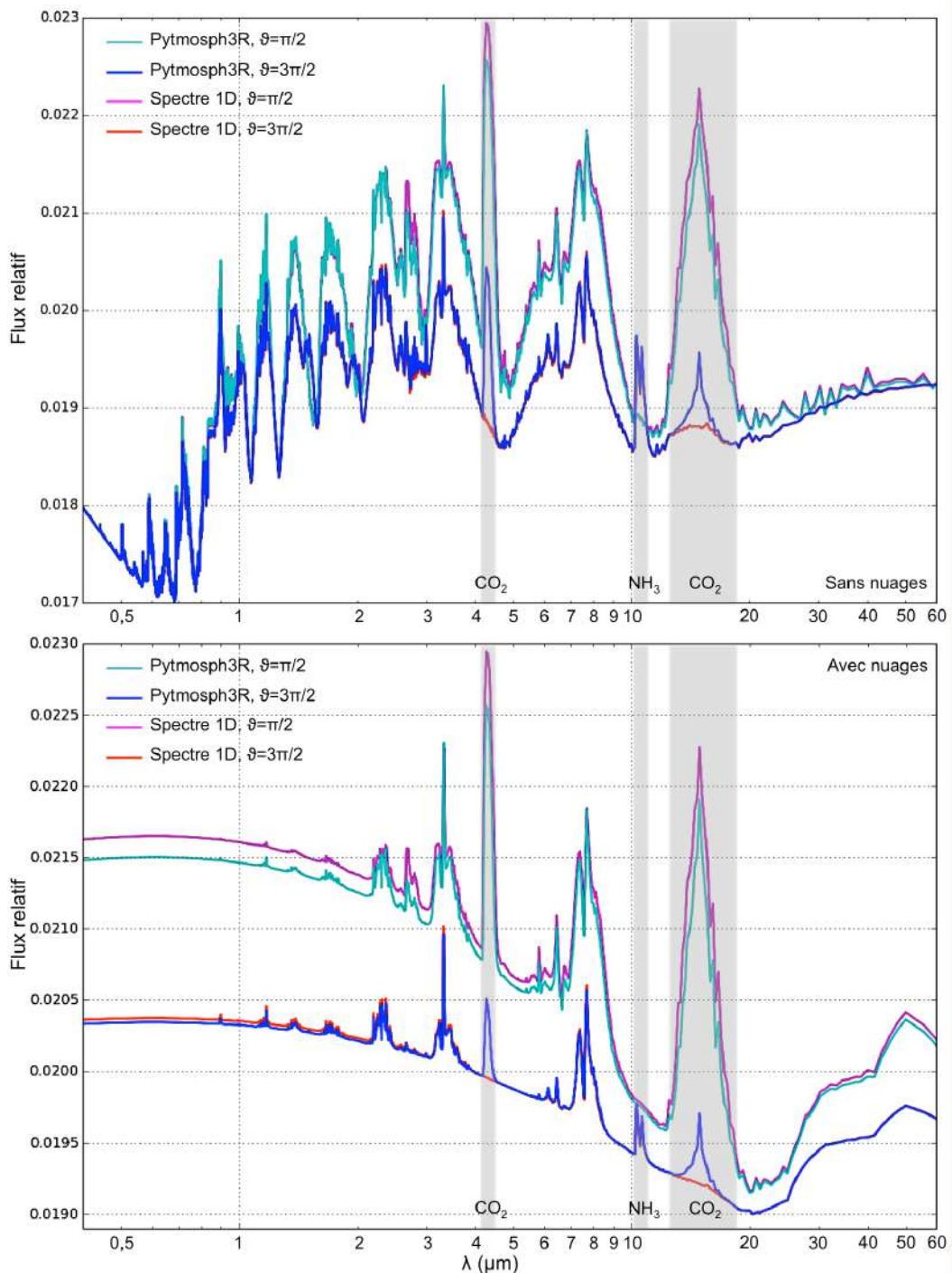


Figure 4.6: Spectres en transmission obtenus à partir de la carte de transmittance en se restreignant uniquement aux angles  $\theta = \pi/2$  (courbe cyan) et  $\theta = 3\pi/2$  (courbe bleu), et les spectres 1D calculés à partir des colonnes atmosphériques du terminateur aux équateurs Ouest (courbe magenta) et Est (courbe rouge). Sont surlignées les deux bandes majeures du CO<sub>2</sub> et la bande à 10,4 μm du NH<sub>3</sub>. En haut : nous ne tenons pas compte de la diffusion de Mie. En bas : nous en tenons compte.

#### 4.2.2 Effets azimutaux et horizontaux pour le CO<sub>2</sub> et NH<sub>3</sub>

Donnons une explication aux différences obtenues avec la méthode d'intégration des spectres aux limbes. Si, au terminateur, 17 colonnes présentent une abondance en dioxyde de carbone plus faible, pesant sur la moyenne des spectres à presque 20% dans l'expression des bandes de la molécule, cet appauvrissement devient rapidement moins marquées lorsqu'on s'en écarte. En s'enfonçant vers le côté jour, les abondances augmentent sur 4 à 12 ordres de grandeur et nous nous retrouvons typiquement dans un cas de figure où l'argumentation, reposant sur un sous-parcours centré sur le terminateur et portant l'essentiel de l'absorption du parcours, est complètement fausse. Toujours au terminateur, dans cette région de latitude, le sous-parcours central représente entre moins de 1% et 65% de la profondeur optique totale associée au dioxyde de carbone. Pire encore, la molécule ne contribue même pas à un 10 000ème de la profondeur optique totale. Pour appuyer nos propos, nous avons représenté sur la figure Figure 4.6 :

- le spectre en transmission obtenu avec la colonne à l'équateur Est de la simulation (rouge)
- le même spectre mais à partir de l'angle  $\theta = 3\pi/2$  de la carte de transmittance de Pytmosph3R (bleu), correspondant à la section de cylindre associée à l'équateur Est
- le spectre en transmission obtenu avec la colonne à l'équateur Ouest de la simulation (magenta)
- le même spectre mais à partir de l'angle  $\theta = \pi/2$  de la carte de transmittance de Pytmosph3R (cyan), correspondant à la section de cylindre associée à l'équateur Ouest.

Comme nous pouvons le constater, en ne retenant que la colonne du terminateur, tout se passe comme si le dioxyde de carbone était absent du côté Est de l'exoplanète, alors qu'en tenant compte de l'ensemble du parcours au sein de la simulation, le CO<sub>2</sub> s'exprime tout de même par le biais des sous-parcours plus proches ou plus profonds sur la ligne de visée. L'effet est inversé d'ailleurs du côté Ouest puisque la colonne à l'équateur retient une abondance très importante alors que, comme nous pouvons le voir sur la coupe équatoriale de Figure 4.3, le côté nuit de la simulation est largement appauvri. Le spectre 1D correspondant surestime donc la quantité de CO<sub>2</sub> et il en résulte deux bandes, centrées sur 4,27 μm et 14,7 μm, plus intenses. Ces deux effets liés aux hétérogénéités horizontales et de nature compositionnelle sont spectaculaires pour cette molécule.

Sur cette même figure, nous avons également surligné une bande de l'ammoniac qui a un comportement très différent suivant qu'on se place d'un côté ou de l'autre de l'atmosphère. La bande centrée à 10,92 μm est la seule de la molécule à dominer le spectre en l'absence de nuages. Les coupes méridionale et équatoriale montrent que la molécule subit localement, dans la région Est de l'atmosphère, une augmentation non négligeable de son abondance. Il s'agit d'une région très fine qui enrobe l'isotherme, présente uniquement de ce côté, et qui persiste autour du terminateur. La température y avoisine les 460 K, correspondant à un équilibre thermodynamique décalé vers la dissociation du diazote et la formation de l'ammoniac. C'est pour cette raison que la bande existe sur les spectres du côté Est mais pas sur ceux du côté Ouest, où elle est écrantée par l'eau et le méthane. Comme cette zone d'accumulation du NH<sub>3</sub> s'étale sur un tiers du terminateur, elle subsiste dans le spectre d'absorption total mais est moins marquée. Comme nous sommes face à une hétérogénéité de composition inverse à celle du CO<sub>2</sub> avec une région cette fois-ci localement plus abondante autour du terminateur, elle n'a d'effet que d'un point de vue azimutal puisque les sous-parcours dominants dans le transfert radiatif sont bien ceux centrés sur le terminateur. Les hétérogénéités horizontales que l'on pourrait s'attendre à observer du fait de l'appauvrissement général de l'atmosphère en dehors de la région précitée sont totalement perdues, d'autant plus que la molécule ne domine presque jamais le spectre et sa signature est masquée par celles

des autres molécules. Ces mêmes remarques s'appliquent au-delà de 20 microns, zone spectrale résultant des contributions rotationnelles de  $\text{H}_2\text{O}$ ,  $\text{CH}_4$  et  $\text{NH}_3$ . L'aspect lissé du spectre côté Est résulte de la domination nette de l'ammoniac sur ces deux consoeurs qui ont une signature plus dentelée dans cette gamme que l'on remarque parfaitement sur le spectre côté Ouest.

À noter que ces effets sur les spectres en transmission ne sont visibles dans le cas de cette simulation que parce que les conditions le permettaient. Le  $\text{CO}_2$  est la molécule la plus hétérogène de la composition atmosphérique mais uniquement parce que nous nous sommes placés à l'équilibre thermodynamique et que ses abondances s'effondrent à basse température. Effondrement qui ne pourrait probablement pas se concrétiser si nous tenions compte de la cinétique des réactions chimiques et des processus dynamiques de mélange. C'est aussi la molécule qui présente les deux bandes d'absorption les plus fortes et par conséquent, les plus sensibles aux variations de température et de composition. Dans le cas de  $\text{NH}_3$ , les conditions nous sont là encore très favorables parce que la région d'enrichissement dont nous avons parlé se localise exactement dans la zone signataire d'un point de vue radiatif et parce que c'est l'unique bande qui s'exprime malgré la présence de l'eau et du méthane. Elle résulte également des cellules anti-Hadley ([Charnay et al. 2015](#)) amenant dans cette région de l'air aux températures propices à la génération des molécules à partir du  $\text{N}_2$ . La simulation ayant été réalisée en présence des nuages, se focaliser sur le moléculaire n'a de sens que dans le cadre de l'étude que nous sommes en train de réaliser et il convient donc de garder à l'esprit l'ajout ou la disparition des effets lorsque nous tenons compte de la diffusion de Mie. La contribution de l'ammoniac dans le spectre, par exemple, est alors totalement effacée, ainsi que les effets liés à ses hétérogénéités.

#### 4.2.3 Effets horizontaux des aérosols

Comme nous l'avons fait remarquer, lorsque nous prenons en compte la diffusion de Mie, la méthode d'intégration des limbes n'est plus aussi fidèle et induit des biais systématiques plus gênants. Pour comprendre les différences que l'on peut noter ici, nous nous référons de nouveau au coupes méridionales et équatoriales de la figure [Figure 4.3](#). On y remarque une répartition hétérogène azimutale assez symétrique du terminateur par rapport au plan équatorial, particulièrement marquée à l'Est du fait de l'air froid du côté nuit qui s'enfonce dans le côté jour et ne se réchauffe qu'un peu plus profondément. Ce refroidissement du côté Est, déjà responsable des hétérogénéités précitées, induit une contraction de l'atmosphère, et des conditions paramétriques réduisant la région de condensation. Ceci explique par ailleurs l'énorme différence entre les spectres obtenus à l'Est et à l'Ouest (voir [Figure 4.6](#)), mais cet effet, de par sa nature azimutale, n'explique pas les différences entre les deux méthodes de génération de spectre.

Si maintenant nous observons de plus près les courbes de la figure [Figure 4.6](#) :

- Le côté Est ne semble pas subir d'effets horizontaux, à l'exception de ceux liés à  $\text{CO}_2$  et  $\text{NH}_3$  dont nous avons déjà discutés ([§ 4.2.2](#)). Les gammes spectrales pour lesquelles les nuages dominent l'absorption montrent des flux relatifs presqu'identiques.
- Ce n'est plus le cas du côté Ouest pour lequel nous notons de gros écarts dans toutes ces gammes, en particulier dans le visible et le proche IR.

En observant de plus près la répartition de ces nuages de  $\text{ZnS}$  et de  $\text{KCl}$  sur les coupes équatoriales, mais aussi directement dans la simulation, on se rend compte que les fractions massiques suivent les déformations spatiales induites par la température, ce qui paraît logique étant donné que la condensation dépend de la pression et de la température. Le côté jour étant enflé, les particules peuvent condenser sur

une région plus ample, et inversement pour le côté froid. Cette forme en champignon où la tête serait du côté jour de l'atmosphère altère les profils qui ne peuvent plus s'identifier à celui du terminateur, les nuages subsistent plus haut quand on s'enfonce dans le côté jour et se concentrent à une altitude proche de celle du terminateur du côté nuit. À partir de cette simple remarque, on pourrait s'attendre à ce que le spectre 1D donne des flux relatifs plus faible que celui de Pytmosph3R, mais nous constatons tout l'inverse. La carte est en effet trompeuse car elle donne l'impression que la haute atmosphère présente une très faible quantité d'aérosols. Or elles ne sont que 2 à 10 fois inférieures : cette partie de l'atmosphère n'est donc pas à pas négliger. Nous notons sur les coupes que le KCl présente une très forte hétérogénéité en haute altitude. Les représentations limitent la fraction massique à  $10^{-7}$  kg/kg(air) pour mieux percevoir la répartition globale, raison pour laquelle le côté chaud apparaît blanc pour cet aérosol. Les fractions massiques impliquées dans cette région varient en réalité entre  $10^{-8}$  et  $10^{-14}$ . Donc, si le profil 1D sous-estime l'altitude des nuages lorsqu'on est proche du toit du modèle, elle surestime les derniers couches et toute la partie extrapolée en fixant sa fraction massique sur une valeur à 5 - 9 ordres de grandeur. Dans le cas du ZnS, le constat est le même mais à bien moindre mesure et nous notons une dissymétrie par rapport à l'axe d'observation plutôt que par rapport à l'axe Est-Ouest. Du point de vue du transfert radiatif, les nuages de KCl sont dominants dans le visible et le proche IR avant d'avoir une contribution à peu près semblable à celle de ZnS à partir de  $4 \mu\text{m}$ . C'est donc la haute atmosphère, ses hétérogénéités horizontales, et essentiellement celle des particules de KCl, qui sont à l'origine de l'écart constaté du côté Ouest.

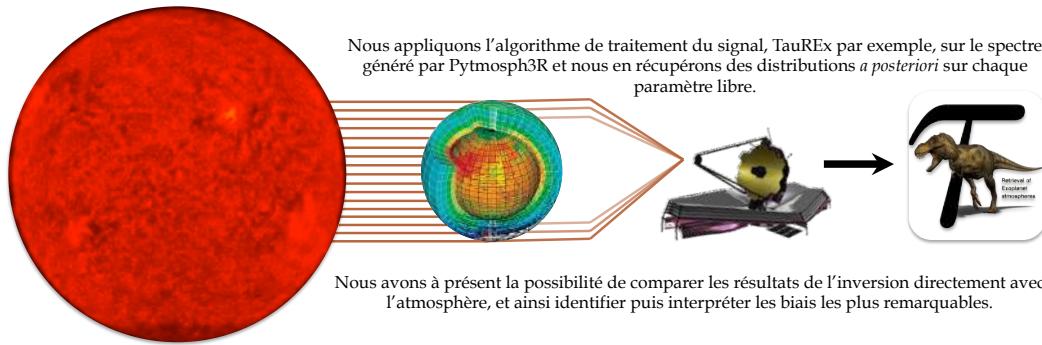
Le côté Est, quant à lui, est beaucoup moins marqué par ces effets horizontaux car elles y sont aussi moins intenses. L'air froid qui pénètre dans le côté jour permet aussi aux nuages d'y subsister plus profondément. La région d'appauvrissement apparaît pour un angle légèrement plus élevé (d'une douzaine de degrés), un angle donc proche de l'angle d'ouverture, et a donc un impact plus faible sur les spectres. L'écart des fractions massiques entre la haute atmosphère et la plus basse est aussi un peu plus net puisqu'il y est 10 fois inférieur alors qu'il ne l'était que d'environ 2 fois du côté Ouest. Le spectre 1D reste donc toujours supérieur au spectre Pytmosph3R mais l'écart est clairement moindre.

Pour conclure, les hétérogénéités atmosphériques ont un impact réel sur les spectres en transmission qu'il ne faut pas négliger. Dans la volonté de confronter des simulations solutions à des observations réelles, en fonction de l'intensité de ces hétérogénéités, on privilégiera l'une de ces trois méthodes de génération de spectre :

- le profil moyen lorsque l'atmosphère est presque homogène ;
- l'intégration des limbes lorsque les hétérogénéités sont essentiellement de natures azimutales ;
- Pytmosph3R lorsqu'elles sont à la fois azimutales et horizontales, ou seulement horizontales.

### 4.3 Résultats de l'inversion de la simulation de GJ 1214 b

En discutant des spectres obtenus à partir de Pytmosph3R nous avons identifié la plupart des types d'hétérogénéités atmosphériques que l'on pouvait rencontrer, ainsi que des effets qui leurs sont associés. Il s'agirait à présent d'être capable de les retrouver dans les résultats de l'inversion par TauREx. Nous allons voir que certain d'entre eux ne s'expriment finalement que très peu tandis que d'autres auront une signature nette. Etant donné la complexité de la simulation, nous allons éprouver des difficultés à estimer la contribution isolée de chaque type de biais et à les lier aux écarts constatés, mais nous fournirons toujours une ou plusieurs explications.



### 4.3.1 Paramétrisation de TauREx

Ci-dessous nous rappelons les caractéristiques principales utilisées par Pytmosph3R et leurs correspondances avec TauREx :

- Le rayon planétaire fixé par la simulation est de  $R_p = 1,7 \cdot 10^7$  m. Le rayon moyen à 10 Bar quant à lui est à  $1,7225 \cdot 10^7$  m environ. Nous avons donc entré dans TauREx ce rayon pour une pression de surface de  $10^6$  Pa.
- La simulation comprend 8 molécules : H<sub>2</sub>, He, H<sub>2</sub>O, CH<sub>4</sub>, NH<sub>3</sub>, N<sub>2</sub>, CO<sub>2</sub> et CO, mais seules H<sub>2</sub>O, CH<sub>4</sub>, NH<sub>3</sub>, CO<sub>2</sub> et CO sont des espèces optiquement actives. H<sub>2</sub>, He et N<sub>2</sub> sont inactives, les abondances des deux premières étant déterminées à partir de la conservation de la matière et d'un ratio He/H<sub>2</sub>, tandis que l'abondance en diazote restera libre.
- Le ratio He/H<sub>2</sub> est assimilé à celui d'une étoile de type solaire à savoir 0,17647 et est fixé.
- La gravité de surface à 10 Bars est déduite de la masse de GJ 1214 b et de son rayon à 10 Bars, soit  $g_0 = 8,93$  m/s<sup>2</sup>.
- La pression du toit atmosphérique est fixée à  $10^{-6}$  Pa.
- Le nombre de couches est identique à celui de la grille sphérique de Pytmosph3R, soit 100 couches.
- Nous ne tiendrons pas compte de la diffusion de Mie lors de la génération du spectre qui sera inversé par TauREx.
- Nous utilisons la version *TauREx* de la construction du profil vertical pour limiter les biais systématiques, et la version discrète du transfert radiatif, conformément à ce que nous avons préconisé dans la section précédente.
- GJ 1214 a pour caractéristiques  $R_s = 0,20647 R_\star$  et  $T_{\text{eff}} = 3000$  K, nous considérons qu'elle est localisée à 42,5 a.l. de l'observateur.
- Concernant les sources d'opacité, seul le continuum du couple He/H<sub>2</sub> est pris en compte lors de la génération du spectre qui sera inversé par TauREx. Dans le cas de GJ 1214 b, la contribution des autres sources de continuum est négligeable.
- L'inversion a été effectuée avec le set de section efficace  $10_{\text{wno}}$  à résolution variable et de  $\Delta\sigma = 10$  cm<sup>-1</sup>.

Table 4.2: Résultats de l'inversion de la simulation de GJ 1214 b (Charnay et al. 2015).

Paramètre libre	$R_p$	T	$\chi_{H_2O}$	$\chi_{NH_3}$	$\chi_{CO_2}$	$\chi_{CO}$	$\chi_{N_2}$	$\chi_{CH_4}$
Unités	$R_J$	K	-	-	-	-	-	-
Médiane	0,263256	485,42	-1,392	-3,488	-1,948	-8,557	-8,129	-1,557
$\sigma_+$	$4,9 \cdot 10^{-5}$	2,37	0,010	0,014	0,011	2,494	2,574	0,010
$\sigma_-$	$4,6 \cdot 10^{-5}$	2,27	0,010	0,014	0,011	2,371	2,612	0,010

- Nous optons pour une inversion à 9 paramètres libres :  $R_p$ , T,  $\chi_{H_2O}$ ,  $\chi_{CO_2}$ ,  $\chi_{CH_4}$ ,  $\chi_{NH_3}$ ,  $\chi_{N_2}$ ,  $\chi_{CO}$ , et  $\chi_{CO_2}$ . Les distributions des fractions molaires en  $H_2$  et He seront déduites de celles des autres molécules par conservation de la matière et la connaissance du ratio He/ $H_2$  et il en va de même pour le poids moléculaire moyen.
- Nous avons utilisé les distributions *a priori* suivantes :
  - le rayon planétaire  $R_p$  : fonction porte bornée [0,1 ; 0,4]
  - la température T : fonction porte bornée [200 ; 1000]
  - les fractions molaires  $\chi_i$  : fonction porte bornée [ $10^{-12}$  ; 1]
  - le poids moléculaire moyen  $\mu$  : fonction porte bornée [0 ; 0,4]
- Nous effectuons l'inversion sur la gamme spectrale 1 - 10  $\mu\text{m}$  préconisée par l'équipe de University College London sur un objet comme GJ 1214 b et avec un instrument tel que le JWST. Nous verrons que la gamme spectrale peut s'avérer importante.

Une fois Pytmosph3R exécuté sur la simulation de (Charnay et al. 2015), nous soumettons le résultat à TauREx. Pour brouter le spectre et lui associer des barres d'erreur, nous reprenons l'expression du bruit de photon stellaire introduit dans le chapitre précédent (voir § 3.5) et nous adaptons le calcul au set de section efficace qui est utilisé. Nous utilisons toujours les caractéristiques instrument du JWST mais nous en ignorons la résolution spectrale pour appliquer celle du set  $10_{\text{wno}}$ , qui est variable. Nous appliquons alors un bruit gaussien sur le spectre à partir de ce que nous obtenons et que nous avons identifié aux barres d'erreur associées.

### 4.3.2 Interprétation des spectres et des distributions *a posteriori*

La figure Figure 4.7 est une représentation en triangles des distributions *a posteriori* des 9 paramètres libres et du poids moléculaire moyen d'une solution proposée par TauREx. Le tableau Table 5.1 donne les valeurs médianes ainsi que les écarts-type de ces distributions. Enfin, la figure Figure 4.9 propose la superposition du spectre solution obtenu par TauREx au spectre d'entrée dans la gamme 1-10 microns ainsi que les différences absolues entre eux. Nous commencerons par comparer les deux spectres, et pour cela, nous devons visualiser les courbes de contribution au spectre (Figure 4.8).

#### Spectre solution et spectre d'entrée, comparaisons et prédictions

Comme nous pouvons le constater sur la figure Figure 4.8, les molécules les plus représentées sont finalement le méthane et l'eau, majoritairement dans le proche IR, puis l'ammoniac et enfin le dioxyde de carbone. Si nous devions quantifier les contributions signataires de chacune des molécules sur le spectre final,  $CH_4$  contribuerait à plus de 89 % de son identité,  $H_2O$  à 5 %,  $NH_3$  à 1 %,  $CO_2$  à 4 % et  $CO$  à moins de 1 %. Il n'est donc pas étonnant de constater une bonne correspondance entre les spectres

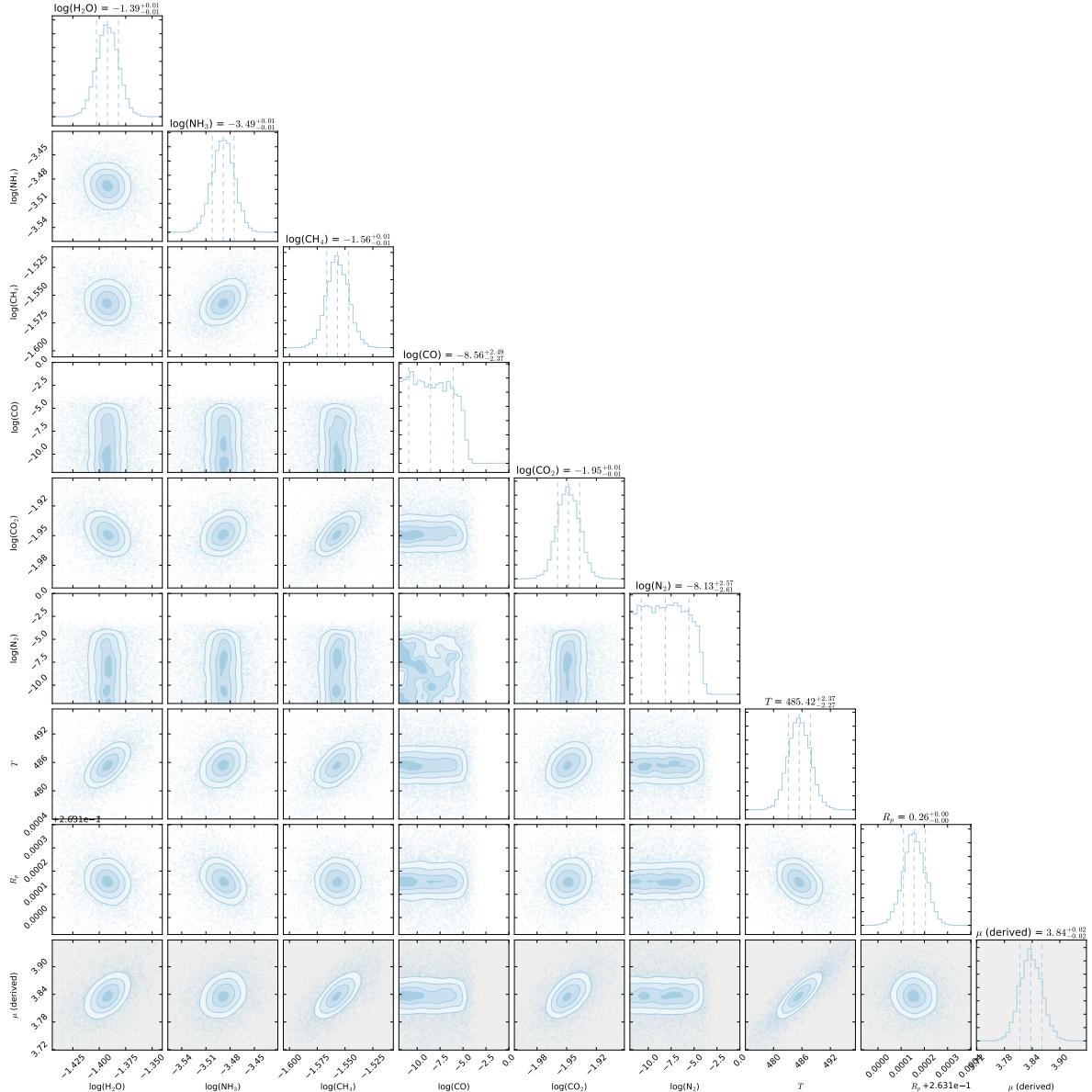


Figure 4.7: Distributions *a posteriori* résultant de l'inversion du spectre de GJ 1214 b par TauREx. Les abondances sont exprimées par leurs valeurs logarithmiques, le rayon à 10 Bar en rayon jupiterien et le poids moléculaire moyen en unité atomique.

sur la majorité des gammes dominées par le méthane et l'eau (Figure 4.9). Le  $\chi^2$  réduit associé à cette solution est de 1,54, ce qui est plutôt bon étant donné l'ensemble des approximations faites dans le cadre de l'inversion. Si nous excluons la bande du CO<sub>2</sub>, il est même de 1,48. Commentons les spectres pour chaque molécule :

- **CH<sub>4</sub>**: Le méthane domine le spectre, et la contrainte du spectre étant globalement de bonne sur l'ensemble des gammes qui la concerne, nous nous attendons à retourner une abondance plus que cohérente avec celles de la simulation. Si en effet les bandes les moins intenses sont bien reproduites, les pics sondant plus haut dans l'atmosphère, et notamment à 3,32 microns, sont quant à eux beaucoup moins fidèles au spectre d'origine, c'est d'ailleurs à cette longueur d'onde que la différence est la plus remarquable (plus de 400 ppm).
- **H<sub>2</sub>O** : Lorsque le méthane ou le dioxyde de carbone n'imposent pas de manière franche leurs signatures, l'eau s'impose à son tour ou constitue dans la majorité des longueurs d'onde la contribution manquante la plus importante. Sur les deux bandes qui la représentent le mieux, autour de 2,70  $\mu\text{m}$  et 1,94  $\mu\text{m}$ , nous constatons une très bonne correspondance. Nous devrions donc aboutir à une bonne contrainte de son abondance.
- **CO<sub>2</sub>**: Bien que le dioxyde de carbone ne présente qu'une raie dans la gamme 1 - 10 microns sur laquelle nous avons effectué l'inversion, il s'agit également de la plus absorbante du spectre, ce qui, *a priori*, devrait en faciliter la contrainte par l'algorithme. Il faut toutefois garder à l'esprit que la résolution du set 10<sub>wno</sub> décroît inversement proportionnellement avec la longueur d'onde et que cette raie à 4,27 microns est donc peu résolue en comparaison avec toutes les bandes du méthane ou de l'eau dans la gamme 1 - 4 microns. L'algorithme a donc plus de matière à reproduire efficacement les bandes de ces deux molécules et le fait au détriment de celles qui le sont moins, minimisant ainsi au mieux le critère de vraisemblance. En conséquence, presque toutes les longueurs d'onde comprises dans la bande du CO<sub>2</sub> présentent une différence très supérieure à  $3\sigma$  sans pour autant excéder 400 ppm. Ce n'est pas un écart catastrophique en soi, mais nous retrouvons ici l'ordre de grandeur des biais que l'on aurait pu rencontrer en utilisant les méthodes classiques de génération de spectre et nous ne pouvons pas l'ignorer.
- **CO**: Le monoxyde de carbone, quant à lui, ne présente que quelques bandes dans la gamme choisie, et qui plus est, pas assez fortes pour s'imposer sur le spectre. TauREx n'aura donc que très peu, voire pas du tout de matière pour en contraindre l'abondance.
- **NH<sub>3</sub>**: En ce qui concerne l'ammoniac, moins contributeur et ne s'imposant jamais en comparaison avec les autres molécules, à l'image du CO, nous ne pouvons pas tirer d'informations concrètes sur la seule base de ces spectres. Néanmoins, les deux molécules ne contribuent pas au spectre de la même manière, si aucune des deux n'est clairement signataire dans la gamme 1 - 10  $\mu\text{m}$ , l'ammoniac a un poids certes faibles mais omniprésent sur le spectre, tandis que le monoxyde de carbone n'a de poids mesurable que pour sa bande à 4,6  $\mu\text{m}$ , bande mixée avec des contributions équivalente de CO<sub>2</sub>, CH<sub>4</sub> et H<sub>2</sub>O. Si sa contrainte risque de s'avérer compliquée, elle devrait être plus aisée que pour CO.
- **N<sub>2</sub>** : Le diazote n'étant pas une molécule est optiquement inactive, sa présence n'intervient que dans la diffusion Rayleigh, qui ne s'exprime pas dans cette gamme, et sur le poids moléculaire moyen. Nous ne savons donc pas comment TauREx va utiliser son abondance.

Si nous devions conclure sur l'interprétation seule des spectres, nous pourrions dire que l'eau, le méthane et à moindre mesure, le dioxyde de carbone semblent être assez bien contraintes par TauREx, et nous nous attendons à trouver des abondances proches de celles rencontrées dans la simulation.

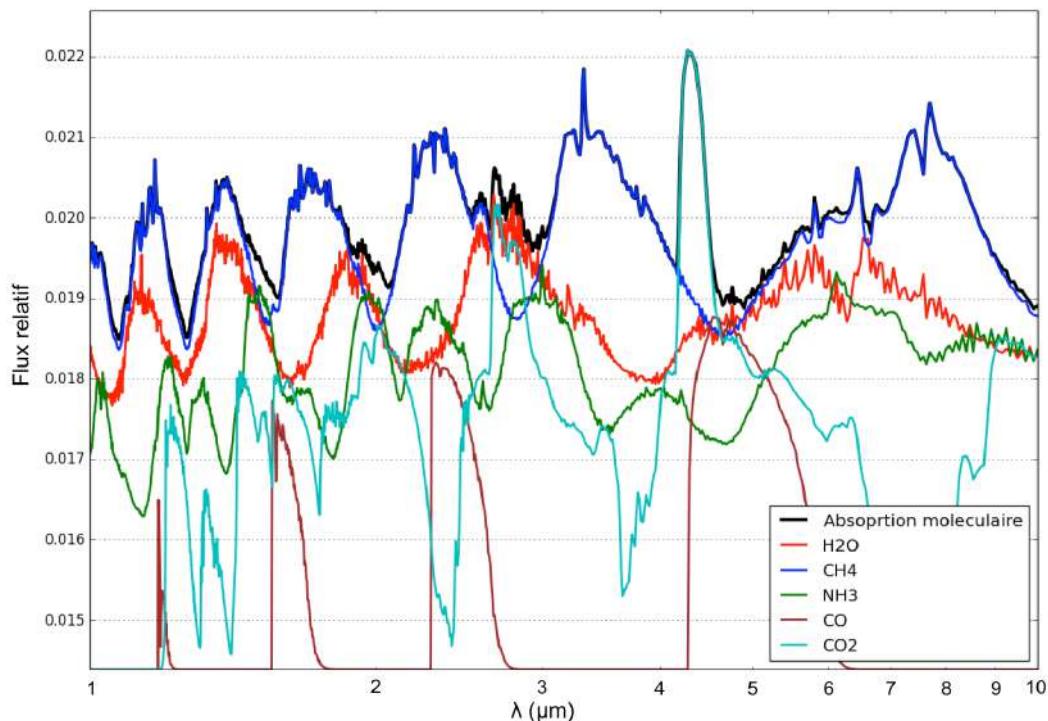


Figure 4.8: Spectre en transmission de la simulation atmosphérique de GJ 1214 b entre 1 et 10 microns et ne tenant pas compte de la diffusion de Mie. Sont superposées les contributions associées à chaque molécules, le Rayleigh et le continuum n’ont aucun effet notable sur cette gamme spectrale.

Les molécules moins représentées ou n’intervenant pas dans l’absorption moléculaire, l’ammoniac, le monoxyde de carbone et le diazote, devraient être plus difficile à contraindre en termes d’abondance. Nous avons constaté deux grandes divergences : une surestimation de la bande à  $3,32 \mu\text{m}$  du méthane et une sous-estimation de la bande du dioxyde de carbone. Etant donné la bonne correspondance du reste du spectre solution avec le spectre d’entrée, nous sommes peut-être face à une difficulté rencontrée par TauREx à trouver les compromis nécessaires sur les paramètres atmosphériques pour tenir compte de certains types d’hétérogénéités. Dans quel cas, cet exemple d’inversion mettrait en évidence la signature de biais naissant de celles-ci, ce que nous cherchions justement à illustrer. Nous allons tenter d’en donner une explication dans le paragraphe suivant (§ 4.3.3) lorsque nous tenterons de comparer les distributions *a posteriori* des abondances avec des valeurs concrètes.

### Commentaires généraux sur les distributions *a posteriori*

Comparons à présent les valeurs médianes des distributions *a posteriori* des molécules avec les abondances rencontrées par les rayons empreintes. Qualitativement toujours, nous trouvons des ordres de grandeur assez similaires, du moins toujours compris entre les valeurs extrêmes de la simulation pour H<sub>2</sub>O, CH<sub>4</sub>, NH<sub>3</sub> et CO<sub>2</sub>. Comme nous pouvons le constater, et comme nous l’avions pressenti rien qu’à l’observation des spectres, si la plupart des paramètres sont finalement assez bien contraints par TauREx, l’algorithme a éprouvé de fortes difficultés à converger sur les abondances en N<sub>2</sub> et en CO. Les distributions s’étaient sur plusieurs ordres de grandeur dans les deux cas, tout en étant limitées par les bornes inférieures fixées aux fractions molaires à  $10^{-12}$ . Dans le cas du diazote, la molécule étant inactive, l’algorithme n’en use que pour jouer sur le poids moléculaire moyen. En laissant ce paramètre libre,

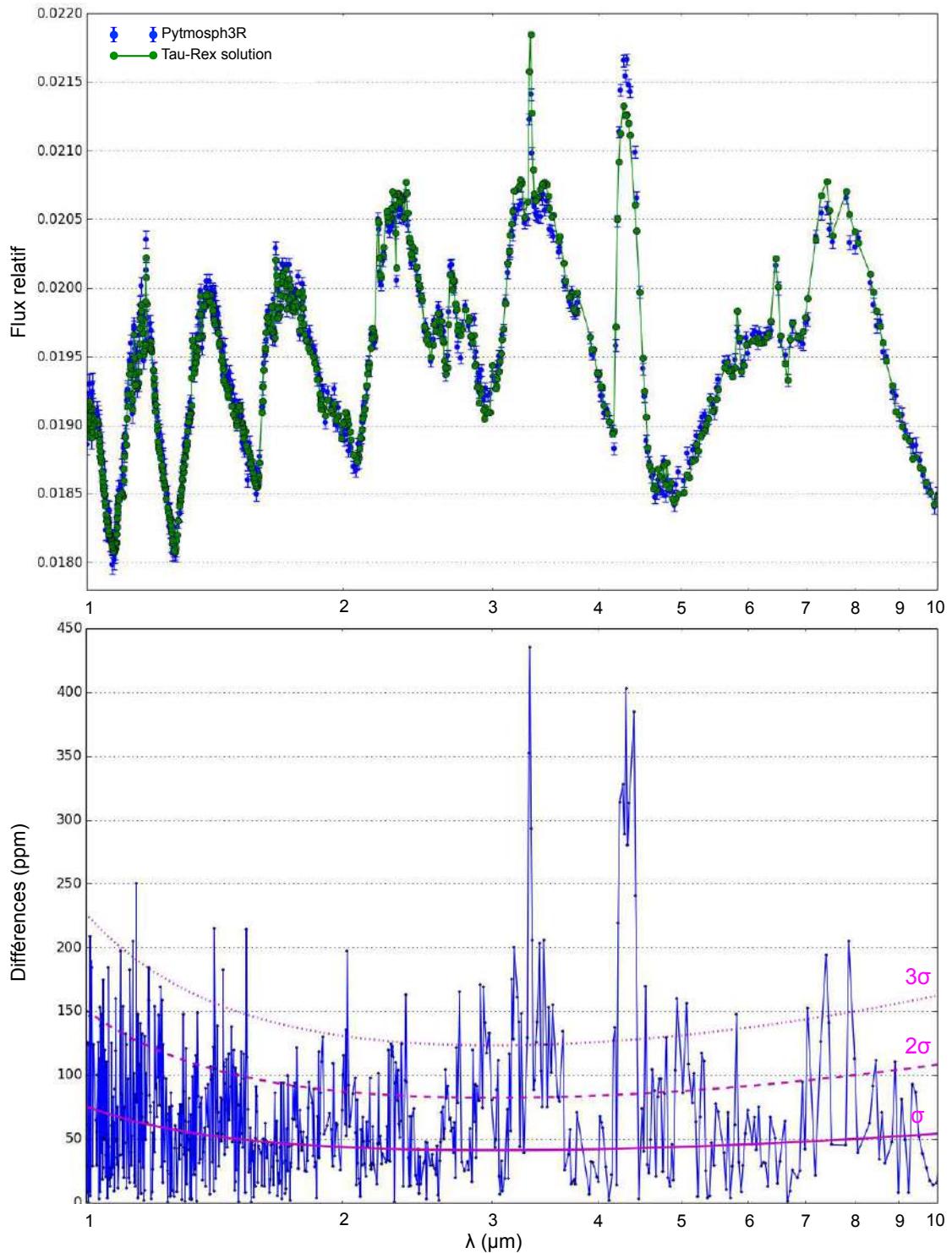


Figure 4.9: En haut : Superposition du spectre en transmission d'entrée obtenu avec Pytmosph3R (points bleus) et du spectre solution obtenu par TauREx après inversion dans la gamme 1-10 micron par le set  $10_{\text{wno}}$ . En bas : Différence absolue entre les deux spectres exprimée en ppm. À titre indicatif, nous avons représenté les courbes d'erreur à 1, 2 et 3  $\sigma$  (courbes magenta).

nous avons finalement perdu toute information sur cette quantité qui est de plusieurs ordres de grandeur sous-évaluée par rapport à la simulation de départ. TauREx réagit vis-à-vis du monoxyde de carbone qui, rappelons-le, ne s'exprime pas dans le spectre, comme si l'atmosphère n'en présentait pas. Sa distribution laisse à croire que nous sommes face à une non-détection de la molécule. Les distributions *a posteriori* de ces deux molécules, bien que non contraignantes, nous offre tout de même une information forte sur leurs limites supérieures. Ainsi d'après l'algorithme, le CO ne devrait pas pouvoir avoir une abondance supérieure à  $10^{-4.3}$ , et le N<sub>2</sub> à  $10^{-3.7}$ , tout en gardant à l'esprit que la contrainte sur cette limite haute n'a de valeur spectroscopique que pour CO.

Outre les abondances, le rayon planétaire est quant à lui surestimé avec une déviation de presque 7% comparée à la valeur d'entrée. En soit, contraindre le rayon planétaire, que l'on doit bien comprendre comme étant le rayon à 10 Bar, n'a de sens que du point de vue de la modélisation. Ce paramètre en restant libre permet de compenser des effets atmosphériques impossibles à décrire avec des modélisations aussi simplistes que celles du mode isotherme de TauREx. Si nous reprenons les coupes de la simulation Figure 4.2, l'atmosphère comprend une couche à plus haute température, plutôt homogène et opaque à toutes les longueurs d'onde. Seules les parties de l'atmosphère pour lesquelles la transmittance est comprise entre 0 et 1, sans être parfaitement opaques ou transparentes, s'imposent et sont finalement inversées par l'algorithme de traitement du signal, ce qui n'est jamais le cas pour cette région. Elle n'impose donc pas son empreinte sur le spectre en transmission puisqu'elle est totalement opaque, néanmoins elle le décale. Pour en tenir compte, TauREx compense en jouant soit sur le poids moléculaire moyen, et donc les abondances, soit sur le rayon à 10 Bar. Avec un  $R_p$  plus grand mais avec une température atmosphérique plus faible (800 K en moyenne) et en modulant les abondances (notamment celles des molécules inactives) il permet non seulement de feinter la dite couche isotherme, de replacer les parties sondées aux niveaux d'altitude qui conviennent et qui se rapprochent de l'atmosphère d'origine, mais aussi d'y conserver une hauteur d'échelle cohérente avec l'extension spatiale du spectre. Une hauteur d'échelle beaucoup trop faible aura tendance à le compacter, et inversement si elle est trop grande. Avec un poids moléculaire moyen à 0,00381 a.u., une température à 485 K et un rayon à 10 Bar de 0,263256 R<sub>J</sub>, les niveaux de pression se rejoignent entre le modèle 1D et, en moyenne, la simulation 3D à 2 700 km du rayon planétaire, soit la 40ème couche de la grille Pytmosph3R, à quelques couches de la région la plus contributrice du spectre sur cette gamme.

Ces comparaisons très qualitatives offrent déjà des informations sur la manière de comprendre et de critiquer les résultats retournés par TauREx. Il nous faut néanmoins développer une approche plus quantitative pour tenter de dégager indices de la présence d'éventuels biais, et notamment, ceux pouvant résulter des deux divergences spectrales précédemment mentionnées.

### 4.3.3 Équivalent 1D, isotherme et homogène d'une simulation 3D

Si nous cherchons à interpréter plus quantitativement ces résultats, nous nous heurtons à des complications reposant sur deux points essentiels :

- L'absorption n'étant pas identique pour toutes les longueurs d'onde, la signature n'est pas portée par les mêmes cylindres atmosphériques.
- Ces cylindres sont déformés par les hétérogénéités atmosphériques et ce ne sont finalement pas les mêmes niveaux d'altitude qui sont concernés suivant l'angle  $\theta$  lorsque nous tentons d'offrir une lecture synthétique des données de la simulation.

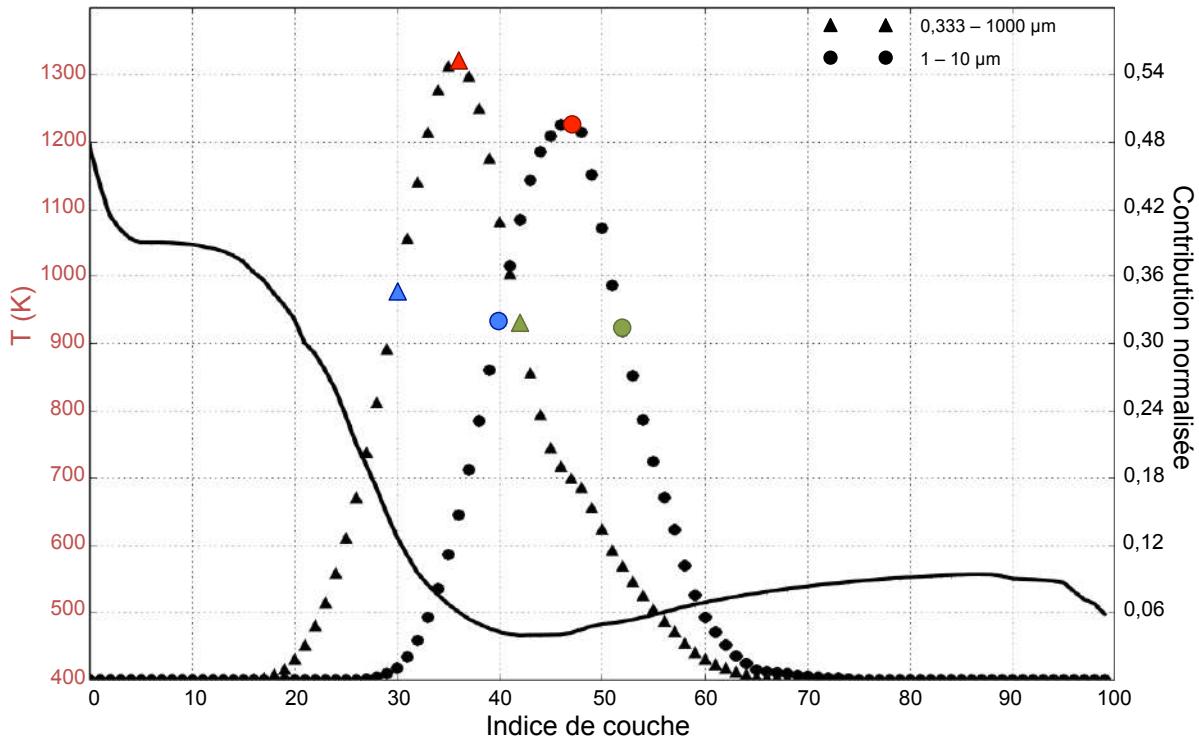


Figure 4.10: Contributions normalisées par couche pour le spectre (sans diffusion de Mie) obtenu à partir de la simulation de GJ 1214 b. Les triangles correspondent aux contributions dans toute la gamme du set  $10_{wno}$  de sections efficaces, tandis que les ronds se cantonnent à la gamme  $1 - 10 \mu\text{m}$ . Les points rouges correspondent aux couches aux médianes des distributions, ceux en verts et bleus aux écarts-types. La courbe noire donne les températures moyennes obtenues lors de la lecture synthétique de la simulation pour chaque couche.

Table 4.3: Résultats de la lecture synthétique de la simulation de GJ 1214 b ([Charnay et al. 2015](#)).

Paramètres libre	T	$\chi_{\text{H}_2\text{O}}$	$\chi_{\text{NH}_3}^*$	$\chi_{\text{CO}_2}$	$\chi_{\text{CO}}$	$\chi_{\text{N}_2}^*$	$\chi_{\text{CH}_4}^*$
Unités	K	-	-	-	-	-	-
Médiane [47]	468,49	-1,186	-2,309	-1,867	-1,949	-2,245	-1,471
A $\sigma_+$ [52]	477,83	-1,109	-2,355	-1,666	-1,883	-2,236	-1,559
A $\sigma_-$ [40]	471,50	-1,138	-2,475	-2,007	-2,173	-2,321	-1,407
$\Delta(\text{Médianes})$	+16,93	-0,206	-1,179	-0,081	-6,608	-5,885	-0,086
Globale [:]	478,47	-1,206	-2,392	-1,853	-1,990	-2,287	-1,486
$\Delta(\text{M}/[:])$	+6,95	-0,186	-1,096	-0,093	-6,567	-5,842	-0,071

La figure Figure 4.10 illustre la contribution sur l'ensemble du spectre des cylindres concentriques réguliers formés par la maille de Pytmosph3R. Pour chaque angle  $\theta$ , nous incrémentons la contribution du cylindre d'indice  $i_\rho$  de  $1/(N_\theta \cdot N_b)$  chaque fois que la transmittance au point de  $(i_\rho, i_\theta)$  est comprise entre un minimum (ici de 0,005) et un maximum (ici de 0,995). Nous pondérons cette contribution à la couche  $i_\rho$  par la dérivée locale de la fonction de transmittance, autrement dit par  $(T_{i_\rho+1} - T_{i_\rho-1})/2$ , où  $T$  serait la transmittance. En effet, les niveaux pour lesquels les variations de  $T$  sont très importantes correspondent aussi à ceux qui vont avoir le plus d'impact sur le spectre final. Nous tenons compte de ce facteur de cette manière. La contribution maximale pour le cylindre d'indice  $i_{\rho,\max}$  indique donc que ce dernier est le niveau le plus représenté et donc *a priori*, qu'il est celui qui contribue le plus à la signature spectrale. Nous repérons enfin le niveau médian que l'on considérera comme le niveau le plus représentatif. Dans tous les cas, ces distributions soulignent bien à nouveau que nous ne sondons qu'une partie finalement fine de l'atmosphère lorsque nous travaillons à partir de transits. À noter qu'elles sont évidemment dépendantes de la gamme spectrale considérée. Sur la figure Figure 4.10 nous avons représenté par des triangles la distribution associée à l'ensemble de la gamme spectrale de  $10_{\text{wno}}$  (0,333 à 1000 microns) et par des ronds celle associée à la gamme 1 - 10 microns utilisée lors de l'inversion.

Une fois les niveaux correspondant à la valeur médiane et aux deux écarts-types de la distribution identifiés, nous pouvons tenter de comparer les résultats de l'inversion avec la simulation. Pour ce faire, nous avons adopté une méthode de moyenne pondérée sur les quantités, en l'occurrence la température et les abondances. Comme TauREx fonctionne en mode isotherme et iso-abondance, nous devons tenter de tirer de la simulation une température moyenne et des abondances moyennes. Si  $i_m$  est l'indice du niveau médian, alors nous ne travaillons que sur le cylindre correspondant. Pour chaque angle  $\theta$  d'indice  $i_\theta$ , nous récupérons les profondeurs optiques pour chaque sous-parcours  $\tau_{i_\rho, i_\theta, i_x}$ , et les profondeurs optiques propres à chaque molécule  $\tau_{i_\rho, i_\theta, i_x, \text{mol}}$ . D'un autre côté nous calculons également la profondeur optique totale sur l'ensemble du chemin optique  $\tau_{i_\rho, i_\theta}$  et celles propres à chaque molécules  $\tau_{i_\rho, i_\theta, \text{mol}}$ , ce qui va nous permettre de pondérer les quantités par l'importance des sous-parcours dans notre moyenne. Pour l'eau par exemple, nous déterminons sur ce cylindre l'abondance représentative comme :

$$\chi_m = \sum_{\lambda}^{N_\lambda} \sum_{i_\theta=0}^{N_\theta} \sum_{i_x=0}^{N_x} \left( \frac{\tau_{i_\rho, i_\theta, i_x}(\lambda)}{\tau_{i_\rho, i_\theta}} \frac{\tau_{i_\rho, i_\theta, i_x, \text{H}_2\text{O}}(\lambda)}{\tau_{i_\rho, i_\theta}} \chi_{i_\rho, i_\theta, i_x, \text{H}_2\text{O}} \right) \frac{1}{X} \quad (4.1)$$

avec

$$X = \sum_{i_\theta=0}^{N_\theta} \sum_{i_x=0}^{N_x} \sum_{\lambda}^{N_\lambda} \tau_{i_\rho, i_\theta, i_x, \text{H}_2\text{O}} \tau_{i_\rho, i_\theta, i_x}(\lambda) \quad (4.2)$$

Multiplier l'abondance associée à un sous-parcours par le rapport des profondeurs optiques totales traduit sa contribution sur l'ensemble du chemin optique. Un sous-parcours ne contribuant que de manière négligeable à la profondeur optique totale ne doit donc pas peser dans notre moyenne, c'est comme si les rayons ne l'avaient qu'à peine traversé et qu'ils n'en avaient pas "retenu" les caractéristiques. D'un autre côté, il faut aussi tenir compte du fait qu'en fonction de la longueur d'onde, les molécules participent plus ou moins à l'absorption, raison pour laquelle nous pondérons également par le rapport des profondeurs optiques mais moléculaires cette fois-ci. Cette manière de faire permet également de mieux tenir compte des hétérogénéités azimutales et horizontales. Typiquement, les hétérogénéités en abondance mais aussi en température font que pour certains angles, et à certaines longueurs d'ondes, les contributions à la moyenne des sous-parcours vont être très faibles, tandis que pour d'autres, accentuant le pouvoir absorbant de la dite molécule du fait de leurs propriétés, seront essentielles. Le tableau Table 4.3 donne les résultats obtenus par cette méthode. Les valeurs entre crochets indiquent les indices des cylindres correspondant tandis que les astérisques indiquent que les molécules ne sont pas totalement représentées dans la gamme retenue (1 - 10 microns).

Nous proposons également dans ce même tableau une estimation dite "Globale" des paramètres. Ces valeurs sont obtenues après calcul des quantités moyennes pour chaque cylindre de la simulation. Nous les utilisons ensuite pour générer des moyennes sur l'ensemble de l'atmosphère. Nous pondérons en conséquence les cylindres et leurs caractéristiques par la distribution de contribution Figure 4.10, ainsi, seules les couches ayant un impact fort sur les cartes de transmittance et donc, sur les spectres en transmission, s'imposent sur la moyenne. Dans le cas de cette simulation, la distribution ne s'étale que sur une trentaine de cylindres dans la gamme  $1 - 10 \mu\text{m}$ , et à défaut d'utiliser la distribution de contribution comme fonction de pondération pour générer des moyennes sur l'ensemble de la couche atmosphérique sondée, nous raisonnerons dans les paragraphes à venir essentiellement par rapport à la médiane.

Concernant tout d'abord les abondances : nous retrouvons bien une totale incohérence entre les distributions *a posteriori* de TauREx et les quantités moyennes pour le monoxyde de carbone et le diazote. Les limites hautes proposées par les distributions *a posteriori* sont également très faibles (aux alentours de  $10^{-4,1}$  et  $10^{-3,8}$ ) en comparaison avec les quantités effectivement présentes dans la simulation. Dans le cas de l'eau et du méthane, nous sommes sur des résultats assez proches :  $-0,206$  et  $-0,071$  respectivement entre nos valeurs médianes et les valeurs médianes de TauREx (soit respectivement 38%, et 18% de déviation par rapport à la valeur moyenne). Comme nous l'avions pressenti, l'ammoniac est beaucoup moins bien contraint, il est largement sous-estimé, d'un ordre de grandeur environ  $-1,179$ . Enfin, le cas du dioxyde de carbone se distingue des autres par une assez bonne correspondance,  $-0,081$  soit 16% de déviation, surprenante de surcroît étant donné les écarts constatés sur les spectres.

En somme, les abondances des molécules optiquement actives et les plus représentées dans le spectre sont tout à fait représentatives de celles de la simulation et le sont beaucoup moins du moment où les molécules sont plus discrètes, et ce, alors que nous tentons tout de même de comparer un objet unidimensionnel à un objet tridimensionnel.

Si la sous-estimation isolée des espèces n'a aucun effet notable sur le spectre, et est faible sur le poids moléculaire moyen, le cumul engendre une perte de masse déjà plus remarquable. Sa valeur médiane est effectivement proche de 0,0038 dans le modèle solution contre 0,0043 à 0,0044 dans la simulation. Il peut ici s'agir finalement d'un effet de compensation entre le caractère absorbant des molécules, leurs répartitions spatiales et leurs abondances. Toutes les molécules présentent une abondance plus faible dans la solution que dans la modélisation, ce qui se traduit aussi par un pouvoir absorbant plus faible de l'atmosphère. Dans le même temps, une atmosphère plus légère, à température identique, a également une hauteur d'échelle plus grande. L'atmosphère est donc moins opaque mais la transition s'effectue sur une plus grande épaisseur, ce qui peut tout à fait produire une dégénérescence vraisemblable et simuler d'une certaine manière une atmosphère plus absorbante en dilatant verticalement les bandes d'absorption.

À cette étape de notre raisonnement, il subsiste néanmoins encore quelques dissonances entre la comparaison des spectres et celles des paramètres. Contrairement à ce qu'on aurait pu penser, la bande à  $4,27 \mu\text{m}$ , nettement moins intense dans le modèle solution de TauREx que dans le spectre de Pytmosph3R, devrait également impliquer des abondances plus faibles. Inversement, la bande à  $3,32 \mu\text{m}$  du méthane est, quant à elle, plus intense dans le modèle que dans le spectre d'entrée.

- En ce qui concerne le  $\text{CH}_4$ , nous pourrions l'expliquer à première vue par son appauvrissement en haute atmosphère (voir Figure 4.3) combiné à une atmosphère plus étalée.
- Pour le  $\text{CO}_2$ , ceci pourrait découler à l'inverse de son enrichissement dans cette même région.

En remplaçant les couches extrapolées de la simulation atmosphérique par une composition plus riche en méthane et appauvrie en dioxyde de carbone, en reprenant les abondances retournées par TauREX, nous arrivons à ré-hausser d'à peu près 350 ppm la raie à  $3,32 \mu\text{m}$  et à rabaisser de 120 ppm celle à  $4,27 \mu\text{m}$ , sans que cela n'ait d'influence remarquable sur le reste du spectre. Cet effet de la haute atmosphère doit très probablement expliquer en partie ces constats mais nous allons voir qu'un autre effet va les appuyer, et pour mieux le cerner, nous devons discuter du dernier paramètre libre essentiel qu'est la température.

Étant donné que dans la gamme  $1 - 10 \mu\text{m}$ , la distribution de contribution est peu étalée, la basse et la haute atmosphère n'interviennent que très peu et nous trouvons des valeurs très proches entre les valeurs intégrées sur toute l'atmosphère et celles obtenues à la 47ème couche correspondant à sa médiane. Toutes les abondances sont très légèrement plus faibles, à l'exception de celle du CO<sub>2</sub> qui est à peine plus élevée, et la température gagne une dizaine de degrés. L'ensemble des paramètres se rapproche d'ailleurs des solutions retournées par TauREx et les commentaires qui ont été formulés ou que nous formulerons seront aussi avec vraie pour les deux jeux de paramètres.

#### 4.3.4 Température globale et température moléculaire

Pour moyenner la température, nous avons supprimé le deuxième terme de pondération dans Eq. (4.1), celui propre aux molécules, et ramené X à  $N_b N_\theta$ . Le cylindre correspondant à la médiane (voir Figure 4.10), d'indice 47, se trouve dans une zone proche de la tropopause où la température est très hétérogène et affectée d'un fort gradient. Il peut y avoir jusqu'à 200 K de différence entre un côté et l'autre de l'exoplanète, et surtout, se placer à la médiane plutôt que quelques niveaux au dessus pourrait faire une différence significative sur la valeur que nous établissons. À cette dite médiane, nous trouvons une température à moins de 20 K de celle de TauREx, et elle ne varie finalement que très peu en nous écartant d'elle (voir Table 4.3) car nous sommes en fait dans un minimum de la température moyenne (voir Figure 4.10). Alors, comment expliquer nos absorptions plus intenses pour le CO<sub>2</sub> et plus faibles pour le CH<sub>4</sub> à partir de ces résultats ? À première vue, nous ne pouvons pas l'expliquer par la contraction d'une haute atmosphère qui serait plus froide puisque la température moyenne se stabilise autour de 500 K : elle n'aurait fourni une explication que pour le méthane et pas pour le dioxyde de carbone.

La valeur moyenne que nous établissons est une température globale qui finalement dilue les petits effets sur le spectre pour favoriser les effets plus généralisés. En tenant compte du poids à chaque longueur d'onde, nous favorisons donc sur les températures des molécules les plus présentes dans le spectre, à savoir le méthane et l'eau, au détriment des moins présentes comme le dioxyde de carbone. Cette valeur moyenne ne correspond donc peut-être pas aux températures qui s'affirment réellement pour chacune des molécules dans le transfert radiatif, qu'on qualifiera de températures moléculaires.

Dans ce sens, modifions légèrement le mode de calcul de la température de manière à se concentrer sur une molécule, le CO<sub>2</sub> par exemple :

$$T_{m,\text{CO}_2} = \sum_{\lambda=0}^{N_\lambda} \sum_{i_\theta=0}^{N_\theta} \sum_{i_x=0}^{N_x} \left( \frac{\tau_{i_\rho, i_\theta, i_x}}{\tau_{i_\rho, i_\theta}}(\lambda) \frac{\tau_{i_\rho, i_\theta, i_x, \text{CO}_2}}{\tau_{i_\rho, i_\theta, \text{CO}_2}}(\lambda) T_{i_\rho, i_\theta, i_x} \right) \frac{1}{X} \quad (4.3)$$

avec

$$X = \sum_{i_\theta=0}^{N_\theta} \sum_{i_x=0}^{N_x} \sum_{\lambda} \tau_{i_\rho, i_\theta, i_x, \text{CO}_2} \tau_{i_\rho, i_\theta, i_x}(\lambda) \quad (4.4)$$

En adoptant cette méthode de calcul, nous n'accordons de poids qu'aux sous-parcours significatifs vis-à-vis de la molécule étudiée, et nous en déterminons une température moléculaire. Nous trouvons ainsi à la médiane une température moléculaire moyenne de 539,5 K pour le CO<sub>2</sub>, contre 468,5 K pour la température moyenne globale. À  $\sigma_+$  de la valeur médiane, nous trouvons 544,7 K. Cette bande absorbant à plus haute altitude, la valeur à  $\sigma_+$  est probablement plus représentative de la modélisation, mais dans les deux cas, l'écart entre ces deux températures suffit à expliquer une bande à 4,27 microns moins intense dans le modèle de TauREx pour une abondance très proche. En effet, les sections efficaces du CO<sub>2</sub> sont extrêmement sensibles dans la gamme de température 300 - 600 K, et une différence de 70 K ou plus sur la température les augmente de 1 à 2 ordres de grandeur. *A contrario*, la même opération sur le méthane cette fois-ci aboutie sur une température moléculaire à la médiane de 473,2 K, soit très proche de la température globale, ce qui en soit paraît logique puisque c'est aussi la molécule la plus représentative du spectre.

On ajoute à cela les comportements en abondance des deux molécules que nous avons souligné sur la partie extrapolée de l'atmosphère qui s'opposent du fait de l'équilibre entre molécules carbonées : la haute atmosphère s'appauvrit en CH<sub>4</sub> tandis qu'elle s'enrichit (à l'exception d'une partie du côté Est de l'atmosphère) en CO<sub>2</sub>. En plus de cette hétérogénéité verticale, nous constatons également un appauvrissement violent du méthane côté jour (voir Figure 4.3), associé à des fractions molaires entre 4 et 5 ordres de grandeur plus faibles et qui pourraient expliquer et/ou conforter nos remarques. Donc si nous faisons le bilan :

- Dans le cas de **CH<sub>4</sub>** : les hétérogénéités verticales de composition très fortes en haute atmosphère, et notamment au terminateur, pour une température globale et moléculaire proche de la température inversée par TauREx induit un biais visible sur les spectres. Ce biais n'affecte que les raies les plus intenses et qui sondent la région appauvrie. L'abondance et la température du niveau médian correspond aux valeurs moyennes du terminateur, ce qui n'est plus tout à fait le cas pour les niveaux plus hauts. Les hétérogénéités horizontales peuvent alors intervenir sur ces mêmes raies, et la légère augmentation de la température globale et moléculaire dans la haute atmosphère pourrait indiquer que la signature spectroscopique n'est plus complètement dominée par celle du terminateur mais légèrement altérée par celle du côté jour. En somme, le spectre du méthane subit de manière claire un biais naissant des hétérogénéités verticales très probablement accentué par ceux naissant des hétérogénéités horizontales. Il est néanmoins dilué dans les distributions *a posteriori* du fait de la grande représentation spectroscopique de la molécule et de la faible gamme impactée.
- Dans le cas de **CO<sub>2</sub>** : les hétérogénéités verticales de composition ne sont pas assez fortes pour expliquer les différences au niveau du spectre. En calculant la température moléculaire pour les différents niveaux à partir du médian on se rend compte qu'elle est systématiquement plus élevée d'au moins 70 K par rapport à la température globale, mais aussi par rapport à la température moyenne au terminateur. Son abondance y est également toujours légèrement plus élevée que la moyenne. Cette double constatation nous mène à penser que les différences observées résultent majoritairement des hétérogénéités horizontales en abondance de la molécule et en température entre le côté jour et le côté nuit. Il est difficile de séparer la contribution de ces deux biais, ou même de les lier aux distributions *a posteriori*, toutefois, l'algorithme sembla avoir compensé la divergence entre la température globale et la température moléculaire de sa bande à 4,27 μm en ré-haussant l'abondance (en comparaison avec le comportement de toutes les autres molécules). Ceci expliquerait qu'elle soit finalement la molécule la mieux contrainte par les distributions et, dans le même temps, la moins bien contrainte par le spectre.

### 4.3.5 Quelques remarques

Si cette méthode de moyennation donne finalement des résultats très positifs et concluants, elle ne fonctionne que pour des spectres qui ne seraient pas trop étalés en termes de rayons effectifs. La présence d'hétérogénéités induit certes des effets notables entre les résultats de l'inversion et le spectre d'entrée, mais nous en expliquons les causes essentiellement par les hétérogénéités verticales puisque nous comparons un modèle 1D avec un équivalent 1D de la structure 3D. Nous sommes pour l'instant en peine d'avoir les armes nécessaires pour lier efficacement ces effets avec les hétérogénéités azimutales ou horizontales puisqu'elles sont diluées dans notre recherche de données comparatives et ne s'expriment que dans des cas extrêmes (comme celui du CO<sub>2</sub>).

Ces mêmes explications sont finalement la tentative de combinaisons d'une somme d'effets thermiques, compositionnels et géométriques, tous plus ou moins corrélés les uns aux autres. C'est aussi en réalité la faiblesse des hétérogénéités de la simulation atmosphérique qui nous permet de comprendre approximativement le comportement de TauREx et la manière dont il a joué sur les paramètres pour trouver une solution qui, soulignons-le encore, reste tout de même remarquable à bien des niveaux. Dans le même temps, c'est la variété de celles-ci qui en rend la caractérisation difficile.

Les critères adoptés pour évaluer les moyennes, et le choix de la gamme spectrale peuvent influencer les résultats de cette étude. La gamme 1 - 10 μm a une distribution de contribution très étroite, ce qui nous a permis de raisonner sur une petite région de l'atmosphère (une trentaine de couches, voire une seule). Sur une gamme plus large, ou avec une composition moléculaire différente induisant de plus grandes amplitudes dans le spectre entre les extrema, nous risquons de mixer encore davantage les différents types de biais, voire de les diluer au point de ne plus pouvoir en tirer d'informations. La lecture synthétique deviendra également beaucoup plus dépendante de la manière dont nous pondérons les niveaux. La distribution de contribution donne une idée plutôt qualitative de leurs représentativités, mais peut-elle vraiment être utilisée comme fonction de pondération ?

Nous ne répondons donc pas dans cette approche aux questions que nous nous posons sur des biais propres aux différents types d'hétérogénéités si ce n'est peut-être avec les écarts constatés sur les spectres, mais cela nous conforte tout de même sur le fait que sur des cas plus extrêmes, nous risquons d'être confrontés à des difficultés d'interprétation quant aux résultats de TauREx. Il est également certain que nous allons devoir développer de nouvelles méthodes pour les distinguer et les caractériser.

## 4.4 Influence de la méthode de génération de spectre et de la paramétrisation de TauREx sur l'inversion

### 4.4.1 Impact de la paramétrisation de TauREx sur la contrainte des paramètres libres

Dans ce paragraphe nous allons discuter de l'influence de la paramétrisation de l'algorithme de traitement du signal. Nous allons dans un premier temps visualiser l'effet de la gamme spectrale en effectuant une inversion pour une gamme plus large : en tenant compte du visible et donc des sources d'absorptions qui ne s'exprimaient pas dans les spectres entre 1 et 10 μm ; en allant vers les plus grandes longueurs d'onde. Nous exposerons ensuite les résultats en fixant la fraction molaire du diazote, jusque-là considérée comme libre et aboutissant à sa non détection systématique par TauREx.

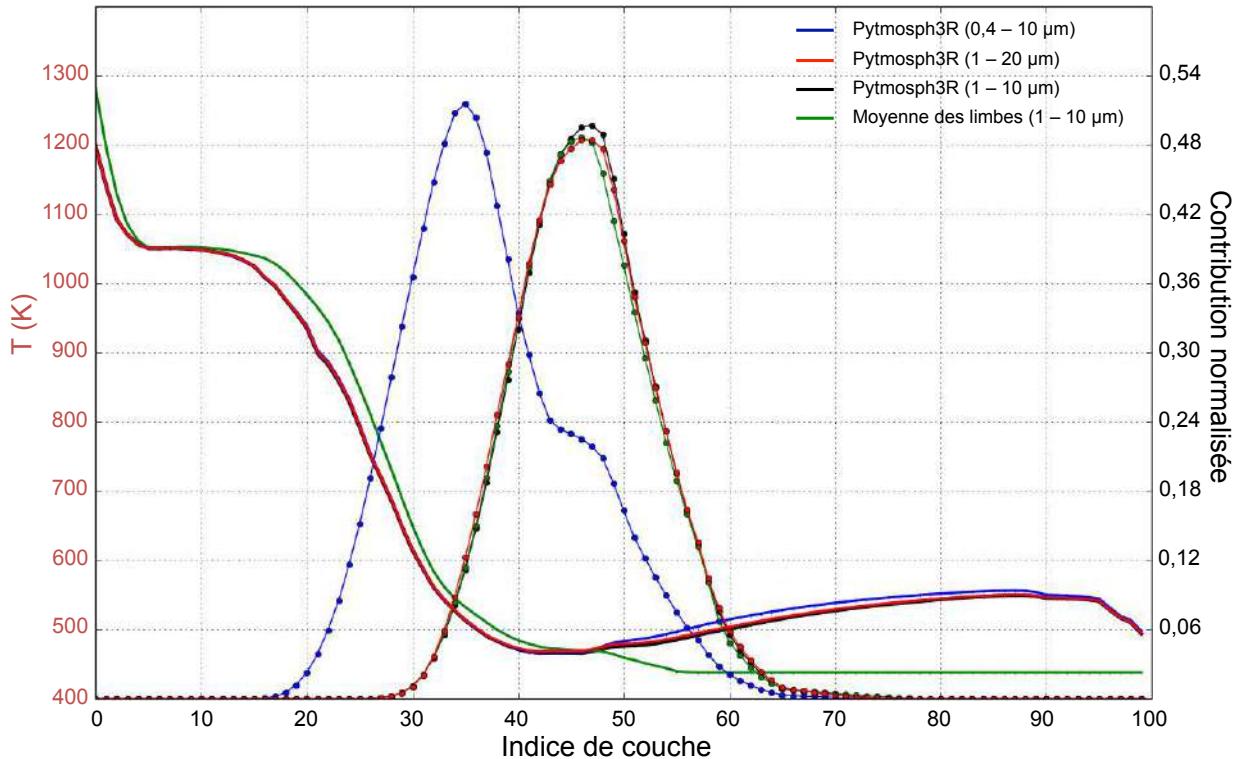


Figure 4.11: Contribution normalisée par couche pour le spectre (sans diffusion de Mie) : ronds noirs : carte de transmittance Pytmosph3R dans la gamme 1 - 10  $\mu\text{m}$  ; ronds bleus : carte de transmittance Pytmosph3R dans la gamme 0,4 - 10  $\mu\text{m}$  ; ronds rouges : carte de transmittance Pytmosph3R dans la gamme 1 - 20  $\mu\text{m}$  ; ronds verts : carte de transmittance des limbes dans la gamme 1 - 10  $\mu\text{m}$ . Sont superposées à ces distributions les courbes de température moyenne obtenues à partir de la lecture synthétique exposée dans § 4.3.3 qui respectent le même code de couleur. Les couches médianes correspondent respectivement aux indices : 47, 37, 47 et 46.

Table 4.4: Résultats de l'inversion de la simulation de GJ 1214 b (Charnay et al. 2015) sur la gamme spectrale 0,4 - 10  $\mu\text{m}$ .

Paramètres	$R_p$	$T$	$\chi_{\text{H}_2\text{O}}$	$\chi_{\text{NH}_3}$	$\chi_{\text{CO}_2}$	$\chi_{\text{CO}}$	$\chi_{\text{N}_2}$	$\chi_{\text{CH}_4}$
Unités	$R_J$	K	-	-	-	-	-	-
Médiane (M)	0,26291	499,90	-1,369	-3,398	-1,888	-8,463	-8,213	-1,534
$\sigma_+$	$4,5 \cdot 10^{-5}$	0,40	0,009	0,013	0,010	2,368	2,633	0,008
$\sigma_-$	$4,3 \cdot 10^{-5}$	0,62	0,009	0,012	0,010	2,404	2,543	0,008
$\Delta(\text{Médianes})$	$-3,5 \cdot 10^{-4}$	+14,48	+0,023	+0,090	+0,060	+0,094	-0,428	+0,023
Couche [37]	-	493,96	-1,090	-2,567	-2,155	-2,419	-2,253	-1,394
$\Delta(\text{M}/[37])$	-	+5,94	-0,279	-0,831	+0,267	-6,044	-5,960	-0,150
Globale [ : ]	-	534,21	-1,252	-2,597	-1,935	-1,989	-2,297	-1,464
$\Delta(\text{M}/[ : ])$	-	-34,31	-0,117	-0,801	+0,047	-6,474	-5,916	-0,070

### Effets du changement de gamme spectrale

Nous effectuons l'inversion du spectre de GJ 1214 b généré par Pytmosph3R avec la même paramétrisation que celle exposée dans la section § 4.3.1, mais nous élargissons la gamme spectrale à 0,4 - 10  $\mu\text{m}$  contre 1 - 10  $\mu\text{m}$ . De cette manière, nous ajoutons une triple contribution :

- Le set de section efficace du méthane est vide en-dessous de 0,82  $\mu\text{m}$ , laissant ainsi à l'eau et l'ammoniac une plage d'expression plus importante entre à 0,7 et 0,82  $\mu\text{m}$ . Il s'agit donc d'un effet fictif.
- Le continuum du couple H<sub>2</sub>/He, qui ne s'exprimait pas dans la gamme 1 - 10  $\mu\text{m}$ , va pouvoir participer à la contrainte du spectre sur une courte gamme de longueur d'onde, notamment entre 0,6 et 0,8  $\mu\text{m}$  et uniquement pour les bandes où les molécules absorbent le moins.
- Aux très courtes longueurs d'onde, entre 0,4 et 0,6  $\mu\text{m}$ , la diffusion Rayleigh domine presque toujours sur le moléculaire ou le continuum et ajoute en conséquence un critère dans l'inversion du spectre d'absorption

Nous offrons *a priori* davantage de support de travail à TauREx en intégrant le visible. Il doit à la fois contraindre convenablement le moléculaire, le continuum et le Rayleigh, alors que dans la gamme 1 - 10  $\mu\text{m}$  il n'avait que le moléculaire sur lequel se reposer, les autres contributions n'intervenant pas. Les résultats obtenus sont exposés dans la table Table 4.4.

Nous avons également effectué l'inversion sur une gamme élargie, mais cette fois-ci vers les plus grandes longueurs d'onde entre 1 et 20  $\mu\text{m}$ . Cet élargissement présenterait un double avantage :

- Nous pourrions laisser la bande à 10,92  $\mu\text{m}$  de NH<sub>3</sub> s'exprimer et ainsi peut-être en améliorer la contrainte.
- La deuxième bande du CO<sub>2</sub> centrée sur 14,9  $\mu\text{m}$  serait comprise dans la gamme d'inversion et nous devrions avoir une meilleure contrainte de son abondance, mais aussi du mixage en température.

Les résultats obtenus sur cette gamme sont exposés dans la table Table 4.5. Dans les deux cas, nous avons ajouté la différence entre les valeurs médianes retournées dans ces gammes et celles obtenues pour 1 - 10  $\mu\text{m}$ . Pour ces deux études, nous avons représenté sur la figure Figure ?? les spectres solutions et les spectres d'entrée, ainsi que les différences entre les spectres.

Tout d'abord, pour ce qui est de l'inversion sur la gamme 0,4 - 10  $\mu\text{m}$ . Les résultats de l'inversion diffèrent peu de ceux obtenus sur la gamme 1 - 10  $\mu\text{m}$ , nous pouvons néanmoins formuler un certain nombre de remarques au vue des spectres et des comparaisons avec la lecture synthétique sur la gamme :

- H<sub>2</sub>O, CH<sub>4</sub> et CO<sub>2</sub>, qui sont les 3 molécules les plus représentées dans le spectres, ont des abondances solutions quasi-identiques (respectivement 5%, 9% et 15% de déviation) à celles obtenues sur la gamme précédente.
- La distribution est beaucoup plus étalée que dans le cas 1 - 10  $\mu\text{m}$ , qui plus est déformée, et centrée sur une couche de plus faible altitude (37). En effet, comme nous pouvons le constater sur la figure Figure ??, le spectre entre 0,4 et 1  $\mu\text{m}$  indique que nous sondons en plus basse atmosphère. La très grande résolution du set 10<sub>wno</sub> dans cette gamme augmente significativement la contribution de cette partie de l'atmosphère, réduisant de moitié celle des couches concernées par la gamme 1 - 10  $\mu\text{m}$ .

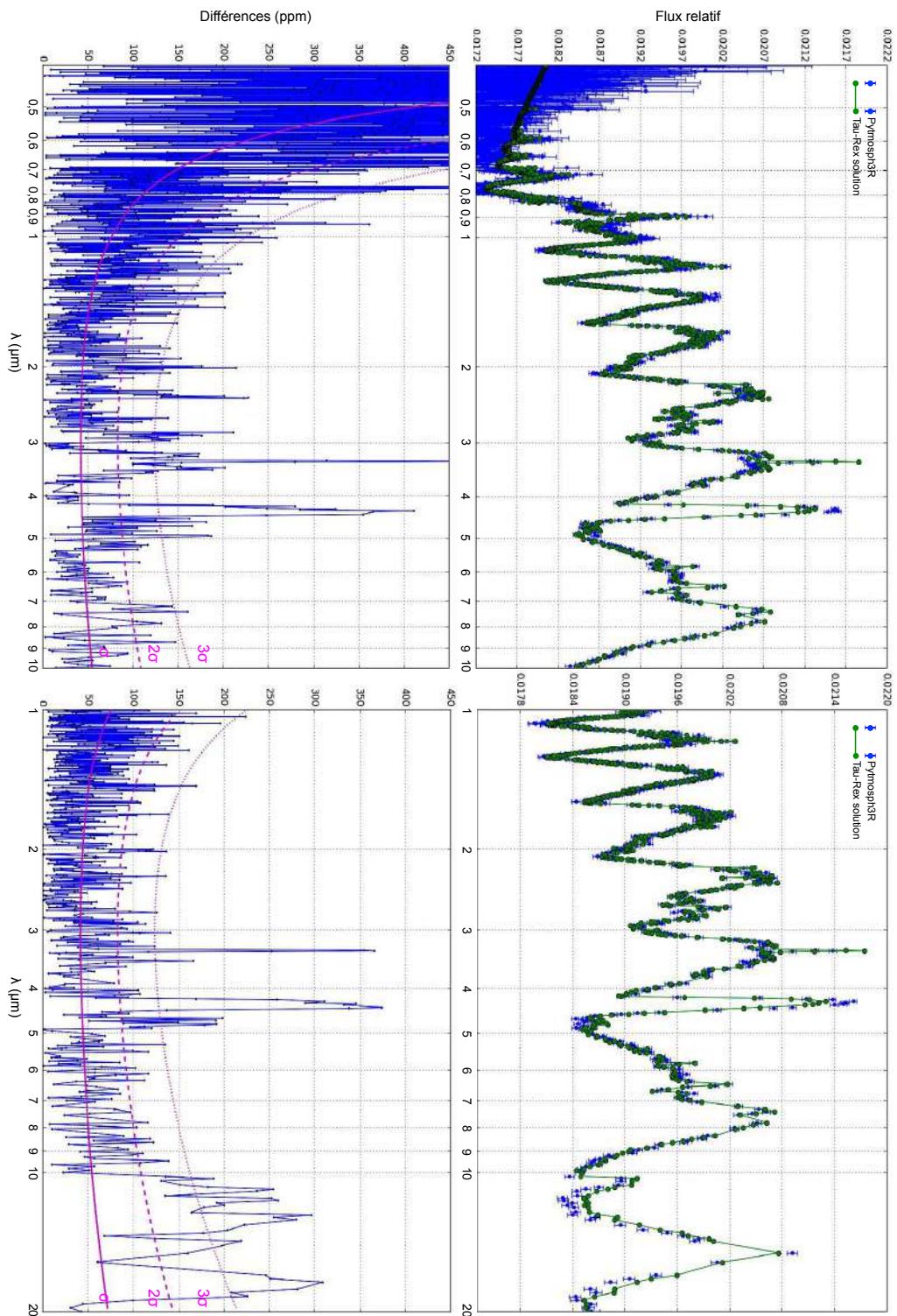


Figure 4.12: En haut : Superposition du spectre d'entrée (en bleu) obtenu par Pytmosph3R et de la solution retournée par TauREx (en vert) sur les gammes 0,4 - 10  $\mu\text{m}$  (à gauche) et 1 - 20  $\mu\text{m}$  (à droite). En bas : Différence absolue entre les doublets de spectres exprimée en ppm. À titre indicatif, nous avons représenté les courbes d'erreur à 1, 2 et 3  $\sigma$  (courbes magenta)

Table 4.5: Résultats de l'inversion de la simulation de GJ 1214 b ([Charnay et al. 2015](#)) sur la gamme spectrale 1 - 20  $\mu\text{m}$ .

Paramètres	$R_p$	$T$	$\chi_{\text{H}_2\text{O}}$	$\chi_{\text{NH}_3}$	$\chi_{\text{CO}_2}$	$\chi_{\text{CO}}$	$\chi_{\text{N}_2}$	$\chi_{\text{CH}_4}$
Unités	$R_J$	K	-	-	-	-	-	-
Médiane (M)	0,26492	491,41	-1,369	-3,055	-1,933	-8,844	-8,224	-1,528
$\sigma_+$	$6,4 \cdot 10^{-5}$	1,72	0,008	0,020	0,013	2,127	2,878	0,011
$\sigma_-$	$6,7 \cdot 10^{-5}$	1,68	0,008	0,013	0,013	2,143	2,515	0,011
$\Delta(\text{Médianes})$	$+1,7 \cdot 10^{-4}$	$+5,99$	$+0,023$	$+0,433$	$+0,015$	$-0,287$	$-0,095$	$-0,029$
Couche [47]	-	471,58	-1,187	-2,318	-1,773	-1,949	-2,253	-1,473
$\Delta(M/[47])$	-	$+19,83$	$-0,182$	$-0,737$	$-0,160$	$-6,895$	$-5,971$	$-0,060$
Globale [: ]	-	481,02	-1,204	-2,402	-1,805	-1,994	-2,284	-1,484
$\Delta(M/[ : ])$	-	$+10,39$	$-0,165$	$-0,653$	$-0,128$	$-6,850$	$-5,940$	$-0,044$

- Les abundances sont beaucoup plus proches des moyennes globales pondérées par la distribution de contribution que par le niveau médian. La complexité et la largeur de la distribution de contribution rend la recherche d'un cylindre représentatif beaucoup plus hasardeuse, et une approche globale s'en voit plus pertinente.
- Comme nous sondons plus bas, et donc sur des parties plus chaudes de l'atmosphère, il n'est pas étonnant que TauREx nous retourne une température plus élevée. Néanmoins, elle ne semble pas être aussi franche qu'attendue puisqu'on est à 34 K de la température globale.
- L'apport de cette partie de spectre reposait sur la contrainte des autres sources d'opacité, mais la résolution y est tellement élevée que les barres d'erreur explosent (voir Figure 4.12). Tout le poids porté par le nombre de point est finalement perdu par la grande souplesse offerte à TauREx dans sa contrainte

Pour conclure sur ce cas, nous touchons d'une certaine manière la limite de notre approche consistant à tenir compte des chemins optiques dans la génération des grandeurs moyennes. Nous sommes dans le cas d'un spectre étendu, représenté par une plus large épaisseur atmosphérique et donc difficile à résumer par un cylindre comme ce fut le cas dans la gamme 1 - 10  $\mu\text{m}$ . Qui plus est, nos calculs ne tiennent compte que de l'absorption, de la quantité de raie, et aucunement du bruit qui leur est associé. Ainsi, bien que la contribution des couches inférieures soit nettement supérieure à celle des plus hautes en altitudes, les barres d'erreur associées aux raies contenues dans celles-ci sont tellement grandes qu'elles sont finalement peu contraignantes du point de vue l'inversion. Le fait que tous les paramètres soient plus proches des résultats de l'inversion sur la gamme 1 - 10  $\mu\text{m}$  que de nos lectures synthétiques indique clairement que le poids dans l'inversion par TauREx est essentiellement porté par les mêmes couches. Donc, dans ces conditions, étendre la gamme spectrale dans le visible n'a aucun intérêt et, qui plus est, les résultats de l'inversion ne sont représentatifs ni de l'ensemble du spectre, ni de l'ensemble de la couche atmosphérique sondée.

En ce qui concerne l'inversion réalisée sur la gamme 1 - 20  $\mu\text{m}$ , la faible quantité de raies contenue entre 10 et 20  $\mu\text{m}$  pourrait n'apporter finalement que très peu, et quand on compare les résultats obtenus avec ceux de la gamme 1 - 10  $\mu\text{m}$ , là encore les 3 molécules les plus représentées sont sur des valeurs extrêmement proches. C'est sur un autre paramètre, l'abondance en  $\text{NH}_3$ , que le changement de gamme peut avoir un intérêt. La présence de la bande d'absorption à 10,92  $\mu\text{m}$  a permis une meilleure estimation de sa quantité et l'écart entre la valeur attendue et celle retournée passe d'un facteur 12,5 à un facteur 4,5. Nous pensions faire de même avec le  $\text{CO}_2$  en tenant compte de sa bande centrée à 14,9  $\mu\text{m}$ , néanmoins

Table 4.6: Résultats de l'inversion de la simulation de GJ 1214 b (Charnay et al. 2015) en fixant la fraction molaire en N<sub>2</sub>.

Paramètres	R <sub>p</sub>	T	$\chi_{\text{H}_2\text{O}}$	$\chi_{\text{NH}_3}$	$\chi_{\text{CO}_2}$	$\chi_{\text{CO}}$	$\chi_{\text{N}_2}$	$\chi_{\text{CH}_4}$
Unités	R <sub>J</sub>	K	-	-	-	-	-	-
Médiane (M)	0,26306	499,76	-1,422	-3,488	-1,969	-8,444	-2,245	-1,560
$\sigma_+$	$4,2 \cdot 10^{-5}$	0,66	0,008	0,012	0,010	2,486	-	0,008
$\sigma_-$	$4,2 \cdot 10^{-5}$	1,24	0,008	0,013	0,010	2,483	-	0,008
$\Delta(\text{Médianes})$	$-2,0 \cdot 10^{-4}$	+14,34	-0,030	+0,000	-0,021	+0,113	+5,884	-0,003
Couche [47]	-	468,49	-1,186	-2,309	-1,867	-1,949	-2,245	-1,471
$\Delta(\text{M}/[47])$	-	+31,27	-0,236	-1,179	-0,102	-6,495	-	-0,089
Globale [ : ]	-	478,47	-1,206	-2,392	-1,853	-1,990	-2,287	-1,486
$\Delta(\text{M}/[ : ])$	-	+21,29	-0,216	-1,096	-0,116	-6,454	-	-0,074

elle ne suffit apparemment pas à en améliorer la contrainte, et elle est aussi mal reproduite sur le spectre que la bande à 4,27 μm.

Donc la gamme spectrale peut avoir un effet plus au moins fort mais relativement indépendamment du spectre lui-même. Sur des longueurs d'onde plus faibles, avec le set 10<sub>wno</sub>, le bruit est trop intense pour améliorer la contrainte des paramètres et dilue la signature du Rayleigh et du continuum, de telle sorte que la solution retournée ne correspond plus qu'à une partie du spectre. Sur des longueurs d'onde plus grandes, la présence de bandes pour des espèces peu hétérogènes en facilite la contrainte, comme c'est le cas pour l'ammoniac, tandis que la présence de celles des espèces très hétérogènes confirme un biais sur le spectre qui s'intensifie sur valeurs retournées.

### Inversion en fixant l'abondance en espèce inactive, N<sub>2</sub>

TauREx offre plusieurs possibilités d'inversion, nous pourrions donc parcourir le champ de mode d'inversion :

- Nous pourrions travailler avec un rayon à 10 Bar constant, mais l'algorithme n'aurait plus ce paramètre sur lequel jouer pour compenser la basse atmosphère de plus haute température. Nous n'avons pas obtenu de solution acceptable avec ce mode d'inversion.
- Nous pourrions imposer un poids moléculaire moyen constant, dans quel cas les abondances resteraient des paramètres libres mais soumis à une condition très forte. Pour une atmosphère dominée par l'hydrogène et l'hélium, ce poids moléculaire moyen varie en effet peu dans l'atmosphère, et nous pourrions l'exploiter pour libérer ce paramètre et dans le même temps, forcer le rapport en nombre entre (H<sub>2</sub>/He) et les autres molécules. Le poids moléculaire retourné dans la gamme 1 - 10 μm était beaucoup plus faible que celui de la simulation, et en le fixant, nous trouvons une solution associée à un  $\chi^2$  supérieur à 20.
- Dans l'atmosphère de cette simulation, nous avons souligné la non détection du CO mais aussi de N<sub>2</sub>. Ces deux molécules ne s'exprimant pas dans le spectre, la première parce qu'elle ne domine jamais l'absorption, et la deuxième parce qu'elle ne contribue qu'à la diffusion Rayleigh, nous pourrions forcer leurs abondances moyennes dans TauREx. Avec le CO, sa fraction molaire étant très hétérogène, il était difficile de se résoudre à en fixer la quantité, d'autant plus qu'elle est en moyenne très élevée (voir Table 4.3). Celle de N<sub>2</sub>, plus homogène, était déjà plus simple à estimer

et à fixer, et comme elle ne présente pas d'absorption moléculaire, en imposer la quantité n'a d'impact que sur le poids moléculaire moyen.

Nous avons donc fixé la quantité de N<sub>2</sub> dans l'inversion. Nous voulions savoir si l'algorithme avait ignoré la présence de la molécule lors de la première inversion parce que sa quantité n'avait pas un impact significatif sur la vraisemblance des solutions, ou s'il l'excluait systématiquement, dans quel cas il ne trouverait pas de solution acceptable en ajoutant une molécule inactive lourde dans les modèles. Les résultats obtenus sur la gamme spectrale 1 - 10 μm sont exposés dans la table Table 4.6 et les spectres associés exposés dans la Figure 4.13.

Comme nous pouvons le remarquer, fixer la quantité de N<sub>2</sub> n'a aucun impact sur les abondances retournées par TauREx (avec des déviations inférieures à 7% pour H<sub>2</sub>O, CH<sub>4</sub> et CO<sub>2</sub>). Seule la température et le rayon à 10 Bar sont affectés, le premier par une augmentation de presque 15 K et le second par une légère diminution. Le  $\chi^2$  réduit de la solution est de 2,7 contre 1,54 lors de l'inversion classique, nous avons donc un spectre de moins bonne qualité. Cela se remarque en effet sur la figure Figure 4.13 si nous la comparons à Figure ??, les différences sont globalement un peu plus élevée, notamment pour les bandes du CH<sub>4</sub> et de CO<sub>2</sub>. Cette augmentation de température est donc davantage une rétroaction géométrique, visant à compenser l'augmentation du poids moléculaire moyen, qu'une température représentative d'un point de vue radiatif.  $\mu$  augmente d'environ 2,3% tandis que la température augmente de 3%. Cette augmentation doit correspondre à un compromis entre les effets sur l'intensité de l'absorption (dépendance des sections efficaces avec T) et l'effet sur la hauteur d'échelle. La hauteur d'échelle étant un petit peu plus élevée, le rayon à 10 Bar est à son tour légèrement rabaissé pour faire correspondre les niveaux d'altitude.

Nous en concluons donc que TauREx a systématiquement exclu le N<sub>2</sub> parce qu'il trouvait des solutions beaucoup plus vraisemblables en son absence. Difficile à ce stade de déterminer s'il s'agit d'un effet des hétérogénéités de composition, et donc de la difficulté éprouvée par l'algorithme à trouver les bons compromis entre les abondances et la température, et/ou un effet plus complexe de compensation entre tous les paramètres pour coller une atmosphère iso-abondance et isotherme sur un spectre dérivé d'une atmosphère qui, elle, est bien tridimensionnelle.

#### 4.4.2 Un effet d'hétérogénéités horizontale en composition sur l'inversion

Si nous avons clairement montré que la simulation de GJ 1214 b présentait des hétérogénéités suffisamment marquées au moins en composition pour se ressentir sur l'inversion, nous pouvons d'ores-et-déjà apporter un complément d'information, et dans le même temps souligner l'importance de l'utilisation de Pytmosph3R, sur les effets des hétérogénéités horizontales non négligeables. Nous reprenons pour ce faire le spectre obtenu par la méthode d'intégration des limbes, qui rappelons-le, consiste à produire un spectre 1D pour chaque point en latitude du terminateur, puis de les moyenner. Nous avons montré dans la section § 4.2.1 que nous perdions l'information sur les hétérogénéités de composition du CO<sub>2</sub> (voir Figure 4.7). Nous voulons maintenant montrer de quelle manière cela transparaît dans l'inversion et nous appliquons en conséquence TauREx sur le spectre ainsi obtenu. Les médianes des distributions *a posteriori* ainsi que les écart-types sont exposés dans la table Table 4.7.

Nous appliquons la même méthode de lecture synthétique de la simulation que précédemment, mais avec cette fois-ci avec autant d'atmosphères 1D que de colonnes utilisées pour produire le spectre moyen. Les valeurs obtenues sont proposées dans la table Table 4.7. Nous allons comparer les résultats de cette inversion avec l'inversion effectuée sur le spectre complet (obtenu via Pytmosph3R), et dans le même temps avec les valeurs moyennes attendues.

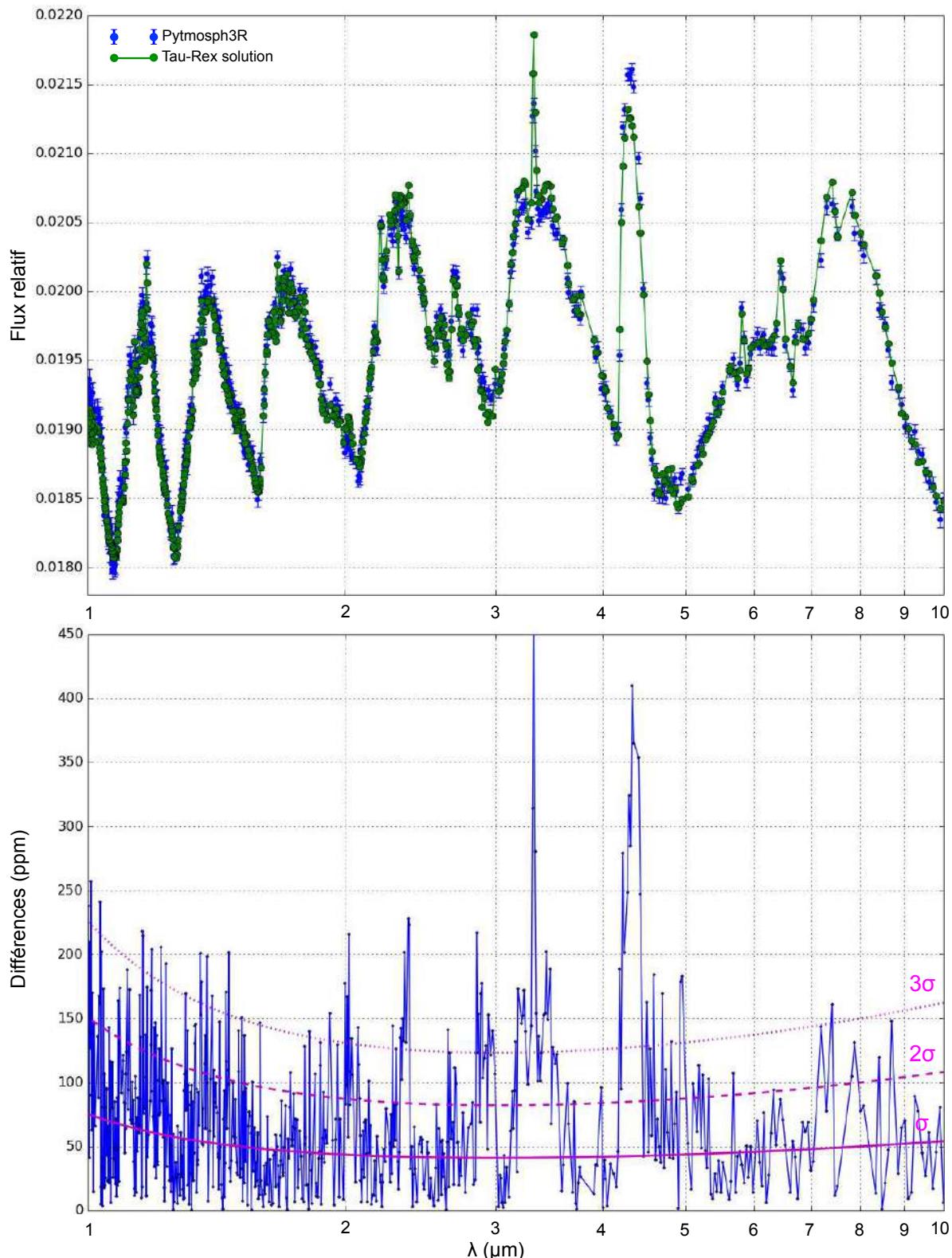


Figure 4.13: En haut : Superposition du spectre d'entrée (en bleu) obtenu par Pytmosph3R et de la solution retournée par TauREx (en vert) sur la gamme 1 - 10  $\mu\text{m}$ . En bas : Différence absolue entre les doublets de spectres exprimée en ppm. À titre indicatif, nous avons représenté les courbes d'erreur à 1, 2 et 3  $\sigma$  (courbes magenta)

Table 4.7: Résultats de l'inversion du spectre obtenu après intégration des limbes.

Paramètres	$R_p$	$T$	$\chi_{H_2O}$	$\chi_{NH_3}$	$\chi_{CO_2}$	$\chi_{CO}$	$\chi_{N_2}$	$\chi_{CH_4}$
Unités	$R_J$	K	-	-	-	-	-	-
Médiane (M)	0,263356	492,76	-1,218	-3,348	-2,162	-3,287	-8,138	-1,451
$\sigma_+$	$4,9 \cdot 10^{-5}$	0,71	0,065	0,013	0,015	0,076	2,628	0,010
$\sigma_-$	$4,7 \cdot 10^{-5}$	0,74	0,067	0,013	0,015	0,090	2,657	0,010
$\Delta(\text{Médianes})$	$+1,0 \cdot 10^{-4}$	$+7,34$	$+0,174$	$+0,140$	$-0,218$	$+5,270$	$-0,009$	$+0,106$
Terminateur	-	472,65	-1,142	-2,330	-2,116	-2,541	-2,376	-1,452
$\Delta(M/T)$	-	$+20,11$	$-0,076$	$-1,018$	$-0,046$	$-0,746$	$-5,762$	$+0,001$
Globale [ : ]	-	478,47	-1,206	-2,392	-1,853	-1,990	-2,287	-1,486
$\Delta([ : ]/T)$	-	$+5,82$	$-0,064$	$-0,062$	$+0,263$	$+0,551$	$+0,089$	$-0,034$

Les différences avec l'inversion du spectre obtenu par Pytmosph3R sont assez faibles mais vont clairement dans le sens de notre argumentation. La température retournée ici est très proche de celle obtenue à la première inversion (7 K). D'un autre côté, le poids moléculaire moyen est bien mieux contraint du fait de l'augmentation globale des fractions molaires, et surtout, de la détection du CO. Nous sommes d'ailleurs effectivement sur une détection de la molécule puisque sa distribution est clairement piquée et ne propose pas seulement une limite haute. Le poids moléculaire moyen s'en voit augmenté de près de 2%, augmentation correspondant à peu près à celle de la température (1,5%), ce qui conserve localement la hauteur d'échelle bien qu'elle soit légèrement plus faible. Cette diminution est d'ailleurs compensée par un rayon à 10 Bar un peu plus grand. Rappelons tout de même qu'entre les deux spectres, seules les bandes du CO<sub>2</sub> sont affectées de manière détectable par les hétérogénéités en composition horizontales (voir Figure 4.7), et donc que l'ensemble de ces différences sont *a priori* directement liées à elles. En comparant le spectre solution avec le spectre d'entrée (voir Figure 4.14), on remarque immédiatement que la bande du CO<sub>2</sub> est bien mieux contrainte que lors de la première inversion, nous nous attendons donc à ce que ces distributions soient très proches de celles attendues. Le CH<sub>4</sub>, quant à lui, présente toujours un problème sur sa bande centrée à 3,32 μm.

Comparons à présent les valeurs retournées avec les moyennes que nous avons calculées. À l'image de ce que nous avions déjà constaté, les molécules les mieux contraintes sont toujours les plus représentées dans le spectre. Ainsi H<sub>2</sub>O, CH<sub>4</sub> et CO<sub>2</sub> sont sur des valeurs semblables (au maximum 10% de déviation). Le NH<sub>3</sub> est toujours largement sous-estimé du fait de son implication faible, et bien que le CO soit cette fois-ci détecté, il est lui aussi sous-estimé. Donc globalement, nous avons un résultat encore plus satisfaisant que ce que nous avions eu jusqu'ici, ce qui se confirme par un  $\chi^2$  réduit de la solution à 1,32 (contre 1,54). Subsiste un écart de 20 K pour la température qui peut traduire la difficulté de l'algorithme, pour les deux inversions, à couvrir convenablement toute la gamme verticale de température. Les bandes les moins absorbantes sont à des températures plus élevées, puisqu'elles sondent plus bas en altitude, tandis que les plus hautes sont sur des températures proches de celle du niveau médian.

Ces résultats nous montrent que :

- En se cantonnant au terminateur, et donc en éliminant un type d'hétérogénéité, l'inversion du spectre va présenter des résultats cohérents pour les molécules les plus représentées. Le bilan, que ce soit du point de vue de la détection des molécules actives ou de la proximité des résultats est meilleur que lorsque nous inversons le spectre complet.
- L'intensité des écarts entre les deux approches est proportionnelle à l'intensité des hétérogénéités des molécules concernées. En comparant les abondances attendues avec toute la simulation et

celles avec le terminateur seulement ( $\Delta(T/G)$ ), nous constatons bien que CO<sub>2</sub> et CO sont les molécules les plus hétérogènes horizontalement, et que ces hétérogénéités biaisen l'inversion en réduisant sa qualité globale.

- La bande à 3,32 μm du méthane ne s'explique pas par des effets horizontaux puisque la bande n'est toujours pas bien contrainte par TauREx, il s'agit donc bien d'un effet vertical et/ou azimuthal, ce qui vient conforter nos propos sur l'influence de la haute atmosphère appauvrie.
- La mauvaise contrainte de la bande du dioxyde de carbone résultait bien d'un effet des hétérogénéités horizontales de la molécules puisqu'elle est à présent très bien reproduite.

Pour conclure, la prise en compte des effets horizontaux a pour conséquence d'"inciter" TauREx à chercher un compromis entre une meilleure description des paramètres hétérogènes et la conservation des paramètres qui le sont beaucoup moins. Ce compromis impacte nécessairement la qualité de son inversion, et proportionnellement à l'intensité des hétérogénéités. Dans cet exemple, GJ 1214 b ne présente finalement qu'une molécule aux hétérogénéités horizontales franches, et biaise raisonnablement les résultats de l'inversion du fait de sa faible représentativité spectrale. Si des molécules comme l'eau ou le méthane avaient présenté des variations aussi intenses en abondances sur les lignes de visée, elles auraient alors eu un effet bien plus remarquable.

Notons que la température n'a que très peu évolué entre les deux inversions. Si nous regardons la figure Figure 4.11, la courbe verte donne le profil moyen en température, et les points verts la distribution de contribution dans la gamme 1 - 10 μm associée. Cette distribution est très proche de celle de la Figure 4.10 que nous avons ici représenté en noir, et les médianes sont dans une région de l'atmosphère pour laquelle la température du terminateur est représentative. Ce n'est que plus haut dans l'atmosphère que les hétérogénéités thermiques s'exprimeraient de manière nette, mais ses couches sont trop peu représentées pour avoir une influence forte sur les spectres et les résultats de l'inversion. Nous n'avons donc pas mis en évidence de biais thermique avec cette étude, ou nous n'avons pas réussi à les distinguer des autres types de biais.

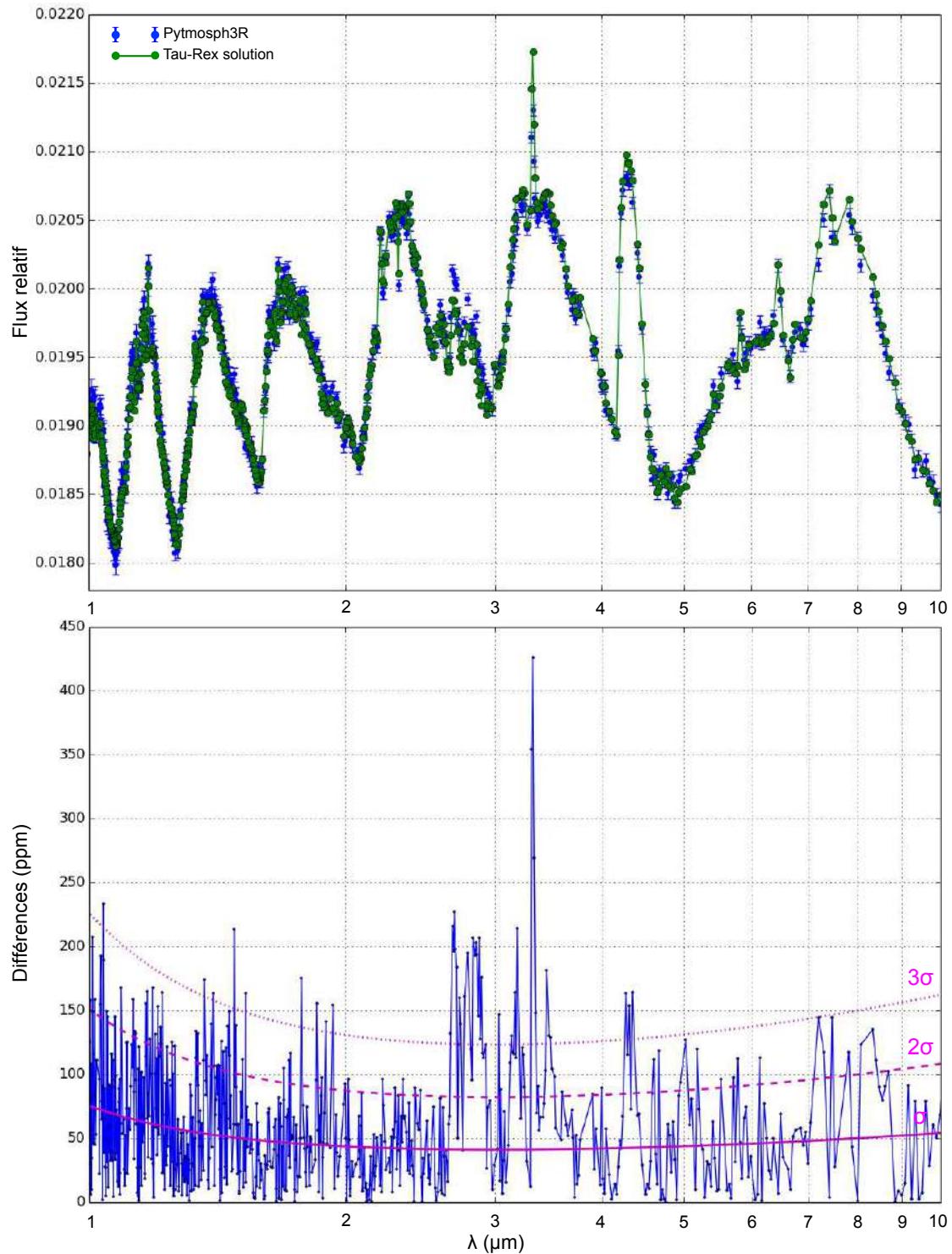


Figure 4.14: En haut : Superposition du spectre d'entrée (en bleu) obtenu à partir des spectres 1D des colonnes du terminateur et de la solution retournée par TauREx sur la gamme 1 - 10  $\mu\text{m}$  (en vert). En bas : Différence absolue entre les deux spectres exprimée en ppm. À titre indicatif, nous avons représenté les courbes d'erreur à 1, 2 et 3  $\sigma$  (courbes magenta)

**Pour conclure sur ce chapitre**, nous avons montré que TauREx, même dans son mode le plus simpliste (isotherme et iso-abondance) réussissait à retourner des solutions tout à fait satisfaisantes sur la température globale et les abondances des molécules les plus représentées. Nous avons également souligné ses limites pour toutes les autres molécules, les moins représentées comme celles qui n'interviennent pas dans l'absorption moléculaire. Il aboutit ainsi à la non-détection de deux molécules pourtant présentes dans l'atmosphère. Nous avons d'un autre côté défini différents types d'hétérogénéités (verticales, azimutales, ou horizontales ; thermiques ou de composition) et nous les avons clairement identifiées dans la simulation de GJ 1214 b. Nous avons montré de quelle manière elles pouvaient s'exprimer sur les spectres en transmission et nous avons tenté d'en isoler les effets.

L'inversion de ses derniers et les différentes tentatives qui ont suivi ont permis de mieux comprendre leurs résultats et d'identifier des biais observationnels prenant naissance dans ces hétérogénéités, qui ici étaient essentiellement de nature compositionnelle. Néanmoins, Si la comparaison entre le spectre solution et l'observation pourrait permettre d'identifier l'existence d'hétérogénéités fortes, ces biais ne transparaissent que très peu sur les distributions *a posteriori* elles-mêmes. En effet, dans le cas de la simulation qui nous a intéressé, les dites hétérogénéités mises en cause concernent : soit une molécules peu représentée dans le spectre ( $\text{CO}_2$  et *a fortiori*  $\text{CO}$ ), soit une molécule pour laquelle la gamme de leurs expressions est mince et complètement écrasée par toutes les autres où l'algorithme arrive à en reproduire le comportement ( $\text{CH}_4$ ). Nous avons donc été capable d'identifier des biais mais pas de les caractériser, ils n'avaient tout simplement pas suffisamment de poids sur les spectres. Les biais de nature thermique que nous pensions constater intensément à partir de cette simulation n'ont pas pu être mis en évidence, ou nous n'avons pas réussi à les isoler des autres types de biais. Leur existence ne fait cependant aucun doute, ce qui nous amène à penser qu'ils ont été d'une manière ou d'une autre compensés ou atténuerés par les autres types d'effets.

La complexité de la simulation, la variété des hétérogénéités, de leurs intensités et les corrélations entre les biais qu'elles peuvent générer ne nous ont pas permis de répondre à l'ensemble de nos questions de manière satisfaisante. Nous allons donc changer d'approche en nous concentrant un type d'hétérogénéité, et donc un type de biais avant de revenir sur la simulation, son observation et son inversion pour tenter d'en améliorer la lecture.



## Chapter 5

# Etude de l'impact des hétérogénéités de nature thermique sur les observations et leurs inversions

*The heavenly motions... are nothing but a continuous song for several voices, perceived not by the ear but by the intellect, a figured music which sets landmarks in the immeasurable flow of time.*

John Banville

## Contents

<b>5.1</b>	<b>Isolation des effets thermiques horizontaux dans les atmosphères d'exoplanètes . . . . .</b>	<b>118</b>
5.1.1	Discussions sur les hétérogénéités horizontales . . . . .	118
5.1.2	Structure des atmosphères synthétiques . . . . .	122
5.1.3	Paramétrisation de TauREx . . . . .	128
<b>5.2</b>	<b>Impact sur les spectres en transmission . . . . .</b>	<b>133</b>
5.2.1	Cas de la mini-Neptune . . . . .	133
5.2.2	Cas de la géante gazeuse . . . . .	138
<b>5.3</b>	<b>Impact sur le retrieval . . . . .</b>	<b>141</b>
5.3.1	Critère de vraisemblance et remarques associées . . . . .	142
5.3.2	Atmosphères à colonnes isothermes . . . . .	144
5.3.3	Atmosphères à deux températures . . . . .	150
5.3.4	Approche analytique en soutien de nos conclusions . . . . .	155

---

5.3.5	Impact du set de la résolution et du mode de fonctionnement de TauREx . . . . .	158
<b>5.4</b>	<b>Retour sur la simulation 3D de GJ 1214 b, des biais thermiques dissimulés . . . . .</b>	<b>162</b>
5.4.1	Discussion sur structures atmosphériques les plus représentatives . . . . .	163
5.4.2	Des biais thermiques amoindris par les hétérogénéités de composition . . . . .	164
5.4.3	Des biais thermiques qui se compensent par les effets azimutaux . . . . .	165

---

Nous avons mis en évidence dans le chapitre précédent les différents types d'hétérogénéités que nous pouvions rencontrer dans une atmosphère et quelques uns de leurs effets sur l'inversion. Nous n'avons cependant pas été capable de les caractériser clairement puisque nous n'avions qu'un seul cas d'étude et qui plus est, un cas à la composition et à la structure atmosphériques complexes. Nous avons essentiellement mis l'accent sur les biais découlant d'hétérogénéités de nature compositionnelle, ayant dans la simulation de Benjamin Charnay ([Charnay et al. 2015](#)) un caractère singulier, sans pour autant réussir à mettre en exergue des biais purement thermiques que nous nous attendions à remarquer.

Ce chapitre veut se concentrer sur ces biais qui ne prennent naissance que dans une répartition de température hétérogène, et dans ce sens, nous allons travailler à partir d'atmosphères synthétiques simplistes ne résultant ni de modèles 1D, ni de modèles 3D, mais présentant le type d'hétérogénéités qui nous intéresse et sur lequel la littérature ne s'est pour l'instant pas étendue, à savoir, ce que nous avons appelé les hétérogénéités horizontales. Sans être réalistes, elles seront représentatives de discontinuités thermiques remarquées dans des simulations atmosphériques 3D et permettront d'en isoler les biais lors de leurs inversions. Cette démarche aura également pour but de démontrer que dans le cas de GJ 1214 b, nous aurions dû remarquer un biais purement thermique et horizontal lors de l'inversion, mais qu'il est finalement camouflé par d'autres de natures différentes.

Ce chapitre veut instaurer les prémisses d'une plus vaste étude de l'impact des hétérogénéités atmosphériques sur les observations et leurs inversions. L'espace des paramètres à parcourir étant tellement vaste, nous n'avons eu finalement, durant cette thèse, le temps d'aborder qu'un exemple d'entre eux. À l'image du chapitre précédent qui se présentait comme un guide faisant le lien entre la modélisation et les aspects observationnels qui lui sont associés, celui-ci propose une méthodologie dans l'étude des biais observationnels. À termes, et à l'issue d'un large balayage de l'espace des paramètres et des types d'hétérogénéités, nous pourrions être capables de détecter des biais et d'en déterminer les natures par la simple interprétation des solutions d'une inversion.

Comme

nous avons pu le constater, déduire des corrélations claires entre le comportement de l'inversion des spectres des atmosphères tridimensionnelles et les hétérogénéités constatées peut s'avérer délicat si nous travaillons avec des simulations réalistes (on entend par réalistes, des simulations issues de modèles physiques 3D tels que le GCM). La simulation de Charnay et al. (2015) comprend 8 molécules et l'inversion compte 9 paramètres libres, tous potentiellement corrélés les uns aux autres pour trouver la ou les solutions les plus proches du spectre en transmission. Ces dites solutions sont parfois très éloignées des valeurs attendues, et pour certaines longueurs d'onde, les spectres peuvent présenter des différences non négligeables traduisant de la superposition de plusieurs effets de natures variées. Difficile dans ces conditions de dénouer ce jeu de paramètres et de les lier directement à des effets d'hétérogénéités.

Dans les pages à venir, nous nous concentrerons sur les effets thermiques qui jouent directement sur la hauteur d'échelle, l'extension de l'atmosphère, sur la densité locale de l'atmosphère et sur l'absorption moléculaire. Les effets de composition, mis en évidence pour les nuages ou le dioxyde de carbone dans le cas de GJ1214 b ne seront que superficiellement abordés. Nous voulions, durant cette thèse, nous concentrer principalement sur un paramètre et l'explorer au mieux pour ouvrir par la suite l'étude sur les autres. Nous nous sommes intéressés, paradoxalement, aux biais qui s'exprimaient le moins dans la simulation de GJ 1214 b (voir le chapitre précédent), mais c'est également les difficultés rencontrées pour les mettre en évidence qui a inspiré le chapitre à venir et nous a poussé à approfondir la question. Nous reviendrons dans les derniers paragraphes sur la dite simulation et sur les raisons de l'absence de biais thermique net.

## 5.1 Isolation des effets thermiques horizontaux dans les atmosphères d'exoplanètes

### 5.1.1 Discussions sur les hétérogénéités horizontales

#### Les biais induits par les différents types d'hétérogénéités

À l'issue de l'étude précédente, nous avons montré que les hétérogénéités impactaient les spectres d'au moins trois manières et pouvaient être associées à des biais plus ou moins remarquables sur les distributions *a posteriori* ou les spectres solutions :

- **De par leurs structures verticales  $\rho$**  : des profils en températures présentant de fortes variations ou des abondances s'effondrant (ou inversement) sur plusieurs ordres de grandeur, en plus haute ou plus basse atmosphère et ce de manière généralisée, induisent une dissonance paramétrique entre les différentes gammes du spectre sondant les différentes régions concernées. Si l'une de ces régions n'est portée que par une petite gamme spectrale, elle s'exprime finalement peu ou

pas du tout lors de l'inversion et de la recherche d'un compromis sur les paramètres. Cela se traduit par un spectre solution systématiquement écarté de celui d'entrée dans la dite gamme. Les biais verticaux vont essentiellement dépendre de l'intensité des hétérogénéités - la température doit évoluer assez brutalement et sur des centaines de K ; l'abondance tout aussi brutalement et sur plusieurs ordres de grandeur - pour que le compromis sur les paramètres retournés par l'algorithme soit délicat et non représentatif de l'ensemble de la région atmosphérique sondée mais seulement de sa majorité. Ils seront d'ailleurs plus fréquemment constatés lorsque nous sondons une épaisse couche de l'atmosphère, et donc lorsque le spectre est très étalé en termes de rayon effectif. Ces effets ne nécessitent pas une étude tridimensionnelle et des modèles 1D suffisent à les caractériser. Nous ne chercherons donc pas à les étudier et à les caractériser mais nous verrons comment ils peuvent diluer, influencer, voire écraser les autres types de biais.

- **De par leurs structures azimutales  $\theta$**  : les variations de température et/ou de composition aux limbes suivant l'angle  $\theta$  considéré se moyennent sur le spectre plutôt que sur les variables. Comme nous l'avons montré dans § 4.2.1, il est en effet plus pertinent, fidèle et efficace de moyenner les signatures spectroscopiques que les paramètres atmosphériques pour tenter d'en produire un équivalent 1D et d'en déduire un profil unique représentatif. Ainsi, l'expression de chacun de ces angles est pondérée par le transfert radiatif et ce sont en sortie ceux qui interviennent le plus dans le spectre total qui verront leurs caractéristiques s'exprimer sur les solutions de TauREx. Plus les hétérogénéités sont intenses, et plus ces écarts d'expression s'accentueront. Elles sont prises en compte lorsque nous appliquons la méthode d'intégration des limbes, et ont probablement déjà fait l'objet de discussions dans la littérature (notamment avec l'utilisation de SMART (Spectral Mapping and Atmospheric Radiative Transfer code, [Meadows and Crisp \(1996\)](#), [Crisp \(1997\)](#), [Misra et al. \(2014\)](#))). Lorsque nous reviendrons sur la simulation de GJ 1214 b, nous mettrons en évidence la manière dont les hétérogénéités azimutales vont masquer celles sur lesquelles nous allons nous focaliser.
- **De par leurs structures horizontales  $x$**  : jusqu'ici négligées, elles prennent naissance des fortes variations en température et/ou en composition entre les profils qui constituent la région entourant le terminateur, considéré jusque-là, comme seul représentant des limbes. Dans l'exemple de GJ 1214 b, nous avons ainsi eu l'occasion de montrer que le côté Est, du fait de son appauvrissement spectaculaire en CO<sub>2</sub> au terminateur, induisait un conflit dans la contrainte de la molécule par TauREx. L'algorithme n'a finalement pas réussi à trouver le compromis optimal entre la caractérisation cohérente de l'ensemble des autres paramètres, celle de l'abondance en CO<sub>2</sub>, et la génération d'un spectre solution reproduisant convenablement les bandes qui lui sont associées. Si des effets en composition peuvent être détectables au moins sur la comparaison entre le spectre solution et l'observable, l'absence d'effets thermiques a de quoi surprendre.

Ces trois types de biais naissent sur les 3 degrés de liberté de notre maillage cylindrique tout en étant corrélés les uns aux autres. Les hétérogénéités azimutales naissent finalement de la variation des hétérogénéités verticales dans le plan orthogonal à la ligne de visée, tandis que ces mêmes variations dans le plan porté par cet axe induisent les hétérogénéités horizontales. À titre d'exemples :

- Un appauvrissement du méthane dans la haute atmosphère de GJ 1214 b, quels que soient les latitudes et longitudes considérées ou presque, aura un effet que l'on qualifiera de vertical et non azimutal ou horizontal car il sera généralisé et ne dépendra pas des deux autres degrés de liberté ( $\theta$  et  $x$ ).
- *A contrario*, la disparition du dioxyde de carbone, très localisée autour de l'équateur Est, et donc pour un certain intervalle de  $\theta$ , n'a pas un effet généralisable et aura un effet azimutal.

- Le décalage de la signature spectroscopique vers le côté induit par un contraste fort en température ou en composition entre le côté jour et le côté nuit est un effet horizontal. Le même appauvrissement du dioxyde de carbone, s'il est centré sur le terminateur et ponctuel, peut également induire un effet horizontal si cela implique l'expression favorisée d'un côté ou l'autre de l'atmosphère (voir Annexe B, § B.2.1)

En l'état, il est difficile d'estimer et de comparer l'impact sur les inversions de ces 3 effets de manière individuelle. Toutefois, contrairement aux deux premières, les hétérogénéités horizontales ne sont pas portées par le terminateur, et donc, par les sous-parcours les plus importants et qui jouissent d'une densité moléculaire maximale. Nous pourrions donc nous attendre à ce qu'elles aient des effets plus modérés. Ce même argument a non seulement justifié les pratiques courantes jusqu'alors et est à l'origine de ces travaux. Nous allons voir que sa pertinence est finalement très situationnelle et nous allons discuter des paramètres pouvant influer sur l'expression de ces hétérogénéités au centre de ce chapitre.

### **Les angles d'ouverture et de pénétration comme indicateurs de l'expression des effets horizontaux**

Le rapport  $R_p/H_0$  des objets étudiés est souvent très grands ( $> 1000$ ), même pour des Jupiters chauds (500 - 1000), par conséquent l'angle d'ouverture traduisant de la région spatiale effectivement traversée par les rayons échantillons s'en voit finalement faible (de l'ordre de  $60^\circ$  dans le meilleur des cas, autour de  $30 - 50^\circ$  pour les Jupiter chauds, voir Figure A.2, Annexe C). Cet angle dépend aussi des propriétés optiques de l'atmosphère : si elle présente des absorbants forts et qu'elle est très opaque aux rayonnements, nous sondons les parties les plus hautes de l'atmosphère, et l'angle d'ouverture s'en voit réduit. Dans le cas inverse, nous sondons plus bas et l'angle d'ouverture s'en voit plus important (presque  $10^\circ$  de différence, voir Figure A.2, Annexe C). Si ces angles semblent conduire directement à la conclusion que le terminateur ne peut être retenu comme représentant exclusif des atmosphères d'exoplanète, ils ne reposent que sur un argument purement géométrique et non radiatif. Les hétérogénéités horizontales ont certes besoin d'une atmosphère très ouverte pour s'exprimer, mais elles doivent également être comprises dans la région qui impose significativement sa signature spectroscopique .

Leurs impacts vont donc essentiellement dépendre de ce que nous avons appelé l'angle de pénétration ( $\psi_*$ ,  $\psi_+$ ). Nous rappelons qu'il correspond au doublet d'angles par rapport au terminateur, et pour un rayon échantillon donné, au sein desquels nous avons conservé l'essentiel de l'information du transfert radiatif. Cet angle est double puisqu'il peut différer d'un côté ou de l'autre du terminateur ( $\psi_*$  pour le côté jour/étoile hôte, et  $\psi_+$  pour le côté nuit/observateur). C'est une grandeur chromatique qui peut être spécifique à une espèce ou globale, elle dépend, tout comme l'angle d'ouverture, du rayon de courbure de l'exoplanète, donc de son rayon planétaire, et du niveau sondé en pression ou en altitude. Pour déterminer ce doublet dans le cadre d'une simulation, une fois le critère de contribution défini, nous devons trouver l'ensemble des sous-parcours pour lesquels la somme de leurs profondeurs optiques répond au dit critère. Il peut s'agir d'une fraction de la profondeur optique totale considérée comme représentative ou une variation acceptable de la transmittance ( $T = \exp(-\tau)$ ) calculée par exemple à partir d'un bruit. Nous sommes les profondeurs optiques en démarrant du toit atmosphérique côté jour jusqu'à celui, d'indice  $j$ , à partir duquel le  $\tau_j$  ne répondra plus au critère de contribution, et nous faisons de même en partant du toit côté nuit jusqu'à ce que le  $\tau_n$  ne vérifie plus le critère de contribution, où  $n$  serait l'indice du sous-parcours limite. Une fois les sous-parcours  $j$  et  $n$  déterminés, connaissant leurs positions nous en déduisons les angles formés par rapport au terminateur. Par exemple, avec un critère de  $1/100$ , la région comprise entre ces deux angles de pénétration, pour une longueur d'onde  $\lambda$  et un rayon échantillon de coordonnées  $(\rho, \theta)$  donnés, contient 99% de l'absorption atmosphérique.

Nous avons préféré travailler avec un critère reposant sur une variation de la transmittance  $T$ . À une longueur d'onde donnée, nous calculons l'ordre de grandeur du bruit attendu lors d'une observation (stellaire et/ou instrumental). Ce bruit se traduit par un écart acceptable sur le flux relatif ou le rayon effectif mesuré de l'exoplanète et de son atmosphère. De par la connaissance de l'évolution de la transmittance avec l'altitude dans la zone de transition (passage d'une atmosphère opaque à une atmosphère transparente), nous en déduisons la variation  $\Delta T$  nécessaire pour que le spectre soit décalé d'un  $\sigma$  de sa valeur mesurée (voir Annexe B). Sur une atmosphère homogène, la profondeur optique évolue exclusivement avec la densité moléculaire, qui décroît exponentiellement avec la distance au terminateur, et l'angle de pénétration est symétrique par rapport au terminateur. La Figure A.2 représente une estimation de l'angle d'ouverture et de l'angle de pénétration en fonction du niveau en pression sondé, du rayon à 10 Bar et de la hauteur d'échelle. Comme nous pouvons le constater, l'angle de pénétration est globalement 3 à 4 fois plus faible que l'angle d'ouverture. Ainsi, dans le cas d'une exoplanète du type GJ 1214 b ([Charbonneau et al. 2009](#)), les angles de pénétration devraient avoisiner les 9° de part et d'autre du terminateur (modulés par d'éventuels effets horizontaux) et chuteraient à 5 - 6° pour un Jupiter chaud du type HD 209458 b ([Richardson et al. 2007](#)).

À ces angles nous associons ce que nous définissons comme le central, soit la position la plus contributrice qui, en l'absence d'hétérogénéités horizontales, correspondra au terminateur mais qui, le cas échéant, pourra être localisé différemment. Si le central n'est pas localisé au sein de la colonne du terminateur, alors l'argument voulant négliger les autres sous-parcours ne tient plus d'office. Dans le cas contraire, nous nous devons de comparer l'angle de pénétration avec l'ouverture de la colonne au terminateur, et s'il est très supérieur, l'argument ne tient plus non plus. Dans toutes les situations pour lesquelles l'angle de pénétration serait proche ou inférieur à l'ouverture de la colonne, alors le parcours total peut se résumer au sous-parcours centré sur le terminateur et le spectre ne s'imprégnera que de ses propriétés.

L'angle d'ouverture d'une atmosphère discuté dans le chapitre Chapitre 2 et présenté de manière plus détaillée en Annexe A n'est pas suffisant dans nos réflexions pour pressentir et estimer l'impact des hétérogénéités horizontales sur les observables et leurs inversions, il nous faut raisonner aussi en termes d'angle de pénétration. Une exoplanète et son atmosphère de rapport  $R_p/H_0$  petit, comme c'était le cas dans le chapitre précédent, a de fortes chances d'être sensible à ces hétérogénéités puisque les rayons échantillons traversent une plus grande diversité de colonnes atmosphériques. Mais si pour une raison ou une autre les angles de pénétration s'avèrent trop faibles (inférieurs au pas en longitude de la simulation), nous n'observerons pas de biais horizontaux dans la solution TauREx. Dans ce cas de figure, le terminateur devient la seule région d'intérêt spectroscopique puisqu'il est seul contributeur à la signature atmosphérique.

### La simulation GJ 1214 b ne laisse pas les hétérogénéités horizontales thermiques s'exprimer

Le cas de GJ 1214 b est doublement particulier :

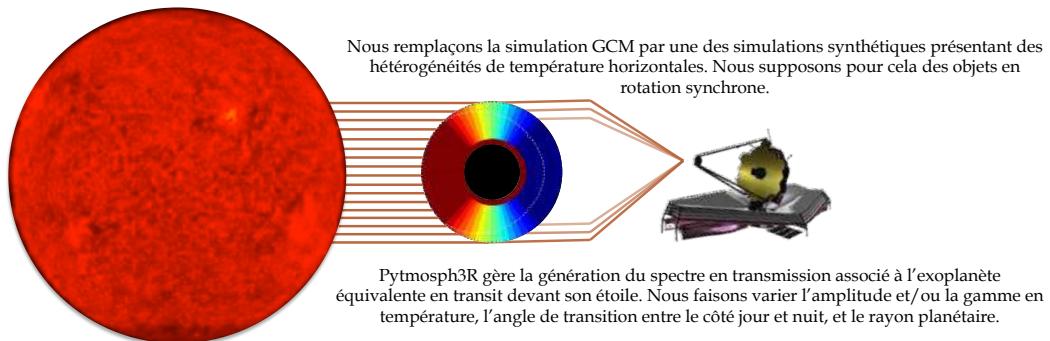
- Il ne présente pas des hétérogénéités très intenses en température comme de celles que l'on pourrait observer sur des simulations de Jupiters chauds en rotation synchrone ([Kataria et al. \(2015\)](#), [Moses et al. \(2011\)](#), [Parmentier et al. \(2018\)](#)).
- L'angle d'ouverture est grand puisque la planète est de petites dimensions pour une hauteur d'échelle élevée du fait des températures qui y règnent et de la composition dominée par H<sub>2</sub> et He, l'angle de pénétration moyen attendu l'est également (de l'ordre de 18 - 20° sur l'ouverture totale).

## 122 Etude de l'impact des hétérogénéités de nature thermique sur les observations et leurs inversions

Nous sommes donc à l'interface entre le moment où les effets horizontaux peuvent avoir un réel impact du fait d'un angle de pénétration large et celui où ils ne se ressentent pas du fait de leurs faibles intensités. Les Figures B.1 et B.2 proposent les angles d'ouverture et de pénétration de l'atmosphère de GJ 1214 b pour tous les angles  $\theta$  et toutes les longueurs d'onde. Une exploitation détaillée des résultats obtenus est proposée en Annexe B et les résultats ont déjà été exploités dans le Chapitre 4 pour soutenir les observations faites sur les spectres et sur les résultats de l'inversion. La conclusion générale que l'on peut tirer de cette étude est que cette simulation fait intervenir trop de biais de natures différentes, et que les biais horizontaux détectables naissent essentiellement des hétérogénéités en composition. Si cette même étude souligne qu'en l'absence de ces dernières, le décalage vers le côté jour de la région de pénétration devrait induire un biais thermique vers les plus hautes températures, elle montre également qu'ils ne sont finalement pas observables car majoritairement compensés sur presque toute la gamme spectrale (dominée par le méthane). Ils ne s'expriment que par l'intermédiaire du dioxyde de carbone qui est trop peu représenté pour impacter significativement l'inversion sur la température.

Pour simplifier notre investigation nous devons donc limiter les paramètres libres. Dans ce qui suit, nous avons cherché à mettre en évidence les effets strictement liés à la température, que ce soit au travers de la hauteur d'échelle ou au travers des propriétés optiques des molécules. Nous allons par la même occasion explorer l'influence de l'amplitude de ces hétérogénéités et l'influence des dimensions de l'exoplanète sur les biais thermiques. C'est dans cette optique que nous travaillerons sur atmosphères types, réparties en 3 amplitudes de températures pour 2 dimensions d'exoplanètes :

- Une aux dimensions de GJ 1214 b, évoluant sur une amplitude en température proche de celle constatée dans la simulation de Charnay et al. (2015), et deux autres de plus petits rapports  $R_p/H_0$ , dont un correspondant au cas extrême, voire à la limite de la physique, d'une mini-Neptune ultra-chaude.
- Une aux dimensions de HD 209458 b, exoplanète beaucoup plus grande que GJ 1214 b (rayon 5,5 fois supérieur, soit 15 fois le rayon terrestre), avec des amplitudes en température qui nous permettront d'explorer le domaine des Jupiters tempérés comme celui des Jupiters chauds, la dernière se rapprochant de la simulation atmosphérique discutées dans Lines et al. (2018).



### 5.1.2 Structure des atmosphères synthétiques

Nous allons décrire les deux types de structures atmosphériques sur lesquelles nous allons baser toute notre étude dans le but d'isoler les biais liés aux hétérogénéités horizontales, puis d'observer de quelle manière des hétérogénéités verticales peuvent les influencer.

Table 5.1: Caractéristiques des exoplanètes et de leurs étoiles hôtes.

Paramètres	$R_p$	$M_p$	$g_0$	$R_s$	$M_s$	$T_s$	$d_\star$
Unités	$R_J$	$M_J$	$m/s^2$	$R_\star$	$M_\star$	K	a.l.
GJ 1214 b	0,2464	0,0206	8,795	0,2065	0,157	3000	42,5
HD 209458 b	1,367	0,6925	9,605	1,155	0,690	6065	154

### Les atmosphères aux colonnes isothermes

Pour isoler les effets thermiques, nous avons simulé des atmosphères en supposant que les exoplanètes sont en rotation synchrone autour de leurs étoiles hôtes et en simplifiant leurs structures. Nous limitons ainsi le nombre de paramètres à 3 : le rayon planétaire (ou à 10 Bar)  $R_p$ , la température  $T$  et l'abondance pour un absorbant unique  $\chi_{mol}$ . Les profiles thermiques sont simulés de la manière suivante :

- Nous introduisons un contraste en température entre un côté jour chaud ( $T_j$ ) et un côté nuit froid ( $T_n$ ).
- La transition entre les deux côtés peut être brutale et se produire au terminateur, l'atmosphère résultant alors une forme de champignon avec pour tête le côté jour et pour pied le côté nuit.
- Nous introduisons ce que nous avons appelé l'angle de contraste  $\beta$  comme étant l'étalement angulaire de la transition en température entre le côté chaud et le côté froid (défini par rapport au plan du terminateur). S'il est nul, nous retrouvons le cas du champignon, s'il est égal à  $180^\circ$ , alors la température évolue linéairement entre la température élevée du côté jour depuis le point substellaire et la température faible du côté nuit jusqu'au point anti-stellaire, dans quel cas l'atmosphère a plutôt une forme de poire.
- Nous pouvons appliquer tous les  $\beta$  intermédiaires et ainsi nous rapprocher de structures plus proches de la réalité. Comme l'angle de contraste est défini par rapport au plan du terminateur, l'atmosphère est symétrique par rapport à l'axe d'observation.
- À l'exception du cas du champignon, la température au terminateur est toujours égale à la moyenne du doublet de température  $T_n - T_j$  K que l'on considère.
- Ces atmosphères sont dominées par un mélange  $H_2/He$ , avec un ratio constant et une fraction molaire en absorbant constante de  $\chi = 0,05$ . Nous avons utilisé l'eau plutôt que le méthane comme absorbant pour la grande quantité de bandes d'absorption dans le proche infra-rouge et le visible et pour ne pas être gêné par les trous de données dont souffre le méthane.

Si ces structures ne sont pas réalistes en soi, elles permettent néanmoins d'étudier plus simplement les effets horizontaux en température qu'avec une simulation réaliste puisque nous écartons les biais introduits par la structure verticale des profils ainsi que les biais azimutaux. Les doublets de températures ont été choisis en fonction des simulations réalisées sur GJ 1214 b ([Charnay et al. 2015](#)) et HD 209458 b ([Lines et al. 2018](#)), dans le souci toujours de se rapprocher des cas concrets, puis de manière un peu plus générale pour étendre l'étude. Ainsi :

- le doublet 300 - 650 K est assez représentatif de la simulation de GJ 1214 b
- le doublet 1000 - 1800 K est plus adapté pour HD 209458 b

- les doublets 500 - 1000 K et 1000 - 1500 K, communs aux deux types d'exoplanète, ont été appliqués pour affiner l'étude.

Nous conservons dans tous les cas les paramètres planétaires de ces deux objets et leur associons les atmosphères aux doublets correspondant. Nous couvrons ainsi différents types de corps : les objets tempérées comme les objets chauds, et nous couvrons également différents types de contrastes. Le doublet 300 - 650 K multiplie par 2 la hauteur d'échelle entre les deux hémisphères et la sensibilité des sections efficaces avec la température est maximale (en moyenne 2 - 3 ordres de grandeur). Le doublet 500 - 1000 K a un rapport des hauteurs d'échelle très proche mais les sections efficaces augmentent moins vite avec la température. Le doublet 1000 - 1500 K présente une dissymétrie moins forte de l'extension spatiale de l'atmosphère et les sections efficaces n'évoluent plus que sur un ordre de grandeur entre les températures extrêmes. Enfin le doublet 1000 - 1800 rétablit presqu'un facteur 2 entre les hauteurs d'échelle tout en reposant sur une faible sensibilité des sections efficaces avec la température. Nous espérons ainsi dégager des comportements plutôt géométriques et d'autres plutôt spectroscopiques.

Les Figures 5.1 et 5.2, illustrent la structure des atmosphères que nous générerons de cette manière avec une exoplanète aux dimensions de GJ 1214 b. Le cadre de gauche donne les coupes méridionales (portées par la ligne de visée, soit l'axe étoile hôte/observateur) en pression et celui de droite en température. Au sein de chaque cadre, à gauche, nous avons diminué le rayon planétaire afin de mieux percevoir les hétérogénéités, tandis que nous proposons à droite la représentation à l'échelle afin de visualiser l'importance de l'atmosphère par rapport à l'exoplanète. Cette structure est symétrique par rapport à la ligne de visée donc elle est identique quelle que soit la coupe portée par cet axe. La pression de surface est fixée à  $P_s = 10^6$  Pa et la pression de toit à  $P_h = 10^{-4}$  Pa. Avec une telle amplitude, nous sommes certain d'atteindre la convergence des spectres discutée dans le chapitre précédent (voir Chapitre 3). L'altitude du toit atmosphérique est déduite de la hauteur d'échelle du côté chaud, ainsi la pression de toit est également la pression maximale que nous pouvons sonder en haute atmosphère. Nous avons illustré ces structures pour des angles de contraste  $\beta$  de 0°, 45°, 90°, 135°, et 180°.

Les structures atmosphériques étant les mêmes entre les deux types d'astres, nous n'avons représenté que les coupes à l'échelle dans le cas d'une exoplanète aux dimensions de HD 20958 b avec la Figure 5.3. Elle se scinde en deux cadres, celui du haut représente pour chaque doublet de température les structures atmosphériques en pression puis en température pour un angle de contraste  $\beta$  de 30°. Le cadre du dessous expose les mêmes informations mais cette fois-ci pour l'angle de contraste maximal (soit 180°). La pression de surface, la pression de toit, et la manière dont sont construites les atmosphères sont identiques au cas de GJ 1214 b, mais nous voulions mettre en évidence de par cette visualisation deux points :

- L'importance de l'aire atmosphérique en comparaison avec le cœur de l'exoplanète qui est beaucoup plus faible que dans le cas de GJ 1214 b, ce qui va probablement avoir un effet sur l'importance ou la persistance des biais observationnels.
- Les angles d'ouverture et de pénétration discutés précédemment sont également plus faibles dans le cas de HD 209458 b que dans celui de GJ 1214b, ce qui va nous permettre d'en étudier l'influence sur les biais.

### Les atmosphères aux colonnes à deux températures

Si les structures atmosphériques précédentes sont très éloignées de la réalité, elles permettent dans un premier temps d'isoler les biais générés par les hétérogénéités purement horizontales. Pour se rap-

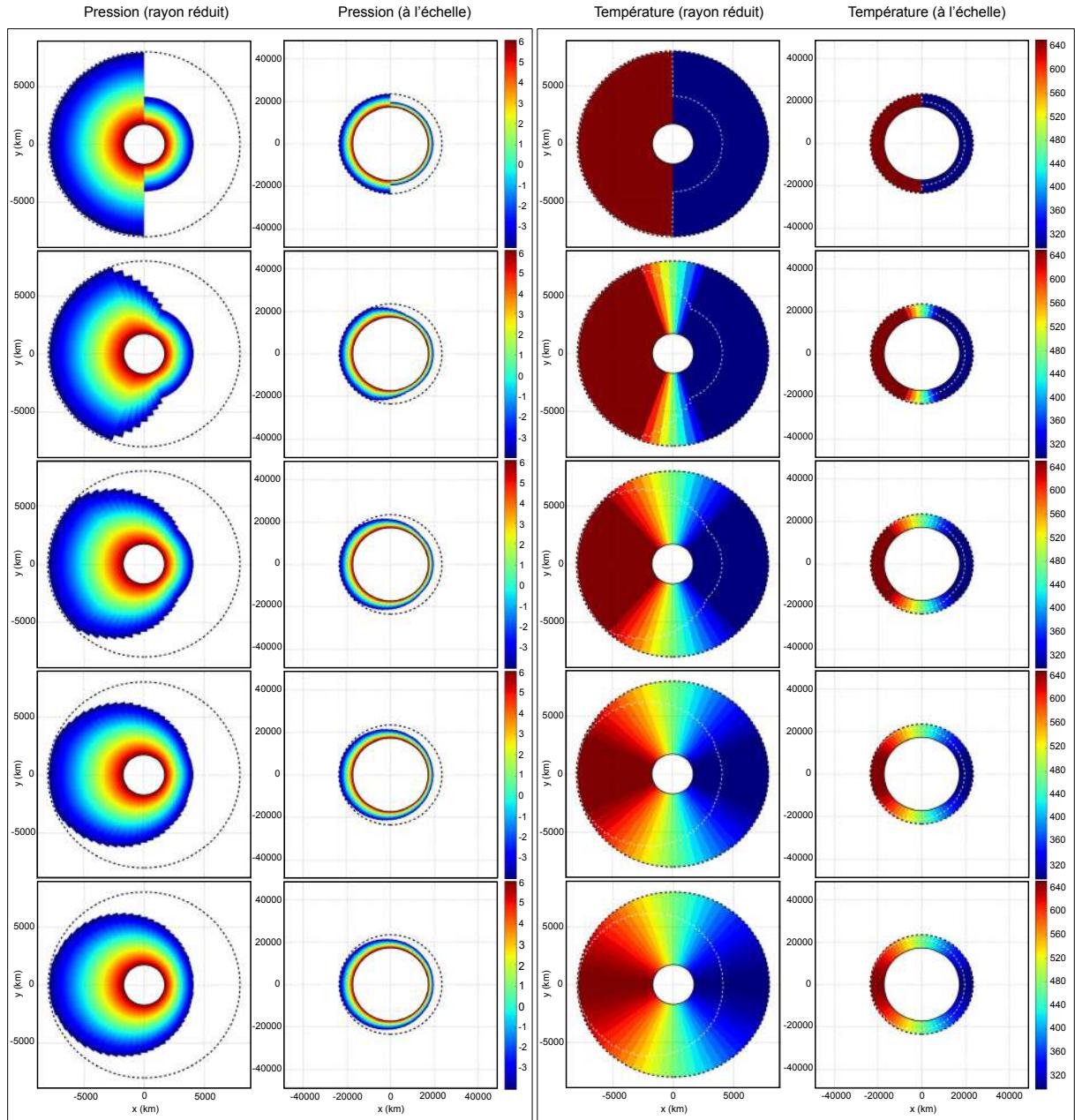


Figure 5.1: Coupes équatoriales de l'atmosphère de GJ 1214 b, le cadre de gauche illustre la structure en pression (à rayon réduit ou à l'échelle) et celui de droite la structure en température (à rayon réduit ou à l'échelle) pour le doublet 300 - 650 K. De haut en bas sont représentés respectivement les cas associés à des angles de contraste valent :  $0^\circ$ ,  $45^\circ$ ,  $90^\circ$ ,  $135^\circ$  et  $180^\circ$ . GJ1214 est à gauche de ces planètes tandis que l'observateur est à droite.

**126 Etude de l'impact des hétérogénéités de nature thermique sur les observations et leurs inversions**

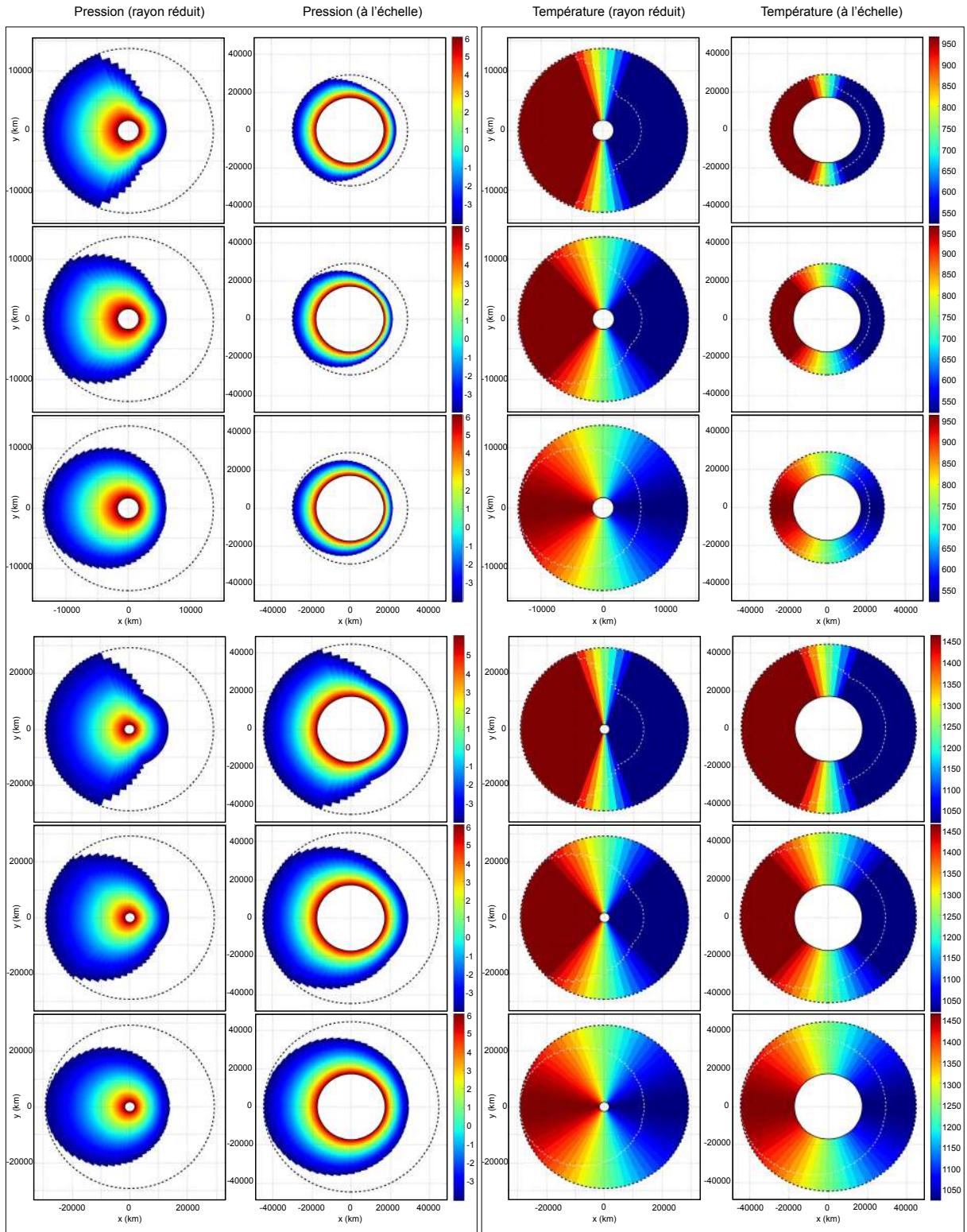


Figure 5.2: Coupes équatoriales de l'atmosphère de GJ 1214 b, le cadre de gauche illustre la structure en pression (à rayon réduit ou à l'échelle) et celui de droite la structure en température (à rayon réduit ou à l'échelle). Les 3 premières figures concernent le doublet 500 - 1000 K, tandis que les 3 derniers concernent le doublet 1000 - 1500 K. Dans chaque cas, sont représentés respectivement les cas associés à des angles de contraste valant : 45°, 90°, et 180°. GJ 1214 est à gauche de ces planètes tandis que l'observateur est à droite.

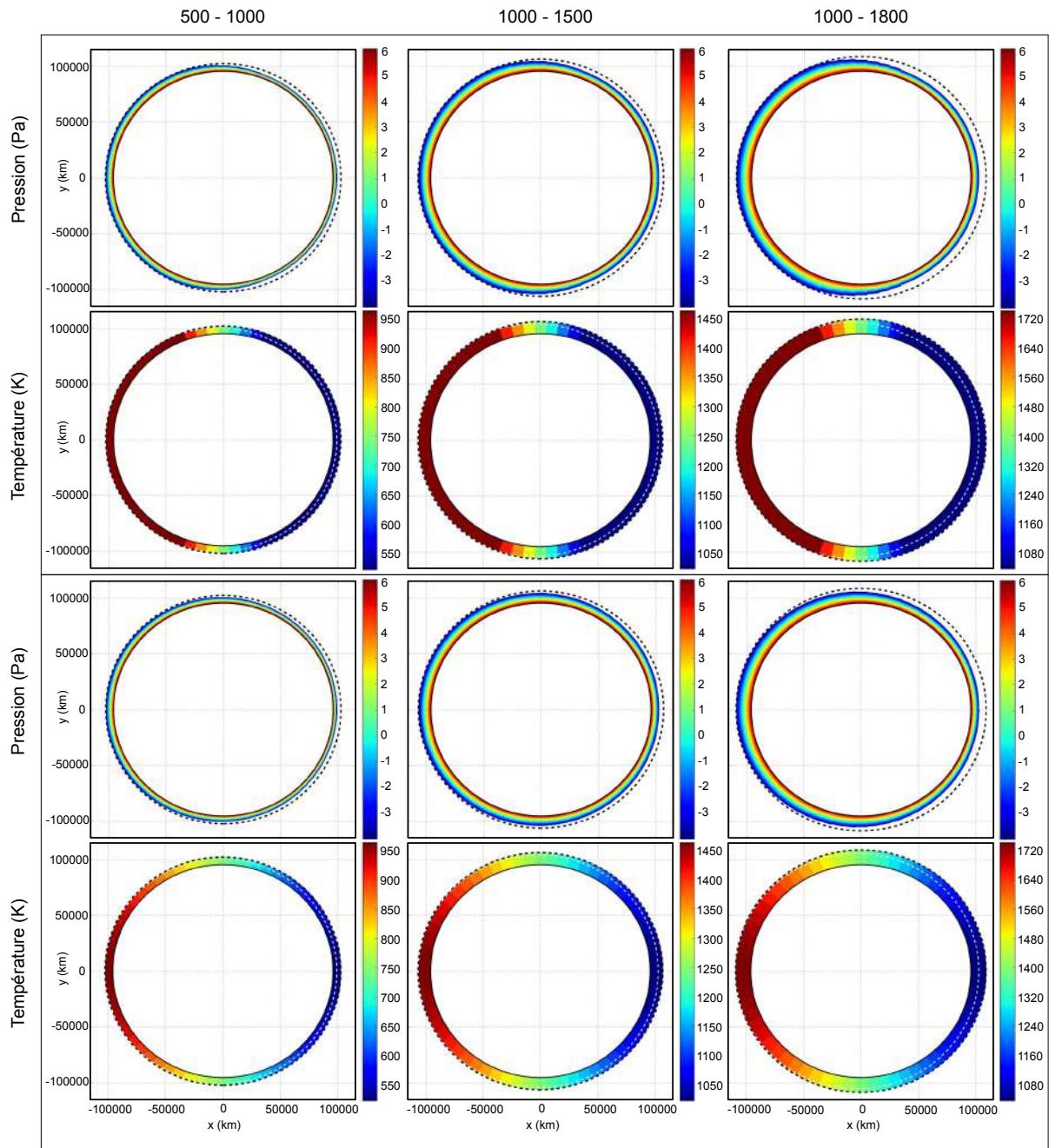


Figure 5.3: Coupes équatoriales à l'échelle de l'atmosphère à colonnes isothermes de HD 209458 b. Cadre du haut : en haut : coupes en pression (exprimée en puissance de 10) pour les 3 doublets 500 - 1000 K, 1000 - 1500 K et 1000 - 1800 K et un angle de contraste  $\beta = 30^\circ$  ; en bas : coupes en température (exprimée en K) correspondantes. Cadre du bas : en haut : coupes en pression (exprimée en puissance de 10) pour les 3 doublets 500 - 1000 K, 1000 - 1500 K et 1000 - 1800 K et un angle de contraste  $\beta = 180^\circ$  ; en bas : coupes en température (exprimée en K) correspondantes. HD 209458 est à gauche de ces planètes tandis que l'observateur est à droite.

procher des cas réels ou des simulations complexes, nous ajoutons une hétérogénéité supplémentaire rencontrée dans toutes les atmosphères denses, à savoir une troposphère globalement isotherme et de température élevée. Nous la modélisons par une couche qui s'étend depuis la surface jusqu'à une pression, et donc une altitude, prédéfinies. À partir de la simulation de GJ 1214 b décrite dans Charnay et al. (2015) mais aussi celle de HD 209458 b décrite dans Lines et al. (2018), nous avons choisi une pression de délimitation de  $10^3$  Pa. Dans le cas du doublet 300 - 650 K, nous avons même tenté avec  $10^2$  Pa pour illustrer le cas d'une pollution totale par l'isotherme dans les spectres en transmission. La température de cette couche isotherme est fixée à celle du point sub-stellaire même si nous avons conscience qu'elle est généralement bien plus élevée (voir Figure 4.2). Les colonnes atmosphériques de ces simulations sont donc marquées par une discontinuité de température à  $10^3$  Pa et nous appellerons ces atmosphères : "colonnes à deux températures".

Les Figures 5.4 et 5.5 illustrent ses structures avec une exoplanète aux dimensions de GJ 1214 b. Le cadre de gauche donne les coupes méridionales, toujours portées par la ligne de visée, en pression et celui de droite en température. Au sein de chaque cadre, à gauche, nous avons diminué le rayon planétaire afin de mieux percevoir les hétérogénéités, et nous proposons à droite une représentation à l'échelle. Nous avons fourni une illustration pour des angles de contraste de  $0^\circ$ ,  $45^\circ$ ,  $90^\circ$ ,  $135^\circ$ , et  $180^\circ$ . La couche isotherme étant à la même température que le côté jour, les atmosphères ne sont dilatées qu'au sein de l'angle de contraste et du côté nuit. Elle représente entre 18 et 24 couches des grilles sphériques, ceci dépendant de la température chaude du doublet.

La Figure 5.6 illustre ces mêmes structures atmosphériques mais dans le cas d'une exoplanète des dimensions de HD 209458 b. Comme pour la Figure 5.3, nous l'avons séparé en deux cadres, celui du haut pour un angle de contraste de  $30^\circ$  et celui du bas à  $180^\circ$ . Dans les deux cas nous proposons les coupes méridionales portées par la ligne de visée en pression, en température, et à l'échelle. La dilatation des parties de l'atmosphère n'étant pas à la température du point sub-stellaire est plus franche pour un objet de ces dimensions car la gravité diminue moins rapidement. En conséquence, la couche isotherme comprend entre les 22 et 25 premières couches de la simulation.

Nous appliquons ensuite Pytmosph3R sur ces simulations afin de générer les spectres associés et commencer notre étude. À noter que le code a tourné dans sa version 3D et non dans sa version 1D pour tenir compte des problèmes liés à la résolution de la grille sphérique de base.

### 5.1.3 Paramétrisation de TauREx

#### Système de paramètre et distribution *a priori*

Par cette démarche, nous limitons le nombre de paramètres libres dans l'inversion à 3 : le rayon planétaire, la température et l'abondance en absorbant. Nous utilisons le mode isotherme et iso-abondance de TauREx qui est le premier mode de fonctionnement mis à notre disposition et que nous avons exploré. Les spectres obtenus grâce à Pytmosph3R appliqué aux atmosphères synthétiques seront donc inversées sur la base de cet espace des paramètres. Pour toutes les simulations exploitées nous avons utilisé les distributions *a priori* suivantes :

- le rayon à 10 Bar  $R_p$  : fonction porte bornée [0,1 ; 0,4] pour la mini-Neptune et [0,5 ; 2] pour la géante gazeuse,
- la température T : fonction porte bornée [200 ; 2000] dans les deux cas,
- la fraction molaire en eau  $\log_{10}(\chi_{H_2O})$ : fonction porte bornée [0 ; 1] dans les deux cas,

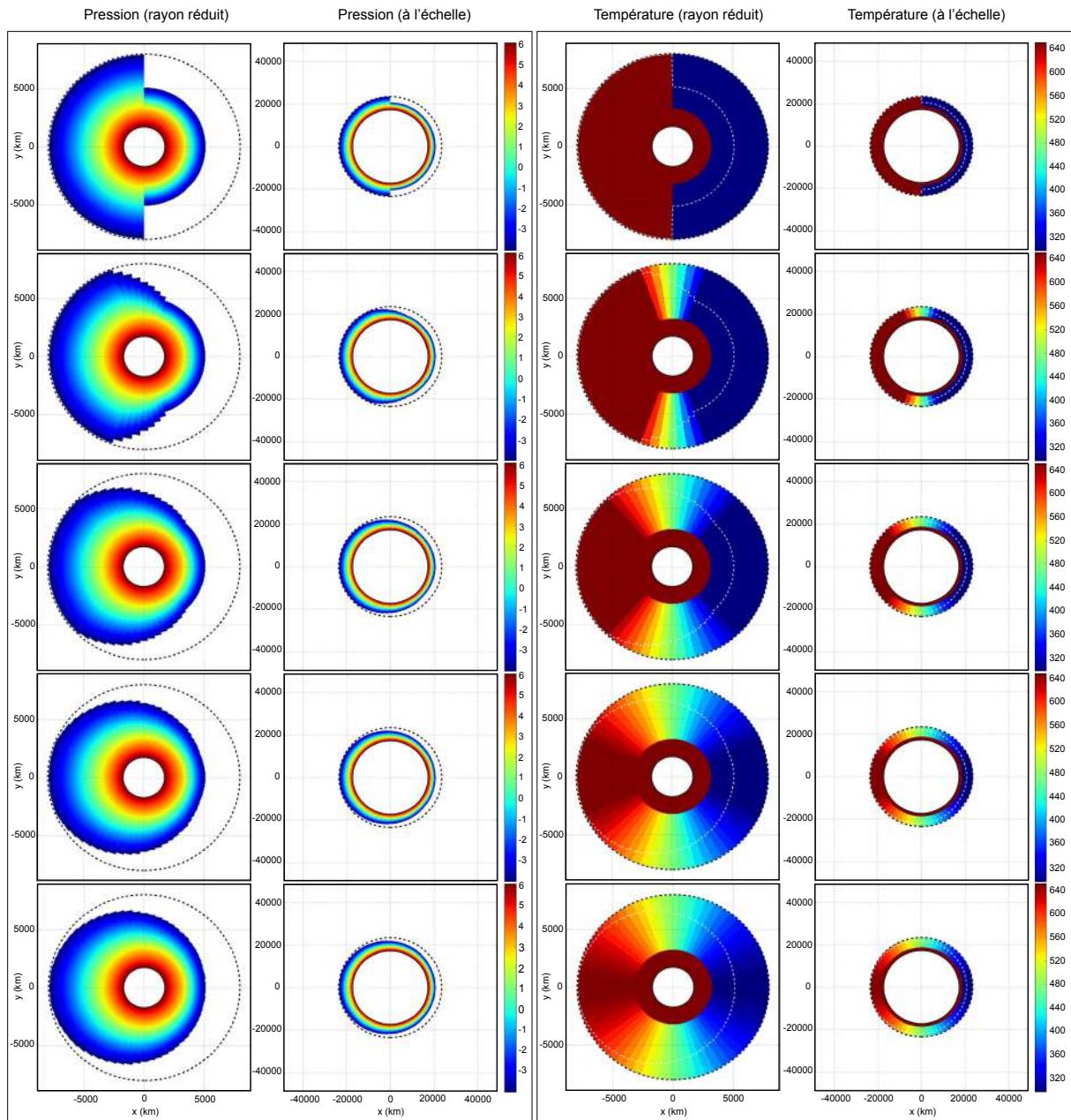


Figure 5.4: Coupes équatoriales de l'atmosphère de GJ 1214 b, le cadre de gauche illustre la structure en pression (à rayon réduit ou à l'échelle) et celui de droite la structure en température (à rayon réduit ou à l'échelle) pour le doublet 300 - 650 K. De haut en bas sont représentés respectivement les cas associés à des angles de contraste valent : 0°, 45°, 90°, 135°et 180°. La couche isotherme en basse atmosphère s'arrête à 10<sup>3</sup> Pa. GJ 1214 est à gauche de ces planètes tandis que l'observateur est à droite.

## 130 Etude de l'impact des hétérogénéités de nature thermique sur les observations et leurs inversions

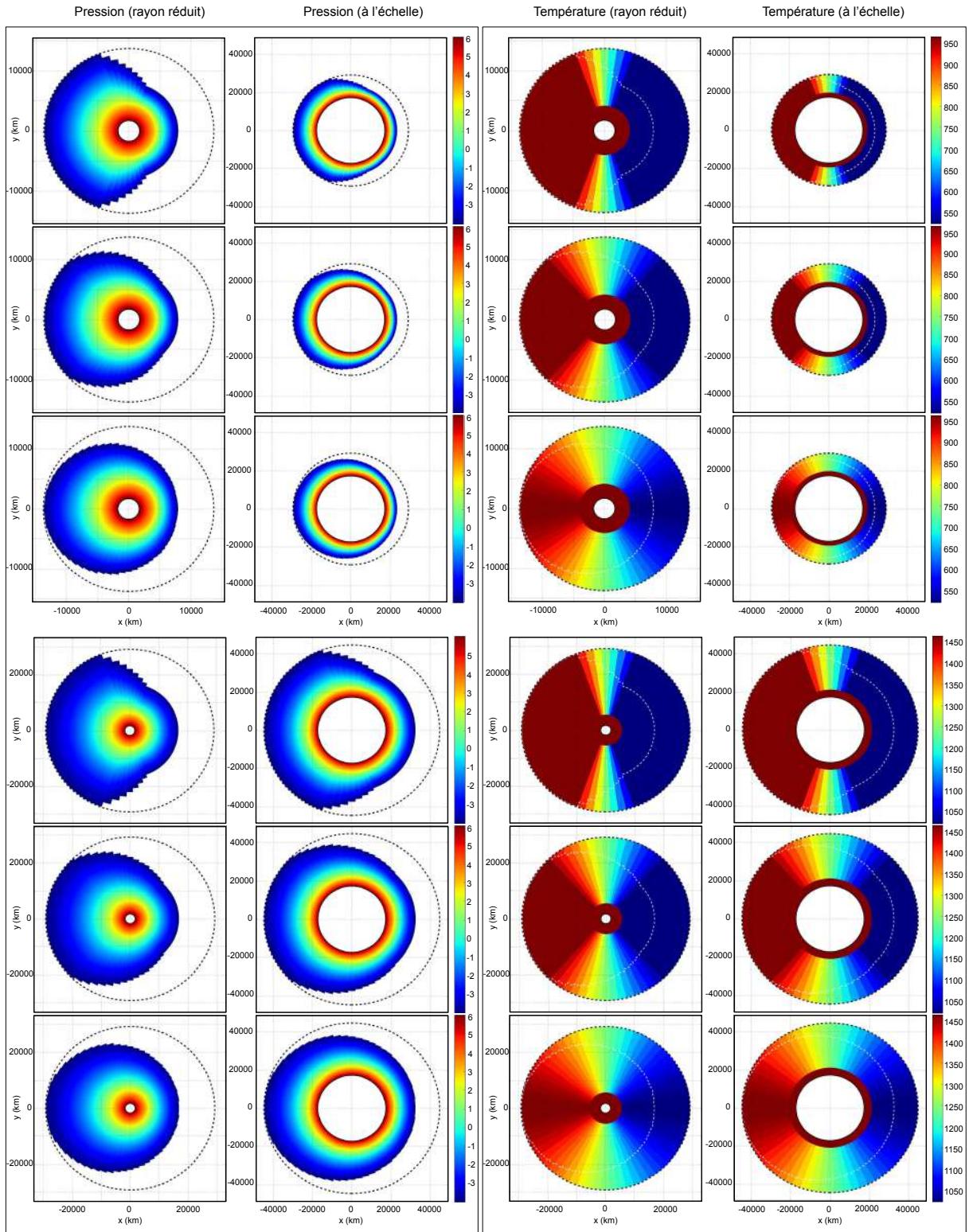


Figure 5.5: Coupes équatoriales de l'atmosphère de GJ 1214 b, le cadre de gauche illustre la structure en pression (à rayon réduit ou à l'échelle) et celui de droite la structure en température (à rayon réduit ou à l'échelle). Les 3 premières figures concernent le doublet 500 - 1000 K, tandis que les 3 derniers concernent le doublet 1000 - 1500 K. Dans chaque cas, sont représentés respectivement les cas associés à des angles de contraste valant :  $45^\circ$ ,  $90^\circ$ , et  $180^\circ$ . La couche isotherme en basse atmosphère s'arrête à  $10^3$  Pa. GJ 1214 est à gauche de ces planètes tandis que l'observateur est à droite.

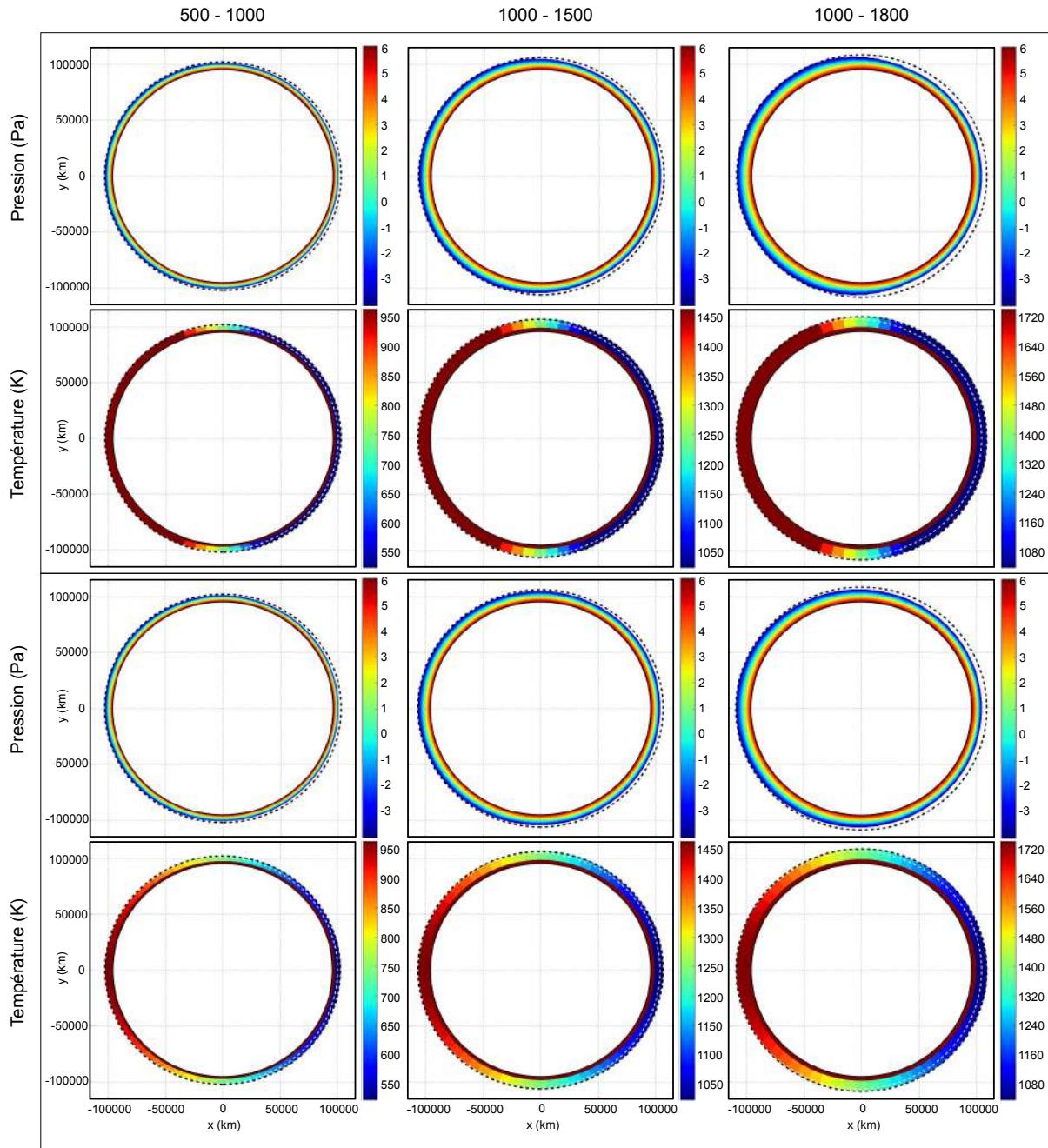


Figure 5.6: Coupes équatoriales à l'échelle des atmosphères aux colonnes à 2 températures de HD 209458 b. Cadre du haut : en haut : coupes en pression (exprimée en puissance de 10) pour les 3 doublets 500 - 1000 K, 1000 - 1500 K et 1000 - 1800 K et un angle de contraste  $\beta = 30^\circ$  ; en bas : coupes en température (exprimée en K) correspondantes. Cadre du bas : en haut : coupes en pression (exprimée en puissance de 10) pour les 3 doublets 500 - 1000 K, 1000 - 1500 K et 1000 - 1800 K et un angle de contraste  $\beta = 180^\circ$  ; en bas : coupes en température (exprimée en K) correspondantes. La couche isotherme en basse atmosphère s'arrête à  $10^3$  Pa. HD 209458 est à gauche de ces planètes tandis que l'observateur est à droite.

## 132 Etude de l'impact des hétérogénéités de nature thermique sur les observations et leurs inversions

---

- le poids moléculaire moyen  $\mu$  : fonction porte bornée  $[0 ; 0,4]$  dans les deux cas.

Le poids moléculaire moyen est corrélé à la fraction molaire en eau, ce qui n'en fait pas un paramètre libre à part entière, néanmoins le fait de l'ouvrir en tant que paramètre d'inversion permet éventuellement d'imposer une contrainte forte sur la composition de l'atmosphère. La pression de surface et de toit sont les mêmes que celles utilisées pour la génération atmosphérique, ainsi que le ratio He/H<sub>2</sub> qui a une influence non négligeable sur la hauteur d'échelle.

### Discussion sur le choix des données moléculaires

En ce qui concerne les données spectroscopiques, le set de section efficace utilisé dans un premier temps est le set 10<sub>wno</sub> qui évolue entre 10 et 30000 cm<sup>-1</sup>, soit entre 0,333 et 1000 μm. Nous n'utilisons pas l'intégralité de la gamme spectrale lors de la génération des spectres ou lors de l'inversion, nous nous cantonnons aux domaines des instruments compétents en la matière et à venir, soit essentiellement entre 0,6 et 20, voire entre 1 et 10 μm. Pytmosph3R étant générique du point de vue de la nature des sources d'opacité, nous pouvons utiliser n'importe quel set, nous nous sommes d'abord tourné vers celui-ci car le nombre de bandes était intéressant, ni trop élevé, ni trop faible d'un point de vue strictement technique. Nous n'avons pas eu le temps d'explorer d'autres bases de données lors de cette étude. Nous souhaitions également effectuer ce travail sur la base de k-distributions calquées sur les bandes d'observation des appareils du JWST ou de ceux d'ARIEL, mais à l'issue de ce travail, TauREx ne fonctionnait pas encore avec ce mode. D'importantes avancées devraient voir le jour à l'issue de la collaboration étroite entre le Laboratoire d'Astrophysique de Bordeaux (LAB) et l'University College London (UCL) sur ce dernier point. L'utilisation de ces k-distributions devraient alors permettre d'explorer plus efficacement et plus rapidement le champ d'étude que nous ouvrons ici. En attendant, nous travaillons en mode "raie par raie".

Les choix de la gamme spectrale et du set de section efficace peuvent s'avérer importants lorsque nous effectuons une inversion. Le set 10<sub>wno</sub>, qui était pratique pour des raisons techniques, l'est beaucoup moins du fait de sa résolution variable. Elle explose effectivement dans le visible et décroît sur plusieurs ordres de grandeur dans le proche infra-rouge qui est le domaine spectral de prédilection pour la caractérisation atmosphérique. Par conséquent, nous pouvions nous attendre à une pondération importante du rouge et du très proche infra-rouge lors des inversions alors que l'essentiel de l'information moléculaire est contenue à plus grande longueur d'onde, qui est en conséquence beaucoup moins représentée. La bonne manière de réaliser ce travail aurait été de résoudre à très haute résolution le transfert radiatif au moyen de Pytmosph3R, ce qui est réalisable mais pas dans des temps de calcul raisonnables, puis de ré-échantillonner le spectre à haute résolution afin qu'il corresponde à la résolution de l'appareil souhaité. TauREx serait à son tour sollicité avec le même set de section efficace, ce qui augmente, là-encore, considérablement les temps de calculs et les besoins en mémoire vive. Cette démarche n'était donc pas seulement très coûteuse en temps, mais elle était aussi très exigeante en ressources. Suite à une collaboration avec Ingo Waldmann (UCL), nous l'avons finalement appliquée dans les cas clés et à partir du set 10<sub>wno</sub>, tout en gardant à l'esprit que ce dernier est loin d'être un set de données à haute résolution. Il ne permet le ré-échantillonnage de manière convenable qu'entre 0,6 et 10 μm, soit tant que la résolution est supérieure à la résolution minimale de l'instrument (ici R = 100). Les résultats obtenus serviront d'une certaine manière de référence pour discuter des résultats obtenus avec ceux obtenus par 10<sub>wno</sub>. Néanmoins, si 10<sub>wno</sub> ne repose certes pas sur un échantillonnage optimal au vue de l'instrumentation qui nous intéresse, ils sont suffisants pour illustrer, au moins d'un point de vue qualitatif, les biais thermiques que nous cherchons à caractériser.

### Calcul du bruit et des barres d'erreur associés aux spectres d'entrée

Enfin nous devons bruiter les spectres et leur associer des barres d'erreur. Dans tout ce qui va suivre, nous nous sommes placés dans le cas d'une observation réalisée par un télescope comme le JWST, mais nous adoptons les résolutions du set de section efficace pour estimer le bruit de photon  $\sigma_{\text{obs},\lambda}$ . Nous appliquons la formule Eq. (5.1) en effectuant l'intégration point après point pour tenir compte de la résolution variable.

$$\sigma_{\text{obs},\lambda} = \frac{1}{\sqrt{N_{\text{obs},\lambda}}} \quad (5.1)$$

$$N_{\text{obs},\lambda} = \frac{\pi \tau_\lambda c \Delta t R_s^2 A}{2d_*^2} \int_{\lambda_{wl}}^{\lambda_{wl+1}} \frac{d\lambda}{\lambda^4 \left( \exp\left(\frac{hpc}{k_B T_s \lambda}\right) - 1 \right)} \quad (5.2)$$

avec, rappelons-le,  $N_{\text{obs},\lambda}$  le nombre de photons collecté à une longueur d'onde donnée,  $\tau_\lambda$  le rendement de photon de l'instrument (ici identifié à celui des instruments du JWST),  $A$  est la surface de captation de ce dernier (également prise à  $25 \text{ m}^2$  comme le JWST),  $\Delta t$  le temps d'intégration que nous avons établi à  $8400 \text{ s}$ ,  $d_*$  la distance de l'étoile ici correspondant respectivement  $42,5$  et  $154$  années lumière et  $T_s$  sa température effective. Les bornes d'intégration  $\lambda_{wl}$  et  $\lambda_{wl+1}$ , ne sont plus calculées à partir de la résolution instrument mais déduites de la résolution constante en nombre d'onde du set ( $R = 10 \text{ cm}^{-1}$ ).  $\sigma_{\text{obs},\lambda}$  serviront à la fois à bruiter le signal (gaussien d'écart-type  $\sigma_{\text{obs},\lambda}$ ) et comme barre d'erreur aux spectres d'entrée inversés par TauREx.

L'étude réalisée au laboratoire ne comprend pas les systématiques de l'instrument qui devraient augmenter significativement les barres d'erreur du spectre d'entrée mais aussi celles des distributions *a posteriori*, et en particulier au-delà de  $10 \mu\text{m}$ . Nous garderons à l'esprit que les comportements que nous allons mettre en évidence dans les paragraphes à venir peuvent voir leurs impacts s'amoindrir avec des recouvrements plus francs entre les distribution *a posteriori*. L'étude réalisée en collaboration avec l'UCL tient compte de ces systématiques via le simulateur de bruit PandExo développé par [Batalha et al. \(2017\)](#). Cet algorithme est capable de simuler des observations "réelles" à partir de n'importe quel spectre en transmission et pour tous les modes d'observation du JWST (tant que la résolution d'entrée le permet). Cet apport nous permettra d'avoir un peu plus de recul en termes d'incertitudes sur les résultats que nous aurons obtenu.

## 5.2 Impact sur les spectres en transmission

Nous pouvons déjà formuler un certain nombre de remarques par l'observation des spectres en transmission des atmosphères, à l'image de ce que nous avions fait pour la simulation GCM de GJ 1214 b. Nous allons voir qu'ils nous donnent des informations précieuses sur les valeurs de l'angle de contraste  $\beta$  pour lesquelles les spectres sont suffisamment différents pour engendrer des variations notables sur les résultats de leurs inversions par TauREx. Une tendance va se profiler et laisser entrevoir une dépendance au rayon planétaire, à l'amplitude du doublet de température et à la gamme de températures.

### 5.2.1 Cas de la mini-Neptune

#### Les spectres en transmission et leurs différences

La Figure 5.7 propose les spectres en transmission obtenus par l'outil Pytmosph3R à partir des structures atmosphériques à colonnes isothermes ou à deux températures précédemment présentées. Afin

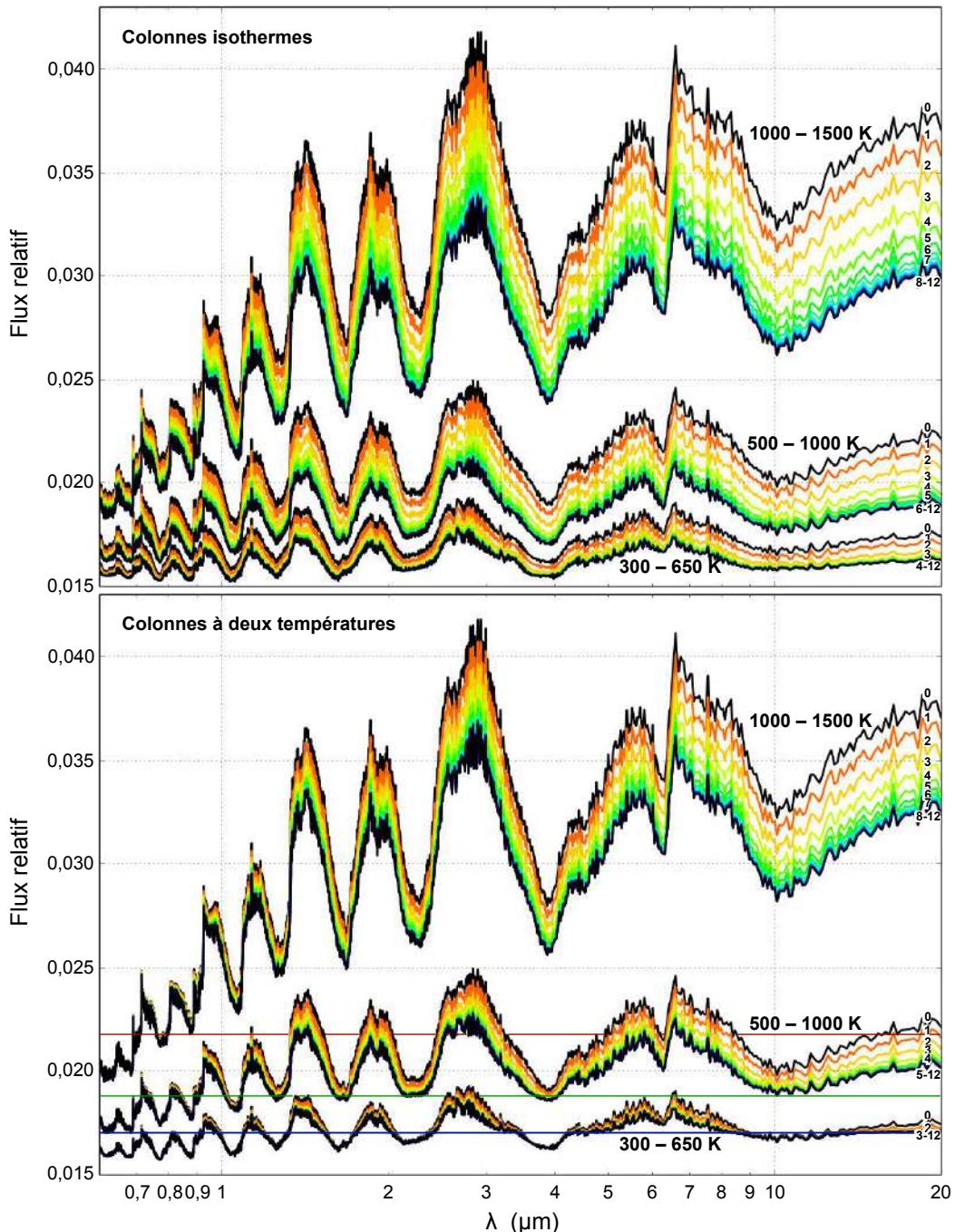


Figure 5.7: Spectres en transmission obtenu au moyen de Pytmosph3R sur les atmosphères à colonnes isothermes (en haut) et celles à deux températures (en bas). Sont superposés les spectres pour les angles  $\beta : 0^\circ, 7^\circ, 14^\circ, 22^\circ, 29^\circ, 37^\circ, 45^\circ, 52^\circ, 59^\circ, 67^\circ, 75^\circ, 82^\circ$  et  $90^\circ$ . Ils sont indiqués dans l'ordre de 0 à 12 sur les figures, et regroupés lorsque les spectres ne sont plus suffisamment discernables. Les spectres en traits pleins noirs correspondent toujours aux angles extrêmes (cas champignons et poires). Les 3 doublets de températures sont proposés sur la même figure et sont indiqués au dessus des paquets de spectres correspondants. Dans le cas des colonnes à deux températures, l'interface entre la couche isotherme et la plus haute atmosphère est représentée par un trait plein (300 - 650 K, bleu ; 500 - 1000 K, vert ; 1000 - 1500 K, rouge).

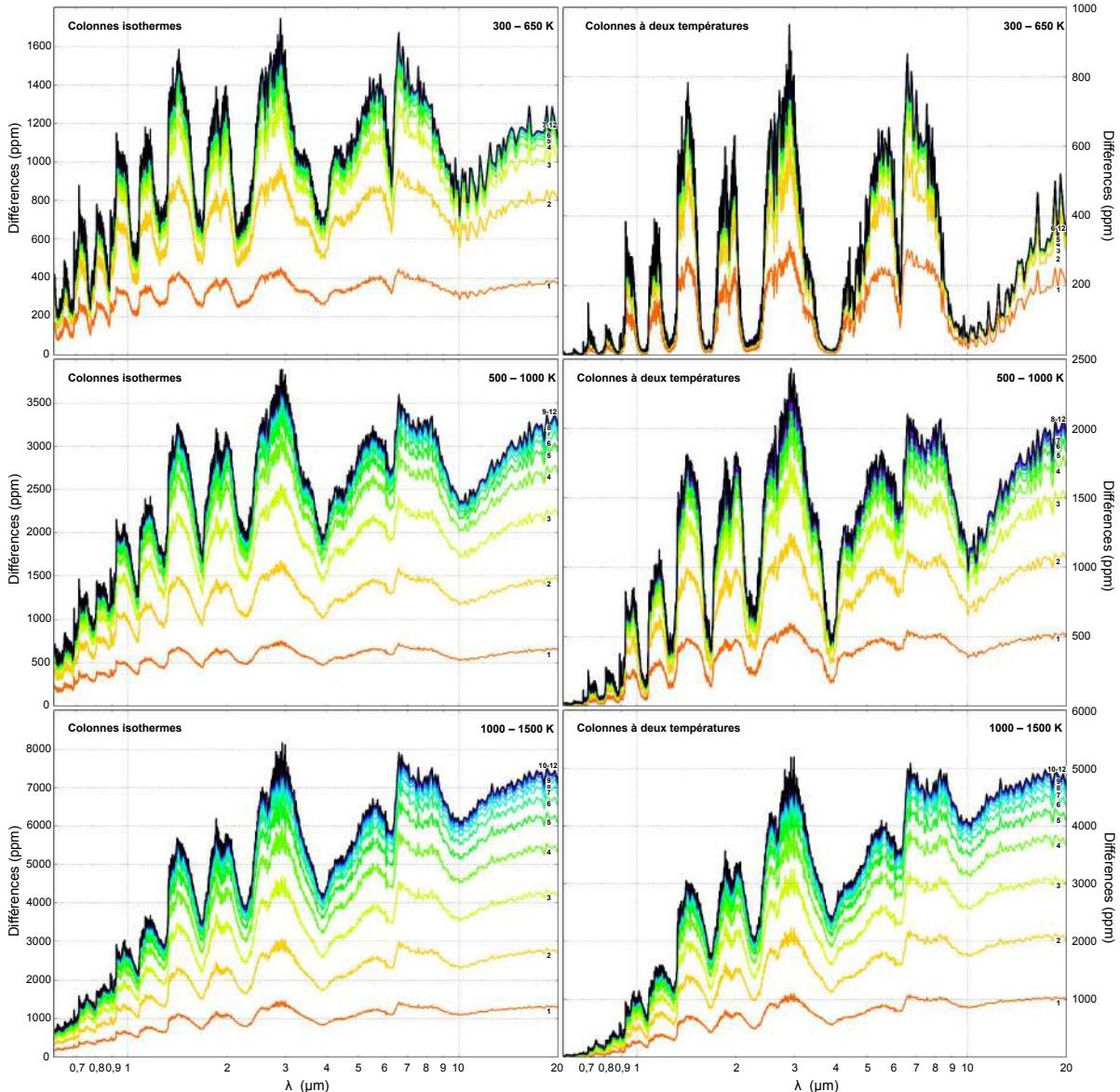


Figure 5.8: Différences entre les spectres de la Figure 5.7 calculées à partir du spectre  $\beta = 0^\circ$  et exprimées en ppm. À gauche sont représentées ces différences pour les 3 doublets de températures avec des colonnes isothermes. Ces mêmes figures sont représentées à droite dans le cas des colonnes à deux températures. Les échelles ne sont pas les mêmes pour les deux types d'exoplanètes.

de mieux visualiser les différences entre les doublets sélectionnés, mais aussi les variations sur les spectres en fonction des angles de contraste, nous n'avons représenté qu'une douzaine d'entre eux si on exclut le cas champignon correspondant à une transition brutale entre le côté jour et le côté nuit ( $\beta = 0^\circ$ ). Le pas est donc de  $15^\circ$  pour balayer tous les cas entre  $0^\circ$  (cas champignon) et  $180^\circ$  d'ouverture (cas poire). Les indices sur les courbes indiquent l'identité de l'angle de contraste comme un multiple de ce pas, ainsi la courbe annotée 1 correspond à  $\beta = 7,5^\circ$  et ainsi de suite jusqu'à 12 qui correspond à  $\beta = 180^\circ$ . Nous regroupons les indices lorsque les spectres sont tellement proches les uns des autres que nous ne pouvons plus les distinguer. Pour chaque série de  $\beta$ , le groupe de courbes est compris entre deux spectres de couleur noire correspondant aux cas extrêmes ( $\beta = 0^\circ$  et  $\beta = 180^\circ$ ) et forme ce qu'on appellera un paquet. Le spectre noir de plus grande amplitude est associé au cas champignon tandis que le plus faible au cas de la poire. Le doublet de températures correspondant au paquet est indiqué à proximité. Enfin notons que ces spectres ne sont pas ceux utilisés comme entrées dans l'algorithme de traitement du signal, ils sont bruités avant l'étape d'inversion comme cela a été présenté dans le paragraphe précédent (voir § 5.1.3). En présence de bruit, si la tendance reste évidente pour les premiers angles de contraste, elle s'estompe rapidement, rendant la figure totalement illisible et les différences absentes dans le bruit.

La Figure 5.8, quant à elle, donne les différences entre les spectres au sein de chaque paquet. Cette différence est exprimée en ppm et est calculée en prenant pour référence le cas extrême  $\beta = 0^\circ$  pour lequel l'absorption est la plus intense. Là aussi, dans un souci de comparaison, nous avons ordonné les figures de manière à pouvoir immédiatement comparer les différences en présence (à droite) ou en l'absence de la couche isotherme (à gauche). L'attention est apporté lors de la lecture de ces graphiques que les échelles ne sont plus les mêmes entre les deux approches. La courbe noire correspond à la différence enregistrée entre les deux cas extrêmes et les autres courbes sont indiquées de la même manière que dans la Figure 5.7.

### Des spectres qui convergent au-delà d'un angle de convergence

Commentons dans un premier temps la série à colonnes isothermes. Les doublets de températures ayant un effet à la fois sur la hauteur d'échelle et sur le pouvoir absorbant (qui augmente significativement avec la température quand elle est inférieure à 1200 K), plus la gamme de températures est élevée, plus le flux relatif l'est également. À cela s'ajoute l'expansion des paquets (groupe de spectres d'un même doublet de température) lorsque  $\beta$  varie entre  $0^\circ$  et  $180^\circ$ . Les différences entre les spectres au sein d'un doublet augmentent très fortement avec la gamme et l'amplitude en température. De 100 ppm à plus de 1600 ppm pour le cas 300 - 650 K (suivant le domaine de longueur d'onde et l'angle  $\beta$  considéré), nous passons à 200 - 3800 ppm avec le doublet 500 - 1000 K et 300 - 8000 ppm avec le doublet 1000 - 1500 K. Il ne fait donc absolument aucun doute que malgré la présence, à l'exception du cas champignon, d'un terminateur commun à la température moyenne, ces atmosphères n'ont pas du tout les mêmes signatures spectroscopiques et que leurs inversions vont nous renvoyer des solutions très différentes. Impossible néanmoins de véritablement raisonner sur cette seule base pour tenter de prédire de quelle manière les biais vont se manifester, sur quels paramètres (température ou abondance) et avec quelles intensités. Cependant, nous pouvons déjà constater une tendance lorsque l'angle de contraste grandit. Dans le cas 300 - 650 K, si les spectres pour  $\beta$  compris entre  $15^\circ$  et  $75^\circ$  présentent avec le cas  $0^\circ$ , mais aussi entre eux, des écarts détectables, tous les autres, pour lesquels  $\beta \geq 90^\circ$ , ne sont presque plus distinguables entre eux et présentent des différences quasi identiques avec le spectre de référence. Ces mêmes différences sont inférieures à un bruit moyen de l'ordre de 50 - 100 ppm dans cette gamme. À observables quasi-identiques et aux différences fondées dans le bruit, nous devrions aboutir à des solutions TauREx identiques, ou tout du moins très proches, et constater un effet de convergence sur les distri-

butions *a posteriori* des paramètres d'inversion. La même remarque peut être formulée avec les autres doublets de températures pour lesquels cette convergence devrait survenir respectivement aux alentours de  $\beta = 135^\circ$  et  $\beta = 165^\circ$ , angles à partir desquels les différences entre les spectres sont inférieures à 100 ppm. Il n'est pas aisés d'estimer la sensibilité de TauREx vis-à-vis de ces différences et peut-être que cette convergence interviendra pour des angles plus faibles que ceux précédemment proposés.

### Effets directs de la couche isotherme sur les spectres

Ajouter une couche isotherme à la température du côté jour a un effet très remarquable sur les spectres. Les doublets les plus affectés sont 300 - 650 K et 500 - 1000 K, qui sont également les moins opaques, les moins étendus, et ceux qui sondent plus bas dans l'atmosphère. Nous avons superposé sur la Figure 5.7 la position de l'interface entre la couche isotherme et le reste de la structure atmosphérique régie en température par l'angle de contraste  $\beta$ . La courbe bleue est associée au doublet 300 - 650 K et la verte à 500 - 1000 K. Dans les deux cas, les spectres paraissent beaucoup plus resserrés au sein d'un paquet, voire pour certaines longueurs d'onde, quasi-superposables et comme nous pouvons le constater, cela survient aux bandes pour lesquelles le rayon effectif correspondant est proche ou inférieur à la position de la dite interface. L'extension spatiale et le pouvoir absorbant plus faibles de 300 - 650 K, et à moindre mesure de 500 - 1000 K, font que la région radiativement significative est aussi plus haute en pression, et qu'une partie du spectre est littéralement dominée par l'isotherme. Cet isotherme étant commun à tous les angles  $\beta$ , les signatures spectrales dans ces bandes sont indiscernables. Il y a donc fort à parier que l'atténuation des différences et la contraction des paquets ait pour conséquence d'observer :

- une convergence plus rapide que dans le cas des atmosphères sans couche isotherme et donc pour des angles de contraste plus faibles (visiblement autour de  $\beta = 45^\circ$ )
- cette convergence s'effectuera vers des solutions très différentes puisque les spectres n'ont plus les mêmes allures
- la pollution de la signature spectroscopique par la couche isotherme devrait se traduire par une température inversée intermédiaire entre celle de la dite couche et celle obtenue en son absence.

L'effet direct de l'isotherme est nettement moins marqué pour le doublet 500 - 1000 K puisqu'il n'est traversé que pour quelques bandes du visible, mais nous constatons toujours une convergence légèrement plus rapide. Au vu des spectres que nous obtenons, elle devrait survenir pour un angle de contraste aux alentours de  $\beta = 105^\circ$ . Enfin dans le cas 1000 - 1500 K, les températures élevées font qu'à l'exception d'une petite bande du visible, les spectres présentent des allures au premier abord plutôt similaires à ceux précédemment discutés. La convergence devrait être tout aussi tardive que pour l'atmosphère à colonnes isothermes et être proche de  $150^\circ$ .

### Effets indirects de la couche isotherme sur les spectres

Nous constatons dans tous les cas une compression plus ou moins intense des paquets dans les bandes qui ne sont pas affectées directement par l'isotherme, et ce même lorsque le niveau sondé est très éloigné de l'interface. Ceci se traduit sur la Figure 5.8 par des différences entre les deux extrêmes, mais aussi entre spectres intermédiaires, plus faibles de quelques centaines de ppm pour le doublet 300 - 650 K à 3000 ppm environ pour le doublet 1000 - 1500 K. Sur la Figure 5.7, en termes de flux relatif, les spectres des cas champignons sont très proches entre les deux études tandis que ceux des cas poires sont quant à eux très différents.

## 138 Etude de l'impact des hétérogénéités de nature thermique sur les observations et leurs inversions

---

Dans les atmosphères poires, les amplitudes relativement faibles de nos doublets limitent la variété de températures dans les régions proches du terminateur. En conséquence, même si l'angle de pénétration est grand, c'est le terminateur qui domine très largement les parcours des rayons échantillons puisqu'il fait office de central. Nous pouvons ainsi considérer que la signature thermique, du point de vue des opacités, correspond à celle du terminateur. La forme du spectre est très proche de celui généré à partir d'une atmosphère isotherme à la température moyenne du doublet. Le flux plus important lorsque nous ajoutons une couche à haute température en basse atmosphère s'explique justement par l'extension plus importante de cette basse atmosphère. Les colonnes à deux températures, du terminateur notamment, ainsi que les régions radiativement significatives sont donc ré-haussées. Le contraste de densité moléculaire entre les colonnes aux températures proches de celle du côté jour et celles de plus faibles températures est beaucoup moins marqué et les contributions plus équilibrées. Les atmosphères à profils dithermes sont donc plus opaques, et portent des signatures spectroscopiques plus équilibrées entre les températures chaudes et les températures froides comprises dans les régions de pénétration. Tous les cas intermédiaires subissent un effet similaire qui s'amoindrit très progressivement lorsque  $\beta$  tend vers  $0^\circ$ . En résulte :

- la compression des paquets de spectre
- une convergence plus rapide puisque les écarts entre les spectres sont plus faibles
- une rétro-action de l'algorithme de traitement du signal sur l'abondance et le rayon à 10 Bar pour compenser les effets géométriques indirects car bien que les spectres champignons ne soient pas identiques aux deux types d'atmosphères, leurs allures, et donc leurs signatures thermiques, sont les mêmes.

En conclusion, dans les cas 500 - 1000 K et 300 - 650 K, l'isotherme intervient directement dans la signature spectroscopique de l'atmosphère et risque de polluer très significativement les résultats de l'inversion. L'effet direct est prédominant pour le doublet 300 - 650 K est beaucoup plus modéré pour 500 - 1000 K. Tous les doublets subissent une altération géométrique découlant d'une basse atmosphère plus étendue et donc un effet indirect de l'isotherme. Lors de l'inversion, nous devrions donc constater, avec ces atmosphères aux colonnes à deux températures, deux tendances distinctes associées à des biais thermiques de deux types tout aussi distincts.

### 5.2.2 Cas de la géante gazeuse

La Figure 5.9 propose les spectres en transmission obtenus par l'outil Pytmosph3R à partir des structures atmosphériques à colonnes isothermes ou à deux températures avec une exoplanète aux dimensions de HD 209458 b. Nous rappelons que le pas est de  $15^\circ$  de contraste pour balayer tous les cas entre  $0^\circ$  (cas champignon) et  $180^\circ$  d'ouverture (cas poire). Les indices sur les courbes indiquent l'identité de cet angle comme un multiple du pas. Pour chaque série de  $\beta$ , le groupe de courbes est compris entre deux spectres de couleur noire correspondant aux cas extrêmes. Le spectre noir de plus grande amplitude est toujours associé au cas champignon tandis que le plus faible au cas de la poire. Le doublet correspondant au paquet est indiqué à proximité.

La Figure 5.10, quant à elle, donne les différences entre les spectres. Cette différence est exprimée en ppm et est calculée en prenant pour référence les cas extrêmes  $\beta = 0^\circ$  pour lesquels l'absorption est la plus intense. À droite, les différences en présence d'une couche isotherme, à gauche en l'absence de cette couche. Nous rappelons que les échelles ne sont pas les mêmes entre les deux approches et que la

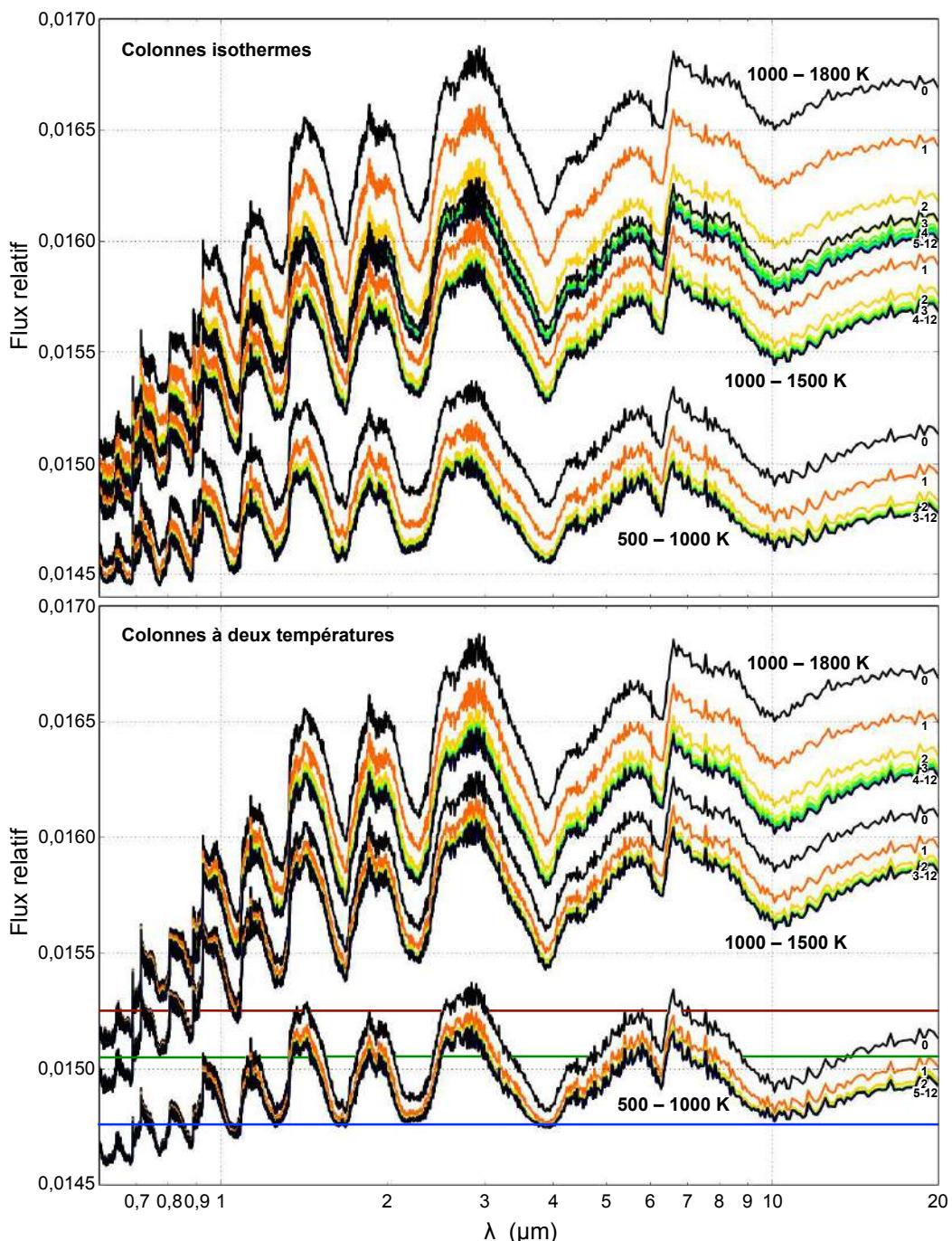


Figure 5.9: Spectres en transmission obtenu au moyen de Pytmosph3R sur les atmosphères à colonnes isothermes (en haut) et celles à deux températures (en bas). Sont superposés les spectres pour les angles  $\beta$  : 0, 7, 14, 22, 29, 37, 45, 52, 59, 67, 75, 82 et 90°. Ils sont indiqués dans l'ordre de 0 à 12 sur les figures, et regroupés lorsque les spectres ne sont plus suffisamment discernables. Les spectres en traits pleins noirs correspondent toujours aux angles extrêmes (cas champignons et poires). Les 3 doublets de températures sont proposés sur la même figure et sont indiqués au dessus des paquets de spectres correspondants. Dans le cas des colonnes à deux températures, l'interface entre la couche isotherme et la plus haute atmosphère est représentée par un trait plein (300 - 650 K, bleu ; 500 - 1000 K, vert ; 1000 - 1500 K, rouge).

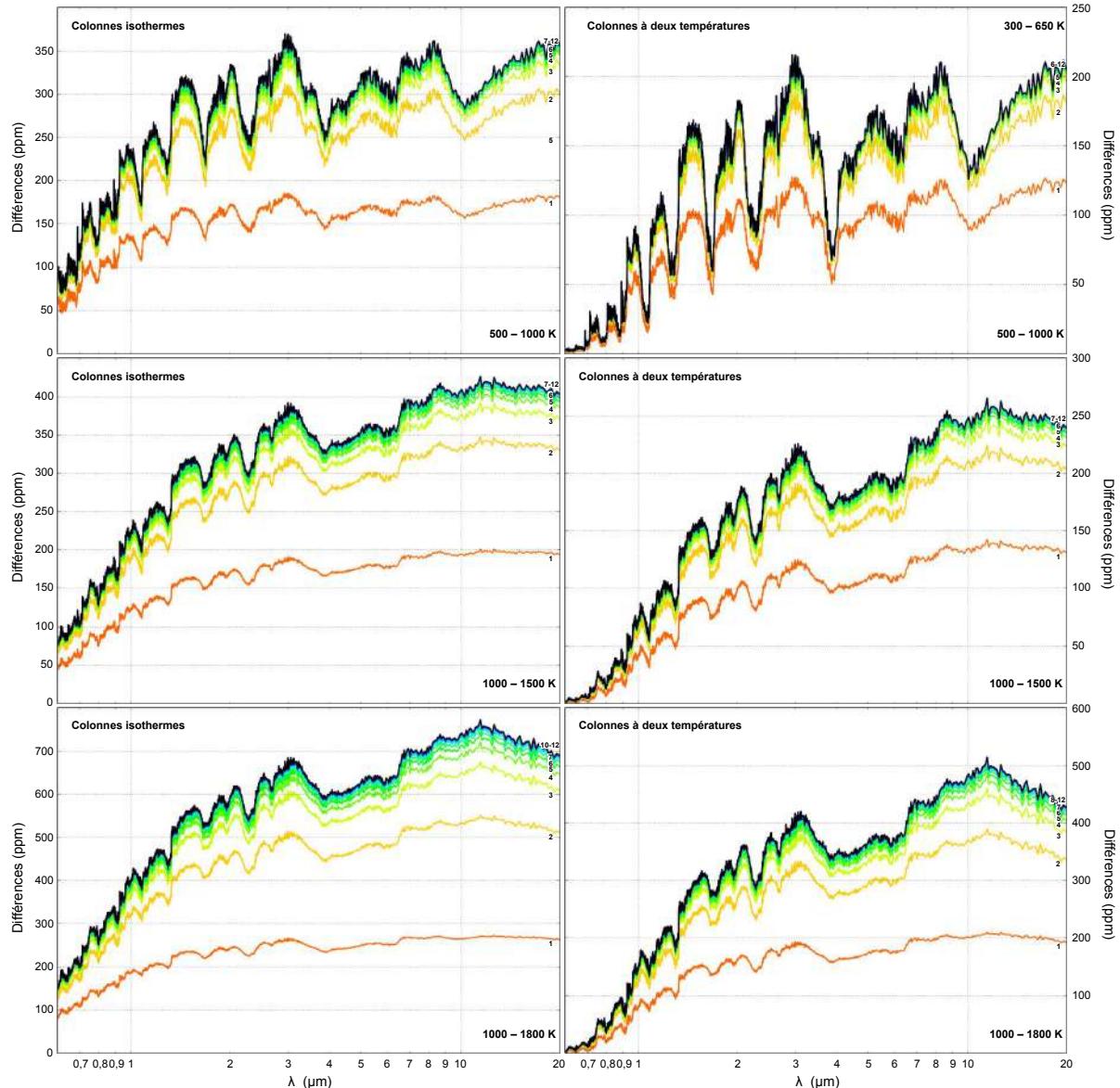


Figure 5.10: Différences entre les spectres de la figure Figure 5.7 calculées à partir du spectre  $\beta = 0^\circ$  et exprimées en ppm. À gauche sont représentées ces différences pour les 3 doublets de températures avec des colonnes isothermes. Ces mêmes figures sont représentées à droite dans le cas des colonnes à deux températures. Les échelles ne sont pas les mêmes entre les deux types d'exoplanète.

courbe noire correspond à la différence enregistrée entre les deux cas extrêmes. Les autres courbes sont indiquées de la même manière que dans la figure précédente.

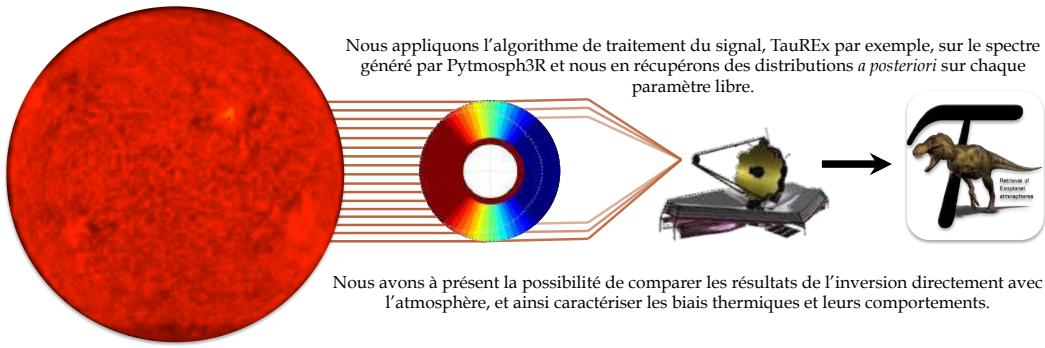
Les commentaires formulés dans le paragraphe précédent au sujet de la Mini-Neptune s'appliquent aussi bien ici. De la même manière, nous observons la convergence des spectres lorsque  $\beta$  augmente et nous constatons les mêmes effets directs ou indirects de la couche isotherme sur les spectres. Notons toutefois que, que ce soit pour les atmosphères à colonnes isothermes ou celles à deux températures, les convergences interviennent beaucoup plus rapidement qu'avec la mini-Neptune. Dans le premier cas, les angles de convergence sont respectivement proches de 45°, 75° et 90° si nous supposons un niveau de bruit acceptable de l'ordre de 50 ppm. Dans le deuxième cas, elles interviennent plus tôt pour des angles de 30 - 45°, 45 - 60° et 60 - 75°. Tout comme il a été souligné dans la partie précédente, la présence de la couche isotherme a pour effet indirect de compacter les spectres et d'accélérer leurs convergences. De même, à l'image des doublets 300 - 650 K et 500 - 1000 K de l'exoplanète précédente, la signature spectroscopique du cas 500 - 1000 K est directement affecté par la présence de la couche isotherme à 1000 K bien que cela soit moins marqué. Le visible et les bandes les moins absorbantes du proche infrarouge sont concernées et traduisent d'un niveau sondé de plus basse altitude que l'interface. Cet exemple devrait donc diverger des autres dans son comportement vis-à-vis des paramètres d'inversion mais de manière moins spectaculaire qu'avec la Mini-Neptune.

L'amplification des tendances pour une exoplanète de plus grandes dimensions s'explique par le rapport  $R_p/H_0$  des deux objets d'étude. Ce rapport est beaucoup plus faible pour la géante gazeuse et cela réduit en conséquence l'angle d'ouverture moyen de la zone radiativement significative ainsi que l'angle de pénétration. L'influence de ce rapport  $R_p/H_0$  sur les angles d'ouverture et de pénétration est d'ailleurs détaillée dans Annexe A et nous avons placé pour les deux exoplanètes les 3 doublets de températures associés sur la Figure A.2 (cercles bleus et rouges). Les  $\psi$  des doublets de la mini-Neptune tournent respectivement autour de 20°, 28° et 38°, tandis que ceux de la géante gazeuse autour de 10° et 13°15°. En divisant par 2 les angles de pénétration, nous divisons également par 2 la région réellement sondée dans les atmosphères de part et d'autre du terminateur (en n'oubliant pas la dissymétrie plus ou moins intense en fonction du contraste). Les effets de mixage thermique des sections efficaces sont en conséquence amoindris, puisque la diversité de température rencontrée par les rayons échantillons est plus faible, et la signature spectroscopique est moins sensible au contraste de température, ou tout du moins, nécessite qu'il soit beaucoup plus resserré autour du terminateur (faibles  $\beta$ ) pour réellement impacter le spectre.

Ces commentaires et intuitions sont maintenant à confronter aux inversions elles-mêmes et nous tenterons de fournir une explication claire en plus quantitative des tendances tout en s'appuyant sur la Figure 5.7, la Figure 5.8, la Figure 5.9 et la Figure 5.10.

### 5.3 Impact sur le retrieval

Nous inversons les spectres obtenus au moyen de l'algorithme TauREx (Waldmann et al. 2015) avec ou sans la couche isotherme. Nous allons établir une corrélation entre le comportement des distributions *a posteriori* et l'angle de contraste  $\beta$  et ainsi permettre un début de caractérisation des biais associés à des hétérogénéités horizontales et/ou verticales en température. Nous raisonnons tout d'abord à partir du critère de vraisemblance, ici le  $\chi^2$  réduit, pour ensuite affiner nos conclusions avec les courbes d'évolution des paramètres libres. Nous appuierons notre argumentation au moyen des angles de pénétration  $\psi_*$ ,  $\psi_+$  et de leurs dissymétries ( $\psi_* - \psi_+$ ) proposés en Annexe C.



### 5.3.1 Critère de vraisemblance et remarques associées

La Figure 5.11 expose le critère de vraisemblance obtenus lors des différentes inversions. Le critère utilisé est le  $\chi^2$  réduit calculé comme suit :

$$\chi^2 = \sum_{\lambda}^{N_{\lambda}} \frac{(\delta_{3D,\lambda} - \delta_{1D,\lambda})^2}{\sigma_{obs,\lambda}^2} \frac{1}{N_{\lambda}} \quad (5.3)$$

où  $\delta_{3D,\lambda} - \delta_{1D,\lambda}$  serait la différence entre le spectre d'entrée (3D) et le spectre solution retourné par TauREx (1D),  $\sigma_{obs,\lambda}$  l'erreur sur le flux d'entrée à la longueur d'onde  $\lambda$  considérée et  $N_{\lambda}$  le nombre de raies dans la gamme utilisée lors de l'inversion. Lorsque ce coefficient est inférieur ou égal à 1, l'écart entre les spectres est en moyenne inférieur ou égal au bruit et les spectres sont considérés comme indiscernables. Lorsque sa valeur est supérieure à 1, les solutions deviennent de plus mauvaises qualités et cela indique en outre une plus grande difficulté rencontrée par l'algorithme de traitement du signal à trouver une solution "vraie" pour les spectres d'entrée concernés. Certaines solutions peuvent tout à fait correspondre à un minimum du critère de vraisemblance, lui-même basé sur l'évaluation du  $\chi^2$ , et pourtant ne pas correspondre à une solution représentative, c'est-à-dire avec un  $\chi^2$  proche de 1. Il se peut aussi que les différents minima soient associés à des coefficients assez proches (1 et 2 par exemple), et cette dégénérescence ait finalement du sens. Pour l'ensemble des commentaires qui seront formulés dans les paragraphes à venir, nous nous appuierons uniquement sur les solutions pour lesquelles ce coefficient sera faible, nous avons toutefois laissé dans les figures, lorsqu'elles n'altéraient pas la lisibilité des graphiques, les dégénérescences obtenues sur les 3 paramètres libres. En conséquence, sur certaines d'entre elles, un paramètre pourra présenter une dégénérescence qui ne se retrouvera pas sur un autre paramètre parce que l'écart à la tendance globale sera trop important (et souvent la solution en question sera associée à un  $\chi^2$  très grand).

De manière générale, les  $\chi^2$  réduits des atmosphères de GJ 1214 b sont plus élevés que ceux de HD 209458 b, mais cela est en partie lié aux petites dimensions de la planète et de son étoile. En comparaison, ces mêmes coefficients peuvent paraître aussi très faibles pour la dernière série d'études ("PandExo (1-10 microns)"). Le bruit associé aux spectres est dans cette étude beaucoup plus grand puisqu'il tient compte des systématiques de l'instrument, relaxant par ailleurs la contrainte des spectres. Toutefois dans l'ensemble, les  $\chi^2$  réduits sont soit médiocres (2 - 3), soit bons ( $< 2$ ) et dans quelques rares cas assez mauvais ( $> 3$ ). Concernant les atmosphères aux colonnes isothermes, comme nous pouvons le constater, les cas champignons ( $\beta = 0^\circ$ ) sont bien contraints avec des coefficients proches ou inférieurs à 1, et tous ceux se rapprochant de la structure en poire ont également des coefficients proches de 1. Nous retrouvons d'ailleurs l'effet de convergence pressenti dans le paragraphe précédent (voir § 5.2). Les plus grosses difficultés ont été rencontrées pour les atmosphères à colonnes isothermes et en particulier pour les angles de contraste faibles, compris entre  $10^\circ$  et  $60^\circ$ . TauREx propose en effet des solutions de moins

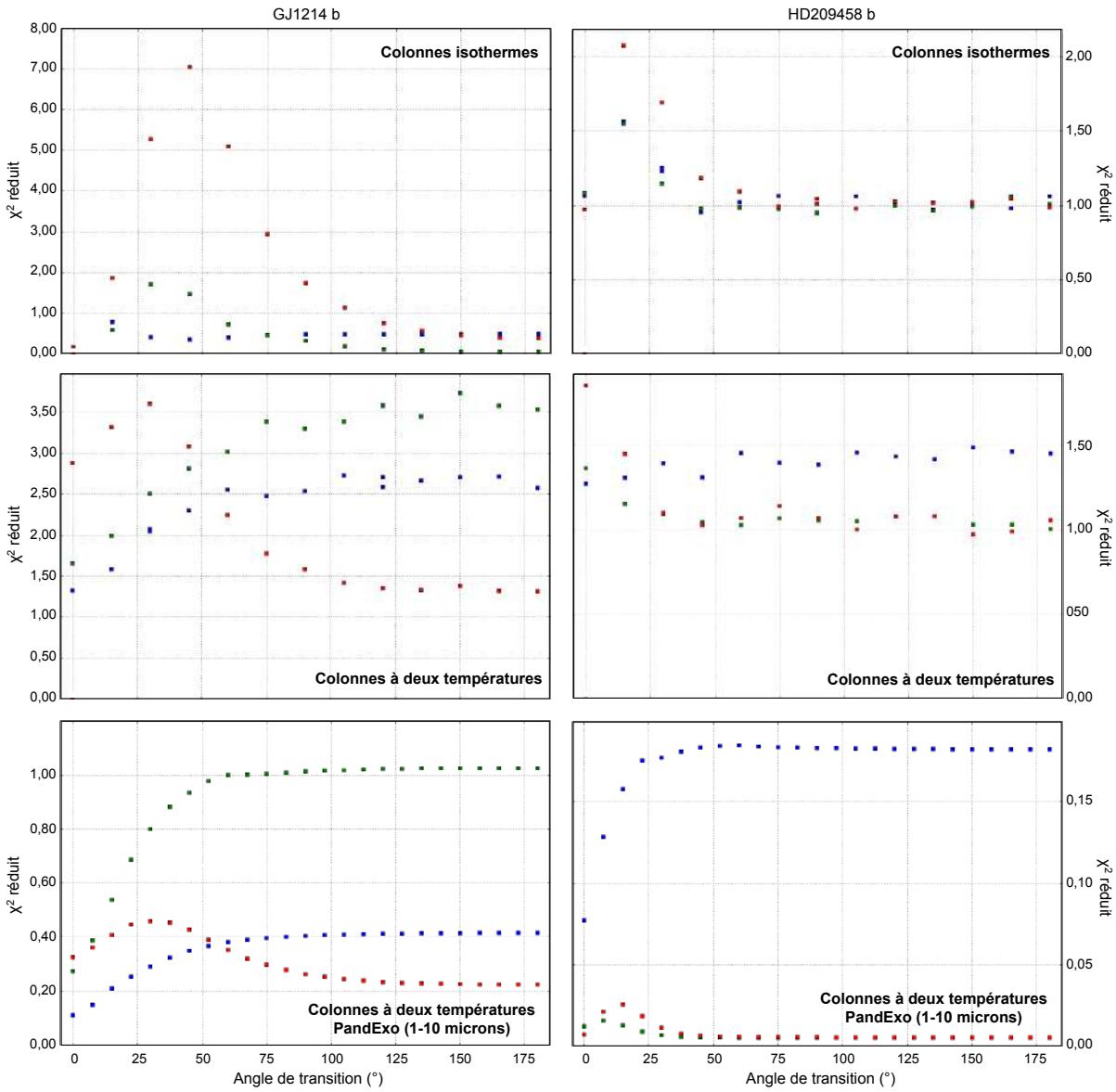


Figure 5.11:  $\chi^2$  réduit comme critère de vraisemblance pour les 6 études réalisées. Sont représentés à gauche les résultats dans le cas d'une exoplanète aux dimensions de GJ 1214 b, et à droite dans celui d'une exoplanète aux dimensions de HD 209458 b. Dans chaque graphique les carrés bleus sont associés au doublet de température le plus faible (respectivement 300 - 650 K et 500 - 1000 K), en vert le doublet intermédiaire (respectivement 500 - 1000 K et 1000 - 1500 K) et enfin en rouge le doublet de plus haute température (respectivement 1000 - 1500 K et 1000 - 1800 K). Certaines solutions ne sont pas représentées ici car leurs  $\chi^2$  étaient trop élevés.

bonne qualité pour ces angles qui correspondent également à des transitions abruptes entre le côté chaud et le côté froid de l'atmosphère, sans être parfaitement nettes. La diversité de température, certes faible, mais de grande amplitude imprégnant le spectre de sa signature complique clairement l'identification à une atmosphère isotherme. Cet intervalle d'angle de contraste génère donc les biais les plus complexes à compenser par TauREx.

Concernant les atmosphères présentant une couche isotherme, les  $\chi^2$  réduits sont plutôt satisfaisants mais ils indiquent tout de même une influence non négligeable de cette couche dans la vraisemblance des solutions que TauREx veut nous proposer. Les paquets fortement pollués de manière directe par la signature spectroscopique de la basse atmosphère chaude, à savoir les doublets 300 - 650 K et 500 - 1000 K pour GJ 1214 b et le cas 500 - 1000 K pour HD 209458 b, perdent la tendance précédemment soulignée et voit leurs  $\chi^2$  réduits augmenter jusqu'à une valeur seuil. Plus les spectres sondent bas dans l'atmosphère, plus la couche isotherme l'imprègne et plus le mixage thermique est compliqué à contraindre. Cela affecte donc les doublets de plus basses températures et l'effet s'accentue avec l'angle de contraste. Enfin les résultats obtenus à la résolution du JWST et en utilisant le générateur de bruit PandExo suivent des tendances plus stables avec lesquelles nous pouvons clairement observer deux types de convergences :

- Les convergences piquées : la qualité décroît jusqu'à passer par un minimum avant de croître et de se stabiliser au-delà d'un angle de contraste (GJ 1214 b : 1000 - 1500 K ; HD 209458 b : 1000 - 1500 K et 1000 - 1800 K).
- Les convergences à seuil : la qualité décroît jusqu'à une valeur maximale du  $\chi^2$  réduit atteinte à partir d'un angle de contraste qui dépend de l'exoplanète, du doublet, probablement de sa gamme et de son amplitude (GJ 1214 b : 300 - 650 K et 500 - 1000 K ; HD 209458 b : 500 - 1000 K).

Nous serons donc confronté à deux comportements distincts dans l'évolution des distributions *a posteriori* retournées pour chaque paramètre d'inversion. Dans les paragraphes suivants, nous avons pris le parti de présenter les résultats puis de développer nos interprétations avec le cas le plus simple des atmosphères à colonnes isothermes, puis d'identifier l'origine des différences constatées lorsque nous rajoutons une couche isotherme, et enfin lorsque nous changeons de set de section efficace et de gamme spectrale d'inversion. Nos interprétations et explications seront à la fois supportées par la vraisemblance des solutions et par l'étude des angles de pénétration proposée en Annexe C.

### 5.3.2 Atmosphères à colonnes isothermes

Intéressons-nous à la première série d'atmosphères correspondant à la Figure 5.1 avec des colonnes isothermes et un gradient de température linéaire sur un angle de contraste  $\beta$  centré sur le terminateur. La Figure 5.12 illustre les résultats obtenus dans le cas de la planète aux dimensions de GJ 1214 b (à gauche) et de celle aux dimensions de HD 209458 b (à droite). Comme nous l'avions fait remarquer, il ne faisait aucun doute que les hétérogénéités de température biaisaient l'inversion de par la simple observation des spectres et de leurs différences, mais nous étions jusqu'alors incapable de préciser dans quels cas de figure et dans quelle mesure ils pouvaient nous duper sur l'identité des atmosphères que nous observions.

#### Une moitié d'atmosphère et compensations entre paramètres libres

Les tendances sont similaires pour les deux types d'exoplanètes. La température médiane part d'une valeur proche de celle du côté jour lorsque l'angle de contraste est nul (cas champignon) et tend progressivement vers la température du terminateur qui est la moyenne des températures extrêmes (cas poire).

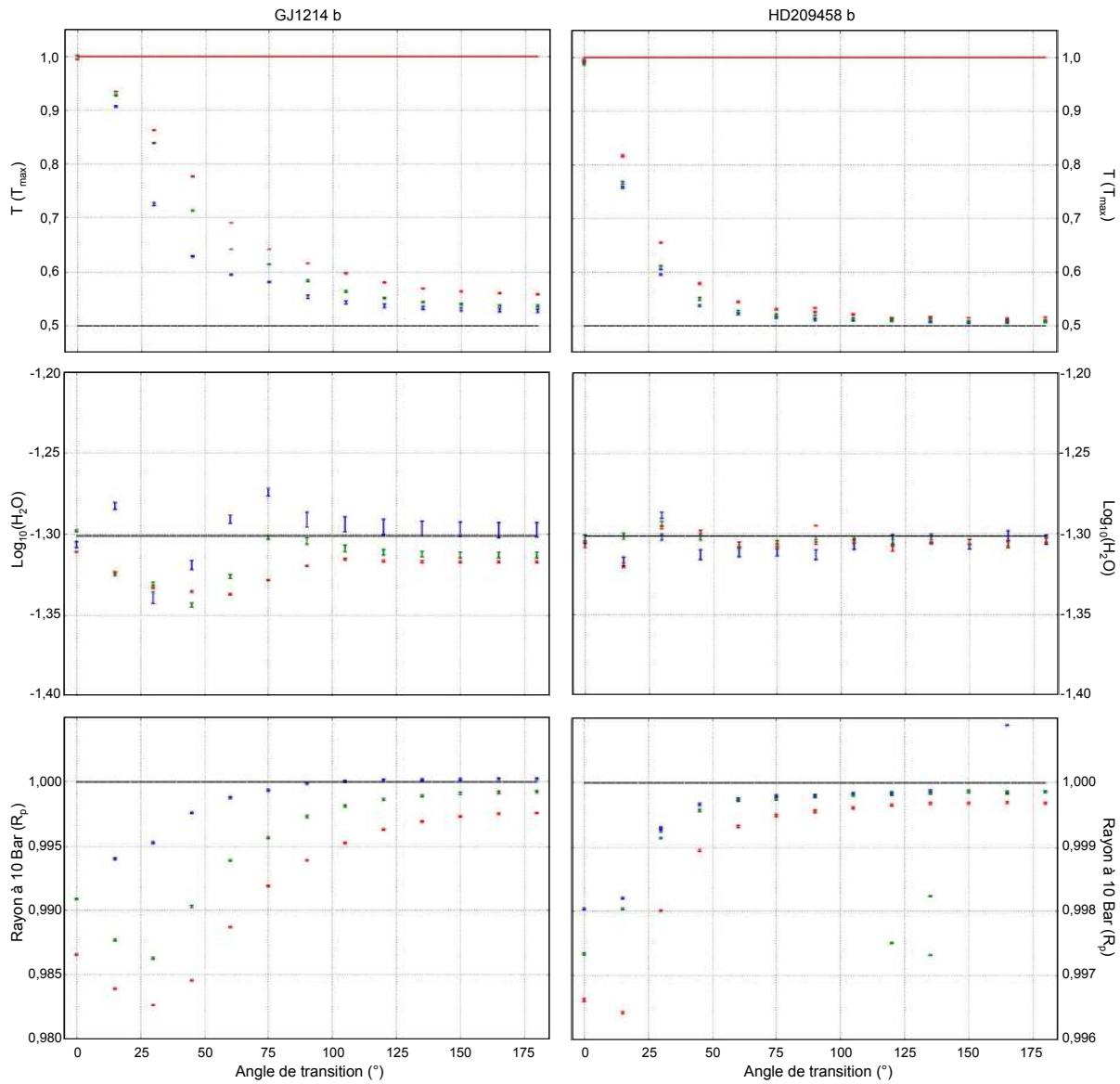


Figure 5.12: Résultats des distributions *a posteriori* obtenues après inversion des atmosphères hétérogènes en température. À gauche : distribution dans le cas d'une exoplanète aux dimensions de GJ 1214 b ; à droite : dans celui d'une exoplanète aux dimensions de HD 209458 b. Dans les deux cas, sont représentés les températures, l'abondance en eau et le rayon à 10 Bar et sont superposés les 3 doublets de températures testés, respectivement : 300 - 650 K (bleu), 500 - 1000 K (vert) et 1000 - 1500 K (rouge) ; 500 - 1000 K (bleu), 1000 - 1500 K (vert) et 1000 - 1800 K (rouge). La température est normalisée par rapport à la température du côté jour et nous représentons cette température par un trait rouge, ainsi que la température au terminateur par un trait discontinu noir. L'abondance en  $H_2O$  est exprimée en puissance de 10 et la valeur initialement introduite dans les atmosphères est représentée par un trait discontinu noir. Le rayon à 10 Bar est normalisé par rapport à celui utilisé pour les simulations, représenté par un trait discontinu noir.

## 146 Etude de l'impact des hétérogénéités de nature thermique sur les observations et leurs inversions

---

Il est intéressant de constater que dans le cas champignon, non seulement la température correspond à quelques degrés près à celle du côté jour, mais l'abondance en eau est également extrêmement bien contrainte en s'identifiant à la valeur attendue. Pour ces structures atmosphériques, tout se passe comme si le côté nuit de l'atmosphère était écranté par le côté jour. D'un point de vue spatial, nous pouvions déjà le pressentir dans la Figure 5.1 sans pouvoir exactement estimer la balance des poids portés par chacun des côtés.

Les Figures C, C et C donnent les angles  $\psi_*$  et  $\psi_+$  pour les 3 doublets de GJ 1214 b et dans les 3 cas, les atmosphères champignons présentent des angles de pénétration nuit proches de  $0^\circ$ (voire négatif) et des angles de pénétration jour quasi égaux aux dissymétries. Ainsi, sur l'ensemble du spectre, la région sondée pour ces atmosphères se localise exclusivement dans l'hémisphère jour. D'une certaine manière, nous avons donné à TauREx des moitiés d'atmosphères isothermes à la température des côtés jours, et pour compenser l'absence des autres moitiés, il a joué sur les autres paramètres. Nous avions déjà discuté des comportements de  $R_p$  et  $\mu$  pour tenir compte de certains effets atmosphériques, comme la présence d'une couche isotherme, mais nous sommes confrontés à un autre type de compensation. Ici, la signature spectroscopique est imprégnée par les opacités de la température chaude, et l'algorithme ne peut pas s'en éloigner sans perdre en vraisemblance. Une atmosphère entière avec ces caractéristiques serait trop opaque pour le spectre d'entrée et absorberait plus haut. En conséquence, l'algorithme trouve le meilleur compromis entre : la conservation de la température moléculaire T, celle de l'abondance en eau  $\chi_{\text{H}_2\text{O}}$ , une solution "vraie" et un rayon à 10 Bar compatible avec les rayons effectifs observés. Ceci se traduit par une diminution des dimensions de l'exoplanète. On pourrait également imaginer jouer sur l'abondance en eau pour diminuer la hauteur d'échelle et ainsi contracter l'atmosphère, ce qui aurait un effet similaire à celui de réduire  $R_p$ . Toutefois, augmenter l'abondance dans le but d'accroître  $\mu$ , et donc diminuer la hauteur d'échelle, aurait aussi pour effet de réduire l'intervalle de rayons effectifs sur lequel s'exprime le spectre, et donc de grandement impacter la vraisemblance de la solution. C'est d'ailleurs tout particulièrement le cas avec l'eau comme absorbant car elle présente une grande amplitude spectrale dans la gamme que nous avons retenu et sonde une large couche atmosphérique. Après vérification, la différence entre le spectre champignon et un spectre extrême correspondant à une moitié d'atmosphère à la température du côté chaud (sans le côté nuit), est de l'ordre du ppm.

Les résultats obtenus avec HD 209458 b sont semblables et les différences de température à  $\beta = 0^\circ$  sont de l'ordre de quelques K. Si nous rentrons dans le détail, les Figures C, C et C fournissent toutes les informations sur les angles de pénétration. Pour les 3 doublets de températures, nous constatons que  $\psi_+$  est toujours 3 à 4 fois inférieur à  $\psi_*$  sans pour autant s'approcher de  $0^\circ$ (entre  $2^\circ$ et  $3^\circ$ ). Cela explique les écarts de températures, même si le côté jour reste largement dominant, et une diminution du rayon à 10 Bar qui ne correspond pas tout à fait à la compensation d'une demi-atmosphère chaude. En simulant cette moitié d'atmosphère dénuée de côté nuit et en comparant son spectre à celui du cas champignon nous trouvons un écart légèrement plus élevé de l'ordre de la dizaine de ppm. Les écarts étant ici très faibles, nous pouvons considérer que le comportement est identique pour les deux types d'exoplanète.

### Evolution des distributions *a posteriori* avec l'angle de contraste et convergence

En ouvrant l'angle de contraste nous augmentons le mixage thermique, l'algorithme éprouve tout d'abord des difficultés à trouver le bon compromis entre les 3 paramètres avant de se stabiliser. En effet, même à petit  $\beta$ , le côté jour prédomine toujours sur le côté nuit car même si la zone *a priori* la plus importante dans la signature spectroscopique reste celle aux alentours du terminateur, nous sondons toujours davantage le côté jour plutôt que le côté nuit. Les figures de l'Annexe C soutiennent nos propos par une dissymétrie toujours positive. Cette dissymétrie augmente brusquement dès que l'angle de contraste

n'est plus nul, traduisant d'une information localisée plus profondément dans l'hémisphère jour puisque le terminateur se refroidit. À mesure que l'angle de contraste augmente :

- La dissymétrie diminue et la zone réellement sondée par les rayons échantillons se resserre autour du terminateur sans pour autant atteindre la symétrie.
- $\psi_*$  diminue, donc nous pénétrons moins profondément dans l'hémisphère jour. Les températures maximales accessibles décroissent par l'augmentation de l'angle de contraste (les températures chaudes sont plus éloignées du terminateur) et la diversité de l'information spectroscopique est de plus en plus faible.
- $\psi_+$  augmente en parallèle, le côté nuit se réchauffe progressivement, son absorption devient de moins en moins négligeable et sa signature s'impose de plus en plus.
- Sans surprise, l'angle de pénétration suit lui aussi une tendance dictée par la brutalité ou la douceur du contraste de température et ses valeurs comme sa dissymétrie convergent lorsque  $\beta$  est très grand.

Cela se manifeste sur les distributions *a posteriori* par une diminution de la température qui sera toujours plus proche du parcours dominant, et donc des températures du côté jour pour converger vers celle du terminateur. Si nous prenons pour exemple le doublet 500 - 1000 K de GJ 1214 b, la Figure C nous indique qu'à  $\beta = 30^\circ$ , l'angle de pénétration est de l'ordre de  $(24^\circ, 3^\circ)$ . L'intervalle de température correspondant, et donc réellement ressenti, est compris entre approximativement 700 K et  $T_j = 1000$  K puisque  $\psi_* > \beta/2$ . TauREx propose une solution à 865 K, soit pour une colonne représentative qui serait à  $8^\circ$  du plan du terminateur. A l'inverse, pour  $\beta = 150^\circ$ , l'angle de pénétration est plutôt de l'ordre de  $(15 - 21^\circ, 8 - 10^\circ)$  et sonde l'intervalle de température  $[715 - 720, 800 - 820]$  K soit une amplitude d'à peine 100 K. Cette faible gamme rend progressivement au terminateur sa domination et la solution inversée, qui est à 760 K soit pour un central à  $3^\circ$  seulement, correspond suivant la résolution de la simulation à la colonne du terminateur ou en tout cas, à une colonne très proche. Pour les  $\beta$  intermédiaires, les températures perçues par les rayons échantillons évoluent entre une température proche de celle du terminateur, mais qui diminue avec  $\beta$ , et une température proche ou égale à celle du point sub-stellaire. C'est cette large diversité qui en explique la contrainte délicate, se remarquant sur les  $\chi^2$  réduits qui explosent justement quand l'amplitude en température est supérieure à  $(T_j - T_n)/2$ . Si nous reprenons le cas  $\beta = 30^\circ$  du doublet 500 - 1000 K, le  $\chi^2$  réduit passe ainsi de 0,3 à 2. Lorsque l'angle de pénétration jour est proche du demi-angle de contraste, l'intervalle de température traversé par les rayons échantillons est maximal et la difficulté éprouvée par TauREx à trouver une solution fidèle atteint son paroxysme.

Concernant les deux autres paramètres. Le rayon à 10 Bar compense toujours le fait qu'une partie de l'atmosphère (pour les angles supérieurs à  $\beta$ ) du côté nuit ne s'exprime pas ou très peu, mais la déviation diminue à mesure que nous ouvrons la région de transition et que la région sondée se symétrise par rapport au terminateur. L'abondance en eau permet quant à elle de jouer sur la hauteur d'échelle locale et ainsi de mieux moduler le spectre si la température qui lui est associée n'est pas suffisamment représentative. En conséquence elle ne subit d'écart que lorsque la solution est de mauvaise qualité et est très bien contrainte le reste du temps.

Enfin dès lors que le demi-angle de contraste devient très grand devant l'angle de pénétration, la température converge vers celle du terminateur, le rayon à 10 Bar vers la valeur d'entrée et l'abondance vers celle des simulations. Le cas de la poire et/ou ceux qui s'en rapprochent n'induisent pas d'hétérogénéités en température suffisamment fortes pour provoquer un biais notable sur les spectres, et nous sommes typiquement dans le cadre de l'approximation consistant à ne se focaliser que sur le

terminateur (méthode d'intégration des spectres aux limbes, § 4.2.1). Nous perdons alors l'information sur le caractère hétérogène de l'atmosphère.

Ces remarques et explications valent pour les deux types d'exoplanète mais les convergences semblent dépendre de la gamme de température comme du rayon planétaire.

### Vélocité de la convergence en fonction des paramètres planétaires et atmosphériques

En ce qui concerne GJ 1214 b, la convergence vers une température intermédiaire est beaucoup plus lente que pour HD 209458 b, et ce avec des caractéristiques atmosphériques similaires (à l'exception de la hauteur d'échelle puisque la gravité de surface des deux objets diffère et évolue plus lentement pour la géante gazeuse du fait de ses dimensions). Avec le set  $10_{\text{wno}}$  utilisé, nous ne l'atteignons même pas tout à fait pour le doublet 1000 - 1500 K de GJ 1214 b quand le contraste est maximal. Nous considérons que la convergence est atteinte lorsque les paramètres n'évoluent presque plus et surtout que les barres d'erreur commencent à se recouvrir. Ainsi, à partir des distributions *a posteriori*, nous la localisons respectivement aux alentours de 90°, 120° et 150° d'angle de contraste pour la mini-Neptune, et pour des angles compris entre 80° et 100° pour la géante.

Premièrement, nous retrouvons des valeurs proches de celles que nous avions avancé lorsque nous avons commenté les spectres d'entrée (voir § ??). Ces mêmes valeurs sont également cohérentes avec la convergence du  $\chi^2$  réduit. La dissymétrie de l'angle de pénétration atteint également sa convergence pour des angles de contraste similaires bien que ce soit plus délicat de l'observer sur les figures de l'Annexe C. Troisièmement, est soulevé ici un effet des dimensions de l'exoplanète sur le biais thermique qui s'explique par la pénétration de l'atmosphère. Le rapport  $R_p/H_0$  de HD 209458 b est 5,5 fois plus grand, à doublets identiques, que celui de GJ 1214 b, et ce faisant, la zone radiativement significative est comprise au sein d'un angle de pénétration également plus faible. Il passe ainsi de 15 - 27° à 4 - 8° pour le doublet commun 500 - 1000 K et de 20 - 40° à 6 - 10° pour le doublet 1000 - 1500 K (voir Figures C et ?? ; Figures C et C). De plus faibles angles de pénétration impliquent un mixage moins contraignant à inverser par TauREx et l'angle de contraste  $\beta$  devient plus rapidement supérieur. La température de convergence est d'ailleurs nettement plus proche de celle du terminateur car pour les  $\beta$  très élevés, l'angle de pénétration et l'intervalle de température sondé sont tellement faibles qu'il ne reste presque plus que la température du terminateur pour réellement s'imposer. La dissymétrie est d'ailleurs beaucoup plus faible (1 - 2°) qu'avec la mini-Neptune, ce qui montre bien que l'angle de pénétration est très resserré et presque centré sur le terminateur. Une fois la convergence atteinte, hormis quelques fluctuations, les grandeurs retournées par l'algorithme de traitement du signal restent constantes.

En suivant notre raisonnement, il n'est pas étonnant de constater que quelque soit le cas considéré, l'écart entre les températures extrêmes et leurs rapports sont décisifs dans la vélocité de la convergence précédemment discutée. Leurs influences sont plus simples à mettre en évidence avec GJ 1214 b. Le cas 300 - 650 K atteint la convergence seulement quelques degrés avant le cas 500 - 1000 K, tandis que le cas 1000 - 1500 K ne converge que beaucoup plus tardivement, voire pas du tout. Qui plus est, à faibles  $\beta$ , la diminution de la température n'est pas aussi franche pour les deux doublets à 500 K d'amplitude que pour celui à 350 K. Si on observe les atmosphères de HD 209458 b, les doublets à 500 K d'amplitude ont des comportements proches, avec une décroissance légèrement plus rapide pour le doublet 500 - 1000 K, tandis que le cas à 800 K d'amplitude diminue plus lentement sur les premiers  $\beta$  avant de s'écrouler pour atteindre la convergence en quelques dizaines degrés. L'amplitude entre les températures extrêmes conditionne celle qui va être rencontrée au sein de l'angle de pénétration. Une atmosphère avec un gradient de température fort (grande amplitude) imposera donc également une plus large diversité d'identités spectroscopiques par le biais des sections efficaces. Il sera alors plus difficile de

trouver une température qui fera le compromis entre le mixage réellement rencontré dans l'atmosphère, les parties à haute température absorbant davantage que celles à basse température, et ce qu'un modèle à 1 température peut reproduire. Donc lorsque nous disions que la convergence était atteinte du moment où les températures rencontrées étaient suffisamment proches pour être assimilables à celle du terminateur lors de l'inversion, il paraît évident que l'opération soit plus délicate à atteindre lorsque nos atmosphères sont particulièrement contrastées.

La persistance d'un biais intense va dépendre essentiellement, là encore, de l'angle de pénétration. Pour une amplitude donnée, si l'angle de pénétration est très grand, il tarde sur des  $\beta$  plus élevés l'expression des températures intermédiaires, et évidemment celle des températures plus froides. Tant que la température  $T_j$  s'exprime sur un angle non négligeable, la température retournée reste très proche de  $T_j$ . De la même manière, lorsque l'angle de contraste devient supérieur à l'angle de pénétration, la chute de l'amplitude des températures sondées est d'autant plus rapide que la différence  $T_j - T_n$  est grande. Nous le remarquons avec les figures de l'Annexe C pour les plus grandes longueurs d'onde, aux sections efficaces moins sensibles à la température et qui peuvent présenter des comportements exacerbés pour les premiers  $\beta$  avant de suivre la tendance générale. Notons que cet effet dépend également de la sensibilité des sections efficaces avec la température. Dans notre cas, l'absorption de l'eau augmentent très fortement pour des températures inférieures à 1 200 K, et encore plus fortement entre 300 et 750 K. Le doublet 500 - 1000 K est donc celui qui présente à la fois le plus grand écart de température et la plus grande variation de section efficace, et la courbe  $T = f(\beta)$  est fortement déformée aux faibles  $\beta$ , plus que le doublet 1000 - 1500 K qui a une décroissance plus progressive reposant sur des variations d'opacités plus faibles.

Soulignons tout de même le simple effet géométrique qui accentue, par-delà la dépendance avec la température des sections efficaces, la dissymétrie de l'angle de pénétration puisque la hauteur d'échelle est une fonction linéaire de  $T$ . Ainsi, le rapport des hauteurs d'échelle conditionne d'un point de vue spatial celui des rapports de contribution des côtés chauds et froids. Un rapport  $T_j/T_n$  élevé comme c'est le cas pour les situations 300 - 650 K et 500 - 1000 K induit un côté jour deux fois plus étendu que le côté nuit, et ceci favorise l'expression du côté jour et donc des hautes températures. Si ce rapport décroît, les extensions spatiales se rapprochent pour les deux côtés et ceci favorise, en comparaison avec le cas précédent, l'expression du côté nuit. Le rapport des composantes de l'angle de pénétration  $\psi_*/\psi_+$  passe par exemple d'un facteur 3 pour les doublets 300 - 650 K et 500 - 1000 K tandis qu'il n'est plus que de 2 pour le doublet 1000 - 1500 K aux  $\beta$  intermédiaires. Cet effet est d'autant plus marqué que le rapport  $R_p/H_0$  est faible puisqu'il est accentué par la décroissante rapide de la gravité avec l'altitude. Il est plus compliqué de l'établir dans le cas de HD 209458 b, notamment parce que ses angles de pénétration sont déjà faibles et que la résolution des simulations que nous avons utilisées n'est pas bonne. Les pas en longitude sont de 5,625°, ce qui veut dire qu'à l'équateur, les rayons échantillons ne traversent qu'au maximum 3 colonnes différentes, et donc 3 températures.

### Conclusions sur les biais thermiques en l'absence d'hétérogénéités verticales

Si nous devions conclure sur les biais thermiques observés dans le cas des atmosphères à colonnes isothermes :

- Lorsque la transition entre le côté chaud et le côté froid est très brutal, nous ne conservons d'informations que sur le côté chaud.
- Nous perdons l'information sur les deux côtés du moment où cette transition s'effectue sur un angle proche ou supérieur à l'angle de pénétration qui peut s'estimer à partir du rapport  $R_p/H_0$ ,

seule la signature du terminateur nous est accessible.

- Les biais thermiques dépendant de l'angle de pénétration, ils dépendent également de  $R_p/H_0$ . Plus ce rapport est grand, plus le biais persiste sur des angles de contraste grands, et inversement.
- Plus l'écart de température  $T_j - T_n$  est grand, et plus la persistance des biais thermiques intenses (fortes déviations des températures retournées) risque de s'étaler sur de plus grands angles de contraste.
- Lors de cette étude, l'abondance de la molécule est relativement bien contrainte quel que soit l'angle de contraste.
- Le rayon à 10 Bar reste un paramètre de compensation.

Dans le cas de la simulation de GJ 1214 b, l'amplitude de température est plus proche du cas 300 - 650 K avec un angle de contraste entre 30° et 45°, sans être linéaire comme nous l'avons supposé dans cette étude. Sur la Figure 5.12, on remarque que cet angle n'est pas dans la zone de convergence et donc que les biais thermiques horizontaux devraient subsister sans pour autant être de très grande ampleur. À cela s'ajoutaient les effets radiaux, les effets de composition et des effets verticaux. Il y a néanmoins fort à parier que le même objet mais avec une amplitude et/ou une gamme de températures plus élevées subirait des biais horizontaux très intenses se manifestant par une caractérisation atmosphérique essentiellement portée par le côté jour lors de son inversion.

Nous discuterons plus en détails des effets azimutaux dans § 5.4, et notamment de la dilution qu'ils peuvent générer, et nous allons à présent mettre en évidence l'influence de la basse atmosphère de plus haute température sur les résultats que nous avons obtenus ainsi que les interactions possibles entre les biais horizontaux et les biais verticaux.

### 5.3.3 Atmosphères à deux températures

Comme nous le soulignions dans le paragraphe précédent, les atmosphères à colonnes isothermes sont intéressantes en tant que cas d'école, mais sont très loin de la réalité. Pour s'en rapprocher, nous avons proposé des simulations présentant une couche atmosphérique isotherme délimitée à un niveau de pression obtenu à partir des observations faites sur le panel de simulations publiées dans la littérature. Les résultats de l'inversion de ces atmosphères sont compilés dans la Figure 5.13.

Tout d'abord, la plupart des commentaires formulés lors de l'étude précédente sont aussi valables dans le cadre de celle-ci :

- Lorsque la transition entre le côté chaud et le côté froid est très brutal, nous ne conservons essentiellement que l'information sur le côté chaud, bien que nous ne retrouvons pas exactement les caractéristiques d'une demi-atmosphère à la température  $T_j$ .
- Lorsque la transition s'effectue sur un angle de contraste proche ou supérieur à l'angle d'ouverture et supérieur à deux fois l'angle de pénétration, seule la signature du terminateur nous est accessible tant que d'autres biais n'interviennent pas dans sa caractérisation (nous préciserons ce point dans les paragraphes qui suivent).
- La dépendance avec  $R_p/H_0$  de la convergence est toujours observable, et donc d'autant plus rapide que ce rapport est faible.

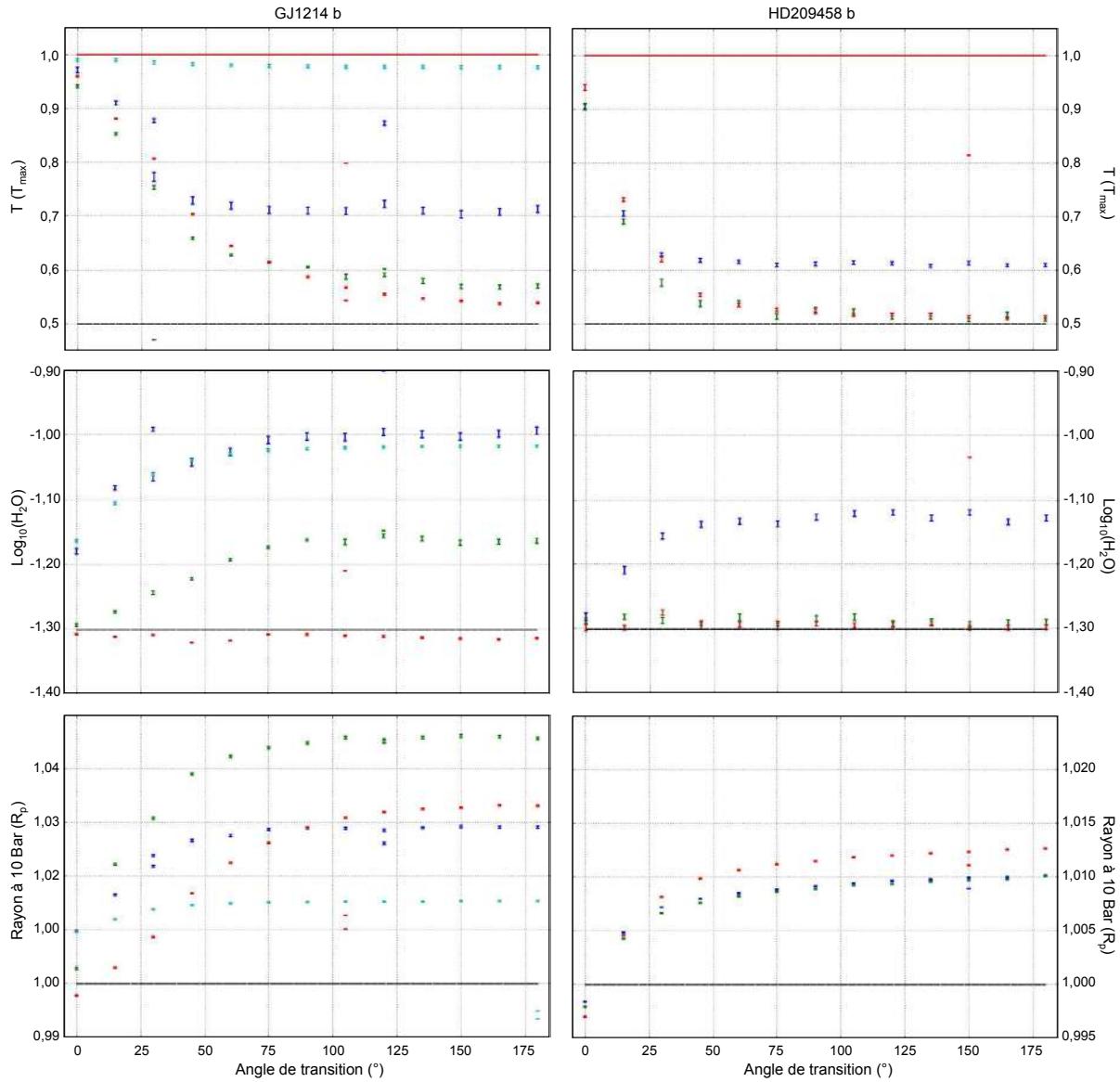


Figure 5.13: Résultats des distributions *a posteriori* obtenues après inversion des atmosphères hétérogènes en température. À gauche : distribution dans le cas d'une exoplanète des dimensions de GJ 1214 b ; à droite : dans celui d'une exoplanète des dimensions de HD 209458 b. Dans les deux cas, sont représentés les températures, l'abondance en eau et le rayon à 10 Bar et sont superposés les 3 doublets de températures testés, respectivement : 300 - 650 K (bleu), 500 - 1000 K (vert) et 1000 - 1500 K (rouge) ; 500 - 1000 K (bleu), 1000 - 1500 K (vert) et 1000 - 1800 K (rouge). La température est normalisée par rapport à la température du côté jour et de l'isotherme. Nous représentons cette température par un trait rouge, ainsi que la température au terminateur par un trait discontinu noir. L'abondance en  $H_2O$  est exprimée en puissance de 10 et la valeur initialement introduite dans les atmosphères est représentée par un trait discontinu noir. Le rayon à 10 Bar est normalisé par rapport à celui utilisé pour les simulations, représenté par un trait discontinu noir.

## 152 Etude de l'impact des hétérogénéités de nature thermique sur les observations et leurs inversions

---

- Nous observons toujours une assez bonne contrainte de l'abondance de la molécule active tant que d'autres biais n'interviennent pas dans sa caractérisation (nous préciserons ce point dans les paragraphes qui suivent).
- Le rayon à 10 Bar sert toujours de compensateur.

Certains points nécessitent des précisions, notamment en ce concerne les doublets de plus basses températures, et ce, pour les deux types d'exoplanète.

### Effets indirects de la couche isotherme sur les distribution *a posteriori*

Nous avons déjà discuté à deux reprises du comportement du rayon à 10 Bar jouant le rôle de compensateur dans l'optique de permettre la correspondance entre le spectre d'un modèle 1D et celui de la simulation 3D. Nous expliquons le rayon sous-estimé dans la partie précédente comme la compensation de la "perte" d'une partie de la moitié froide de l'atmosphère. Dans le cas d'une transition brutale, les cas champignons, le rayon à 10 Bar est proche ou légèrement sous-estimé par rapport à celui de la simulation alors que la température retournée est certes proche de celle du côté chaud, mais s'en écarte tout de même de 5 à 10 % suivant le doublet ou le type d'exoplanète. Deux aspects essentiels sont corrélés ici et nous allons voir que nous ne voyons finalement pas la même chose que dans l'étude précédente.

Premièrement, en ajoutant une couche isotherme à la température du côté jour jusqu'à 10 mBar, nous avons réhaussé les colonnes du côté nuit sans toucher à celles du côté jour, qui restent inchangées, puisqu'elles sont à la même température. La conséquence est que nous ne pouvons plus affirmer que ce côté est totalement écranté. Il s'exprime très légèrement mais suffisamment pour que le résultat de l'inversion ne contiennent plus exclusivement l'information des hautes températures, cela se ressentant sur ce petit écart, mais aussi sur un rayon à 10 Bar plus grand. Deuxièmement, si le côté nuit s'exprime du fait de sa structure et de son expansion, les bandes les moins absorbantes traduiront davantage de ce mélange entre les opacités extrêmes que les bandes les plus intenses, qui elles ne porteront que l'information du côté chaud. Si une température un peu plus faible traduit au mieux de cette variété, il est nécessaire de replacer convenablement la zone radiativement significative, ce qui se répercute sur le rayon à 10 Bar par une valeur plus élevée que si la température s'était identifiée à celle du côté jour. Le paramètre compense ainsi à la fois la dissymétrie de l'atmosphère et l'écart en température, ou en extension spatiale, de la couche isotherme et du côté jour.

À l'image de la tendance observée dans le cas des colonnes isothermes, ce rayon augmente jusqu'à atteindre la convergence. Contrairement au cas précédent, il est surestimé pour presque tous les angles de contraste. La dissymétrie atmosphérique nécessite de moins en moins une compensation lorsque nous ouvrons la région de contraste, mais d'un autre côté, la température du modèle 1D décroissant, l'algorithme doit augmenter  $R_p$  pour traduire de la présence de la couche isotherme qui est beaucoup plus chaude. Par un simple calcul, en remplaçant le rayon à 10 Bar et la température par les valeurs de convergence, nous retrouvons à quelques dizaines de km près les mêmes niveaux d'altitude à 10 mBar. Notons d'ailleurs que si nous écartons le cas 500 - 1000 K de HD 209458 b, les tendances sont identiques au cas sans isotherme, et les arguments que nous avons avancé sur l'influence de l'amplitude et de la gamme de températures sur la vitesse de convergence à faibles  $\beta$  et à fort  $\beta$  se retrouvent bien. En écartant le cas 300 - 650 K pour GJ 1214 b, nous avons le même sentiment pour les faibles  $\beta$ , mais ils se perdent par la suite par une convergence précoce de la température avec le doublet 500 - 1000 K.

Les effets indirects de la couche isotherme sur le transfert radiatif se retrouvent également sur les courbes de l'angle de pénétration en Annexe C. Pour les doublets cités, à l'exception des plus courtes

longueurs d'onde, les angles de pénétration jour sont globalement plus faibles en présence de l'isotherme qu'en son absence, et les angles de pénétration nuit plus élevés. La dissymétrie diminue également, et d'autant plus à mesure que nous augmentons l'angle de contraste. À vrai dire, cette dissymétrie développe une dépendance avec la distance à la couche isotherme car plus le flux est bas, et plus les deux composantes se rapprochent l'une de l'autre, et ce, pour tous les angles de contraste. Les courbes donnent l'impression de se rejoindre jusqu'au moment où l'on sonde l'isotherme, ce que nous n'observons pas pour les atmosphères à colonnes isothermes. Ces comparaisons montrent bien que l'isotherme a permis au côté nuit de s'exprimer davantage rien que de par son existence.

Les doublets écartés ne respectent plus du tout ce que nous avions dit jusqu'ici et subissent l'interaction entre les biais horizontaux et les biais verticaux.

### Effets directs de la couche isotherme, interaction avec des biais vitaux

Les cas 300 - 650 K et 500 - 1000 K pour GJ 1214 b, et 500 - 1000 K pour HD 209458 b présentent des tendances tout à fait distinctes de celles que nous avions pu observer jusqu'alors. Il s'agit ici d'une contamination par un autre type de biais. Lorsque nous observons les spectres (voir Figure 5.7 et Figure 5.9) de cette série d'atmosphères, nous ne pouvons pas ignorer le fait que pour la plupart d'entre eux, les niveaux les plus bas en terme d'absorption sont indiscernables. En comparant les rayons effectifs associés à ces niveaux et les structures thermiques des atmosphères, nous nous rendons compte qu'ils sont en fait en dessous de 10 mBar, et donc que les rayons échantillons traversent au terminateur, voire profondément de part et d'autre, la couche isotherme. Et alors que dans l'étude précédente, les  $\chi^2$  réduits étaient toujours très bons, passant par un maximum pour les  $\beta$  faibles avant de diminuer jusqu'à une valeur plus qu'acceptable, ce coefficient ne diminue plus dans les 3 cas de figure précités et augmente ou stagne sur une valeur beaucoup moins satisfaisante (de l'ordre de 3 ou 4). Autrement dit, l'algorithme a beaucoup de mal à trouver un compromis entre les aspects géométriques, et donc essentiellement thermiques, de l'atmosphère et ses propriétés optiques. Toute une partie du spectre est marqué comme signature de la température du côté jour par le biais de la couche isotherme, et ce même à très grand  $\beta$ , tandis que l'autre partie s'imprègne des niveaux supérieurs, et à terme, de la température du terminateur. La persistance de l'expression des hautes températures entraîne donc la convergence vers une température plus élevée que celle du terminateur, respectivement 130 K, 70 K et 100 K pour les 3 cas qui nous intéressent.

S'en suit un effet domino sur les autres paramètres libres et notamment l'abondance en eau qui devient assez largement surestimée. Dans le cas 300 - 650 K de GJ1214 b, elle est doublée, tandis que dans les deux autres cas elle est augmentée respectivement de 40% et 50% à la convergence. Ces valeurs pourraient paraître acceptables, après tout nous étions relativement satisfait des résultats de l'inversion pour la simulation de Charnay et al. (2015) avec pourtant des déviations plus grandes. Toutefois, cet exemple comptait 6 molécules à contraindre tandis que nos atmosphères synthétiques n'en présentent qu'une seule. Qui plus est, au vue de la contrainte excellente obtenue lorsque cet effet vertical n'est pas introduit, nous pouvons parler d'écart remarquable et gênants pour les observations à venir. La corrélation entre le poids moléculaire moyen, l'abondance et la température joue également sur le comportement du rayon à 10 Bar qui réagit en suivant une tendance distincte des autres cas. Étant donné ces corrélations, elles-mêmes liées au transfert radiatif, il est difficile de trouver une explication claire de ces tendances qui tiendra compte de tous ces aspects. Au premier ordre, si nous séparons les aspects géométriques et les aspects radiatifs, la contrainte de la température est dominée ici par les aspects radiatifs puisque c'est le mixage des opacités qui entraîne sa surestimation. Cette température trop élevée entraîne également une hauteur d'échelle trop élevée pour replacer convenablement la zone radiativement significative ainsi que

## 154 Etude de l'impact des hétérogénéités de nature thermique sur les observations et leurs inversions

---

son extension spatiale. L'algorithme trouve le compromis en jouant sur  $R_p$  et  $\mu$  pour la positionner, tandis qu'il joue sur  $\mu$  pour maintenir les niveaux extrêmes du spectre (les niveaux bas sont surélevés puisqu'ils sondent dans l'isotherme, les niveaux hauts dépendent de l'intensité du biais thermique horizontal), ce qui se traduit par une augmentation de  $\mu$  et donc de l'abondance en eau. En effet, dans ces 3 cas, l'écart relatif en température par rapport à la température du terminateur est respectivement d'environ 27%, 10% et 14%. Le poids moléculaire moyen devient respectivement 0,00387, 0,00340 et 0,00348 contre 0,00309 dans les simulations, soit une déviation de 25%, 10% et 13%.

La domination de l'isotherme sur les hémisphères jour et nuit est spectaculaire puisqu'elle s'introduit dans les chemins par le terminateur. Nous pouvons le constater sur les courbes de l'angle de pénétration, du moment où le rayon échantillon sonde dans l'isotherme, la dissymétrie tend à s'annuler. Les angles de pénétration jour et nuit s'identifient, ils subissent une très forte diminution, et ce, pour tous les angles de contraste. Si la dissymétrie est parfaitement nulle, alors seule l'isotherme s'exprime, sinon, nous avons encore une partie de l'hémisphère jour qui participe à la profondeur optique. Étant donné les ordres de grandeur de ces angles, sonder une à deux couches en dessous de celle de l'interface suffit à assurer la domination totale de l'isotherme sur la gamme. Nous avons ajouté sur les courbes de la Figure 5.13 l'exemple d'une atmosphère totalement écrasée par l'isotherme. Elle est identique à celle du doublet 300 - 650 K mais avec une couche isotherme qui s'arrête à 1 mBar. Plus de la moitié des raies sondent dedans, et les autres sont très fortement affectées indirectement. Comme nous pouvons le constater, la convergence est alors quasi-immédiate et la température de l'atmosphère est presque égale à  $T_j$ . La proportion spectrale altérée par la basse atmosphère va donc directement conditionner l'intensité du biais thermique vertical. Contrairement aux biais horizontaux qui naissent sur des contrastes plus profonds de part et d'autre du terminateur, les biais verticaux prennent place au terminateur pour ensuite seulement s'étendre sur les régions limitrophes. En conséquence, les biais verticaux l'emportent rapidement sur les biais horizontaux.

### Conclusions sur les biais thermiques en présence d'hétérogénéités verticales

Si nous devions conclure sur les biais thermiques observés dans le cas des atmosphères aux colonnes à deux températures :

- Lorsque la transition entre le côté chaud et le côté froid est très brutal, nous ne conservons essentiellement l'information du côté chaud à un petit écart de température près qui dépend du contraste  $T_j/T_n$ .
- Nous convergeons du moment où cette transition s'effectue sur un angle de contraste plus grand que l'ouverture de l'atmosphère et seule la signature du terminateur nous est alors accessible. Cette convergence s'effectue pour un angle de contraste compris entre l'angle de pénétration et l'angle d'ouverture.
- Les biais thermiques dépendant de l'angle de pénétration, ils dépendent également de  $R_p/H_0$ . Plus ce rapport est grand, plus le biais persiste sur des angles de contraste grands, et inversement.
- Plus l'écart de température  $T_j - T_n$  est grand, et plus la persistance des biais thermiques intenses (fortes déviations des températures retournées) risque de s'étaler sur de plus grands angles de contraste.
- Si une partie du spectre sonde plus bas que l'interface de la couche isotherme, cette dernière induit un biais thermique vertical qui se traduit par une température de convergence plus élevée que la température moyenne.

- Plus la gamme spectrale affectée par la couche isotherme est importante et plus le biais vertical est intense. Il l'emporte nettement sur les biais horizontaux du moment où la convergence est atteinte.
- Le rayon à 10 Bar reste un paramètre de compensation.

### 5.3.4 Approche analytique en soutien de nos conclusions

Nous allons montrer que nous pouvons conforter l'ensemble des remarques formulées dans les paragraphes précédents avec une approche analytique. Nous allons appliquer pour cela les formules de Guillot (Guillot 2010), mais sur deux demi-atmosphères correspondant au côté froid et au côté chaud dans le but d'en déterminer les rapports de contribution aux profondeurs optiques. Le détail des calculs aboutissant aux expressions qui vont suivre se retrouve dans l'Annexe D.

#### Cas champignons, en l'absence de pollution directe par la couche isotherme

Nous nous plaçons dans les deux situations où soit les colonnes atmosphériques sont isothermes, soit elles sont à deux températures du fait de l'existence d'une couche isotherme mais le niveau de transition est plus haut en altitude ( $z_t > z_{T_i}$ ). Dans ce deuxième cas, nous avons montré que la profondeur optique pouvait s'exprimer comme :

$$\begin{aligned} \tau = n_0 \sigma_{mol} \exp \left( -\frac{H_{T_i} z_t - (H_{T_i} - H_j) z_{T_i}}{H_j H_{T_i}} \right) \sqrt{\frac{\pi R_p H_j}{2}} \times \\ \times \left( 1 + \exp \left( -\frac{z_t (H_j - H_n) - z_{T_i} (H_j - H_n)}{H_n H_j} \right) \sqrt{\frac{\pi R_p H_n}{2}} \right) \end{aligned} \quad (5.4)$$

avec, rappelons-le,  $n_0$  la densité moléculaire de surface,  $z_t$  l'altitude de transition, soit le rayon pour lequel  $\tau = 1$ ,  $z_t$  et  $H_{T_i}$  respectivement le niveau limite de la couche isotherme et la hauteur d'échelle lui correspondant,  $H_j$  et  $H_n$  les hauteurs d'échelle du côté jour et du côté nuit, et  $\sigma_{mol}$  la section efficace moyenne de l'ensemble du parcours. Nous avons fixé dans nos atmosphères la température de la couche isotherme à celle du côté jour ( $H_{T_i} = H_j$ ). En conséquence, nous pouvons simplifier l'équation Eq. (5.4) comme :

$$\tau = n_0 \sigma_{mol} \exp \left( -\frac{z_t}{H_j} \right) \sqrt{\frac{\pi R_p H_j}{2}} \left( 1 + \exp \left( -\frac{z_t (H_j - H_n) - z_{T_i} (H_j - H_n)}{H_n H_j} \right) \sqrt{\frac{\pi R_p H_n}{2}} \right) \quad (5.5)$$

$$\tau = \tau_j \left( 1 + \exp \left( -\frac{z_t (H_j - H_n) - z_{T_i} (H_j - H_n)}{H_n H_j} \right) \sqrt{\frac{\pi R_p H_n}{2}} \right) \quad (5.6)$$

$$\tau = \tau_{T_j} \left( \frac{1}{2} + \frac{1}{2} \exp \left( -\frac{z_t (H_j - H_n) - z_{T_i} (H_j - H_n)}{H_n H_j} \right) \sqrt{\frac{H_n}{H_j}} \right) \quad (5.7)$$

Nous avons noté  $\tau_{T_j}$  la profondeur optique totale d'une atmosphère isotherme à la température du côté jour pour retrouver notamment les résultats obtenus avec les cas champignons ( $\beta = 0^\circ$ , Eq. (5.7)). En l'absence de la couche isotherme, et donc avec  $z_{T_i} = 0$ , Eq. (5.7) se simplifie comme :

$$\tau = \tau_{T_j} \left( \frac{1}{2} + \frac{1}{2} \exp \left( -\frac{z_t (H_j - H_n)}{H_n H_j} \right) \sqrt{\frac{H_n}{H_j}} \right) \quad (5.8)$$

Si les hauteurs d'échelle des côtés s'identifient, nous retrouvons bien alors la profondeur optique d'une atmosphère isotherme à la température correspondante. Ces équations nous confortent dans la plupart de nos conclusions formulées jusqu'ici :

## 156 Etude de l'impact des hétérogénéités de nature thermique sur les observations et leurs inversions

---

- Dans le cas limite où  $T_n \ll T_j$ , soit  $H_n \ll H_j$ , le deuxième terme des équations Eq. (??) et Eq. (D.15) tendent tout deux vers 0, et la profondeur optique vers la moitié de la profondeur optique d'une atmosphère isotherme à la température du côté jour. Ceci explique donc bien le cas champignon pour lequel TauREx réagit comme s'il observait une atmosphère chaude entière, dont il compense la moitié de profondeur optique en réduisant le rayon à 10 Bar.
- Plus le rapport de température est fort, et plus cette identification est marquée, ce qui transparaît par sa présence dans les équations à la racine carré mais aussi dans l'exponentielle qui fait intervenir un terme en  $(H_j + H_n)/(H_n H_j)$ . À rapport des hauteurs d'échelle constant ce terme donne le même résultat, la gamme n'a donc pas d'influence dans cette configuration. En revanche, à différence constante, plus la gamme de températures augmente et moins le terme est devient négligeable.
- Pour s'en convaincre, nous avons calculé le deuxième terme pour tous les doublets de GJ 1214 b, en l'absence de couche isotherme, en partant du principe que les pressions de transition étaient les mêmes pour les atmosphères et que l'altitude de transition était égale à 1 500 km pour le doublet 300 - 650 K. Ils valent respectivement ( $\times 10^{-4}$ ) : 3,7 ; 12 et 255 à colonne isotherme et . Autrement dit, de par cette tendance nous devrions perdre progressivement l'identification à l'isotherme entre le doublet 300 - 650 K et le doublet 1000 - 1500 K, et ce même si dans nos exemples d'atmosphères ce deuxième terme reste négligeable.

Difficile dans ces conditions de vraiment comparer ces résultats avec ceux obtenus par l'inversion car nous ne savons pas dans quelle proportion la contribution s'exprime sur la température inversée par TauREx. L'écart à la température du côté chaud est de 1 K, 1 K, et 2 K pour les colonnes isothermes, et 10 K, 20 K et 22 K pour les colonnes à deux températures. Pour la géante gazeuse, nous trouvons 4 K, 6 K, et 5 K, puis 45 K, 52 K et 48 K. Il semble donc que nous retrouvions des tendances similaires pour nos atmosphères champignons. Concernant HD 209458 b, le doublet 1000 - 1500 K est le moins proche de sa température chaude car il a aussi le plus mauvais rapport  $H_j/H_n$ .

Nous proposons en Annexe ?? une application de cette approche sur une exoplanète aux dimensions de GJ 1214 b. L'étude et la méthode sont décrites dans § D.1.3. Les Figures D.1 et D.2 correspondent aux résultats analytiques obtenus à partir des équations Eq. (??), Eq. (5.7). Nous avons considéré 6 niveaux compatibles avec les spectres que nous avons obtenus et dans chaque cas, nous proposons le rapport entre la contribution nuit et la contribution jour à la profondeur optique totale. À gauche sont traitées les atmosphères à colonnes isothermes et à droite celle à deux températures (seuls les niveaux tels que  $P_h \leq P_{T_i}$  correspondent aux équations obtenues jusqu'ici). Nous avons fait varier la hauteur d'échelle entre 70 km et 570 km et les 3 sphères représentent les 3 doublets 300 - 650 K, 500 - 1000 K et 1000 - 1500 K.

Ces résultats doivent néanmoins être nuancés par un certain nombre de remarques :

- La gravité n'est pas constante : La gravité décroît avec l'altitude, et en conséquence, le côté chaud est encore plus enflé (en pression comme en densité) par rapport au côté froid qu'à gravité constante, ce qui est accentué par le rapport des températures. Il devrait alors en découler une atténuation de la tendance précédente. La figure (FIGURE) donne une comparaison entre les deux approches.
- Le niveau de transition dépend de la hauteur d'échelle : Nous avons considéré  $z_{T_i} = 1500$  km pour le doublet 300 - 650 K. En tenant compte des rapports de hauteur d'échelle, nous avons placé ce niveau à  $z_{T_i} = 2325$  km et  $z_{T_i} = 3945$  km. Or en augmentant les dimensions de l'atmosphère, nous abaissons par la même occasion la pression de transition puisque l'angle d'ouverture s'en voit

renforcé. En conséquence, les niveaux de transition sont également plus élevés pour les doublets 500 - 1000 K et 1000 - 1500 K. À une couche au-dessus de ce niveau, nous divisons par 2 les termes, à 2 couches, par 4 et nous trouvons des valeurs similaires pour les trois doublets avec 3 couches de décalage.

- La section efficace dépend de la température. Outre les deux effets précédents, l'effet de la température sur les sections efficaces est clairement le plus important. Leurs comportements dépendent de la longueur d'onde considérée. Entre 300 et 1500 K, elles évoluent sur 8 ordres de grandeur et augmentent presque toujours avec la température dans l'infra-rouge. Les bandes les moins absorbantes peuvent être associées à des absorptions multipliées par 100 entre 300 - 650 K avant de ne gagner plus qu'un ordre de grandeur entre 500 et 1000 K ou 1000 et 1500 K. Les bandes les plus intenses quant à elles ont une évolution de section efficace plus linéaire, et donc à peu près équivalente pour les 3 doublets. L'absorption étant plus forte du côté jour que du côté nuit, le deuxième terme des équations Eq. (??) et Eq. (D.15) s'en voit diminué du rapport des sections efficaces (voir Eq. (5.9)). Qui plus est, le niveau de transition s'en trouve réévalué en altitude puisque nous avions considéré une section efficace moyenne sur l'ensemble du parcours puis déterminé  $z_t$  à partir de cette valeur. Si nous redonnons au côté jour son réel niveau d'absorption, étant le seul à s'exprimer, la transition intervient en plus haute altitude.

$$\tau = \tau_{T_j} \left( \frac{1}{2} + \frac{\sigma_{mol,n}}{2\sigma_{mol,j}} \exp \left( -\frac{z_t(H_j + H_n)}{H_n H_j} \right) \sqrt{\frac{H_n}{H_j}} \right) \quad (5.9)$$

### Cas champignons, en l'absence de pollution directe par la couche isotherme

En présence d'un isotherme en basse atmosphère, si le niveau de transition est plus bas que l'interface ( $z_t > z_{T_i}$ ), alors l'expression de la profondeur devient, en supposant  $T_i = T_j$  :

$$\begin{aligned} \tau = \tau_{z_t > z_{T_i}} - n_0 \sigma_{mol} & \left[ \exp \left( -\frac{z_t H_{T_i} - z_{T_i} (H_{T_i} - H_n)}{H_{T_i} H_n} \right) \int_0^{\sqrt{2(z_{T_i} - z_t) R_p}} \exp \left( -\frac{x^2}{2R_p H_n} \right) dx \right] \\ & + n_0 \sigma_{mol} \left[ \exp \left( -\frac{z_t}{H_{T_i}} \right) \int_0^{\sqrt{2(z_{T_i} - z_t) R_p}} \exp \left( -\frac{x^2}{2R_p H_{T_i}} \right) dx \right] \end{aligned} \quad (5.10)$$

$$\begin{aligned} \tau = \tau_{z_t > z_{T_i}} - n_0 \sigma_{mol} & \left[ \exp \left( -\frac{z_t H_j - z_{T_i} (H_j - H_n)}{H_{T_i} H_n} \right) \int_0^{\sqrt{2(z_{T_i} - z_t) R_p}} \exp \left( -\frac{x^2}{2R_p H_n} \right) dx \right] \\ & + n_0 \sigma_{mol} \left[ \exp \left( -\frac{z_t}{H_j} \right) \int_0^{\sqrt{2(z_{T_i} - z_t) R_p}} \exp \left( -\frac{x^2}{2R_p H_j} \right) dx \right] \end{aligned} \quad (5.11)$$

(5.12)

Notons  $I_n$  la première intégrale de cette expression et  $I_i$  la deuxième, respectivement la partie de la profondeur optique nuit à retirer du fait de la présence de l'isotherme, et la partie qui la remplace à la température de celle-ci égale à  $T_j$ . Lorsque  $z_t$  décroît, ces deux termes augmentent, mais  $I_i$  croît beaucoup plus rapidement que  $I_n$ , ce qui assoit une domination très nette sur une pénétration très faible de l'isotherme du côté jour. La contribution du côté nuit est très vite écrasée et rapidement tout se passe comme si on ne voit qu'une atmosphère dont l'air chaud du côté jour aurait envahi une partie du côté nuit, ne laissant plus que  $T_j$  comme signature thermique.

Sur les Figures D.1 et D.2 à droite sont traitées les atmosphères à deux températures, avec une couche isotherme à la même température que le côté jour. Nous avons fait varier la hauteur d'échelle entre 70 km et 570 km et les 3 sphères représentent les 3 doublets 300 - 650 K, 500 - 1000 K et 1000 - 1500 K. Lorsque le niveau sondé est compris dans la couche isotherme, nous avons représenté le rapport entre la contribution du côté nuit et la somme de la contribution du côté jour et de l'isotherme puisqu'ils ont la même signature thermique. Une valeur très faible de ce rapport, et ce, quelle que soit la hauteur d'échelle du côté nuit, indique un écrantage total du côté nuit. Contrairement au cas d'une profondeur optique plus grande que la moitié jour grâce à une contribution nuit non négligeable qui altère la signature spectroscopique (en ajoutant une dépendance en  $T$  et en  $\lambda$  de la section efficace), son augmentation via la contribution isotherme renforce la signature du côté jour, et les algorithmes de traitement du signal interprètent comme si seul le côté jour existait. L'algorithme réagit en réévaluant sa compensation par le rayon planétaire. À terme, il retrouve une atmosphère isotherme, à la température du côté jour et aux bonnes dimensions.

### **5.3.5 Impact du set de la résolution et du mode de fonctionnement de TauREx**

Nous reprenons l'étude effectuée sur des atmosphères à deux points de température, mais sur une gamme spectrale plus faibles (1 - 10  $\mu\text{m}$ ), cette fois-ci en utilisant des spectres ré-échantillonnés de manière à s'adapter à la résolution instrumentale, à savoir celle du JWST. Cette opération a été permise grâce à la participation d'Ingo Walldmann de l'UCL (? , Batalha et al. (2017)). Nous avons effectué l'inversion de quelques exemples de nos atmosphères synthétiques par le mode de fonctionnement 'Guillot' de TauREx.

#### **Inversion à la résolution et dans la gamme spectrale du JWST**

Comparons les résultats obtenus par l'équipe de l'UCL à ceux que nous avons exposés. En ce qui concerne les évidentes similitudes :

- Les tendances des trois paramètres libres sont identiques pour les doublets de GJ 1214 b ainsi que pour les doublets 1000 - 1500 K et 1000 - 1800 K de HD 209458 b.
- Ainsi, les convergences interviennent pour des angles similaires ou tout du moins très proches. L'étude étant effectuée sur un plus grand nombre de  $\beta$ , la détermination des angles de convergence est facilitée .
- L'influence de l'amplitude et de la gamme de température sur les courbes de tendance sont également les mêmes.

En majorité, les choix de la résolution ou de la gamme spectrale n'a pas eu d'influence sur l'ensemble des comportements exposés jusqu'ici. Nous notons néanmoins un certains nombre de différences dont nous allons discuter.

Tout d'abord concernant les barres d'erreur, elles sont nettement plus importantes sur cette deuxième série d'inversion que dans la première. En cause, la résolution fixée à 100 ainsi que la gamme spectrale plus restreinte qui impliquent un nombre de points plus faible dans les spectres. L'échantillonnage étant réduit, les distributions *a posteriori* sont plus étalées. Qui plus est, PandExo propose une estimation plus réaliste du bruit en tenant compte à la fois du bruit de photon stellaire et du bruit instrumental (ici du JWST). Avec des barres d'erreur plus importantes, l'algorithme a plus de souplesse dans son exploration de l'espace des paramètres puisque les exigences sur la contrainte des spectres sont amoindris et les distributions paramétriques s'en voient élargies.

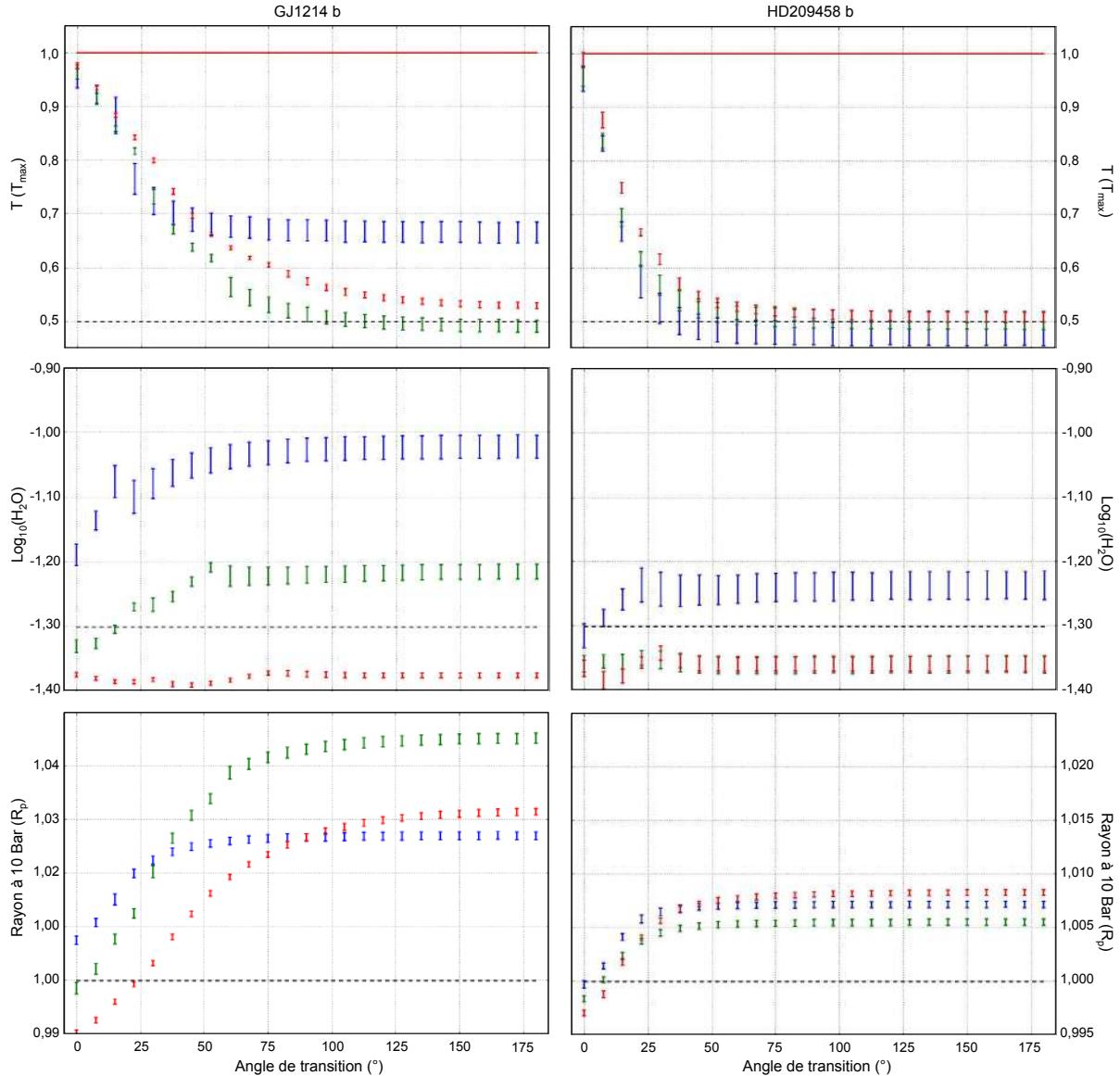


Figure 5.14: Résultats des distributions *a posteriori* obtenues lors de l'inversion des atmosphères hétérogènes en température après ré-échantillonnage des spectres dans le but de coller à la résolution du JWST, avec une estimation beaucoup plus réaliste du bruit et donc en simulant une observation réelle par l'instrument. À gauche : distribution dans le cas d'une exoplanète des dimensions de GJ 1214 b ; à droite : dans celui d'une exoplanète des dimensions de HD 209458 b. Dans les deux cas, sont représentés les températures, l'abondance en eau et le rayon à 10 Bar et sont superposés les 3 doublets de températures testés, respectivement : 300 - 650 K (cyan), 500 - 1000 K (orange) et 1000 - 1500 K (vert) ; 500 - 1000 K (cyan), 1000 - 1500 K (orange) et 1000 - 1800 K (vert). La température est normalisée par rapport à la température du côté jour et de l'isotherme. Nous représentons cette température par un trait rouge, ainsi que la température au terminateur par un trait discontinu noir. L'abondance en H<sub>2</sub>O est exprimée en puissance de 10 et la valeur initialement introduite dans les atmosphères est représentée par un trait discontinu noir. Le rayon à 10 Bar est normalisé par rapport à celui utilisé pour les simulations, représenté par un trait discontinu noir.

Il est intéressant de remarquer que les distributions ne se recouvrent pas toujours entre les deux approches. Cela pourrait paraître inquiétant au premier abord, mais nous allons voir que nous pouvons en expliquer une partie assez simplement. Comme nous pouvons le constater sur les spectres (Figure ?? et Figure ??), les spectres d'absorption évoluent sur un large intervalle de rayons effectifs puisque l'eau présente une forte amplitude de section efficace entre le visible et l'infra-rouge (environ 10 ordres de grandeur). La distribution de contribution est en conséquence très étalée, et la diversité en angles de pénétration plus importante. Sur la gamme 0,6 - 20 microns, la résolution beaucoup plus grande dans le visible que dans l'infra-rouge exacerber la contribution des niveaux les plus bas, région presque toujours dominée par l'isotherme. En conséquence, c'est un mélange sur une large épaisseur atmosphérique et c'est une large diversité de signatures qui s'exprime dans les spectres, puis lors des inversions. En réduisant la gamme spectrale à 1 - 10 microns, la dite couche s'amincie par la perte du visible et c'est une partie globalement plus haute de l'atmosphère que nous sondons. En l'absence d'hétérogénéités verticales, cette mixture n'a que peu d'effets sur les inversions, mais dans le cas des colonnes à deux températures, la perte de la basse atmosphère implique par la même occasion celle de la signature de l'isotherme (à la température du côté jour). Il n'est donc pas étonnant que les températures solutions obtenues dans la gamme 1 - 10  $\mu\text{m}$  soient plus faibles que celles obtenues dans la gamme 0,6 - 20  $\mu\text{m}$ .

Ce ne sont pas des différences très fortes et à la convergence, elles sont comprises entre 15 et 30 K dans le cas GJ 1214 b et entre 10 et 20 K pour HD 209458 b (nous mettons de côté le doublet 500 - 1000 K pour l'instant), mais elles sont souvent suffisantes pour que les barres d'erreur ne se recouvrent pas et pour affecter les deux autres paramètres. Si les tendances sont toujours respectées que ce soit pour l'abondance en eau ou le rayon à 10 Bar, les valeurs de convergences sont différentes, en particulier pour le doublet 1000 - 1500 K (GJ 1214 b) ou les doublets 1000 - 1500 K et 1000 - 1800 K (HD 209458 b). Restreindre l'épaisseur de la couche sondée, comme augmenter le bruit sur le spectre, libère une partie de la pression sur la hauteur d'échelle et l'abondance en eau. L'algorithme se permet plus d'écarts lors de la compensation des effets de température sur la position de la couche sondée et sur la hauteur d'échelle locale. À des températures de convergences plus faibles, nous constatons aussi des abondances de convergence plus faibles, mais pas seulement. Les écarts semblent plus imposants dans le cas de la mini-Neptune que dans le cas de la géante gazeuse. Un autre effet se superpose au précédent, à savoir la valeur même de la hauteur d'échelle locale à contraindre.

La Table 5.2 expose les valeurs de ce paramètre atmosphérique aux niveaux sondés les plus bas et aux niveaux les plus élevés pour tous les doublets. Ils sont proposés sur la gamme 0,6 - 20  $\mu\text{m}$  et dans la gamme 1 - 10  $\mu\text{m}$ . Celles des niveaux bas de GJ 1214 b sont plus sensibles à la gamme spectrale que celles de HD 209458 b, et à cela s'ajoute une amplitude plus importante du fait des dimensions des exoplanètes (la gravité diminue plus vite avec l'altitude sur GJ 1214 b que sur HD 209458 b). Donc, pour une température de convergence légèrement plus faible, l'algorithme n'a d'autre choix que de compenser en sous-estimant l'abondance en eau et donc en réduisant le poids moléculaire moyen de l'atmosphère pour restaurer une hauteur d'échelle vraisemblable au sein de la couche sondée. Au cas par cas, pour les 3 doublets de GJ 1214 b, les écarts sur  $\chi_{H_2O}$  engendrent une déviation sur le poids moléculaire moyen de 17,6%, 4,1% et 3,5% respectivement, en comparaison avec les valeurs que nous avions obtenues. Dans le même temps, celles sur la température sont de 2,9%, 2,7% et 1,6%, donc la hauteur d'échelle locale est toujours plus grande dans les modèles solutions obtenus par l'équipe de l'UCL que pour les nôtres. Nous nous attendons donc à constater une rétroaction du rayon à 10 Bar se traduisant par des valeurs plus faibles que celles obtenues lors de la première étude. En effet, si le rapport  $T/\mu$  est plus élevé pour les 3 doublets nous n'avons pas autant besoin de compenser la basse atmosphère en augmentant de  $R_p$ . C'est effectivement ce que l'on peut constater entre les Figures 5.13 et 5.14. Nous noterons toutefois que la version de TauREx utilisée par nos collaborateurs converge systématiquement vers une fraction molaire en eau entre 0,042 et 0,044 au lieu de 0,05 en l'absence de biais verticaux. Il pourrait donc également

Table 5.2: Hauteurs d'échelle (en kilomètres) rencontrées par les rayons échantillons.

Doublet (K)	300-650	500-1000	1000-1500	500-1000	1000-1500	1000-1800
0,6 - 20 $\mu\text{m}$	GJ	GJ	GJ	HD	HD	HD
$\beta = 0^\circ$						
Niveau bas ( $T_j$ )	217	361	622	289	440	534
Niveau haut ( $T_j$ )	266	530	1332	304	483	601
$\beta = 180^\circ$						
Niveau bas (T)	159	271	518	217	367	415
Niveau bas ( $T_j$ )	217	361	622	289	440	534
Niveau haut (T)	187	363	979	225	398	456
1 - 10 $\mu\text{m}$	GJ	GJ	GJ	HD	HD	HD
$\beta = 0^\circ$						
Niveau bas ( $T_j$ )	220	387	749	291	453	557
Niveau haut ( $T_j$ )	266	530	1332	304	483	601
$\beta = 180^\circ$						
Niveau bas (T)	161	288	605	218	376	429
Niveau bas ( $T_j$ )	220	384	726	291	451	551
Niveau haut (T)	188	363	979	225	398	456

s'agir d'un écart de compatibilité entre la version de l'algorithme actuellement utilisée par l'UCL et celle que nous avons en local. Ce travail de compatibilité entre Pytmosph3R et TauREx n'est pas figé dans le temps et doit être constamment mis à jour.

Subsiste enfin le cas 500 - 1000 K qui soulève des interrogations. Inversé sur le set, il est clairement pollué par la couche isotherme et converge vers une température très éloignée de celle du terminateur. Inversé après ré-échantillonnage, la présence de l'isotherme est totalement perdue et sa tendance s'identifie à celles des autres doublets. Si nous reprenons la Figure ??, il est clair que sur la gamme 0,6 - 20  $\mu\text{m}$ , le visible et le très proche infra-rouge sont marqués par l'isotherme, le niveau de transition de la transmittance étant dans cette gamme majoritairement en dessous du niveau délimitant l'isotherme. Sur la gamme 1 - 10  $\mu\text{m}$ , ces niveaux sont très majoritairement au-dessus, et le poids accordé au proche infra-rouge est aussi nettement inférieur lors du ré-échantillonnage. En découle une représentation beaucoup moins marquée, voire inexisteante de la couche isotherme dans les spectres et dans leurs inversions. Le comportement des paramètres libres est néanmoins plus délicat à comprendre, la température de convergence est inférieure à celle du terminateur, et ce même en tenant compte des barres d'erreur. Une température plus faible que la moyenne des deux hémisphères impliquerait une dissymétrie négative des angles de pénétration et un poids du côté nuit prédominant sur celui du côté jour dans la signature spectroscopique. Si les fractions molaires présentent des tendances proches, elles ne correspondent pas non plus aux rétro-action constatées jusque-là. À température plus faible, nous devrions constater une fraction molaire également plus faible pour rééquilibrer la hauteur d'échelle locale, ce qui n'est pas le cas. Au vue des courbes de température, nous nous attendions à ce que la fraction molaire converge de la même manière que les autres doublets aux alentours de 0,044. Sur ce cas de figure, nous expliquons les différences comme les conséquences d'un changement de résolution instrumental ou d'un changement de gamme spectral, et peut-être l'exemple intermédiaire d'une atmosphère faiblement biaisée verticalement, mais subissant quand même un fort effet indirect des hétérogénéités verticales. Même si les valeurs de convergences ne suivent pas forcément la logique que nous avons construit à partir de tous les autres cas, nous gardons à l'esprit que les ordres de grandeur sont tout de même assez satisfaisant.

Pour conclure, le changement de la gamme spectrale peut diluer les biais verticaux voire les faire disparaître si nous ne sondons pas les mêmes niveaux entre les deux gammes. Ces mêmes biais sont également atténués par le poids que la résolution du set de section efficace utilisé accorde aux niveaux pollués. Typiquement, dans le cas de l'eau et pour les structures atmosphériques que nous avons adoptées, l'isotherme s'exprime moins lors des inversions : d'un parce que les courtes longueurs d'onde sont moins représentées et de deux parce que nous écartons la gamme la plus affectée par l'isotherme, à savoir le visible. D'un autre côté, les tendances, remarques et explications fournies avec le set  $10_{\text{wno}}$  se retrouvant gloablement avec le set ré-échantillonné, cette étude complémentaire nous conforte sur les conclusions formulées dans les sections précédentes (§ 5.3).

### **Inversion par un autre mode de fonctionnement**

Toujours en collaboration avec l'UCL, nous avons tenté des inversions en utilisant les autres modes de fonctionnement de TauREx sur les atmosphères synthétiques. La figure (FIGURE) donne les profils thermiques solutions obtenus pour le doublet 300 - 650 K, l'évolution du  $\chi^2$  avec l'angle de contraste, et l'évolution du rayon à 10 Bar, l'abondance en eau, et la température de la haute atmosphère en fonction de l'angle de contraste.

Ce mode de fonctionnement est actuellement le plus efficace de TauREx d'après le laboratoire. La vraisemblance des solutions est effectivement très bonne, la compensation du rayon à 10 Bar très faible puisque c'est le profil thermique de la basse altitude qui gère cette fois-ci la compensation des hétérogénéités verticales, et l'abondance est extrêmement bien contrainte, nous trouvons, quel que soit l'angle de contraste, la fraction molaire en eau des atmosphères (alors même que dans le mode de fonctionnement précédent, l'isotherme induisait un biais très fort aux faibles  $\beta$ ). Enfin, la température de la haute atmosphère évolue de la même manière qu'en fonctionnement "isotherme". Les biais verticaux affectent cette partie de l'atmosphère avec la même intensité avec les deux approches.

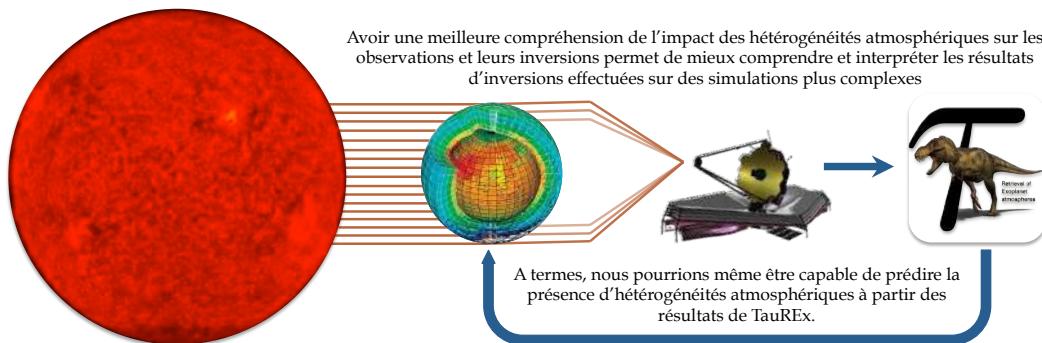
La contre-partie est une multiplication du nombre de paramètres libres à contraindre puisque nous passons d'1 seul à 5 paramètres pour contraindre la température de l'atmosphère. Nous augmentons significativement les temps de calcul et à ce stade de l'utilisation de TauREx, nous n'avons pas encore les armes pour interpréter convenablement les distributions *a posteriori* des paramètres décrits dans ? et Guillot (2010). Ce chapitre cherchant à mettre en évidence des biais de nature exclusivement thermiques, et les deux modes de fonctionnement aboutissant aux mêmes conclusions sur les biais en température, nous n'avons pas réalisé l'inversion des autres atmosphères.

Ce mode de fonctionnement sera très probablement beaucoup plus efficace pour inverser des atmosphères présentant des hétérogénéités de composition ou des atmosphères présentant à la fois des hétérogénéités en températures et en abondances.

## **5.4 Retour sur la simulation 3D de GJ 1214 b, des biais thermiques dissimulés**

Nous savons à présent que les atmosphères des exoplanètes en rotation synchrone, présentant un fort contraste de température entre côté jour et le côté, subissent un biais thermique horizontal (selon la ligne de visée). Il se traduit par l'obtention d'une température intermédiaire entre celle du terminateur et celle du point sub-stellaire lors de l'inversion de son spectre associé. L'intensité de ces biais, s'évaluant à partir de la déviation constatée par rapport au terminateur sur les paramètres atmosphériques (température, abondances, poids moléculaire moyen), et notamment la température, dépend à la fois des propriétés de

l'atmosphère et de celle de l'exoplanète qui la supporte ( $R_p/H_0$ ). Dans les paragraphes qui suivent, nous allons exploiter l'ensemble des résultats obtenus jusqu'ici pour répondre définitivement à nos interrogations quant à l'absence de biais thermiques horizontaux clairs lors de l'inversion de la simulation 3D de GJ 1214 b (Charnay et al. 2015). Nous allons voir que ces biais sont bien présents, qu'ils étaient déjà de faible intensité et qu'ils sont en réalité compensés par les hétérogénéités azimutales en température, mais aussi par des hétérogénéités horizontales en composition.



#### 5.4.1 Discussion sur structures atmosphériques les plus représentatives

Le doublet 300 - 650 K est le plus proche de la dite simulation de par son contraste jour/nuit. Nous pouvons voir sur la Figure 4.2 que la transition de température entre l'hémisphère chaud et l'hémisphère froid s'effectue sur un angle relativement faible, aux alentours de  $\beta = 75 - 85^\circ$ , au moins pour le côté Ouest. Les températures extrêmes sur ces mêmes angles avoisinent respectivement 300 K du côté nuit et environ 650 K du côté jour. La couche isotherme est quant à elle beaucoup plus chaude, mais nous considérerons que ses effets seront compensés par le rayon à 10 Bar, au moins du point de vue géométrique. La Figure 4.10 (Chapitre 4) montre que, dans la gamme 1 - 10  $\mu\text{m}$ , aucune des couches de la région radiativement significative n'est comprise dans la basse atmosphère à très haute température. Les couches d'indice 28 - 34 sont certes plus chaudes que la région globalement sondée (34 - 72), mais elles sont aussi faiblement contributrices et la température des niveaux sondés n'excède jamais 650 K. Nous pouvons considérer que nous n'avons pas d'effet direct de la basse atmosphère sur le spectre d'absorption mais seulement les effets indirects. Étant donné la gamme utilisée dans l'inversion, le type de structure atmosphérique, et la très faible influence de l'isotherme, nous pouvons donc nous référer au doublet 300 - 650 K à deux températures.

Si nous nous focalisons pour l'instant sur le côté Ouest, qui est représentatif des 5/6 de l'atmosphère, le doublet 300 - 650 K serait effectivement parfait comme base de raisonnement, mais il nous a fallu réitérer l'expérience avec une couche isotherme moins épaisse. En effet, cet exemple présentait en l'état une très forte pollution par l'isotherme, qui n'est pas constatée ici, et qui s'est traduite par une convergence rapide vers une température beaucoup plus élevée que celle du terminateur. Elle intervenait qui plus est pour un angle de contraste plus faible que celui observé dans la simulation, soit juste avant que les biais verticaux ne dominent sur les biais purement horizontaux. Avec une couche isotherme plus profonde, nous obtenons une température comprise entre 0,55 et 0,60 (suivant l'inversion) sur l'échelle relative, ce qui nous correspondrait à une température comprise entre 495 et 510 K. Autrement dit, à ce stade de notre réflexion, nous aurions pu nous attendre à ce que TauREx retourne une température aux alentours de 500 K. C'est en soi une déviation assez faible, et la complexité de l'atmosphère aurait très bien pu expliquer un éloignement à la valeur attendue, mais en réalité, nous nous attendions finalement à un biais beaucoup plus intense encore. En effet, si la zone de contraste est comprise dans un angle  $\beta$ ,

elle peut également être très abrupte autour du terminateur, la température ne suivant plus une évolution angulaire linéaire. Suivant le niveau considéré :

- Si nous sondons en haute atmosphère [60] : la température du terminateur est de 470 K tandis que celles des colonnes adjacentes sont de 560 K pour celles du côté jour et de 415 K pour celles du côté nuit. Avec un angle de contraste de  $70^\circ$ , elles auraient été de 503 K et 447 K.
- Si nous sondons aux niveaux les plus représentatifs [47] : le terminateur est plus chaud, 475 K et les colonnes adjacentes à 540 K et 460 K, ce qui reste une transition très brutale
- Si nous sondons plus bas dans l'atmosphère [40] : le terminateur est encore plus chaud, à 505 K, et la région de contraste est plus progressive tout en étant comprise dans un angle plus faible ( $45^\circ$ )

Dans tous les cas de figure, nous nous attendions donc à des températures plus élevées. Au vue des angles de pénétration de la simulation (compris entre 0 et  $10^\circ$ , voir Annexe B) et du gradient de température proche du terminateur, nous pouvons ré-estimer l'angle de contraste. À  $5,625^\circ$ (pas en longitude), l'augmentation brutale de T côté jour induirait un angle de contraste plutôt de  $38^\circ$ , la chute côté nuit un angle de  $48^\circ$ et à  $11,25^\circ$ nous serions davantage sur un contraste de  $54^\circ$ . Ces résultats peuvent fluctuer en fonction de l'azimut considéré mais, à l'exception des pôles, restent globalement représentatifs. En s'arrêtant sur un angle de contraste de l'ordre de  $40-45^\circ$ , le biais devrait engendrer une température de 540 K. Avec 485 K, nous sommes plutôt sur celle du terminateur que sur une valeur affectée par des biais horizontaux. D'une manière ou d'une autre, les biais thermiques ont été dilués et nous allons expliquer en quoi.

Suite à cette discordance entre les deux études, nous avons cherché à comprendre quels phénomènes dans la simulation pouvaient expliquer l'absence de biais thermique constatée, en dehors du simple constat d'hétérogénéités en températures relativement faibles. Des arguments nous confortent dans le fait qu'ils se manifestent tout de même, à des amplitudes proches de celles attendues tout en étant soit compensés par des effets liés aux hétérogénéités de composition, soit dilués par les hétérogénéités azimutales en température.

#### **5.4.2 Des biais thermiques amoindris par les hétérogénéités de composition**

Le premier argument repose sur la diversité moléculaire beaucoup plus complexe de la simulation 3D que dans nos atmosphères synthétiques, et présentant des hétérogénéités en abondance variées. En multipliant les signatures spectroscopiques et thermiques, nous multiplions par la même occasion les critères de correspondance et la contrainte de la température devrait s'en trouver facilitée, puisque le compromis sur la diversité de température est dilué par celui de la diversité moléculaire. Les deux molécules les plus représentatives du spectre en transmission, que sont l'eau et le méthane, présentent toutes deux un appauvrissement du côté jour (voir Figure 4.3), qui est d'ailleurs beaucoup plus marqué pour le méthane. L'angle de contraste est le même que pour les températures, puisque nous sommes à l'équilibre thermodynamique, et cette chute de l'abondance pourrait amoindrir les effets thermiques en accordant un pouvoir absorbant plus important aux sous-parcours des colonnes du côté nuit, au détriment de celles du coté jour. Les atmosphères synthétiques ne présentaient pas d'hétérogénéités en composition, et par conséquent nous ne savons pas à quel point ces dernières peuvent effacer les biais thermiques.

En Annexe B nous proposons une étude détaillée des angles de pénétration à toutes les longueurs d'onde et à tous les azimuts. Il ressort de cette étude que contrairement aux cas des atmosphères synthétiques, la dissymétrie peut être négative (jusqu'à  $-5^\circ$ ), et l'angle de pénétration nuit se retrouve sur de larges gammes spectrales supérieures à l'angle de pénétration jour. Ces mêmes variations suivent

parfaitement celles des abondances des molécules ou des compétitions de molécules concernées, ce qui montre bien que dans cette simulation, nous avons une forte compensation des effets thermiques par les aspects compositionnels (voir § B.3, Annexe C). Nous rééquilibrions d'une certaine manière nos hémisphères en termes de contribution dans la profondeur optique et de leurs expressions dans les spectres. La seule molécule pouvant renforcer les biais thermiques de par ses hétérogénéités horizontales est le CO<sub>2</sub> (voir § B.2.1), mais comme elle est peu dominante dans le spectre, sa signature discordante n'est pas contrainte, volontairement mise de côté lors de l'inversion et elle n'a pas d'influence sur la température globale retournée.

Si notre argumentation semble se tenir en ce qui concerne les effets de composition, nous n'avons pas eu le temps de mettre en place une étude dans laquelle nous ajoutions des hétérogénéités en abondance dans nos atmosphères synthétiques et ainsi proposer un travail de caractérisation des biais qui leur sont associés. Et bien qu'ils entraînent incontestablement une compensation des effets thermiques, ils ne sont pas assez généralisés. Nous avons donc poussé notre investigation sur la voie de notre deuxième argument, ce qui a inspiré les résultats ci-dessous.

### 5.4.3 Des biais thermiques qui se compensent par les effets azimutaux

Indépendamment de l'argumentation précédente, qui reste à démontrer et à quantifier par une étude plus approfondie, notre deuxième point repose sur les hétérogénéités azimutales qui n'ont pas été modélisée lors de notre tentative d'isolation des biais thermiques. Comme nous pouvons le constater sur la Figure 4.2, la simulation présente une forte dissymétrie des deux côtés Ouest et Est qui se remarquent tout particulièrement sur la coupe équatoriale. Comme nous l'avons fait remarquer, la transition du côté Ouest est progressive côté jour et abrupte lorsque l'on se rapproche du terminateur. La température ne descend d'ailleurs pas en dessous des 350 K et n'est atteinte que pour quelques cellules de la simulation. De l'autre côté, l'air froid s'enfonce dans la masse d'air chaud, et la transition n'est plus centrée sur le terminateur mais à une douzaine de degrés en longitude. Ce phénomène se reproduit sur une soixantaine de degrés en latitude autour de l'équateur Est, soit un sixième de l'atmosphère. Si nous nous référons à la Figure A.2, 12° c'est l'ordre de grandeur de l'angle de pénétration de la simulation GJ 1214 b. La dissymétrie dans cette région est en moyenne plus élevée que dans l'autre hémisphère du fait du réchauffement de l'air une dizaine de degrés après le terminateur de l'air et donc un pouvoir absorbant qui augmente tardivement.  $\psi_*$  évolue entre 7° et 12° en dehors des gammes présentant des anomalies, contre un  $\psi_+$  compris entre 2° et 5°. Ainsi, la région imposant sa signature est comprise dans un angle de 17° dans le meilleur des cas, soit 3 pas en longitude. À l'équateur par exemple, cela contient un terminateur à 310 K, la moitié de la colonne adjacente nuit (360 K), celle jour (370 K) et la moitié de la suivante à 450 K. Cette partie de l'atmosphère devrait donc être essentiellement imprégnée de la signature thermique du côté nuit (entre 300 et 400 K). Les hétérogénéités azimutales, en dehors de celle précitées, sont très faibles, et nous pouvons considérer que le reste de l'atmosphère est plutôt bien représentée par la structure de la transition Ouest.

Séparons en conséquence la simulation en deux atmosphères distinctes. Nous considérons tout l'hémisphère Ouest de l'atmosphère et 60° en latitude depuis les pôles avec un angle de contraste de l'ordre de  $\beta = 45\checkmark$ , qui correspondrait à une température autour de 540 K. Ceci constitue ce qu'on appellera à présent l'Ouest, car sa structure moyenne est relativement identique à celle de la colonne équatoriale Ouest. Le sixième d'atmosphère restant, plutôt représentatif du côté froid avec une température moyenne autour du terminateur de l'ordre de 370 K (310 K sur la colonne Est), sera l'Est. Cette partie n'a pas de contraste, nous nous attendons donc à ce que TauREx nous retourne une température sensiblement proche de cette valeur moyenne. Si nous faisons une moyenne en pondérant l'Ouest de 5/6 et l'Est

Table 5.3: Résultats de l'inversion de l'hémisphère Ouest de la simulation de GJ1214 b.

Paramètres	$R_p$	$T$	$\chi_{H_2O}$	$\chi_{NH_3}$	$\chi_{CO_2}$	$\chi_{CO}$	$\chi_{N_2}$	$\chi_{CH_4}$
Unités	$R_J$	K	-	-	-	-	-	-
Médiane (MO)	0,262731	507,63	-1,370	-3,702	-1,902	-8,721	-8,224	-1,585
$\sigma_+$	$4,1.10^{-5}$	0,48	0,008	0,014	0,009	2,343	2,610	0,008
$\sigma_-$	$4,3.10^{-5}$	0,89	0,008	0,014	0,009	2,274	2,588	0,008
$\Delta(\text{Médianes})$	$-5,3.10^{-4}$	+22,21	+0,022	-0,214	+0,046	-0,164	-0,095	-0,028

d' $1/6$ , nous aurions alors une température globale de l'ordre de 510 K. Nous ne pouvons pas réellement raisonner de cette manière, la thermique influence à la fois la géométrie de l'atmosphère et sa signature spectroscopique, qui plus est, pas de la même manière en fonction des molécules et des longueurs d'onde. Absolument rien ne garantit que le poids de chaque partie dans le spectre et son inversion est équivalent au découpage atmosphérique, et encore moins que nous pouvons moyenner des distributions *a posteriori*. Toutefois, si les hétérogénéités de composition étaient assez spectaculaires pour être observables et remarquées lors de l'inversion, il n'est pas impensable que les hétérogénéités thermiques horizontales soient diluées par celles azimutales, et d'une certaine manière, leurs propres dissymétries par rapport au terminateur.

Pour s'en assurer, nous avons produit les spectres associés à l'Est et à l'Ouest, et nous avons appliqué TauREx dans les mêmes conditions que pour la simulation complète (voir § 4.3.1). Ces spectres sont présentés dans la Figure 5.15.

### Un hémisphère Ouest beaucoup plus chaud

La Figure 5.16 permet la comparaison entre la solution TauREx et le spectre d'entrée de cette partie de la simulation. Le  $\chi^2$  réduit est de 1,43 soit presque la même valeur que lors de la première inversion. Le spectre est effectivement globalement aussi bien contraint même s'il présente toujours les mêmes discordances pour la bande à  $3,32 \mu\text{m}$  du méthane et la bande à  $4,27 \mu\text{m}$  du dioxyde de carbone. Nous retrouvons ici les hétérogénéités verticales du méthane et les hétérogénéités horizontales du dioxyde de carbone.

Les résultats de l'inversion de l'Ouest sont exposés dans la Table 5.3. Comme nous pouvons le constater, la distribution *a posteriori* de la température est centrée sur des valeurs nettement plus importantes que celles que nous avions obtenues pour l'ensemble de la simulation. Ceci se remarque également sur les spectres puisque l'amplitude de flux entre les maxima et les minima a augmenté d'un spectre à l'autre. Nous noterons d'ailleurs que les allures globales sont assez similaires, et que les différences ressemblent réellement à une dilatation de la région sondée plutôt qu'à une réévaluation de la composition chimique. Nous nous attendons donc à obtenir des abondances du même ordre de grandeur. À l'exception de l'ammoniac, toutes les autres molécules sont retournées à des abondances très proches de celles initialement obtenues. La légère chute de la fraction molaire en  $NH_3$  n'a aucun impact sur le poids moléculaire, ni même sur l'interprétation des spectres, puisque la molécule n'est pas contraignante. Les autres variations se compensent entre elles de sorte que le poids moléculaire moyen de l'hémisphère est quasi-identique à celui de l'atmosphère complète. Il ne s'agit donc clairement pas d'un simple effet de compensation mais bel et bien d'une atmosphère plus chaude qui est observée.

Nous ne sommes néanmoins pas encore sur la température que nous pensions trouver, elle est en effet encore une trentaine de degrés plus faible. Nous l'expliquons par les hétérogénéités de composition

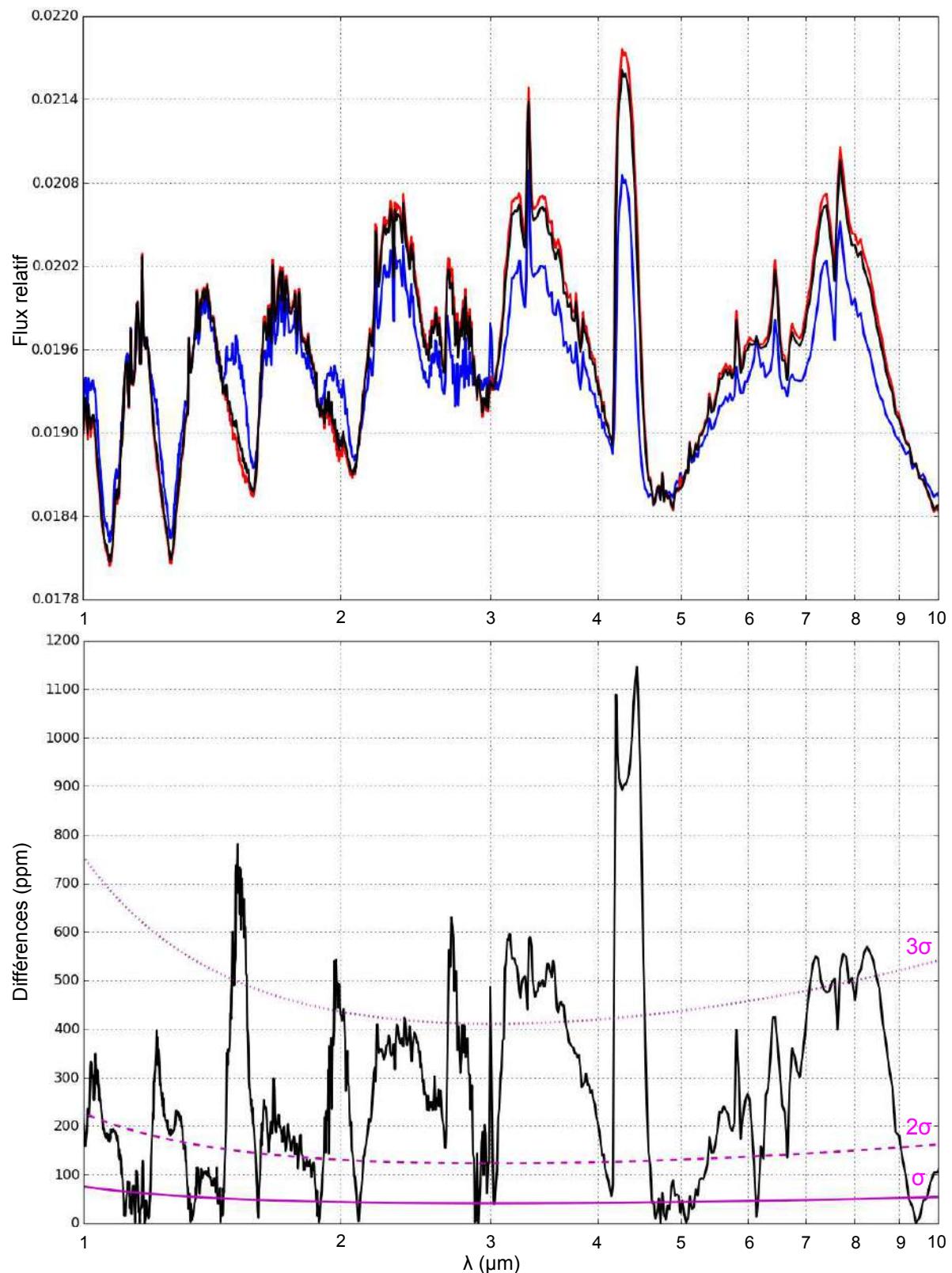


Figure 5.15: En haut : Spectres en transmission des hémisphères Ouest (en rouge) et Est (en bleu) superposés à celui de la simulation complète (en noir). En bas : Différences entre le spectre Ouest et le spectre Est en valeur absolue et exprimée en ppm. À titre indicatif, nous avons représenté les courbes d'erreur à 1, 3 et 10  $\sigma$  (courbes magenta)

Table 5.4: Résultats de l'inversion de l'hémisphère Est de la simulation de GJ1214 b.

Paramètres	$R_p$	$T$	$\chi_{H_2O}$	$\chi_{NH_3}$	$\chi_{CO_2}$	$\chi_{CO}$	$\chi_{N_2}$	$\chi_{CH_4}$
Unités	$R_J$	K	-	-	-	-	-	-
Médiane (ME)	0,265760	398,51	-1,388	-2,634	-2,335	-3,640	-8,183	-1,485
$\sigma_+$	$4,7 \cdot 10^{-5}$	0,62	0,008	0,011	0,017	0,056	2,630	0,008
$\sigma_-$	$4,7 \cdot 10^{-5}$	0,60	0,008	0,011	0,017	0,056	2,635	0,008
$\Delta(\text{Médianes})$	$+2,5 \cdot 10^{-3}$	-86,91	+0,004	+0,854	-0,387	+4,917	-0,054	+0,072
$\Delta(\text{ME/MO})$	$+3,0 \cdot 10^{-3}$	-109,12	+0,018	+1,068	-0,433	+5,081	+0,041	+0,100

et essentiellement celles du CH<sub>4</sub>. Le contraste jour/nuit de la molécule est progressif, et dans la zone de contraste comprise par l'angle de pénétration jour, il perd qu'1 à 2 ordres de grandeur en fonction du rayon considéré. A *contrario*, le dioxyde de carbone qui s'enrichit du côté jour, et devrait accentuer le biais thermique, ne participe toujours pas à l'accentuation du biais thermique puisque sa bande principale n'est toujours pas contrainte. Donc, si nous faisons le bilan de cette inversion :

- L'hémisphère Ouest est effectivement plus chaud que l'atmosphère complète et son inversion subit le biais thermique découlant des hétérogénéités de température.
- Ce biais est amorti par les hétérogénéités en composition des molécules les plus représentatives et ne s'exprime donc pas de toute son intensité.
- Nous avons toujours une signature forte de la présence d'hétérogénéités verticales par le biais de la bande à 3,32 μm.
- La signature de l'hétérogénéité horizontale du dioxyde de carbone n'est pas aussi affectée par la perte du sixième Est que nous le pensions et domine celle des hétérogénéités azimutales. Elle naît donc principalement de l'inversion de tendance en composition par rapport aux autres molécules. Son amplitude est toujours mal contrainte puisqu'il s'exprime dans le transfert radiatif sur des températures et des fractions molaires plus élevées du côté jour (570 - 600 K, voir Figure ??, Annexe ??).

### Un hémisphère Est beaucoup plus froid

La Figure 5.17 permet la comparaison entre la solution TauREx et le spectre d'entrée de cette partie Est de la simulation. Le  $\chi^2$  réduit est de 1,98 ce qui est moins bon que les inversions précédentes. L'algorithme semble avoir éprouvé plus de difficultés à contraindre l'ensemble du spectre. Le gradient thermique vertical est effectivement plus brutal dans cette partie de l'atmosphère. La température décroît moins rapidement en basse atmosphère que dans le reste de la simulation, elle évolue sur des températures comprises entre 500 et 600 K avant de chuter brutalement à 300 - 400 K. Contrairement au cas de l'atmosphère complète et à celui de l'hémisphère Ouest, cette hétérogénéité verticale en température intervient autour de la quarantième couche. La moitié basse du spectre sonde à des températures plutôt de l'ordre de 500 K, tandis que la partie haute à des températures de l'ordre de 400 K, voire 300 K pour les raies les plus intenses. La délimitation correspond à un flux relatif de l'ordre de 0,0193. Or, ce sont les longueurs d'onde dont les flux sont inférieurs à cette limite qui sont également celles qui présentent les différences les plus remarquables en comparaison avec les deux inversions précédentes. Les bandes les plus absorbantes du méthane entre 2 et 3,1 μm sont elles aussi mal contraintes car elles sondent sur des températures plus basses.

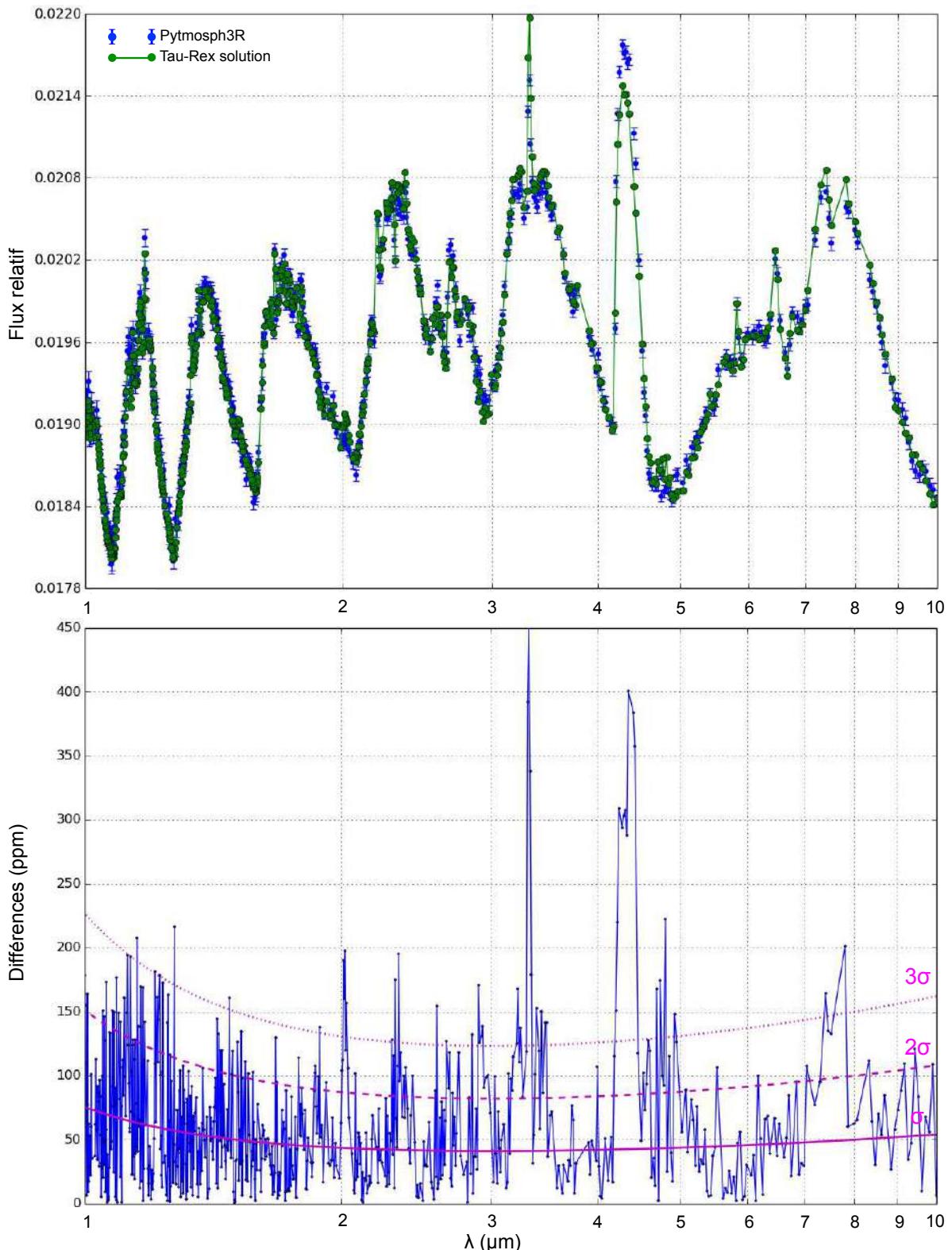


Figure 5.16: En haut : Spectres en transmission de l'hémisphère Ouest (en bleu) et la solution de TauREx (vert). En bas : Différences entre les deux spectres en valeur absolue et exprimée en ppm. À titre indicatif, nous avons représenté les courbes d'erreur à 1, 2 et 3  $\sigma$  (courbes magenta)

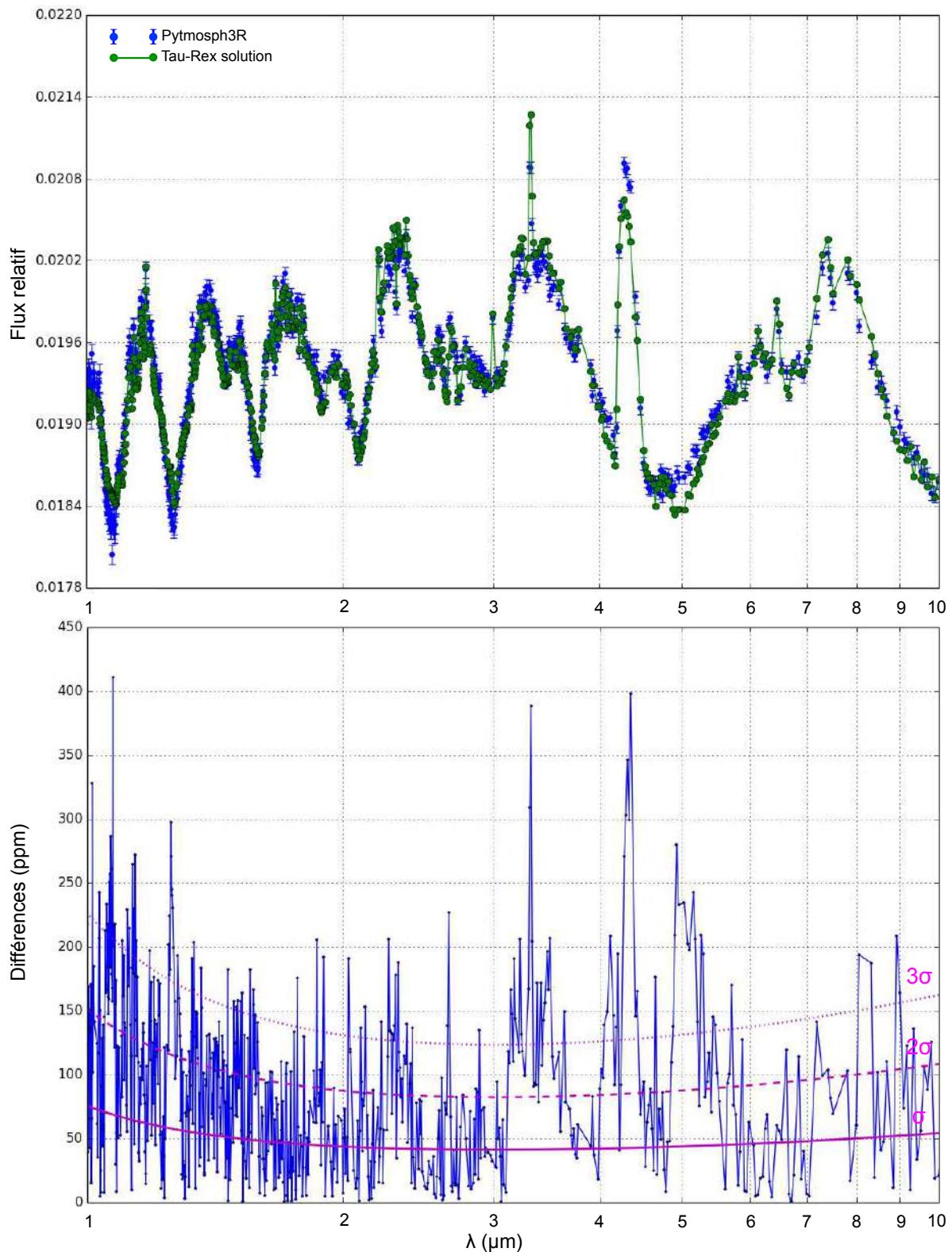


Figure 5.17: En haut : Spectres en transmission de l'hémisphère Est (en bleu) et la solution de TauREx (vert). En bas : Différences entre les deux spectres en valeur absolue et exprimée en ppm. À titre indicatif, nous avons représenté les courbes d'erreur à 1, 2 et 3  $\sigma$  (courbes magenta)

Table 5.5: Résultats de l'inversion de l'hémisphère Est de la simulation de GJ1214 b.

Paramètres	$T$	$\chi_{\text{H}_2\text{O}}$	$\chi_{\text{NH}_3}$	$\chi_{\text{CO}_2}$	$\chi_{\text{CO}}$	$\chi_{\text{N}_2}$	$\chi_{\text{CH}_4}$
Unités	K	-	-	-	-	-	-
Médiane	485,42	-1,392	-3,488	-1,948	-8,557	-8,129	-1,557
Moyenne	389,44	-1,373	-3,258	-1,950	-4,418	-8,224	-1,566
$\Delta$	+4,02	+0,019	+0,230	-0,002	+4,139	-0,095	+0,009

On remarquera également la présence des deux bandes de l'ammoniac à 1,47 - 1,55  $\mu\text{m}$  et 1,93 - 2,03  $\mu\text{m}$  qui ne s'exprimaient pas jusque-là. La molécule présente en effet une forte accumulation dans cette région puisque sa fraction molaire gagne 3 à 4 ordres de grandeur.

Les résultats de l'inversion de l'hémisphère Est sont exposés dans la Table 5.5. Concernant les abondances, toutes les molécules présentant une accumulation dans la région, à savoir  $\text{CH}_4$ ,  $\text{NH}_3$  et  $\text{H}_2\text{O}$  sont également retournées à la hausse par TauREx. L'ammoniac tout particulièrement qui, cette fois-ci, est trouvé à une valeur très proche de la moyenne (-2,634 contre -2,432). On notera également la détection du CO et la plus faible abondance en  $\text{CO}_2$ . Pour ces deux molécules, les parties sondées dans l'atmosphère sont plus profondes et entièrement localisées dans l'hémisphère jour (voir § B.2.1). En ce qui concerne le monoxyde de carbone, la faible température du terminateur et celle des régions sondées plus élevée de 200 K permet à la molécule de s'exprimer dans le spectre malgré une accumulation en eau et en méthane. À l'Ouest, le terminateur était beaucoup plus chaud et induisait une absorption plus intense de la part des molécules compétitrices, ce qui en masquait la présence.

Enfin, la température retournée est nettement plus froide que celle de l'Ouest ou de la simulation complète. Elle reste néanmoins plus importante que ce que nous attendions. Elle s'identifie à celles comprises entre la haute atmosphère très froide (300 - 350 K) et les couches plus chaudes qui relèvent les raies les moins intenses. Quant au rayon à 10 Bar, il subit une très forte augmentation (1%) afin de compenser la basse atmosphère .

Avec un Ouest à 507 K et un Est à 398 K, si nous effectuons la moyenne pour tenter de retrouver une température pour l'ensemble de la simulation nous trouvons 489 K, soit quasiment la température retournée par TauREx pour l'atmosphère entière. La même opération réalisée sur les abondances donne des valeurs assez cohérentes avec celles obtenues dans le chapitre précédent. Le CO posera toujours des problèmes du fait de sa non-détection dans l'Ouest, et  $\text{NH}_3$  est un peu plus éloigné également puisque l'expression de la molécule s'estompe avec la simulation totale. La Table ?? permet la comparaison entre les paramètres et les dites moyennes.

Pour conclure, les biais thermiques ne se manifestent pas pour la simulation de GJ 1214 b car ils sont d'un amoindris par les hétérogénéités de composition du méthane et parce qu'ils sont dilués par la présence de l'Est froid. Les hétérogénéités azimutales peuvent donc camoufler des biais thermiques horizontaux. En somme, en effectuant l'inversion du spectre de l'atmosphère complète nous collections des informations différentes suivant les espèces et les paramètres :

- **T** : La température est une moyenne découlant des hétérogénéités azimutales, et qui ici, pourrait laisser croire qu'elle correspond à celle du terminateur.
- **$\text{CH}_4$**  : L'abondance du méthane correspond à une région proche du terminateur mais tout de même localisée dans l'hémisphère jour. C'est la molécule la plus contributrice du spectre et celle qui compense le plus les biais thermiques par ses hétérogénéités horizontales, mais elle ne le fait que

localement (en fonction du niveau sondé). Il s'agit donc une valeur intermédiaire entre les fractions molaires du côté jour et celle du terminateur. Les raies les plus intenses sondent la région où les biais thermiques sont surpassés (Ouest), portent en conséquence l'information du côté nuit, et donc des températures plus froides (voir Figure B.2.2).

- **H<sub>2</sub>O** : L'eau est à une abondance à peu près équivalente dans toute l'atmosphère, donc sa valeur ne permet pas d'identifier une région en particulier, par contre sa température moléculaire devrait être plus élevée que celle du méthane (pas de compensation par des hétérogénéités horizontales).
- **NH<sub>3</sub>** : L'ammoniac ne s'exprimant et n'étant bien contraint que dans un sixième de l'atmosphère, sa valeur n'apporte qu'une information diluée.
- **CO<sub>2</sub>** : Le dioxyde de carbone sonde clairement plus profondément dans le côté jour et porte une signature thermique chaude. Il évolue donc sur des températures trop différentes de celle du reste du spectre pour pouvoir être convenablement contraint. (voir Figure B.3)
- **CO et N<sub>2</sub>** : Le monoxyde de carbone et le diazote ne portent pas d'information.

**Pour conclure sur ce chapitre**, nous avons remplacer nos simulations dynamiques 3D par des atmosphères synthétiques beaucoup plus simples, ce qui nous a permis d'isoler l'impact des hétérogénéités de température sur les observations et leurs inversions. Nous avons ainsi débuter la caractérisation des biais horizontaux qui étaient au coeur de notre recherche. Ce type de biais dépend essentiellement de l'ouverture des atmosphères que nous considérons et tout particulièrement de la pénétration qu'elles permettent de par leurs caractéristiques et de par celles des exoplanètes. Le rapport  $R_p/H_0$  conditionne cette pénétration et influe sur l'intensité comme la persistance des biais thermique en fonction du caractère abrupte du contraste en température jour/nuit.

Ainsi, les atmosphères d'exoplanète à faibles rapports  $R_p/H_0$  subissent des biais thermiques horizontaux intenses qui persistent sur des angles de contraste grands ( $> 60^\circ$ ) et se traduisent par une température solution après inversion nettement supérieure à celle du terminateur. Nous avons montré que, le cas échéant, ce terminateur n'était plus représentatif de l'atmosphère et que la signature spectroscopique était imposée par une région plus profonde du côté jour. Pour compléter l'étude, nous avons montré que les hétérogénéités verticales, que nous avons modélisées par une couche isotherme entourant la surface, réduisent la persistance des biais horizontaux. Tant que l'atmosphère est suffisamment opaque pour que la région dominée par l'isotherme ne soit pas sondée, les écarts en température naissent uniquement des hétérogénéités horizontales. Quand cela n'est plus le cas, les biais verticaux l'emportent sur les biais horizontaux à mesure que la contribution de l'isotherme sur le spectre grandie.

En explorant l'espace de paramètre : le rayon planétaire (à 10 Bar), le contraste et la gamme de température et l'angle au sein duquel la transition entre les deux températures extrêmes, nous développons des outils en vue de mieux détecter leurs présences dans les simulations atmosphériques ou des observations réelles et d'en quantifier l'impact. Ce premier pas vers la caractérisation des biais induis par les hétérogénéités atmosphériques a permis par exemple de mieux comprendre les difficultés à contraindre certaines gammes spectrales lors d'une inversion par TauREx et de fournir une meilleure interprétation des résultats obtenus. Nous avons ainsi expliqué pourquoi dans le chapitre précédent nous n'avions pas réussi à mettre en évidence un biais thermique détectable.

Ce travail n'est que le début d'une étude plus large et qui dépassera très certainement le cadre de cette étude. Il montre néanmoins de manière claire que les hétérogénéités atmosphériques, et notamment celles portées par la ligne de visée et très souvent sous-estimées, ont un impact fort sur les observations et les résultats de leurs inversions, impact que nous ne pouvons plus négliger.



## Appendix A

# Angles d'ouverture et angles de pénétration

### A.1 Angle d'ouverture $\psi_o$

Considérons une planète de rayon à 10 Bar  $R_p$ , de masse  $M_p$ , de gravité à 10 Bar  $g_0$  et son atmosphère caractérisée par sa pression de surface  $P_s$ , égale à 10 Bar par défaut, sa pression de toit  $P_h$ , et sa hauteur d'échelle à 10 Bar  $H_0$ . Notons  $z_t$  et  $z_h$  respectivement le niveau de transition et l'épaisseur totale de l'atmosphère. Nous admettons que l'atmosphère est homogène, isotherme et de composition quelconque, seule la hauteur d'échelle nous intéresse.

L'angle d'ouverture  $\psi_o$  est la grandeur géométrique définissant la région de l'atmosphère effectivement traversée par les rayons échantillons à un niveau de pression donné. Ce niveau est dit de transition si la profondeur optique y est égale à 1 le long du rayon concerné. Cet angle dépend donc du niveau de transition, du rayon planétaire (ou à 10 Bar) et de l'extension spatiale de l'atmosphère, et donc sa hauteur d'échelle. Le jeu d'équation nécessaire, pour l'ensemble des calculs à venir, est fourni par la loi hydrostatique qui donne la dépendance en  $z$  de la pression (Eq. (A.1)), la loi des gaz parfait qui lie la pression à la densité moléculaire (Eq. (A.2)) et de l'expression de  $x$ , la position sur le chemin optique du rayon, et  $z$  l'altitude par les relations géométriques (Eq. (A.3)) :

$$P(z) = P_s \exp\left(-\frac{z}{H_0} \frac{1}{1 + \frac{z}{R_p}}\right) \quad (\text{A.1})$$

$$n(z) = \frac{P(z)}{k_B T} = \frac{P(z)}{H_0 \mu g_0} \quad (\text{A.2})$$

$$x^2 = (R_p + z)^2 - (R_p + z_t)^2 \quad (\text{A.3})$$

$$dx = \frac{z dz}{\sqrt{(R_p + z)^2 - (R_p + z_t)^2}} \quad (\text{A.4})$$

A partir de l'équation Eq. (A.1), nous pouvons retrouver l'altitude de transition  $z_t$  en remplaçant

dans l'expression  $P(z)$  par la pression de transition  $P_h$  et  $z$  par  $z_t$  :

$$P_h = P_s \exp \left( -\frac{z_t}{H_0} \left( \frac{1}{1 + \frac{z_t}{R_p}} \right) \right) \quad (\text{A.5})$$

$$\frac{z_t}{H_0} \left( \frac{1}{1 + \frac{z_t}{R_p}} \right) = \ln \left( \frac{P_s}{P_h} \right) \quad (\text{A.6})$$

$$z_t = \frac{\alpha}{1 + \frac{\alpha}{R_p}} \quad \text{avec} \quad \alpha = H_0 \ln \left( \frac{P_s}{P_h} \right) \quad (\text{A.7})$$

De la même manière, nous calculons l'altitude du toit de l'atmosphère  $z_h$  :

$$z_h = \frac{\alpha}{1 + \frac{\alpha}{R_p}} \quad \text{avec} \quad \alpha = H_0 \ln \left( \frac{P_s}{P_h} \right) \quad (\text{A.8})$$

Pour finir, l'angle d'ouverture  $\psi$  s'obtient par :

$$\psi(R_p, H_0, P_h) = \arccos \left( \frac{R_p + z_t}{R_p + z_h} \right) \quad (\text{A.9})$$

$\psi_o$  est une également une fonction de la pression de toit puisque l'altitude associée intervient directement dans son calcul. La diminuer, et donc augmenter l'épaisseur de l'atmosphère a évidemment pour conséquence d'augmenter l'angle d'ouverture. En fixant  $P_h$  à  $10^{-4}$  Pa, nous nous assurons du compromis entre ne pas descendre excessivement bas et atteindre la convergence du transfert radiatif quelles que soient la composition chimique et les propriétés optiques de la dite atmosphère. La figure Figure A.2 donne cet angle d'ouverture pour :

- 4 niveaux de transition aux pressions :  $10^1$ ,  $10^2$ ,  $10^3$ , et  $10^4$  Pa. Le premier correspondant aux atmosphères les plus opaques (ou longueur d'onde pour une même atmosphère), et le dernier aux plus transparentes.
- Pour une pression de transition donnée, la hauteur d'échelle varie entre 3 000 et 800 000 m.
- Pour une pression de transition et une hauteur d'échelle donnée, le rayon à 10 Bar entre 0,1 et 2  $R_J$ .

Nous avons superposé aux figures quelques exemples de planètes à partir de la seule connaissance du rayon planétaire et de la hauteur d'échelle. Nous n'affirmions pas que les angles en questions correspondent exactement puisque pour certaines, la pression de surface par exemple n'est pas toujours de 10 Bar et le rayon planétaire n'est pas non plus le rayon à 10 Bar, mais ils donnent un ordre de grandeur. Dans le cas de GJ 1214 b, nous avons indiqué, aux pressions de transition pour lesquelles cela était possible, les molécules ainsi que les longueurs d'onde s'effectuant à ces niveaux dans la simulation de Charnay et al. (2015).

En connaissant le pas en longitude de la dite simulation, nous déduisons de ces figures le nombre de colonnes traversées à l'équateur par les rayons échantillons (voir Chapitre ??).

## A.2 Angles de pénétration $\psi_p$

L'angle de pénétration,  $\psi_p$ , unique dans le cas d'une atmosphère homogène et double dans le cas hétérogène, correspond à l'angle délimitant le parcours du rayon échantillon contenant l'essentiel de

l'absorption atmosphérique, et donc, l'essentiel de son information. Il dépend également du rayon planétaire (ou à 10 Bar), de la hauteur d'échelle, et du niveau de transition considéré. Il dépend à moindre mesure de la pression de toit et contrairement à l'angle d'ouverture, il dépend des propriétés optiques de l'atmosphère.

Reprendons nos exemples d'atmosphères. Pour déterminer cet angle, il nous faut tout d'abord estimer la profondeur optique totale du rayon échantillon passant par le niveau de transition. Par définition, à ce niveau est défini comme étant le point de pression et d'altitude pour lesquels  $\tau = 1$ , mais notre approche est indépendante de la composition chimique et du choix de section efficace. Nous contournons cela de la manière suivante. Par définition, la profondeur optique le long d'un rayon échantillon est définie comme :

$$\tau = \int_0^{\infty} n(x) \sigma_{mol} dx \quad (\text{A.10})$$

Nous pouvons réexprimer Eq.(A.10) comme une intégrale sur l'altitude à partir des équations Eq.(A.1), Eq.(A.2) et Eq.(A.4).

$$\tau = 2 \frac{P_s \sigma_{mol} N_A}{H_0 \mu g_0} \int_{z_t}^{z_h} \exp \left( -\frac{z}{H_0} \left( \frac{1}{1 + \frac{z}{R_p}} \right) \right) \frac{z dz}{\sqrt{(R_p + z)^2 - (R_p + z_t)^2}} \quad (\text{A.11})$$

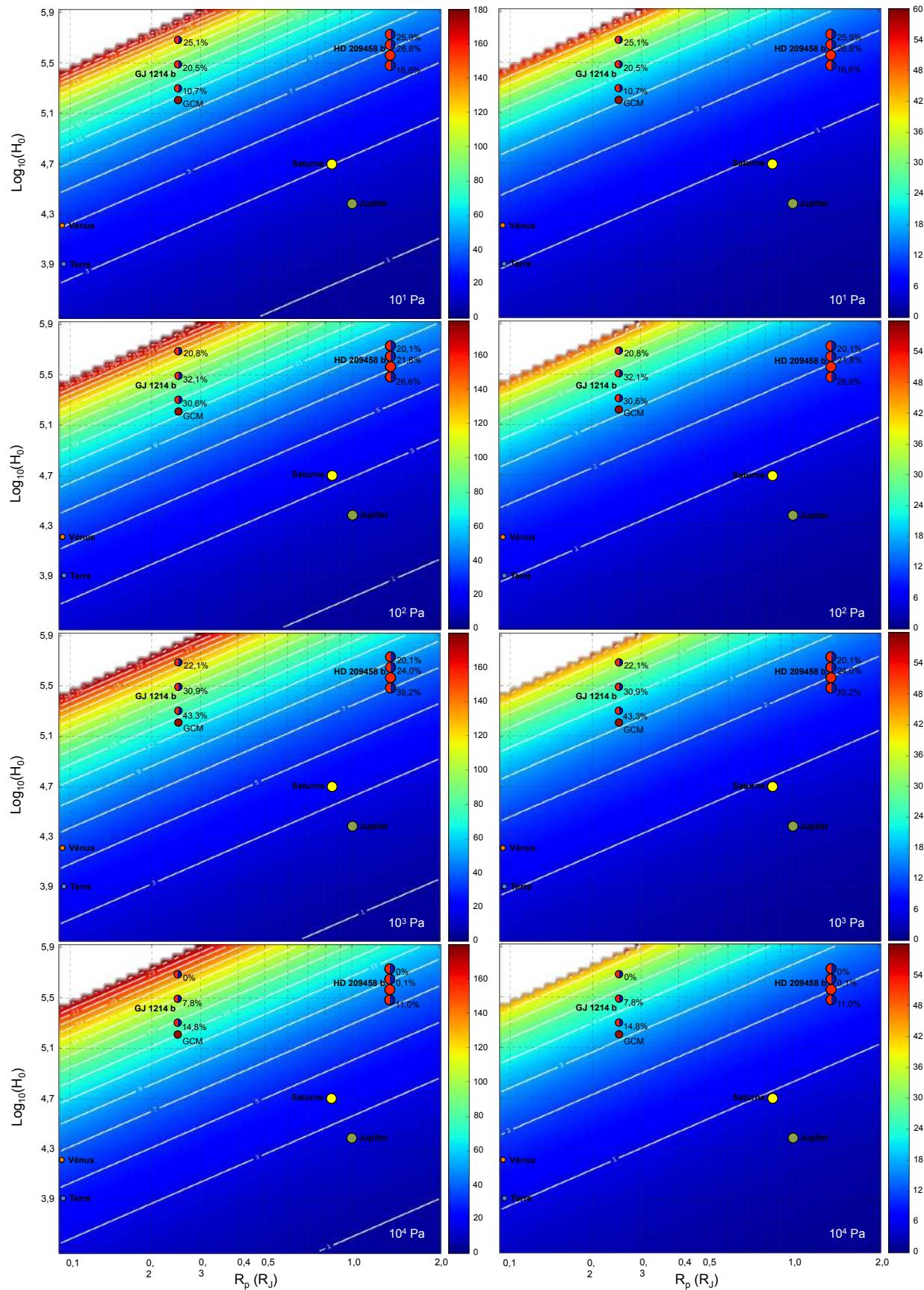
En supposant la section efficace constante, le facteur  $P_s \sigma_{mol} N_A / H_0 \mu g_0$  l'est également. Nous nous désintéressons des propriétés optiques de l'atmosphère, nous cherchons juste à montrer comment évolue l'angle de pénétration lorsque nous modifions le rapport  $R_p / H_0$ . Pour un niveau de transition, une hauteur d'échelle et un rayon à 10 Bar considéré, nous intégrons l'exponentielle de l'expression Eq.(A.11) entre  $z_t$  et  $z_h$ , et nous écartons le facteur d'intégration. Le résultat sur l'ensemble du chemin optique nous permet d'en déduire  $P_s \sigma_{mol} N_A / H_0 \mu g_0$  comme  $1/\tau$ . Nous intégrons ensuite sur  $z$  jusqu'à répondre au critère que nous nous sommes fixé.

L'essentiel de l'absorption est comprise dans la région délimitée par l'angle de pénétration si la profondeur optique du parcours qu'il contient  $\tau_p$  engendre un décalage dans le spectre inférieur ou égal au niveau de bruit. Ce même bruit va dépendre de l'étoile hôte et des dimensions de l'exoplanète. Un bruit de 50 ppm dans une atmosphère comme celle de la simulation GJ 1214 b correspond à un décalage d'un peu moins d'une demi-couche des transmittances. Comme elles évoluent sur une dizaine d'entre elles, cela représente donc un décalage de l'ordre de 1/15. Nous intégrons donc l'équation Eq.(A.11) jusqu'à une altitude  $z_p$  à partir de laquelle  $\exp \tau < \exp(-1) + 1/15$ . Intégrer plus loin n'engendrerait pas d'écart significatif sur les spectres. Nous avons appliqué ce critère pour toutes les combinaisons  $(R_p, H_0)$ . La figure Figure A.2 donne une estimation de cet angle de pénétration pour les 4 niveaux de transition considérés.

### A.3 Description de la figure Figure A.2

La figure Figure A.2 est une application directe des équations Eq.(A.9) et Eq.(A.11). Elle donne l'angle d'ouverture (les cartes de gauche) et l'angle de pénétration (les cartes de droite) pour :

- 4 niveaux de transition aux pressions :  $10^1$ ,  $10^2$ ,  $10^3$ , et  $10^4$  Pa. Le premier correspondant aux atmosphères les plus opaques (ou longueur d'onde pour une même atmosphère), et le dernier aux plus transparentes. Nous calculons le toit du modèle est l'altitude des transitions à partir de Eq.(A.7) qui dépendent de la hauteur d'échelle et du rayon planétaire.



- Pour une pression de transition donnée, la hauteur d'échelle varie entre 3 000 et 800 000 m.
- Pour une pression de transition et une hauteur d'échelle donnée, le rayon à 10 Bar entre 0,1 et 2  $R_J$ .

Les échelles évoluent entre 0 et  $180^\circ$  d'ouverture et entre 0 et  $60^\circ$  de pénétration. Les isocontours indiquent le nombre de colonnes en longitude traversée par les rayons au sein de ces angles centrés sur le terminateur. Donc dans toutes la région comprise entre les isocontours 1 et 3, l'angle d'ouverture ou de pénétration y évolue entre 1 et 3 fois le pas en longitude pour une simulation à 64 points de longitude (soit un pas de  $5,625^\circ$ ). Les régions blanches sur les cartes correspondent à des atmosphères qui divergent, pour lesquelles nous ne pouvons pas calculer les altitudes  $z_t$  et  $z_h$  avec la loi hydrostatique (Eq. (A.7) et Eq. (A.8)).

Nous avons superposé aux figures quelques exemples de planètes à partir de la seule connaissance du rayon planétaire et de la hauteur d'échelle. Nous n'affirmons pas que les angles en questions correspondent exactement puisque pour certaines, la pression de surface par exemple n'est pas toujours de 10 Bar et le rayon planétaire n'est pas non plus le rayon à 10 Bar, mais ils donnent un ordre de grandeur. Dans le cas de GJ 1214 b, nous avons placé la simulation (hauteur d'échelle à 10 Bar) ainsi que ses 3 atmosphères synthétiques. Le doublet 300 - 650 K correspond au cas de plus faible hauteur d'échelle, et le doublet 1000 - 1500 K à celui de plus grande hauteur d'échelle. Les pourcentages indiquent la proportion de raies dans le spectre dont les rayons effectifs sont compris autour du niveau de pression  $P_h$ , et donc  $z_t$ . Ceci nous permet de mettre en évidence le poids de ces niveaux sur le spectre en transmission. Nous avons utilisé les données pour un angle de transition  $\beta = 45^\circ$ . Lorsque la somme des 4 pourcentages ne contient pas 100%, cela veut dire que les raies manquantes sondes des niveaux de pression encore plus bas (ou plus haut en altitude). La même opération a été exécutée pour HD 209459 b. En l'absence de simulation, nous avons utilisé les valeurs de la littérature. De la même, le cercle de plus faible hauteur d'échelle correspond au cas 500 - 1000 K et le plus important à 1000 - 1800 K (voir Chapitre 5).

Notons que les variations les plus notables concernent essentiellement les objets aux plus forts rapport  $R_p/H_0$ .

## A.4 Application à une simulation atmosphérique

Nous pouvons utiliser le même principe que dans les paragraphes précédents dans le cas d'une simulation atmosphérique. Les atmosphères précédentes étaient homogènes tandis que les simulations atmosphériques ne le sont plus. La conservation des différents résultats intermédiaires lors de la génération d'un spectre en transmission va nous permettre d'évaluer les angles de pénétration  $\psi_*$  et  $\psi_+$ , respectivement l'angle de pénétration jour (l'étoile indiquant le côté étoile), et nuit (le + indiquant le côté observateur sur Terre).

Pour évaluer ces angles, pour chaque angle  $\theta$  de la maille cylindrique et pour chaque longueur d'onde :

- Nous déterminons la couche, caractérisée par l'indice  $i_\rho$ , pour laquelle la transmittance est la plus proche de  $\exp(-1)$ . La valeur exacte est conservée ( $T_i$ ). Nous considérerons qu'il s'agira du niveau sondé.
- Nous repérons de la même manière les couches pour lesquelles la transmittance est très proche respectivement de 0,95 et 0,05. Les valeurs exactes sont conservées ( $T_{0,95}$  et  $T_{0,05}$ ). Ceci nous permettra d'évaluer le critère de contribution.

- Pour tous les rayons échantillons correspondant, nous calculons les deux angles de pénétration réintégrant la profondeur optique au sein des parcours mais en soustrayant à la profondeur optique totale un morceau du début du parcours pour  $\psi_*$  ou de la fin du parcours pour  $\psi_+$ .

Cette soustraction s'effectue jusqu'à ce que la profondeur optique réponde au critère de contribution. Il s'agit en somme d'un  $\Delta T$  évalué à partir de la pente, à la longueur d'onde et à l'angle  $\theta$  donnés, de la courbe de transmittance calculée à partir de  $T_{0,95}$  et  $T_{0,05}$ , et du bruit de photon de l'étoile simulé. Si nous notons ce bruit  $\Delta f$ ,  $R_{\text{eff},i_p}$  le rayon effectif associé à la couche sondée,  $R_*$  le rayon de l'étoile hôte, alors :

$$\Delta R_{\text{eff}} = \frac{R_*^2 \Delta f}{2 R_{\text{eff},i_p}} \quad (\text{A.12})$$

où  $\Delta R_{\text{eff}}$  est donc l'écart en rayon effectif correspondant à un écart de  $\Delta f$  du flux relatif. En première approximation, nous considérons que la pente de transition de la transmittance est assimilable à une droite, et nous en calculons la pente a comme :

$$a = \frac{T_{0,95} - T_{0,05}}{R_{\text{eff}}(T_{0,95}) - R_{\text{eff}}(T_{0,05})} \quad (\text{A.13})$$

où  $R_{\text{eff}}(T_{0,95})$  et  $R_{\text{eff}}(T_{0,05})$  correspondent aux rayons effectifs des couches sélectionnées pour  $T$  proche de 0,95 et de 0,05. Le décalage autorisé en flux se traduit donc par une tolérance en transmittance  $\Delta T$  telle que :

$$\Delta T = a \Delta R_{\text{eff}} \quad (\text{A.14})$$

Donc du côté jour, nous retirons progressivement à la profondeur optique la contribution du début de parcours et ce jusqu'à une distance au terminateur  $d_*$  à partir de laquelle  $\exp(-\tau) > T_t + \Delta T/2$ . Du côté nuit, ne faisons de même mais avec la fin de parcours, sur une distance  $d_+$ . Nous en déduisons dans les deux cas l'angle de pénétration correspondant :

$$\psi_{*|+} = \arctan \left( \frac{\sqrt{(R_p + h)^2 - R_{\text{eff},i_p}^2} - d_{*|+}}{R_{\text{eff},i_p}} \right) \quad (\text{A.15})$$

Le couple  $(\psi_*, \psi_+)$  dépend de la longueur d'onde par deux aspects : premièrement par le niveau de transition, et deuxièmement par la pente a. Si la transition de transmittance entre 0 et 1 est brusque (suivant la dépendance en T et P des sections efficaces correspondantes, mais aussi de la molécule dominante et des hétérogénéités atmosphériques), le critère  $\Delta T$  sera plus grand et l'angle de pénétration plus faible puisque nous devons nous soustraire d'une plus grande partie du parcours et l'essentiel de l'absorption est plus concentrée vers le terminateur. Il en va de même si le bruit, et donc plus les variations acceptables en flux, est important. Et inversement si la transition est plus étalée dans l'espace ou si le bruit est faible.

Lorsque nous travaillons avec une carte de transmittance obtenue en mode semi-intégré, la détermination des positions  $d_*$  et  $d_+$  est simple puisque nous pouvons rapidement repérer le sous-parcours au sein duquel se produit la vérification du critère de contribution pour ensuite le réintégrer par pas jusqu'à déterminer très précisément ces distances (voir § 2.2.6). En mode discret, la densité est considérée constante au sein des cellules de la grille sphérique et s'identifie à celle de son centre. Donc nous déterminons de la même manière que précédemment le sous-parcours vérifiant le critère de contribution, mais cette fois nous n'avons plus qu'à estimer la fraction de ce sous-parcours nécessaire pour que  $\exp(-\tau) = T_t + \Delta T/2$ .

Dans le cas d'exoplanètes en rotation synchrone, la dissymétrie de température engendre le plus clair du temps une dissymétrie systématique de l'angle de pénétration. Et en l'absence d'hétérogénéités de composition très fortes,  $\psi_*$  est presque toujours supérieur à  $\psi_+$ . Cet angle est un outil assez fabuleux permettant de comprendre l'origine des biais observés sur les spectres, mais aussi celles des difficultés que peut rencontrer un algorithme de traitement du signal à trouver une solution satisfaisante pour l'ensemble des paramètres d'inversion.



## Appendix B

# Interprétation des angles de pénétration dans la simulation de GJ 1214 b

Dans cette partie, nous détaillons les différents points qui sont utilisés dans les chapitres Chapitre 5 et Chapitre 4. Nous effectuons cette étude à part afin de rendre plus fluide la lecture des chapitres précédemment cités. Nous appliquons ce que nous avons décrit dans § A.4 à la simulation de GJ 1214 b (Charnay et al. 2015) sur une intégration discrète des chemins optiques. La fFigure B.1 donne les résultats obtenus pour chaque angle  $\theta$  et chaque longueur d'onde dans la gamme 1 - 10  $\mu\text{m}$ .

### B.1 Des valeurs cohérentes avec l'étude homogène

Les angles de pénétration ( $\psi_*$ ,  $\psi_+$ ) ont des valeurs essentiellement comprises entre  $3^\circ$  et  $10^\circ$ . Ils peuvent dans certains cas exceptionnels, sur lesquels nous reviendront, présenter des valeurs beaucoup plus importantes (jusqu'à  $25^\circ$ ) ou même négative (jusqu'à  $-14^\circ$ ). Mais en moyenne, nous trouvons des angles inférieurs à  $10^\circ$ , soit un angle total du même ordre de grandeur que celui que nous avions prévu, étant donné la hauteur d'échelle et le rayon planétaire de l'exoplanète, de l'ordre de  $17^\circ$ (voir Figure A.2). Nous pouvons donc raisonner sur la base d'un angle d'environ  $20^\circ$  lorsqu'il s'agit de fournir une explication quant aux observations faites sur les spectres en transmission de cette simulation. La Figure B.2 correspond à la différence entre  $\psi_* - \psi_+$ , l'échelle de couleur est choisie de manière à ce que tout ce qui est négatif ( $\psi_* < \psi_+$ ) apparaissent en une nuance de magenta/violet, tandis que tout le reste est positif ( $\psi_* > \psi_+$ ). Notons que dans la gamme 1 - 2  $\mu\text{m}$ , cette différence est la moitié du temps positive, l'autre moitié négative, et presque essentiellement comprise entre  $-5^\circ$  et  $5^\circ$ . Dans la gamme 2 - 10  $\mu\text{m}$ , à quelques gammes et régions de l'atmosphère près, elle est majoritairement positive et présente les écarts les plus conséquents. Les effets de température sur l'angle de pénétration ne dominent pas sur l'ensemble du spectre et dans toutes les régions de l'atmosphère. Nous devons, pour chaque anomalie clairement identifiée comme étant la signature d'une hétérogénéité de nature différente, étudier la simulation, repérer les régions de l'atmosphère véritablement traversées par les rayons échantillons et trouver des effets systématiques.

Outre les remarques précédentes, si nous revenons sur la Figure B.1, et que nous nous concentrons sur la partie la moins hétérogène de l'atmosphère, à savoir son hémisphère Ouest, on constate une oscillation de l'angle de pénétration en phase avec le spectre d'absorption. Les bandes les moins absorbantes ont des angles de pénétration plus grands de quelques  $^\circ$  et inversement. Ceci rejoint les remarques formulées lors de l'étude précédentes, pour un même rayon planétaire et une hauteur d'échelle identique, sonder plus bas augmente la région imposant sa signature sur le spectre de part et d'autre du terminateur, sonder

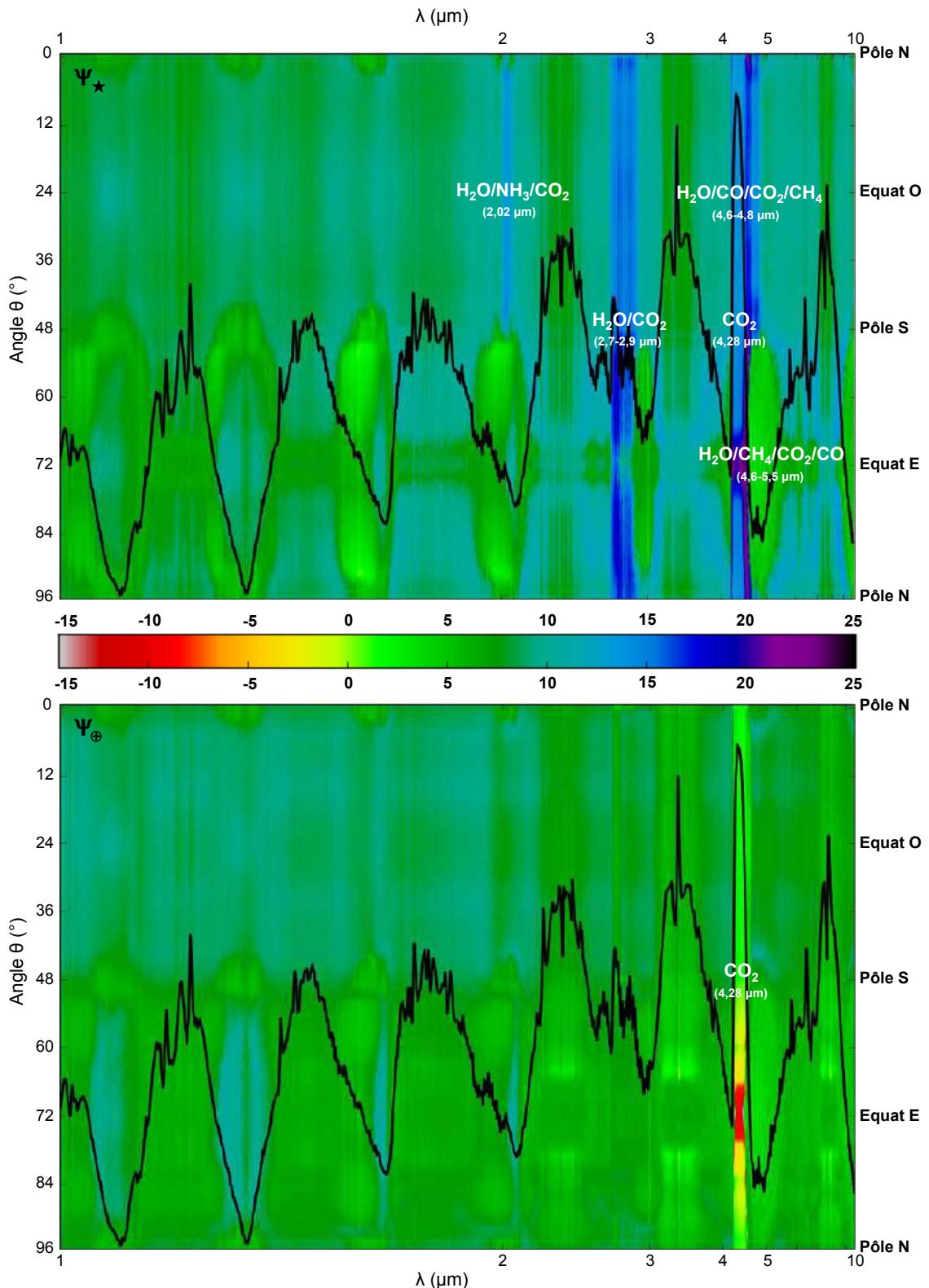


Figure B.1: Angles de pénétration ( $^{\circ}$ ) obtenus à partir de la simulation GJ 1214b d'après Charnay et al. (2015) dans la gamme 1 - 10  $\mu\text{m}$ . En haut : Angle de pénétration jour ( $\psi_*$ ) pour chaque angle azimutale  $\theta$  (exprimé en indice) et chaque longueur d'onde (exprimée en  $\mu\text{m}$ ). En bas : Angle de pénétration nuit ( $\psi_+$ ) pour chaque angle azimutale  $\theta$  (exprimé en indice) et chaque longueur d'onde (exprimée en  $\mu\text{m}$ ). Sur les deux cartes nous avons superposé le spectre en transmission (courbe noire).

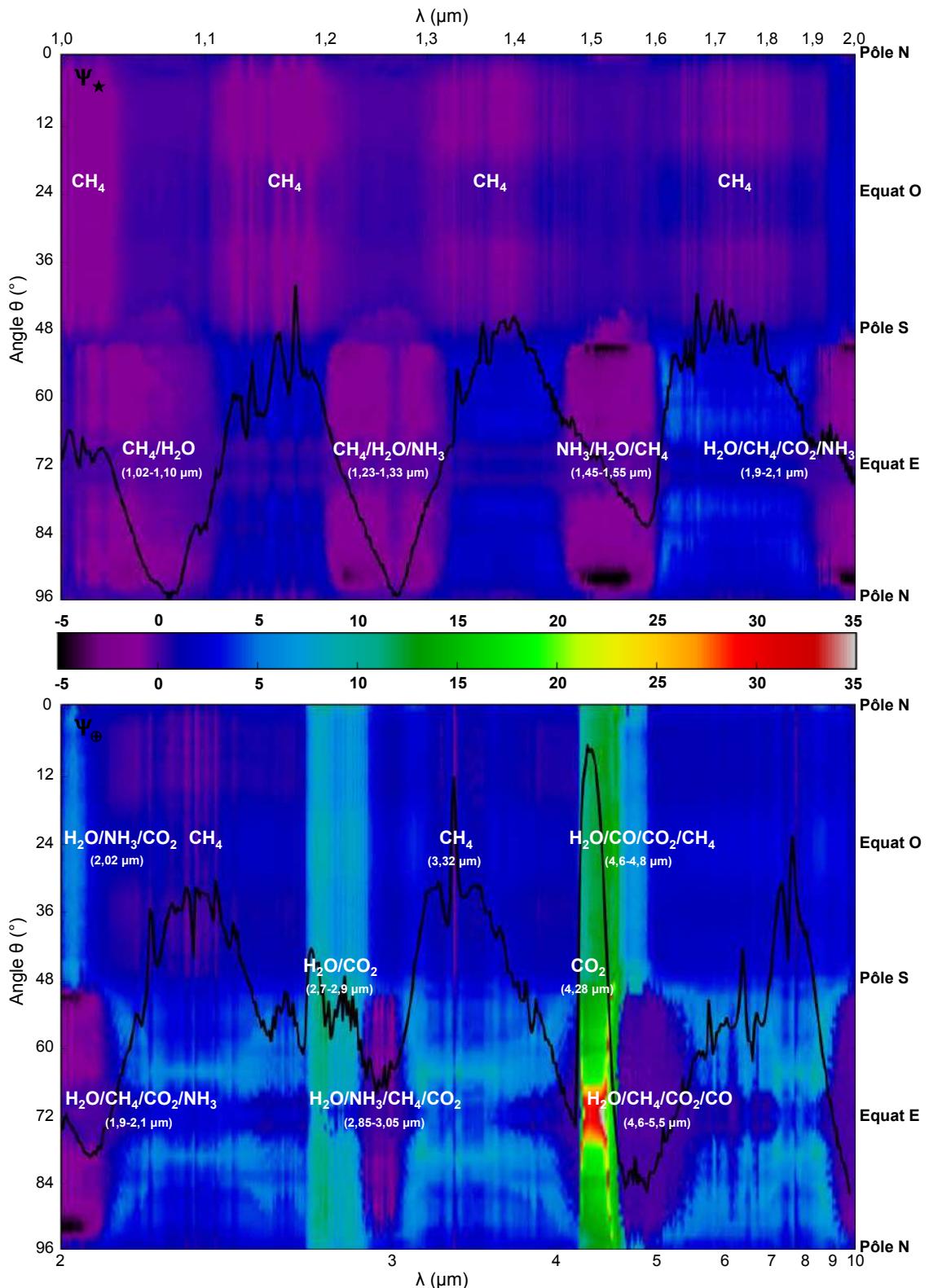


Figure B.2: Dissymétrie des angles de pénétration (en  $^{\circ}$ ) obtenus à partir de la simulation GJ 1214b d'après Charnay et al. (2015) dans la gamme 1 - 10  $\mu\text{m}$  ( $\psi_* - \psi_+$ ). Nous avons superposé à la carte le spectre en transmission (courbe noire). Sont indiquées également les anomalies discutées dans les sections § B.2.1 et § B.3.

plus haut la réduit. Si nous nous référons à la Figure A.2, nous ne devrions remarquer qu'à peine  $1^\circ$  de différence entre les niveaux extrêmes, or nous avons des écarts plus importants de  $1$  à  $2^\circ$ , et ce seulement sur la moitié de l'angle de pénétration. Nous l'expliquons pas la chute de température entre les niveaux les plus bas (environ 600 K) et les niveaux les plus représentés (environ 480 K), induisant par la même occasion, une baisse importante et rapide de la hauteur d'échelle, que la dépendance avec l'altitude de la gravité ne compense pas totalement. Baisser le rapport ( $R_p, H_0$ ) a également pour conséquence de diminuer l'angle de pénétration, et la somme d'au moins ces deux effets explique les variations spectrales et/ou locales aussi importantes alors même que le spectre y est dominé essentiellement par la même molécule.

Enfin, toutes les régions et gammes spectrales pour lesquelles l'angle de pénétration est inférieur à  $5^\circ$  et positif (en vert clair) et ne présente pas de dissymétrie jour/nuit ne portent pour information que celle du terminateur. C'est la majorité le cas et les inversions réalisées sur la simulation complète et sur un spectre obtenu à partir du terminateur devrait le mettre en évidence.

## B.2 Des hétérogénéités en composition qui renforcent les effets de la dissymétrie thermique

Nous allons nous intéresser dans ce paragraphe aux anomalies dans les angles de pénétration soulignant un effet renforcé des hétérogénéités de température et donc aux cas pour lesquels  $\psi_*$  est très grand devant  $\psi_+$ .

### B.2.1 CO<sub>2</sub> à 4,28 μm

Dans l'hémisphère Ouest comme dans l'hémisphère Est, la bande à 4,28 μm est associée aux  $\psi_*$  les plus importants, évoluant entre  $15^\circ$  et  $25^\circ$  environ suivant l'hémisphère. A l'Ouest, l'angle de pénétration est extrême et atteint  $25^\circ$ , ce qui est 2,5 fois plus grand que la moyenne. *A contrario*,  $\psi_+$  atteint ses valeurs minimales, se rapprochant de  $0^\circ$  dans l'hémisphère Ouest, et étant majoritairement négatif dans la région Est. Nous sommes clairement dans un cas où l'information spectroscopique et atmosphérique est peu voire plus du tout portée par le terminateur. Ici, les hétérogénéités en abondance de la molécule, très intenses entre le côté jour et le côté nuit et particulièrement du côté Est, dominent très fortement les effets de températures plus qu'elles ne les accentuent car nous sondons vraiment très profondément dans l'hémisphère jour.

Dans cette région qui entoure l'équateur Est, l'appauvrissement drastique en CO<sub>2</sub> perdure sur une douzaine de  $^\circ$  en longitude à l'équateur (voir Figure B.3), ce qui est très proche de  $\psi_+$ . L'information sur le CO<sub>2</sub> est donc contenue dans la région entre  $-(4-15)^\circ$  et  $-(15-20)^\circ$  par rapport au terminateur et est donc uniquement portée par le côté jour. Ceci n'est possible que parce que la molécule est clairement dominante sur cette longueur d'onde, qu'elle est en abondance suffisante, et parce que le contraste entre la fraction molaire au terminateur et celle plus profonde du côté jour est gigantesque (7 - 8 ordres de grandeur). Du point de vue thermique, la région sondée dans cette bande est associée à des températures également plus élevée, et sa signature spectroscopique est en conséquence plus chaude que pour toutes les autres gammes et régions resserrées autour du terminateur.

Du côté Ouest,  $\psi_+$  n'est jamais négatif, mais proche de  $1-3^\circ$ . Donc le central est clairement décalé par rapport au terminateur mais de manière moins brutale que pour le côté Est. En cause encore, les hétérogénéités horizontales en composition de la molécule qui est plus abondante du côté jour. Le gradient en fraction molaire ne varie plus que sur 4 ordres de grandeur, mais la zone de transition entre les deux abondances est dans le même temps très brutale, ne s'étalant que sur une dizaine de  $^\circ$ . Donc,

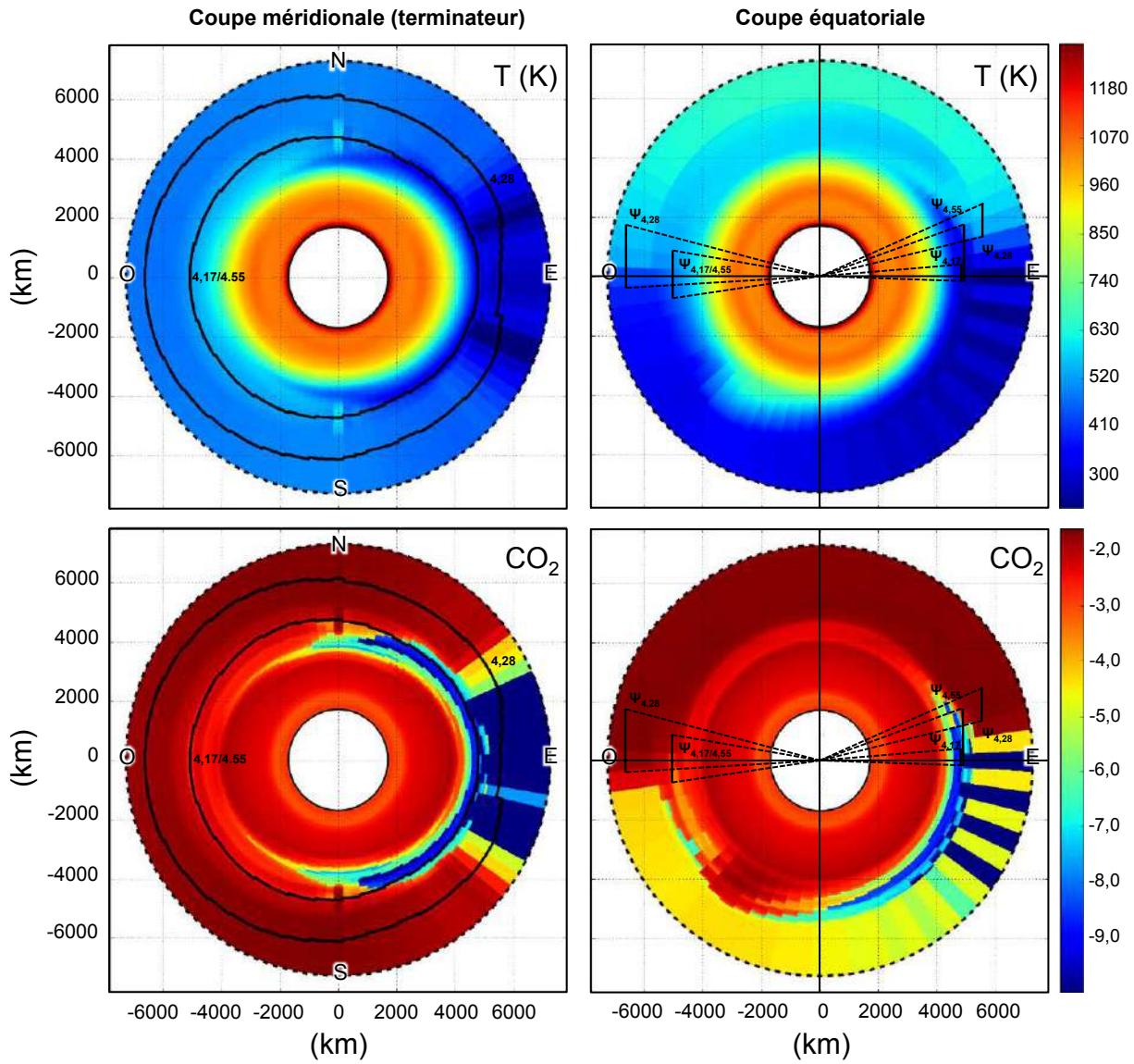


Figure B.3: En haut : Coupes en température, méridionales (terminateur) à droite et équatoriales à gauche, de la simulation GJ 1214 b. En bas : Coupes en abondance du CO<sub>2</sub>, méridionale (terminateur) à droite et équatoriale à gauche, de la simulation GJ 1214 b. Les iso-contours noirs sur les coupes méridionales indiquent les niveaux pour lesquels la transmittance est égale à  $\exp(-1)$  aux longueurs d'onde 4,17 ; 4,28 et 4,55  $\mu\text{m}$ . Les portions de rayons échantillons associées à une transmittance proche de  $\exp(-1)$  pour les 3 longueurs d'onde précitées et comprises dans les angles de pénétration sont représentées par des traits noirs sur les coupes équatoriales. Les points cardinaux sont définis par rapport à l'observateur.

à un niveau sondé donné, la moitié jour est plus absorbante du fait des plus hautes températures qui y règnent et des fortes fractions molaires et  $\psi_+$  s'amoindrit fortement au profit de  $\psi_*$ . Le fait que la fraction molaire au terminateur se rapproche de celles du côté jour permet de conserver la signature de sa colonne, qui s'étale de part et d'autre justement sur 2-3°. Donc dans cette partie de l'atmosphère, le CO<sub>2</sub> ne porte l'information que du terminateur lui-même et du côté jour. En moyenne sur l'ensemble des  $\theta$ , la molécule devrait donc reposer sur une signature spectroscopique discordante par rapport aux autres molécules et être à l'origine de biais lors de l'inversion des spectres.

Sur la Figure B.3, nous proposons également une visualisation des angles de pénétration sur les coupes atmosphériques pour le pieds de la bande du CO<sub>2</sub>. Nous les avons placé respectivement à 4,17 et 4,55 μm car les cartes de transmittance associées sont très proches et le flux relatif identique mais ne traduisent cependant pas de la même information spectroscopique. En effet, si les deux raies sondent exactement la même région du côté Ouest, celle à 4,17 μm est très serrée autour du terminateur tandis que celle à 4,55 μm sonde plus profondément. Dans le premier cas, la molécule entre en compétition avec le méthane qui, on en parle dans les paragraphes à venir, a un effet inverse à CO<sub>2</sub> et ramène la zone sondée au terminateur. Dans le deuxième cas, la compétition fait intervenir le CO, H<sub>2</sub>O, et CH<sub>4</sub> à moindre mesure. Les effets cumulés du dioxyde de carbone et du monoxyde de carbone l'emporte clairement du côté jour, tout en étant partiellement amoindris par ceux du méthane. La partie nuit sondée est la même pour les deux molécules.

## B.2.2 CO<sub>2</sub> mixé à d'autres molécules, 2,7 - 2,9 μm et 2,02 μm

Les deux autres bandes manifestant une situation semblable font toute deux intervenir le CO<sub>2</sub>. D'abord dans la gamme 2,7 - 2,9 μm pour laquelle la molécule est en compétition avec H<sub>2</sub>O. Cette dernière est plutôt homogène dans cette simulation avec au maximum un facteur 5 entre les régions les plus riches et les plus pauvres. Qui plus est, ses variations suivent une tendance inverse à celle du CO<sub>2</sub> puisqu'elle est légèrement plus abondante du côté nuit. De part sa répartition en abondance, elle tend plutôt à décaler la région de pénétration vers le côté nuit (indépendamment de l'effet thermique sur les sections efficaces). L'Ouest est une fois de plus impacté par une contribution très profonde de CO<sub>2</sub> qui domine sur celle de H<sub>2</sub>O. L'Est propose des angles de pénétration plus faibles pour les mêmes raisons soulignées avec la bande à 4,28 μm mais les bandes d'absorption du dioxyde de carbone étant moins intenses, elles ne dominent pas complètement la gamme, ce qui explique une dissymétrie beaucoup moins impressionnante.

Viens enfin la gamme autour de 2,02 μm dans laquelle 3 molécules sont en compétition : CO<sub>2</sub>, H<sub>2</sub>O et NH<sub>3</sub>.  $\psi_*$  a une valeur de nouveau très élevée du côté Ouest pour les mêmes raisons que pour les gammes précédentes, à moindre mesure car CO<sub>2</sub> y possède une bande de faible intensité, contrastée par deux autres molécules dont la distribution horizontale en abondance est inversée. Cet effet se perd complètement du côté Est par la domination nette de NH<sub>3</sub> qui gagne 4 ordres de grandeur en fraction molaire, réduisant  $\psi_*$  à seulement quelques °, tout comme  $\psi_+$ , et ne laissant plus que le terminateur s'exprimer dans cette région. En moyenne, sur les deux gammes précitées, la signature spectroscopique devrait être légèrement altérée par rapport au reste du spectre, mais à bien moindre mesure par rapport à la bande à 4,28 μm.

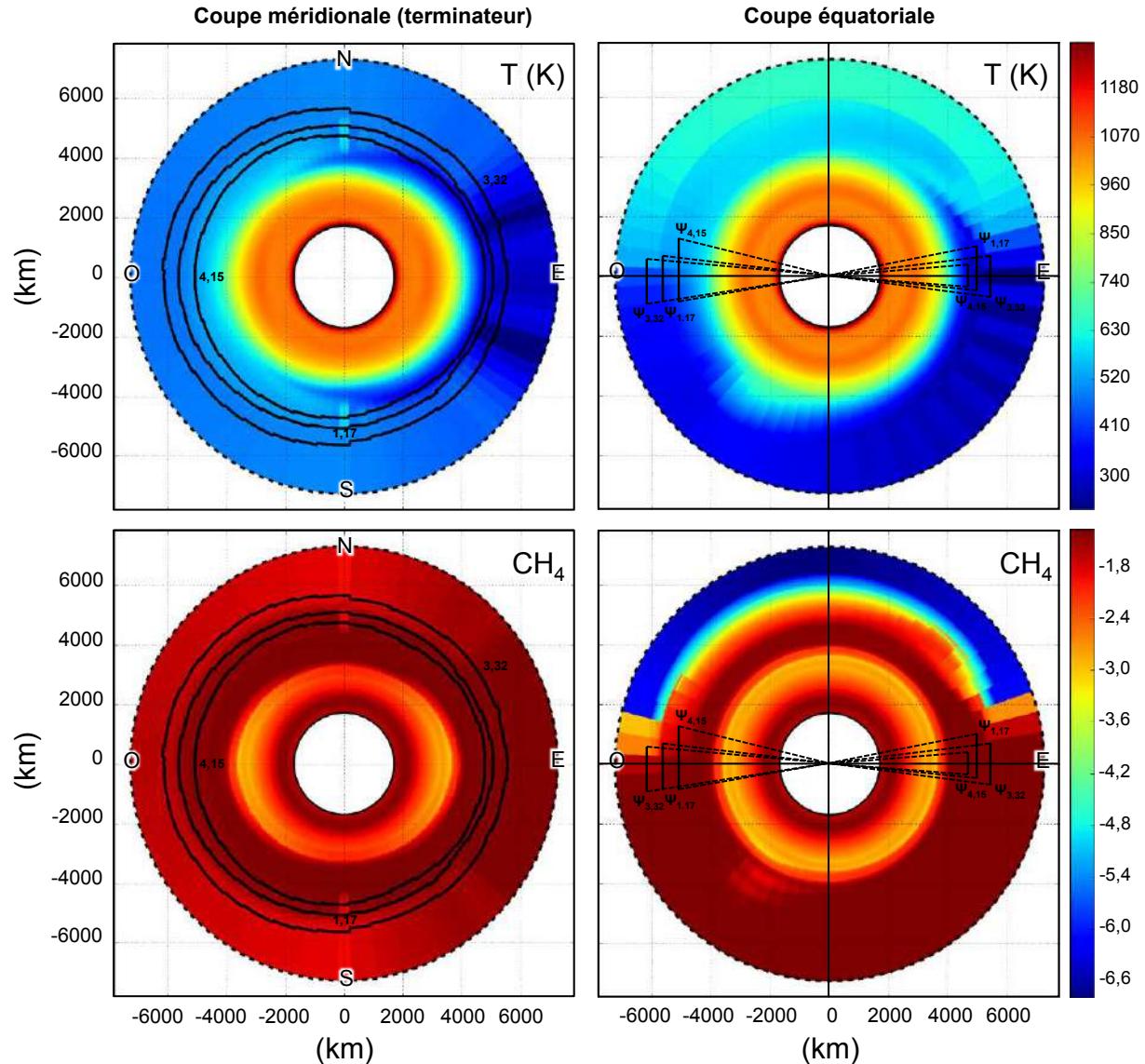


Figure B.4: En haut : Coupes en température, mériodionales (terminateur) à droite et équatoriales à gauche, de la simulation GJ 1214 b. En bas : Coupes en abondance du CH<sub>4</sub>, mériodionale (terminateur) à droite et équatoriale à gauche, de la simulation GJ 1214 b. Les iso-contours noirs sur les coupes mériodionales indiquent les niveaux pour lesquels la transmittance est égale à  $\exp(-1)$  aux longueurs d'onde 1,17 ; 3,32 et 4,15  $\mu\text{m}$ . Les portions de rayons échantillons associées à une transmittance proche de  $\exp(-1)$  pour les 3 longueurs d'onde précitées et comprises dans les angles de pénétration sont représentées par des traits noirs sur les coupes équatoriales. Les points cardinaux sont définis par rapport à l'observateur.

### B.3 Les hétérogénéités qui compensent ou surpassent les effets thermiques

Nous allons nous intéresser dans ce paragraphe aux anomalies dans les angles de pénétration soulignant un effet compensé ou inversé par les hétérogénéités en composition et donc aux cas pour lesquels  $\psi_*$  est très proche ou inférieur à  $\psi_+$ .

#### B.3.1 CH<sub>4</sub> aux multiples hétérogénéités

Le méthane est la molécule dominante du spectre de GJ 1214 b et présente des hétérogénéités très intenses évoluant sur 5 ordres de grandeur. Elles sont de natures verticales, horizontales et azimutales et globalement plus intenses que celles du CO<sub>2</sub>, exception faite de la région Est autour du terminateur. Malgré, elles ne sont pas ou très peu détectées lors de l'inversion par l'algorithme de traitement du signal contrairement au dioxyde de carbone. La molécule est en fait un compensateur global des effets thermiques à en juger par les angles de pénétration dans les gammes qu'il domine.

Du côté Ouest, la molécule souffre d'un appauvrissement du côté jour sur un angle de transition très dissymétrique. Sa fraction molaire passe ainsi de  $10^{-1,8}$  à  $10^{-5,5}$  sur 15°en longitude côté jour et à  $10^{-1,3}$  sur 5°côté nuit en haute atmosphère. En plus basse atmosphère, la fraction molaire diminue légèrement du côté jour ( $10^{-2}$ ) et sur un angle de transition plus important. Ainsi, les bandes les plus absorbantes sondent dans la haute atmosphère et, comme nous pouvons le constater sur la Figure B.2.2, voient le fort gradient de composition. En conséquence, le plus gros de l'absorption est porté par le côté nuit, plus riche, et les effets thermiques sont surpassés. Les bandes qui absorbent plus bas dans l'atmosphère voient des hétérogénéités beaucoup plus faibles, en plus d'être en compétition avec les autres molécules de l'atmosphère, et donc, d'autres types d'effet sur l'angle de pénétration. La variation jour/nuit en abondance de la molécule n'est pas assez intense pour contrebalancer les effets thermiques et  $\psi_* > \psi_+$ . La dissymétrie  $\psi_* - \psi_+$  reste néanmoins faible, 0 - 3°suivant l'angle  $\theta$  et  $\psi_*$  évolue entre 7 et 10°.

Du côté Est, l'air froid qui s'enfonce dans le côté jour et les basses températures qui persistent entraînent une accumulation du méthane et une hétérogénéité horizontale plus tardive sur la ligne de visée. Si elle est de même intensité que celle du côté Ouest, elle est aussi décalée de 6°en longitude, ce qui est proche des angles de pénétration moyens. par conséquent, cet hémisphère ne souffre pas des effets de composition, que ce soit en basse ou en haute atmosphère. Les bandes d'absorption les plus intenses, ne voyant qu'une composition homogène de la molécule, ne subissent que les effets thermiques et  $\psi_* > \psi_+$ . Les bandes les moins intenses ne sont toujours pas affectées par les effets de composition du méthane, mais la compétition avec les autres molécules, et essentiellement NH<sub>3</sub> et CO<sub>2</sub> vont sceller la tendance de l'angle de pénétration.

#### B.3.2 Les compétitions moléculaires du méthane avec ...

##### ... le dioxyde de carbone

Comme nous l'avions souligné précédemment, le CO<sub>2</sub> s'exprime sur 3 gammes de longueur d'onde : entre 1,9 et 2,1 μm, entre 2,7 et 3,05 μm et entre 4,17 et 5,5 μm. Nous avons déjà discuté des 3 gammes pour le côté Ouest qui voit le CO<sub>2</sub> l'emporter les autres molécules, très nettement sur les deux dernières gammes et de manière plus modérée pour la première, imposant de par ses hétérogénéités une pénétration profonde dans l'hémisphère jour et une signature à plus haute température sur le spectre en

transmission. La gamme  $1,9 - 2,1 \mu\text{m}$  est plus resserrée autour du terminateur par l'effet du méthane, principal compétiteur. Du côté Est, l'appauvrissement en  $\text{CO}_2$  est tel qu'en dehors de sa bande principale centrée sur  $4,28 \mu\text{m}$  et toute la gamme  $2,7$  et  $3,05 \mu\text{m}$ , la molécule ne domine plus le transfert radiatif et la contribution majoritaire n'est plus portée par le côté jour mais reste cantonnée autour du terminateur. Les hétérogénéités de l'eau, du méthane et de l'ammoniac sont trop faibles aux niveaux de transitions concernés (faible absorption) pour avoir un effet, et de même pour les hétérogénéités de température. En conséquence, l'angle de pénétration est symétrique (ce qui transparaît par une différence nulle).

### ... l'ammoniac

Sur les gammes  $1,23 - 1,33 \mu\text{m}$ ,  $1,45 - 1,55 \mu\text{m}$  et  $1,9 - 2,1 \mu\text{m}$ , du côté Est, l'enrichissement en  $\text{NH}_3$  induit également sa domination sur les autres molécules dans cette région. Suivant l'angle  $\theta$ , l'enrichissement est plus ou moins marqué le long du chemin optique. L'accumulation est plus marquée autour des pôles et correspond également à des niveaux sondés plus élevés, là où les hétérogénéités horizontales sont nettes. A ces angles, et pour ces gammes, la fraction molaire du côté nuit est de 4 ordres de grandeur plus grande que celle du côté jour, ce qui est suffisant pour effacer les effets thermiques et même les surpasser. En conséquence, l'information spectroscopique est contenue en partie par le terminateur et majoritairement par le côté nuit (ce qui transparaît par les régions noires sur la Figure B.1).

Pour conclure, l'angle de pénétration permet de mieux comprendre les spectres en transmission de par les régions qui sont réellement sondées à chaque gamme spectrale, mais il ne permet pas quantifier les biais qui en résulteront. Dans le chapitre Chapitre 4, nous faisons référence à ces résultats pour expliquer les deux indices de la présence de fortes hétérogénéités lorsque le spectre inversé n'arrive pas à contraindre le méthane sur la bande à  $3,32 \mu\text{m}$  et la bande principale du dioxyde de carbone. Nous expliquons par ailleurs que les biais thermiques ne sont pas détectés lors de l'inversion, et que nous retrouvons finalement des résultats proches, notamment en température, du terminateur. Dans notre exemple, les effets thermiques sont effectivement globalement, et plus ou moins fortement, compensés par les hétérogénéités horizontales du méthane sur les gammes où la molécule est dominante. Les gammes pour lesquelles les effets thermiques ne sont pas compensés ou sont exacerbées souffrent d'une faible représentation dans les spectres, insuffisantes pour s'exprimer mais assez marquées pour être détectées comme des anomalies dans le processus d'inversion ( $\text{CO}_2$ , voir Chapitre 4).

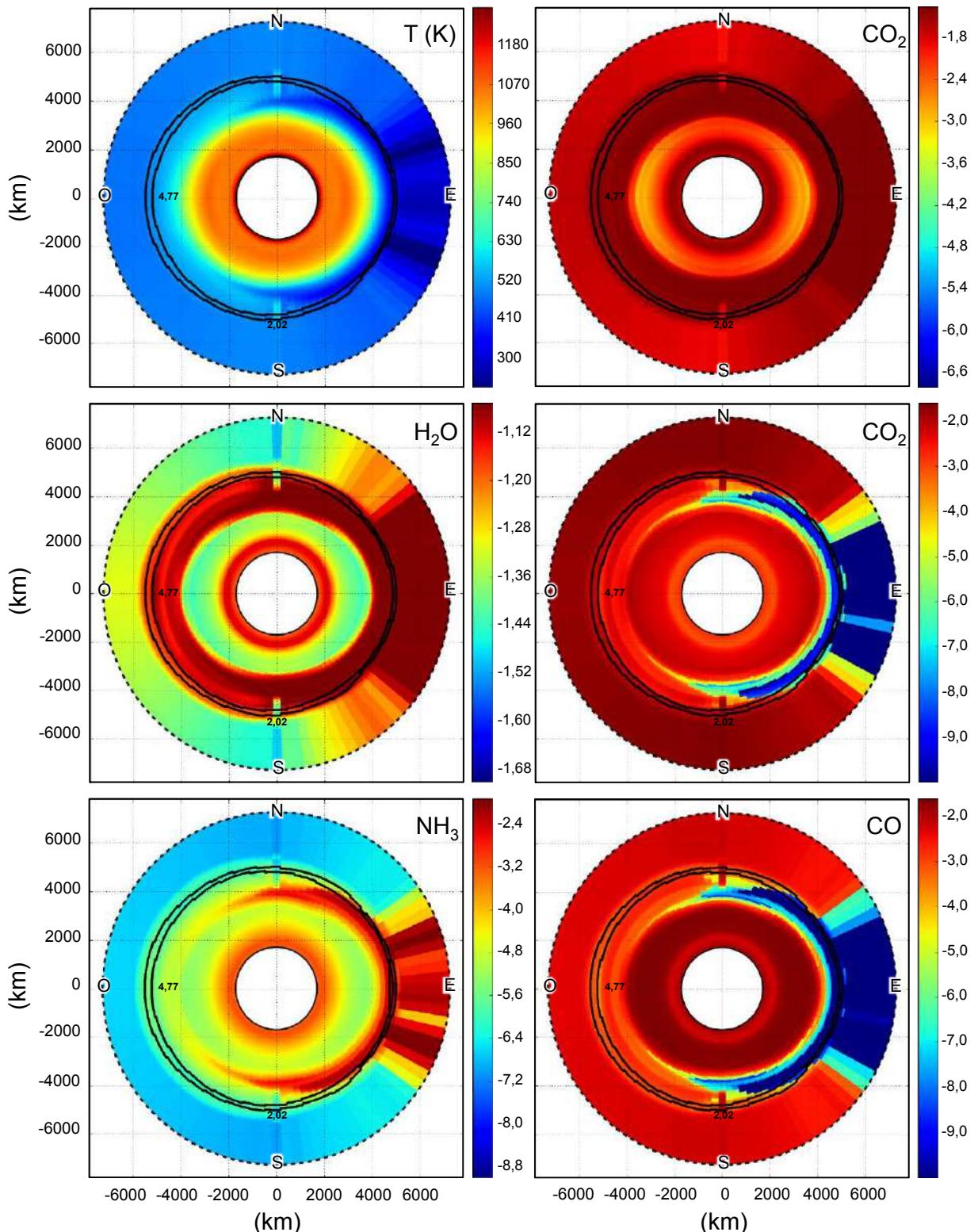


Figure B.5: Coupes méridionales (terminateur) de la simulation GJ 1214 b : en température (K), en abondance pour CH<sub>4</sub>, H<sub>2</sub>O, CO<sub>2</sub>, NH<sub>3</sub> et CO (puissance de 10). Les portions de rayons échantillons associées à une transmittance proche de  $\exp(-1)$  et comprises dans les angles de pénétration sont représentées par des traits noirs pour les longueurs d'onde 2,02 et 4,77 μm. Les points cardinaux sont définis par rapport à l'observateur.

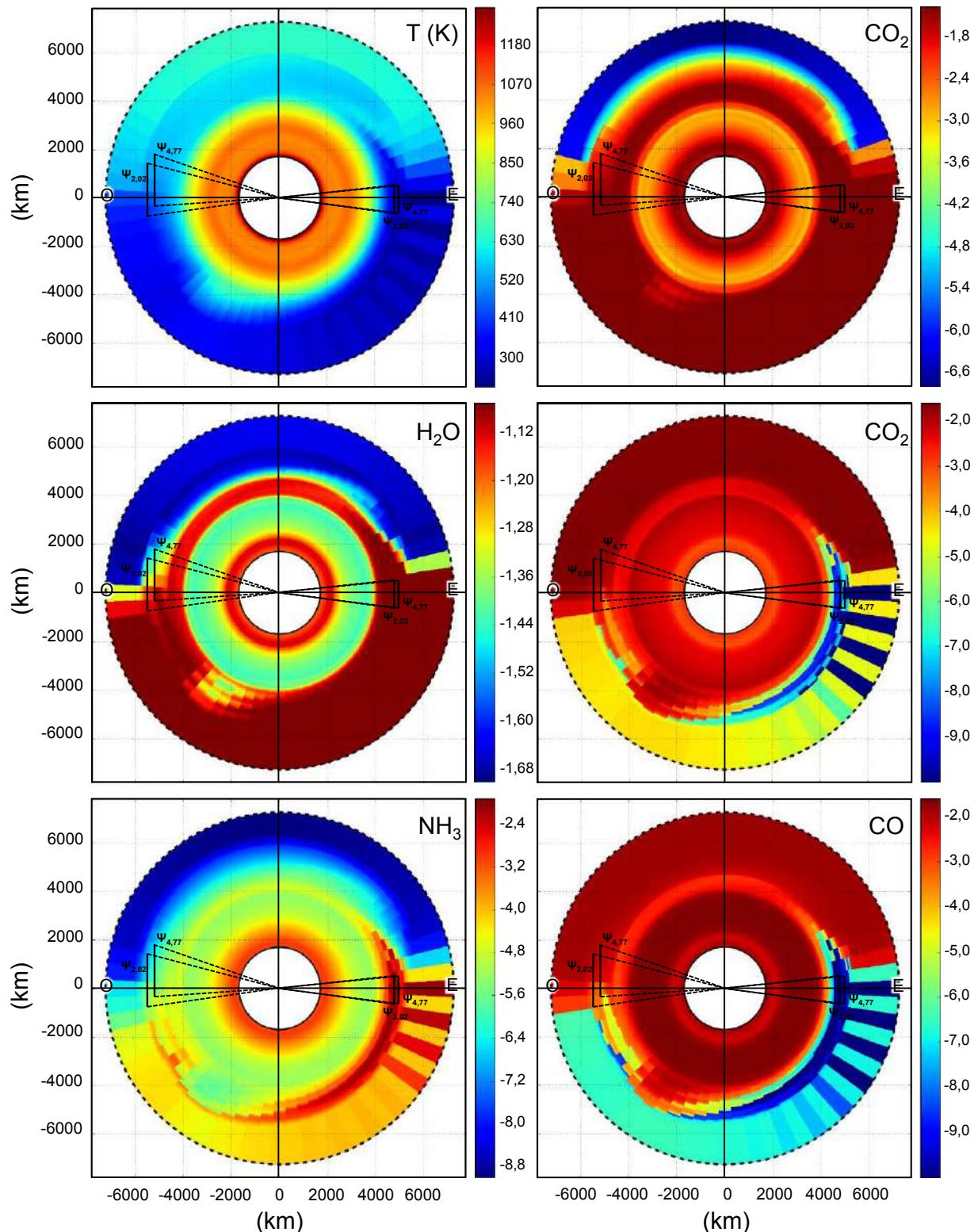
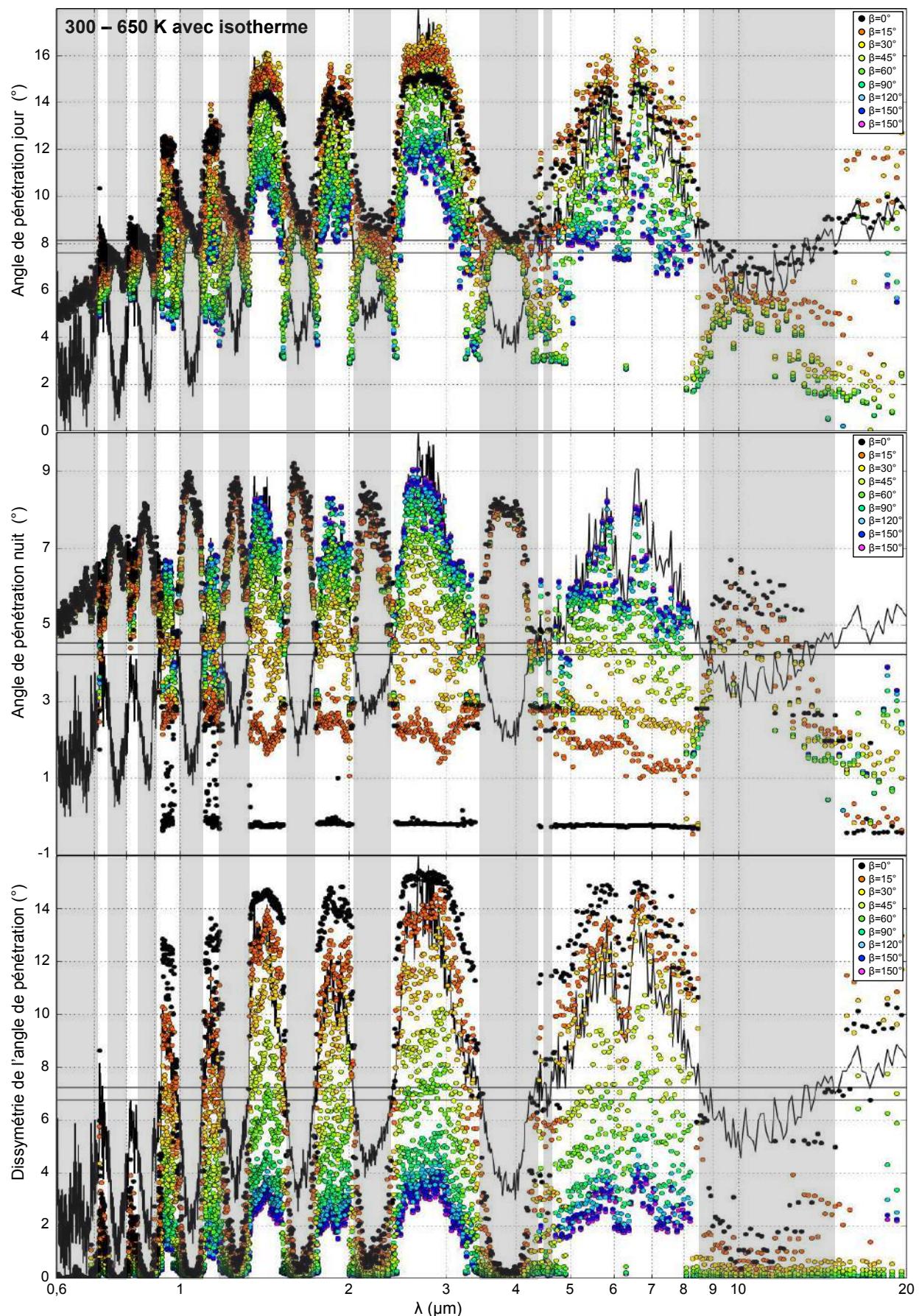


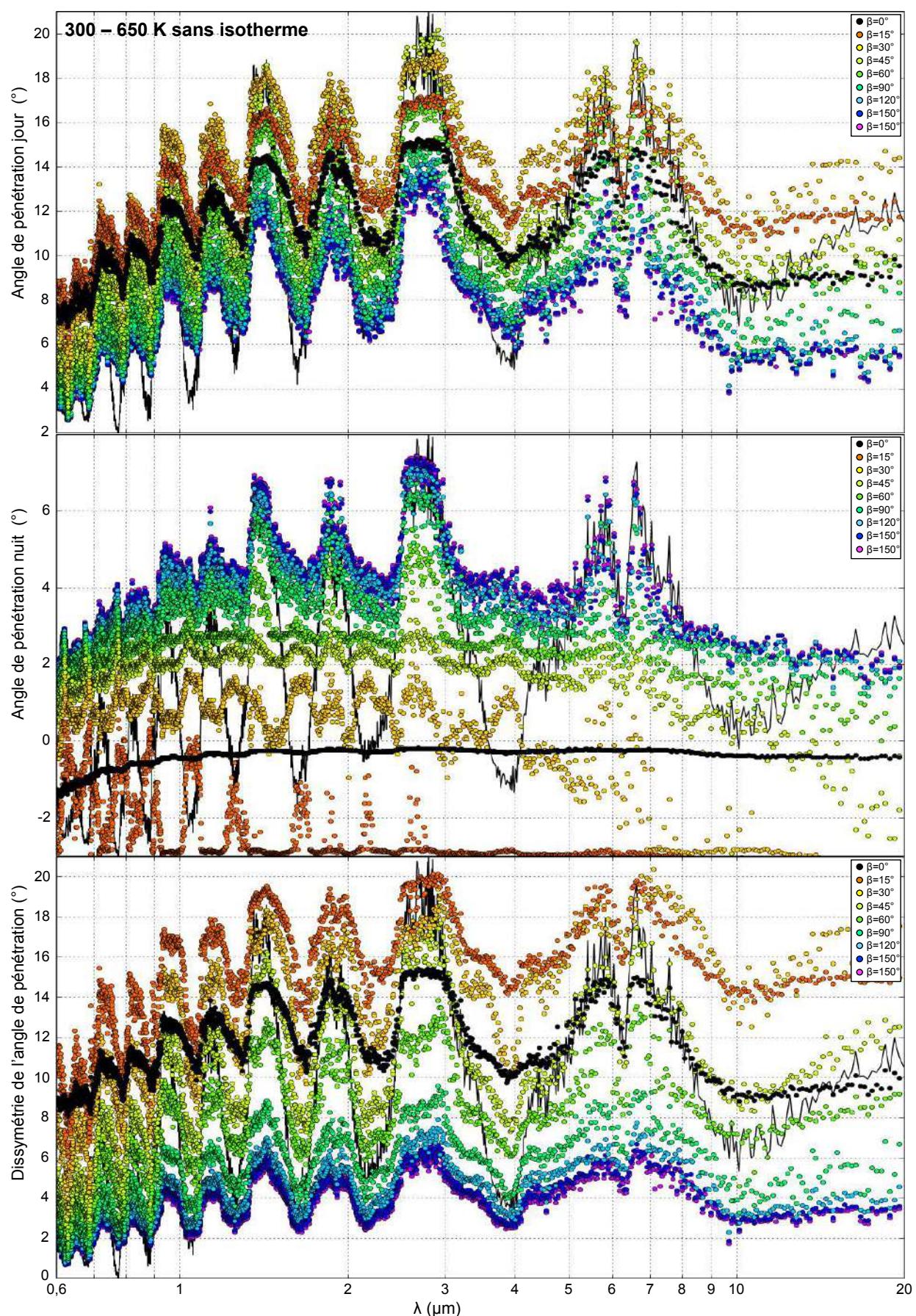
Figure B.6: Coupes équatoriales de la simulation GJ 1214 b : en température (K), en abondance pour CH<sub>4</sub>, H<sub>2</sub>O, CO<sub>2</sub>, NH<sub>3</sub> et CO (puissance de 10). Les iso-contours noirs indiquent les niveaux pour lesquels la transmittance est égale à  $\exp(-1)$  aux longueurs d'onde 2,02 et 4,77 μm. Les points cardinaux sont définis par rapport à l'observateur.

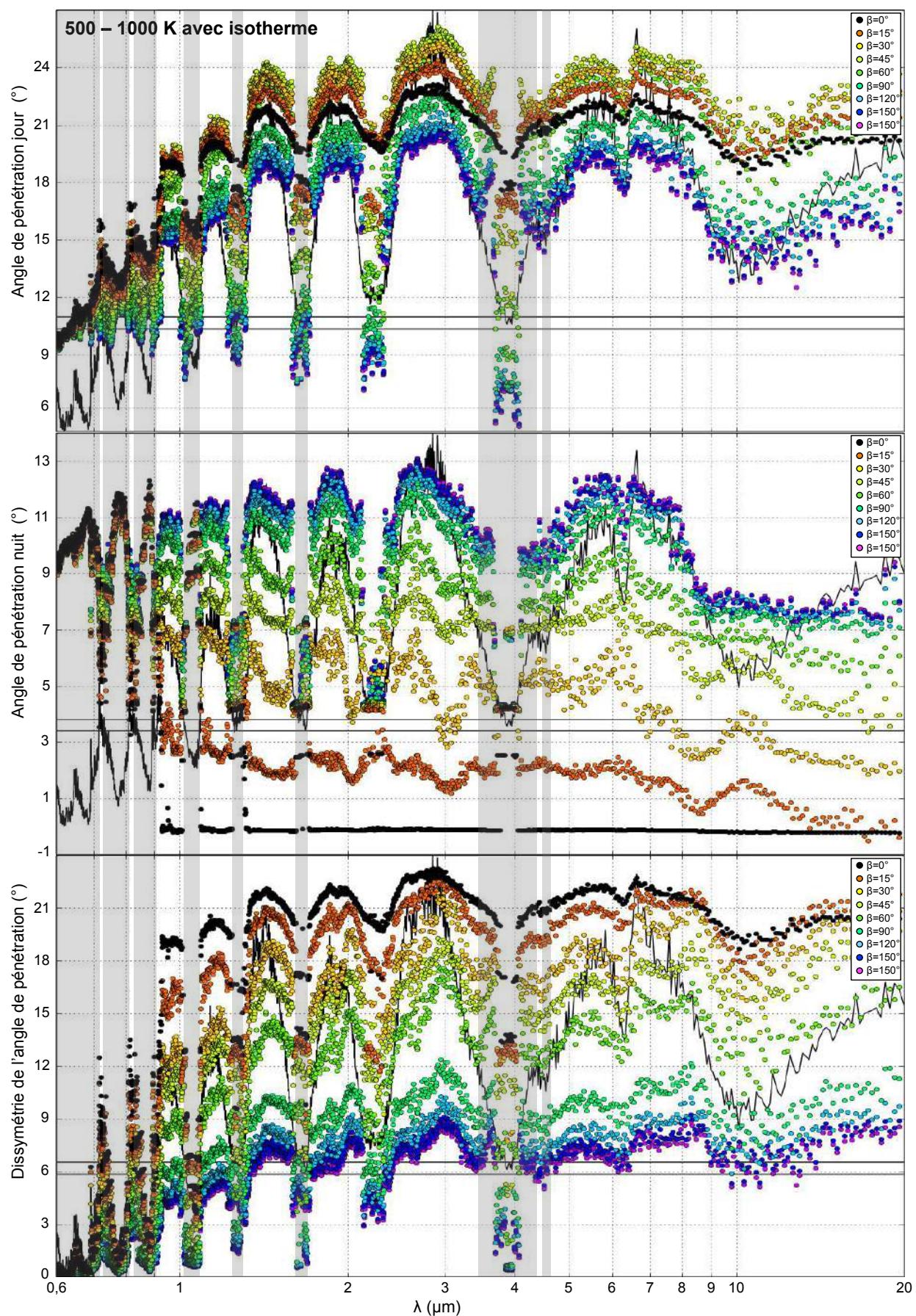


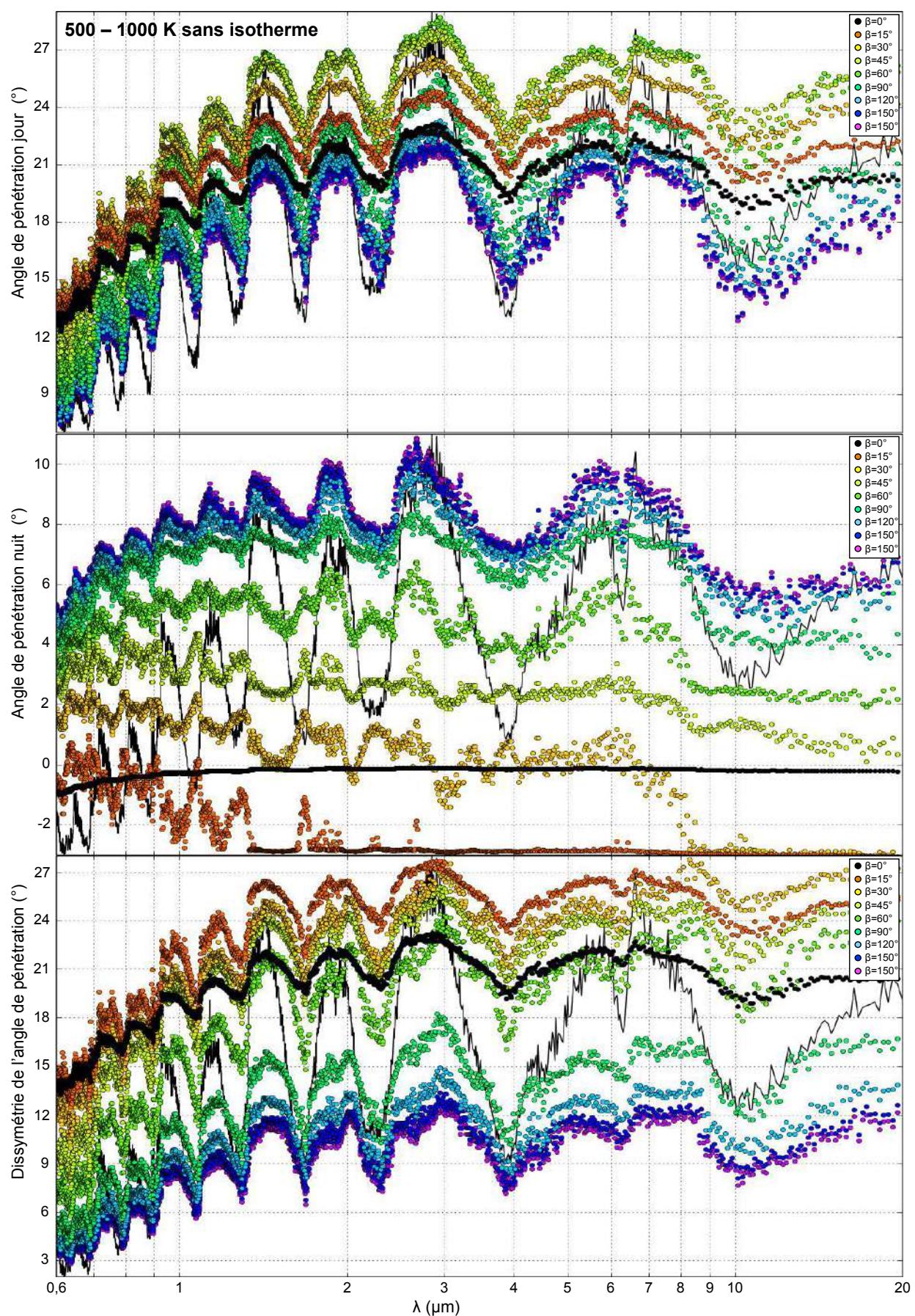
## Appendix C

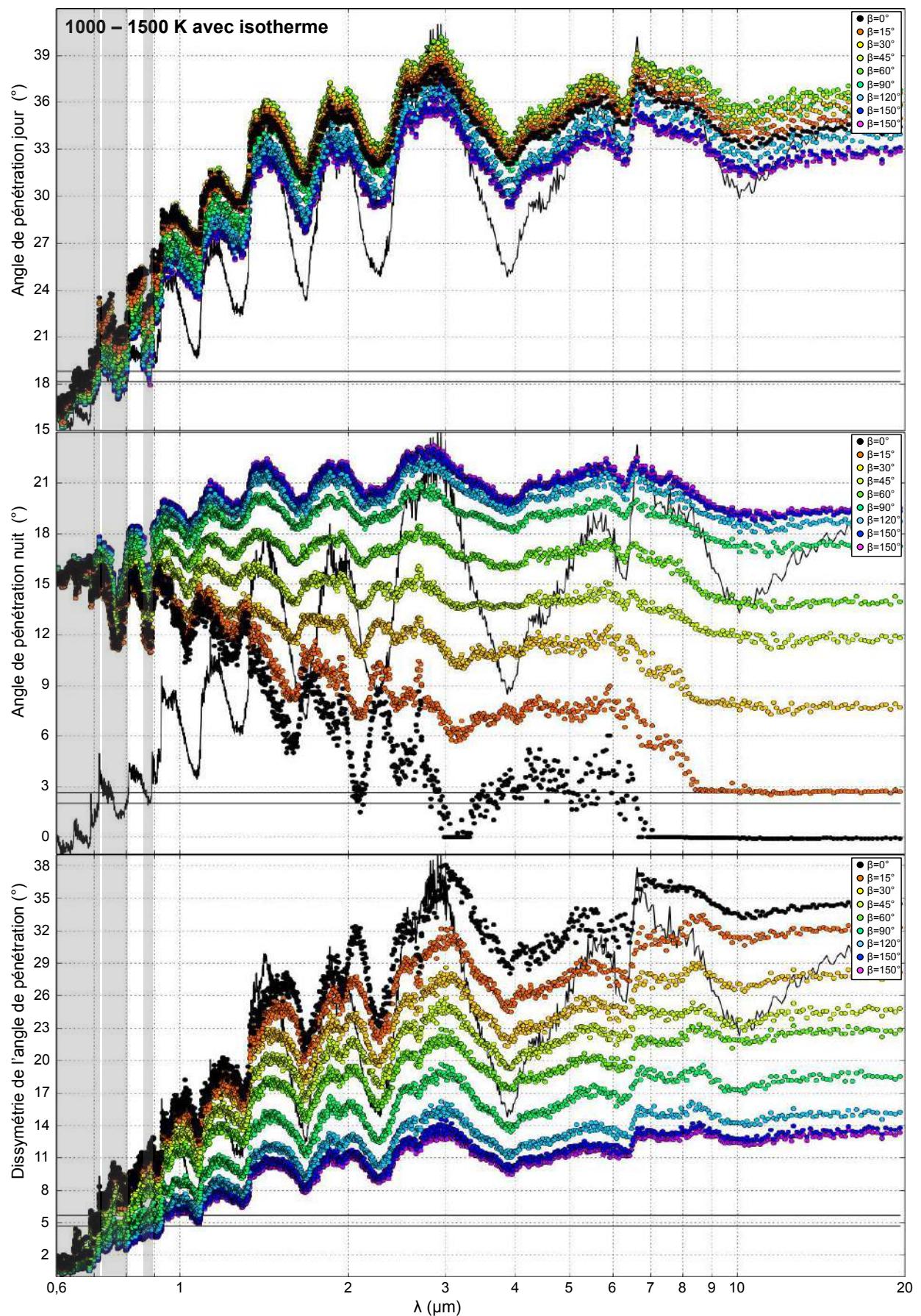
# Angles de pénétration des atmosphères synthétiques

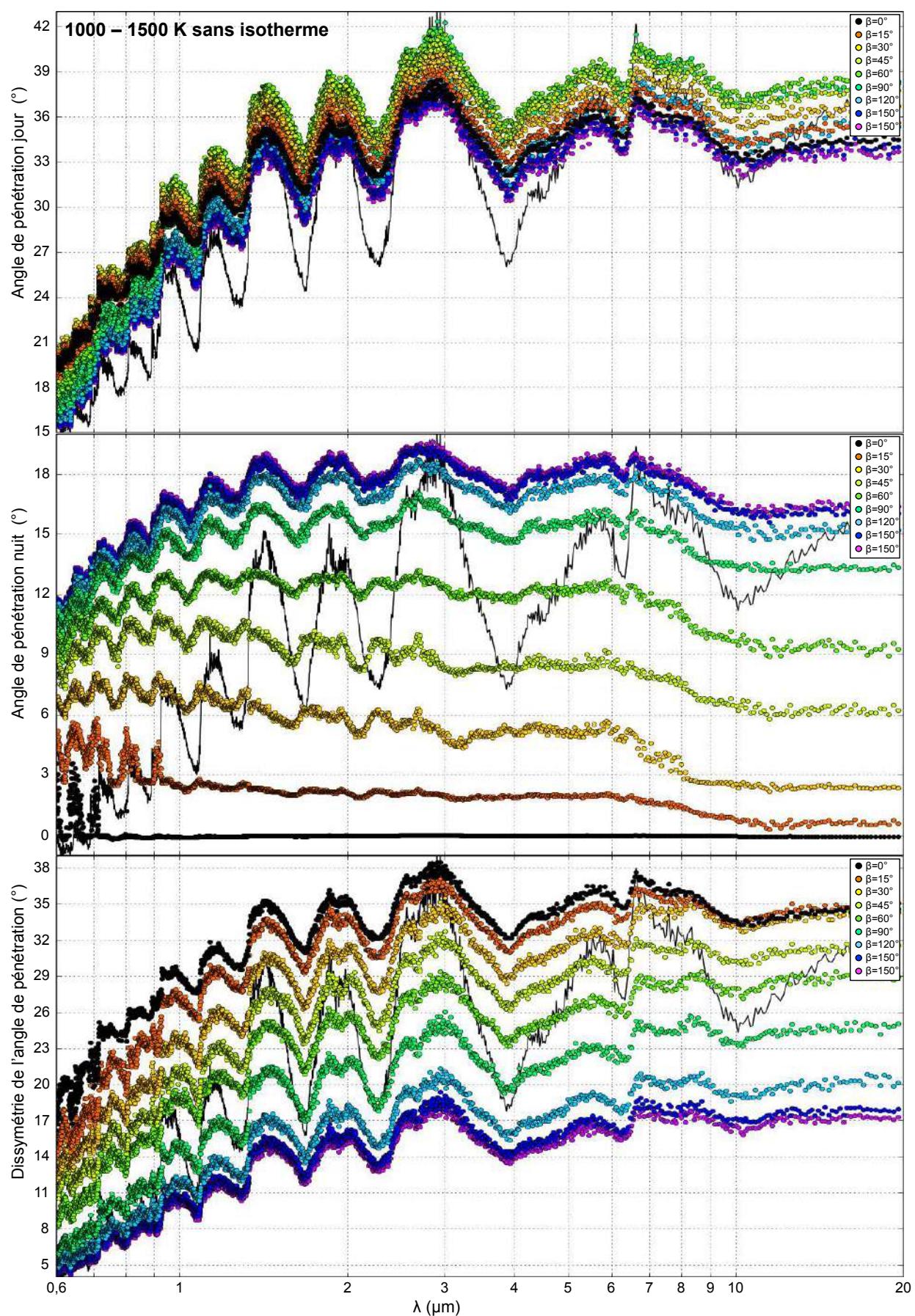


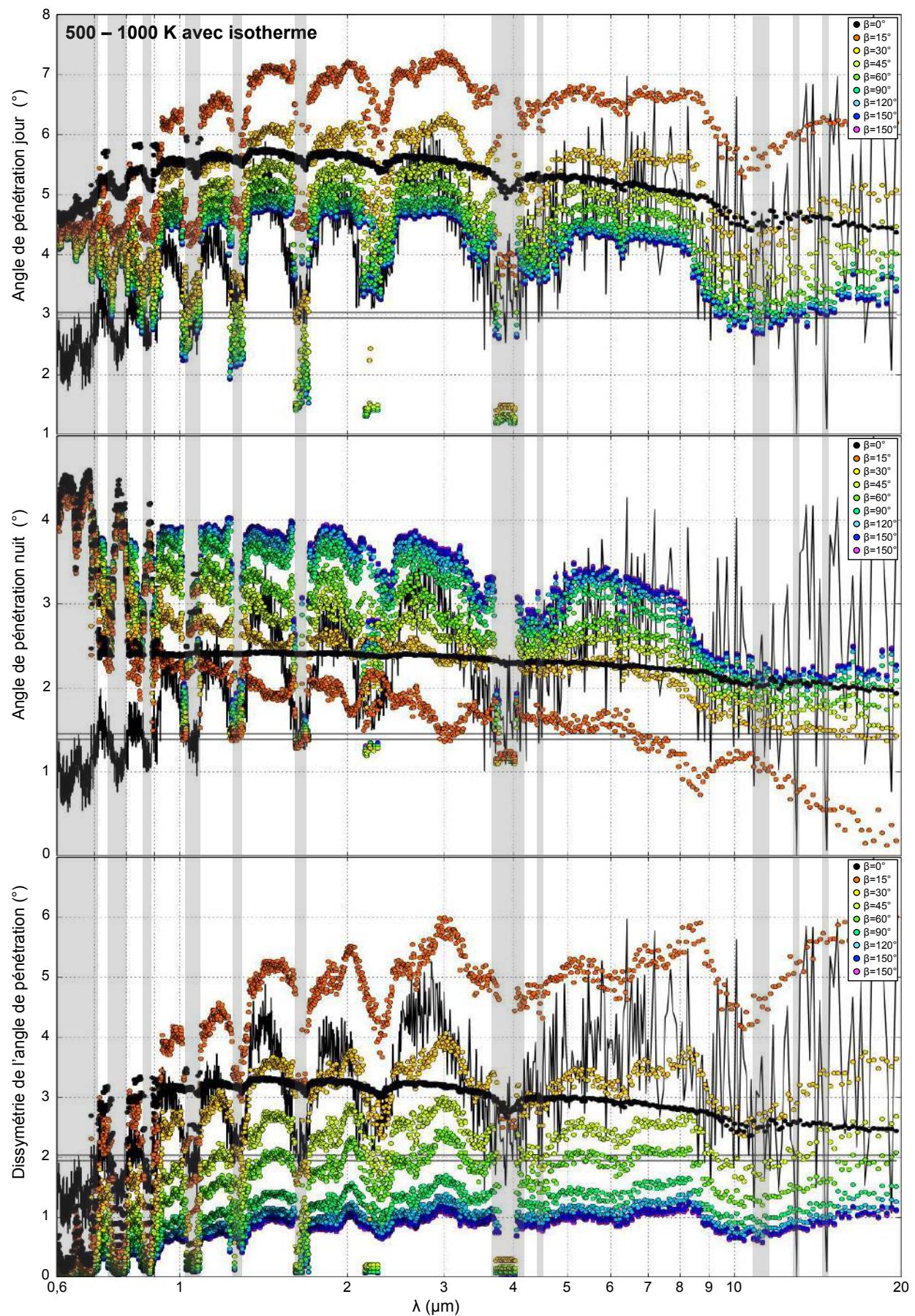


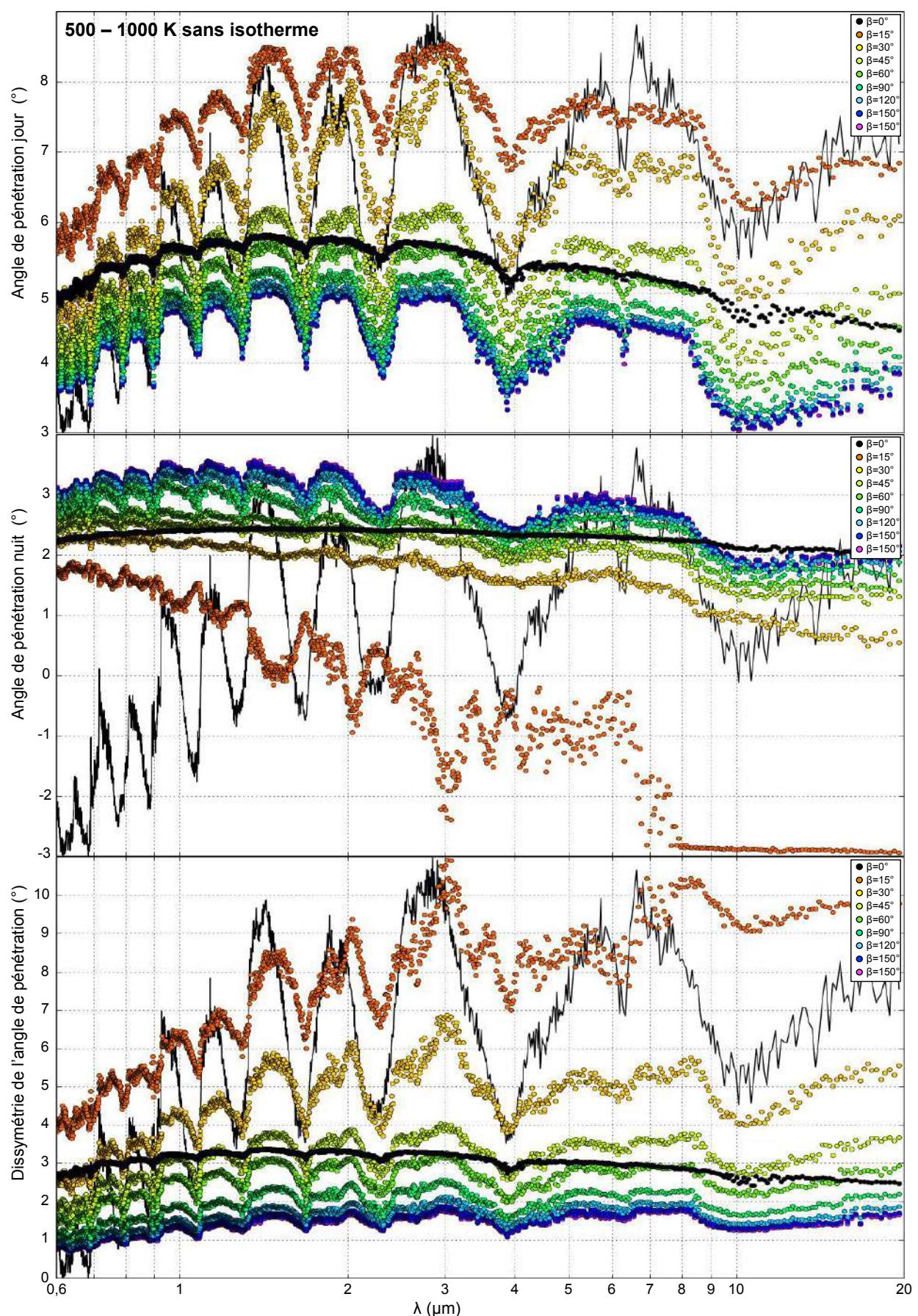


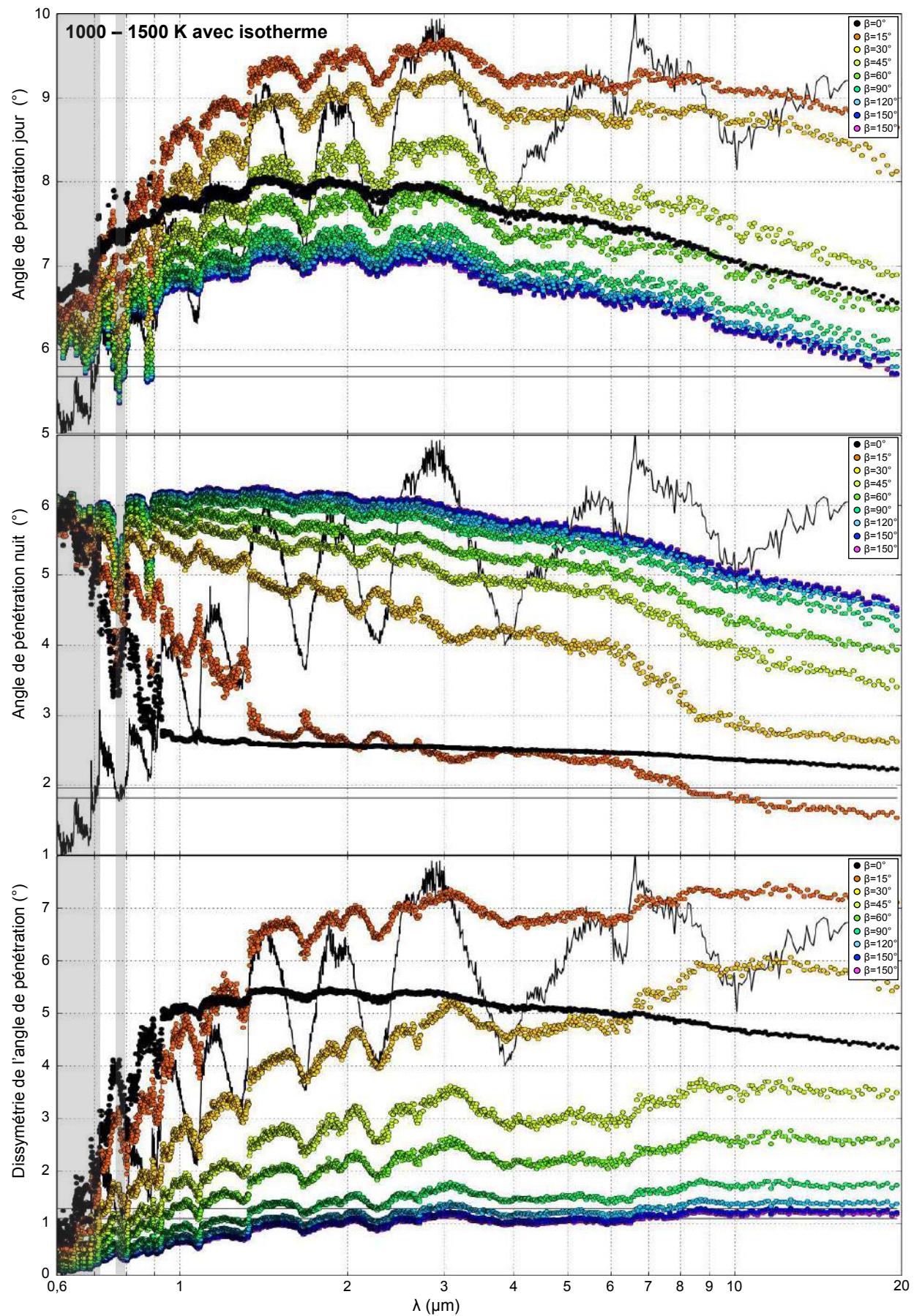


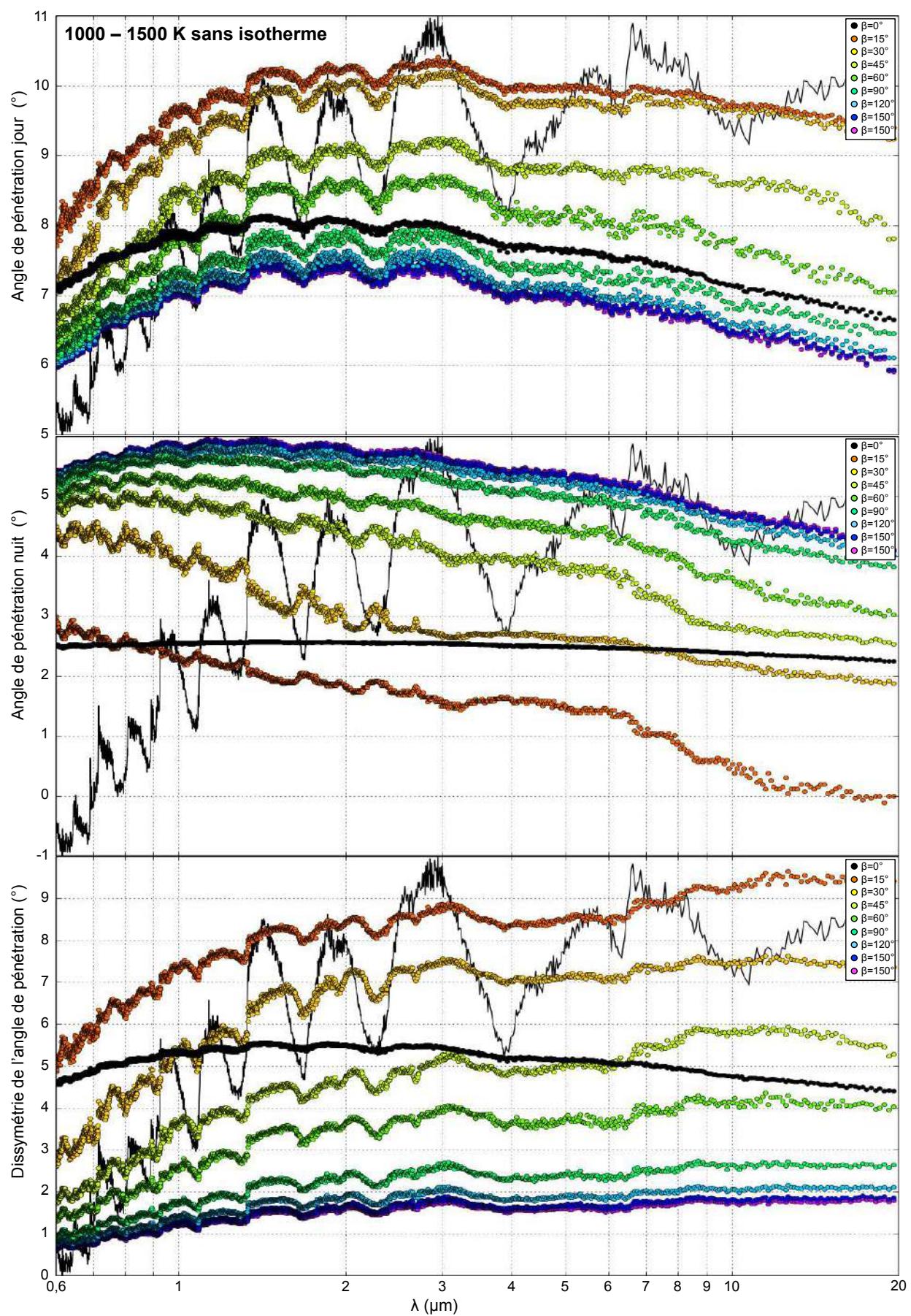


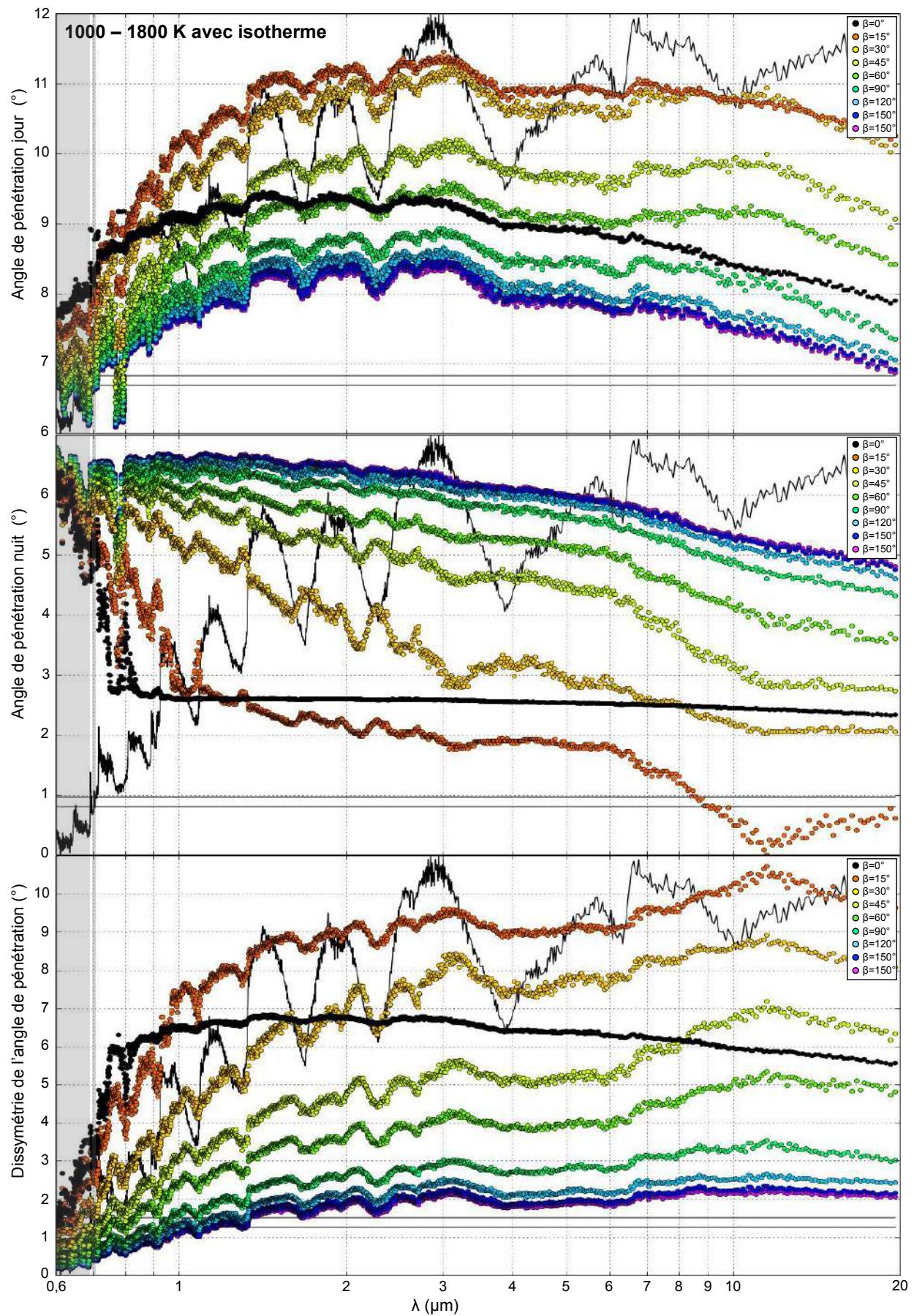


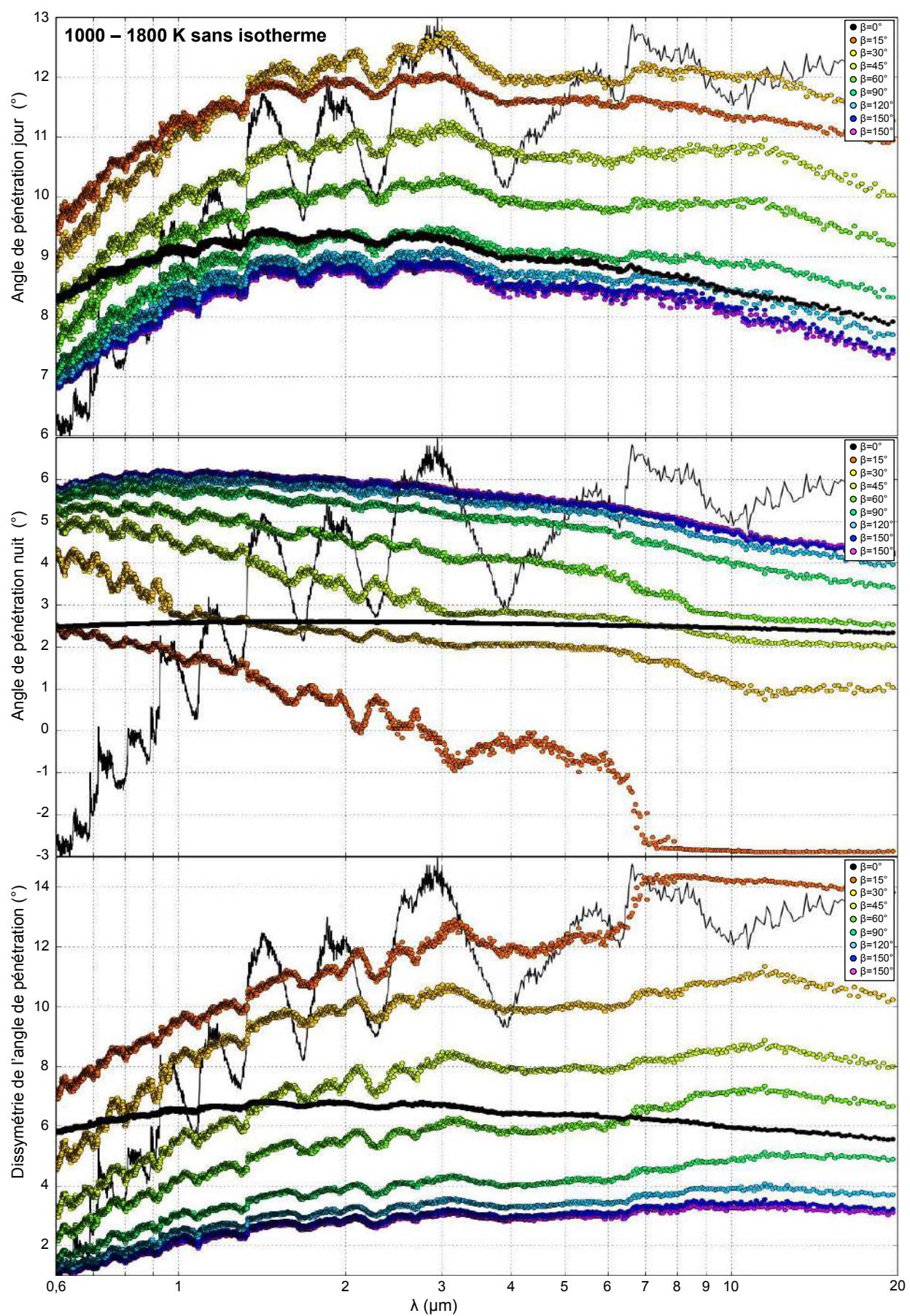














## Appendix D

# Calcul analytique des profondeurs optiques pour des exoplanètes à gradient de température Jour/Nuit

### D.1 Atmosphère à deux températures, cas champignon

Nous allons montrer que nous pouvons conforter l'ensemble des remarques formulées dans les paragraphes précédents avec une approche analytique. Nous allons appliquer pour cela les formules de Guillot ([Guillot 2010](#)), mais sur deux demi-atmosphères correspondant au côté froid et au côté chaud dans le but d'en déterminer les rapports de contribution aux profondeurs optiques.

Nous raisonnons à gravité constante pour faciliter les expressions et leurs interprétations. Si nous notons  $H_n$  et  $H_j$  les hauteurs d'échelle du côté nuit et du côté jour respectivement,  $z_t$  l'altitude où la couche isotherme s'arrête,  $R_p$  le rayon à 10 Bar,  $n_0$  la densité moléculaire de surface (donc à 10 Bar),  $\sigma_{mol}$  la section efficace de la molécule optiquement active à la longueur d'onde considérée, moyennée sur l'ensemble du rayon échantillon et  $\chi_{mol}$  la fraction molaire de la dite molécule, la profondeur optique  $\tau$  se calcule comme :

$$\tau_j = \int_{-\infty}^0 n_j(x) \sigma_{mol} dx \quad (D.1)$$

$$\tau_n = \int_0^\infty n_n(x) \sigma_{mol} dx \quad (D.2)$$

où  $n(x)$  est la densité moléculaire à la distance  $x$  du terminateur. Cette même densité s'exprime aisément à partir de l'équilibre hydrostatique comme :

$$\log \left( \frac{n_{j,n}(z)}{n_{j,n}(z_t)} \right) = \exp \left( -\frac{z - z_t}{H_{j,n}} \right) \quad (D.3)$$

L'altitude  $z$  dépend évidemment de  $x$  et dans nos atmosphères, la hauteur d'échelle également. Nous allons établir les formules en présence de la couche isotherme, puis en déduire celles sans cette couche qui correspond au cas où  $z_{T_i} = 0$ . Nous distinguons deux cas de figure : lorsque la transition ( $\tau = \exp(-1)$ ) s'effectue sur une altitude  $z_t$  plus basse que la couche isotherme, et celui où elle se produit plus haut.

## 210 Calcul analytique des profondeurs optiques pour des exoplanètes à gradient de température Jour/Nuit

---

### D.1.1 $z_t > z_{T_i}$

Dans le cas le plus simple  $z_t > z_{T_i}$  :

$$\begin{aligned} n_{j,n}(z) &= n(z_t) \exp\left(-\frac{z-z_t}{H_{T_i}}\right) = n_T \exp\left(-\frac{z_t-z_{T_i}}{H_{j,n}}\right) \exp\left(-\frac{z-z_t}{H_{j,n}}\right) \\ n_{j,n}(z) &= n_0 \exp\left(-\frac{z_{T_i}}{H_{T_i}}\right) \exp\left(-\frac{z_t-z_{T_i}}{H_{j,n}}\right) \exp\left(-\frac{z-z_t}{H_{j,n}}\right) \end{aligned} \quad (\text{D.4})$$

En exprimant  $z$  en fonction  $x$  et en se plaçant dans l'approximation où  $z \ll R_p$  alors :

$$\begin{aligned} (R_p + z)^2 &= R_p^2 + 2R_p z + z^2 = (R_p + z_t)^2 + x^2 = R_p^2 + 2R_p z_t + z_t^2 + x^2 \\ z - z_t &= \frac{x^2}{2R_p} \end{aligned} \quad (\text{D.5})$$

Nous pouvons donc remplacer l'expression approximative de  $z$  dans Eq. (D.8).  $x$  étant au carré, nous pouvons inverser le signe de l'intégration sur le côté nuit et ainsi :

$$\tau = n_0 \sigma_{mol} \exp\left(-\frac{z_{T_i}}{H_{T_i}}\right) \int_0^\infty \sum_{n,j} \exp\left(-\frac{z_t-z_{T_i}}{H_{j,n}}\right) \exp\left(-\frac{x^2}{2R_p H_{j,n}}\right) dx \quad (\text{D.6})$$

$$\tau = n_0 \sigma_{mol} \exp\left(-\frac{z_{T_i}}{H_{T_i}}\right) \left( \exp\left(-\frac{z_t-z_{T_i}}{H_j}\right) \sqrt{\frac{\pi R_p H_j}{2}} + \exp\left(-\frac{z_t-z_{T_i}}{H_n}\right) \sqrt{\frac{\pi R_p H_n}{2}} \right) \quad (\text{D.7})$$

$$\tau = n_0 \sigma_{mol} \left( \exp\left(-\frac{z_t H_{T_i} - z_{T_i} (H_{T_i} - H_j)}{H_j H_{T_i}}\right) \sqrt{\frac{\pi R_p H_j}{2}} + \exp\left(-\frac{z_t H_{T_i} - z_{T_i} (H_{T_i} - H_n)}{H_n H_{T_i}}\right) \sqrt{\frac{\pi R_p H_n}{2}} \right) \quad (\text{D.8})$$

$$\tau = n_0 \sigma_{mol} \exp\left(-\frac{H_{T_i} z_t - (H_{T_i} - H_j) z_{T_i}}{H_j H_{T_i}}\right) \sqrt{\frac{\pi R_p H_j}{2}} \left( 1 + \exp\left(-\frac{z_t (H_j - H_n) - z_{T_i} (H_j - H_n)}{H_n H_j}\right) \sqrt{\frac{\pi R_p H_n}{2}} \right) \quad (\text{D.9})$$

$$\tau = \tau_j \left( 1 + \exp\left(-\frac{z_t (H_j - H_n) - z_{T_i} (H_j - H_n)}{H_n H_j}\right) \sqrt{\frac{\pi R_p H_n}{2}} \right) \quad (\text{D.10})$$

(D.11)

Nous avons noté  $\tau_j$  la profondeur optique de la moitié jour. En l'absence de la couche isotherme, et donc avec  $z_T = 0$ , Eq. (D.8) se simplifie comme :

$$\tau = n_0 \sigma_{mol} \left( \exp\left(-\frac{z_t}{H_j}\right) \sqrt{\frac{\pi R_p H_j}{2}} + \exp\left(-\frac{z_t}{H_n}\right) \sqrt{\frac{\pi R_p H_n}{2}} \right) \quad (\text{D.12})$$

$$\tau = n_0 \sigma_{mol} \exp\left(-\frac{z_t}{H_j}\right) \sqrt{\frac{\pi R_p H_j}{2}} \left( 1 + \exp\left(-\frac{z_t (H_n - H_j)}{H_n H_j}\right) \sqrt{\frac{H_n}{H_j}} \right) \quad (\text{D.13})$$

$$\tau = \tau_j \left( 1 + \exp\left(-\frac{z_t (H_j - H_n)}{H_n H_j}\right) \sqrt{\frac{H_n}{H_j}} \right) \quad (\text{D.14})$$

$$\tau = \tau_{T_j} \left( \frac{1}{2} + \frac{1}{2} \exp\left(-\frac{z_t (H_j - H_n)}{H_n H_j}\right) \sqrt{\frac{H_n}{H_j}} \right) \quad (\text{D.15})$$

### D.1.2 $z_t < z_{T_i}$

Dans le cas où  $z_t < z_{T_i}$ , nous devons tenir compte de la partie traversée par les rayons au sein de l'isotherme :

$$\begin{aligned} \tau = n_0 \sigma_{mol} & \left[ \exp\left(-\frac{z_{T_i}}{H_{T_i}}\right) \int_{\sqrt{2(z_{T_i}-z_t)R_p}}^{\infty} \sum_{n,j} \exp\left(-\frac{z_t-z_{T_i}}{H_{j,n}}\right) \exp\left(-\frac{x^2}{2R_p H_{j,n}}\right) dx \right] \\ & + n_0 \sigma_{mol} \left[ \exp\left(-\frac{z_t}{H_{T_i}}\right) \int_{-\sqrt{2(z_{T_i}-z_t)R_p}}^{\sqrt{2(z_{T_i}-z_t)R_p}} \exp\left(-\frac{x^2}{2R_p H_{T_i}}\right) dx \right] \end{aligned} \quad (\text{D.16})$$

Nous pouvons décomposer les intégrales afin de rendre plus visible l'influence de cette couche isotherme sur le l'identité spectroscopique du rayon échantillon :

$$\begin{aligned} \tau = n_0 \sigma_{mol} & \left[ \exp\left(-\frac{z_{T_i}}{H_{T_i}}\right) \int_0^{\infty} \sum_{n,j} \exp\left(-\frac{z_t-z_{T_i}}{H_{j,n}}\right) \exp\left(-\frac{x^2}{2R_p H_{j,n}}\right) dx \right] \\ & - n_0 \sigma_{mol} \left[ \exp\left(-\frac{z_{T_i}}{H_{T_i}}\right) \int_0^{\sqrt{2(z_{T_i}-z_t)R_p}} \sum_{n,j} \exp\left(-\frac{z_t-z_{T_i}}{H_{j,n}}\right) \exp\left(-\frac{x^2}{2R_p H_{j,n}}\right) dx \right] \\ & + 2n_0 \sigma_{mol} \left[ \exp\left(-\frac{z_t}{H_{T_i}}\right) \int_0^{\sqrt{2(z_{T_i}-z_t)R_p}} \exp\left(-\frac{x^2}{2R_p H_{T_i}}\right) dx \right] \end{aligned} \quad (\text{D.17})$$

$$\begin{aligned} \tau = \tau_{z_t > z_{T_i}} & - n_0 \sigma_{mol} \left[ \exp\left(-\frac{z_{T_i}}{H_{T_i}}\right) \int_0^{\sqrt{2(z_{T_i}-z_t)R_p}} \sum_{n,j} \exp\left(-\frac{z_t-z_{T_i}}{H_{j,n}}\right) \exp\left(-\frac{x^2}{2R_p H_{j,n}}\right) dx \right] \\ & + 2n_0 \sigma_{mol} \left[ \exp\left(-\frac{z_t}{H_{T_i}}\right) \int_0^{\sqrt{2(z_{T_i}-z_t)R_p}} \exp\left(-\frac{x^2}{2R_p H_{T_i}}\right) dx \right] \end{aligned} \quad (\text{D.18})$$

Dans le cas où la température de la couche isotherme s'identifie à celle du côté jour, nous pouvons simplifier l'expression ci-dessus comme :

$$\begin{aligned} \tau = \tau_{z_t > z_{T_i}} & - n_0 \sigma_{mol} \left[ \exp\left(-\frac{z_t H_{T_i} - z_{T_i} (H_{T_i} - H_n)}{H_{T_i} H_n}\right) \int_0^{\sqrt{2(z_{T_i}-z_t)R_p}} \exp\left(-\frac{x^2}{2R_p H_n}\right) dx \right] \\ & + n_0 \sigma_{mol} \left[ \exp\left(-\frac{z_t}{H_{T_i}}\right) \int_0^{\sqrt{2(z_{T_i}-z_t)R_p}} \exp\left(-\frac{x^2}{2R_p H_{T_i}}\right) dx \right] \end{aligned} \quad (\text{D.19})$$

Dans ce cas de figure, tout se passe comme si le côté jour s'était enfoncé dans le côté nuit, réduisant significativement son impact sur la profondeur optique.

### D.1.3 Illustration avec les atmosphères champignons de Chapitre 5

Les figures Figure D.1 et Figure D.2 correspondent aux résultats analytiques obtenus à partir des équations Eq. (D.8), Eq. (??) et Eq. (D.18) pour les atmosphères étudiées dans le chapitre Chapitre 5. Nous avons considéré 6 niveaux compatibles avec les spectres que nous avons obtenu et dans chaque cas, nous proposons le rapport entre la contribution nuit et la contribution jour à la profondeur optique totale. À gauche sont traitées les atmosphères à colonnes isothermes, et donc ne présentant pas de couche isotherme, et à droite celles à deux températures, avec une couche isotherme à la même température que le côté jour. Nous avons fait varier la hauteur d'échelle entre 70 km et 570 km et nous n'avons illustré que les résultats obtenus avec une exoplanète de type GJ 1214 b.

## **212 Calcul analytique des profondeurs optiques pour des exoplanètes à gradient de température Jour/Nuit**

---

Lorsque le niveau sondé est compris dans la couche isotherme, nous avons représenté le rapport entre la contribution du côté nuit et la somme de la contribution du côté jour et de l'isotherme. En effet, leurs températures s'identifiant, ils portent la même signature spectroscopique. Une valeur très faible de ce rapport, et ce, quelle que soit la hauteur d'échelle du côté nuit, indique que lorsque le niveau est trop bas, et donc trop envahi par l'isotherme, le côté nuit est totalement écranté. Contrairement au cas d'une profondeur optique plus grande que la moitié jour grâce à une contribution nuit non négligeable qui altère la signature spectroscopique (en ajoutant une dépendance en  $T$  et en  $\lambda$  de la section efficace), son augmentation via la contribution isotherme renforce la signature du côté jour, et les algorithmes de traitement du signal interprètent différemment ces deux situations :

- Dans la première : comme le comportement avec la température de la section efficace est différent pour chaque longueur d'onde, l'algorithme perçoit la mixité de température et tente de chercher un compromis entre la cohérence spectroscopique et les aspects atmosphériques (hauteur d'échelle locale). Il trouvera donc une température plus faible que celle du côté jour.
- Dans la deuxième : comme les comportements des sections efficaces sont identiques, tout se passe comme si seul le côté jour existait. L'algorithme réagit en réévaluant sa compensation par le rayon planétaire. A terme, il retrouve une atmosphère isotherme, à la température du côté jour et aux bonnes dimensions.

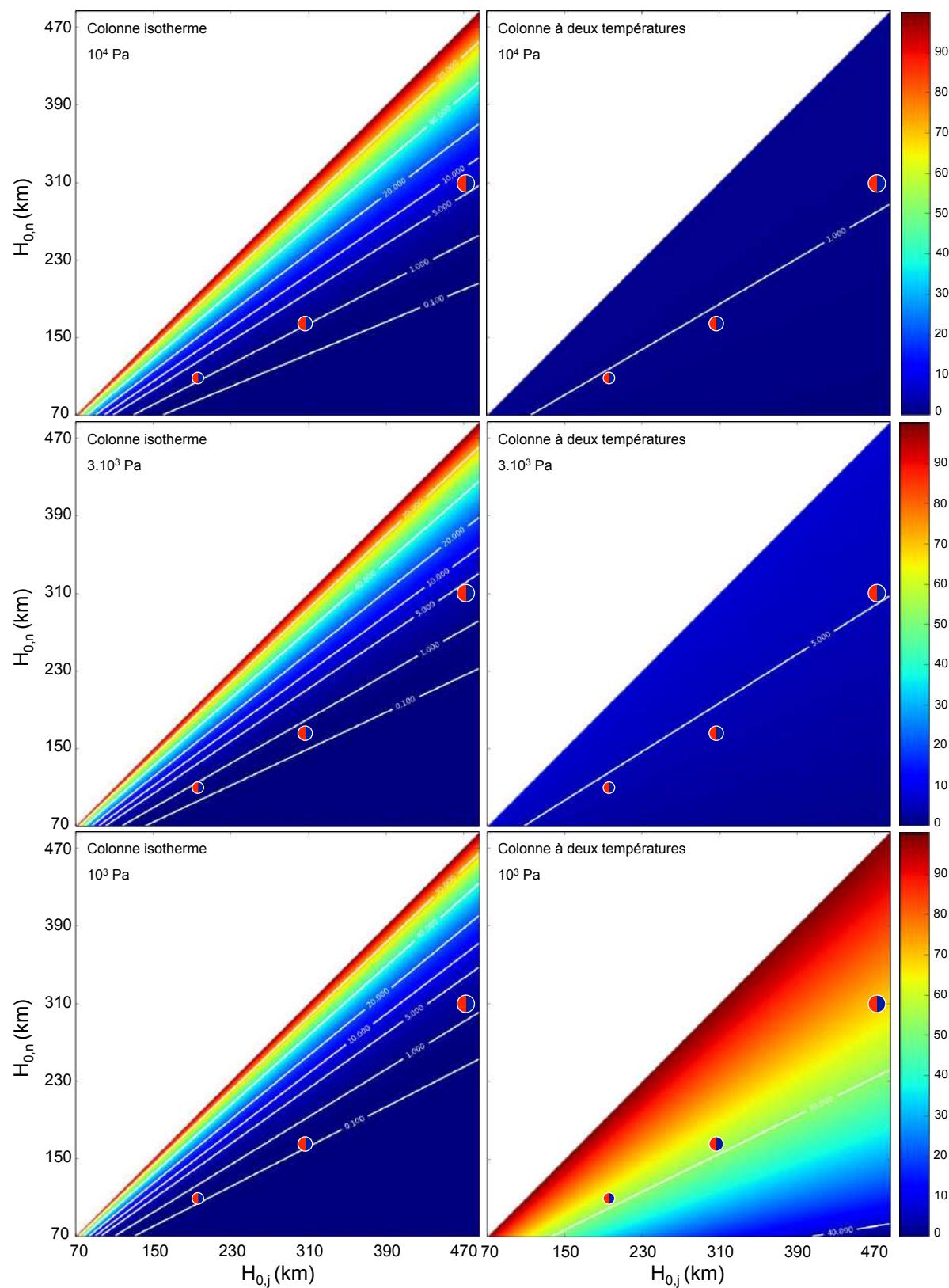


Figure D.1:

## 214 Calcul analytique des profondeurs optiques pour des exoplanètes à gradient de température Jour/Nuit

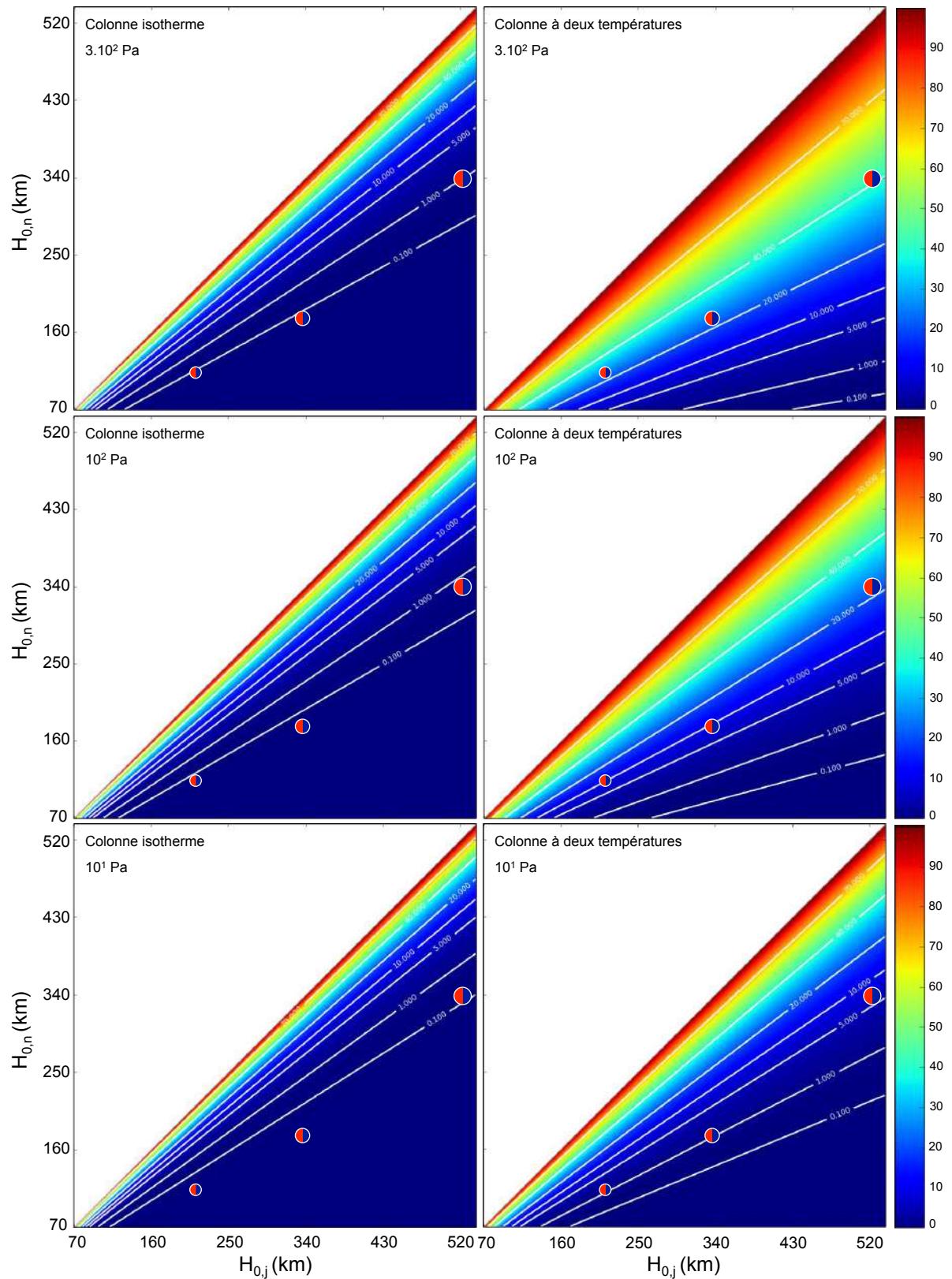


Figure D.2:

# Bibliography

- Batalha, N. E., A. Mandell, K. Pontoppidan, K. B. Stevenson, N. K. Lewis, J. Kalirai, N. Earl, T. Greene, L. Albert, and L. D. Nielsen (2017, June). PandExo: A Community Tool for Transiting Exoplanet Science with JWST and HST. *PASP* 129(6), 064501.
- Bates, D. R. (1984, June). Rayleigh scattering by air. *Planet. Space Sci.* 32, 785–790.
- Beaulieu, J. P., S. Carey, I. Ribas, and G. Tinetti (2008, April). Primary Transit of the Planet HD 189733b at 3.6 and 5.8  $\mu\text{m}$ . *ApJ* 677, 1343–1347.
- Bétrémieux, Y. and L. Kaltenegger (2014, August). Impact of Atmospheric Refraction: How Deeply can We Probe Exo-Earth’s Atmospheres during Primary Eclipse Observations? *ApJ* 791, 7.
- Bétrémieux, Y. and L. Kaltenegger (2015, August). Refraction in planetary atmospheres: improved analytical expressions and comparison with a new ray-tracing algorithm. *MNRAS* 451, 1268–1283.
- Charbonneau, D., Z. K. Berta, J. Irwin, C. J. Burke, P. Nutzman, L. A. Buchhave, C. Lovis, X. Bonfils, D. W. Latham, S. Udry, R. A. Murray-Clay, M. J. Holman, E. E. Falco, J. N. Winn, D. Queloz, F. Pepe, M. Mayor, X. Delfosse, and T. Forveille (2009, December). A super-Earth transiting a nearby low-mass star. *Nature* 462, 891–894.
- Charnay, B., V. Meadows, and J. Leconte (2015, November). 3D Modeling of GJ1214b’s Atmosphere: Vertical Mixing Driven by an Anti-Hadley Circulation. *ApJ* 813, 15.
- Chiavassa, A., A. Caldas, F. Selsis, J. Leconte, P. Von Paris, P. Bordé, Z. Magic, R. Collet, and M. Asplund (2017, January). Measuring stellar granulation during planet transits. *A&A* 597, A94.
- Cowan, N. B., T. Greene, D. Angerhausen, N. E. Batalha, M. Clampin, K. Colón, I. J. M. Crossfield, J. J. Fortney, B. S. Gaudi, J. Harrington, N. Iro, C. F. Lillie, J. L. Linsky, M. Lopez-Morales, A. M. Mandell, and K. B. Stevenson (2015, March). Characterizing Transiting Planet Atmospheres through 2025. *PASP* 127, 311.
- Crisp, D. (1997). Absorption of sunlight by water vapor in cloudy conditions: A partial explanation for the cloud absorption anomaly. *Geophys. Res. Lett.* 24, 571–574.
- Dalgarno, A. and D. A. Williams (1962, September). Rayleigh Scattering by Molecular Hydrogen. *ApJ* 136, 690–692.
- Demory, B.-O., S. Seager, N. Madhusudhan, H. Kjeldsen, J. Christensen-Dalsgaard, M. Gillon, J. F. Rowe, W. F. Welsh, E. R. Adams, A. Dupree, D. McCarthy, C. Kulesa, W. J. Borucki, and D. G. Koch (2011, July). The High Albedo of the Hot Jupiter Kepler-7 b. *ApJ* 735, L12.

Dubos, T., S. Dubey, M. Tort, R. Mittal, Y. Meurdesoif, and F. Hourdin (2015, October). DYNAMICO-1.0, an icosahedral hydrostatic dynamical core designed for consistency and versatility. *Geoscientific Model Development* 8, 3131–3150.

Dubos, T., Y. Meurdesoif, A. Spiga, E. Millour, L. Fita, F. Hourdin, M. Kageyama, A.-K. Traore, S. Guerlet, and J. Polcher (2017, April). DYNAMICO, an atmospheric dynamical core for high-performance climate modeling. In *EGU General Assembly Conference Abstracts*, Volume 19 of *EGU General Assembly Conference Abstracts*, pp. 11045.

Grimm, S. L., B.-O. Demory, M. Gillon, C. Dorn, E. Agol, A. Burdanov, L. Delrez, M. Sestovic, A. H. M. J. Triaud, M. Turbet, É. Bolmont, A. Caldas, J. d. Wit, E. Jehin, J. Leconte, S. N. Raymond, V. V. Grootel, A. J. Burgasser, S. Carey, D. Fabrycky, K. Heng, D. M. Hernandez, J. G. Ingalls, S. Lederer, F. Selsis, and D. Queloz (2018, June). The nature of the TRAPPIST-1 exoplanets. *A&A* 613, A68.

Guillot, T. (2010, September). On the radiative equilibrium of irradiated planetary atmospheres. *A&A* 520, A27.

Jackson, J. (1999). *Classical electrodynamics*, 3rd ed. New York: Wiley. Cox, J. P. & Giuli, R. T.

Kataria, T., A. P. Showman, J. J. Fortney, K. B. Stevenson, M. R. Line, L. Kreidberg, J. L. Bean, and J.-M. Désert (2015, March). The Atmospheric Circulation of the Hot Jupiter WASP-43b: Comparing Three-dimensional Models to Spectrophotometric Data. *ApJ* 801, 86.

King, L. (1923). *On the complex anisotropic molecule in relation to the dispersion and scattering of light*. Proc Roy Soc London. Cox, J. P. & Giuli, R. T.

Kreidberg, L., M. R. Line, J. L. Bean, K. B. Stevenson, J.-M. Désert, N. Madhusudhan, J. J. Fortney, J. K. Barstow, G. W. Henry, M. H. Williamson, and A. P. Showman (2015, November). A Detection of Water in the Transmission Spectrum of the Hot Jupiter WASP-12b and Implications for Its Atmospheric Composition. *ApJ* 814, 66.

Lines, S., N. J. Mayne, I. A. Boutle, J. Manners, G. K. H. Lee, C. Helling, B. Drummond, D. S. Amundsen, J. Goyal, D. M. Acreman, P. Tremblin, and M. Kerslake (2018, July). Simulating the cloudy atmospheres of HD 209458 b and HD 189733 b with the 3D Met Office Unified Model. *A&A* 615, A97.

Marshall, B. R. and R. C. Smith (1990, January). Raman scattering and in-water ocean optical properties. *Appl. Opt.* 29, 71–84.

Meadows, V. S. and D. Crisp (1996). Ground-based near-infrared observations of the Venus nightside: The thermal structure and water abundance near the surface. *J. Geophys. Res.* 101, 4595–4622.

Misra, A., V. Meadows, and D. Crisp (2014, September). The Effects of Refraction on Transit Transmission Spectroscopy: Application to Earth-like Exoplanets. *ApJ* 792, 61.

Moses, J. I., C. Visscher, J. J. Fortney, A. P. Showman, N. K. Lewis, C. A. Griffith, S. J. Klippenstein, M. Shabram, A. J. Friedson, M. S. Marley, and R. S. Freedman (2011, August). Disequilibrium Carbon, Oxygen, and Nitrogen Chemistry in the Atmospheres of HD 189733b and HD 209458b. *ApJ* 737, 15.

Parmentier, V., M. R. Line, J. L. Bean, M. Mansfield, L. Kreidberg, R. Lupu, C. Visscher, J.-M. Désert, J. J. Fortney, M. Deleuil, J. Arcangeli, A. P. Showman, and M. S. Marley (2018, September). From thermal dissociation to condensation in the atmospheres of ultra hot Jupiters: WASP-121b in context. *A&A* 617, A110.

Richardson, L. J., D. Deming, K. Horning, S. Seager, and J. Harrington (2007, February). A spectrum of an extrasolar planet. *Nature* 445, 892–895.

Roman, M. and E. Rauscher (2017, November). Modeling the Effects of Inhomogeneous Aerosols on the Hot Jupiter Kepler-7b Atmospheric Circulation. *ApJ* 850, 17.

Sneep, M. and W. Ubachs (2005, May). Direct measurement of the Rayleigh scattering cross section in various gases. *J. Quant. Spec. Radiat. Transf.* 92, 293–310.

Strutt, J. (1899, September). On the transmission of light through an atmosphere containing small particles in suspension, and on the origin of the blue of the sky. *Philos Mag* 1899;47:375?84 2, Reprinted in: Lord Rayleigh, Scientific papers, Part IV, New York: Dover Publications; 1964. p. 397.

Thalman, R., K. J. Zarzana, M. A. Tolbert, and R. Volkamer (2014, November). Rayleigh scattering cross-section measurements of nitrogen, argon, oxygen and air. *J. Quant. Spec. Radiat. Transf.* 147, 171–177.

Tinetti, G., S. Carey, N. Allard, G. Ballester, B. Barber, J.-P. Beaulieu, M.-C. Liang, A. Noriega-Crespo, I. Ribas, F. Selsis, D. Sing, J. Tennyson, and Y. Yung (2007, August). Probing water vapor and CO in the atmosphere of HD 209458b. Spitzer Proposal.

Turbet, M., E. Bolmont, J. Leconte, F. Forget, F. Selsis, G. Tobie, A. Caldas, J. Naar, and M. Gillon (2018, May). Modeling climate diversity, tidal dynamics and the fate of volatiles on TRAPPIST-1 planets. *A&A* 612, A86.

Waldmann, I. P., M. Rocchetto, G. Tinetti, E. J. Barton, S. N. Yurchenko, and J. Tennyson (2015, November). Tau-REx II: Retrieval of Emission Spectra. *ApJ* 813, 13.

Waldmann, I. P., G. Tinetti, M. Rocchetto, E. J. Barton, S. N. Yurchenko, and J. Tennyson (2015, April). Tau-REx I: A Next Generation Retrieval Code for Exoplanetary Atmospheres. *ApJ* 802, 107.